

LOUIS ROUSSELET

LA

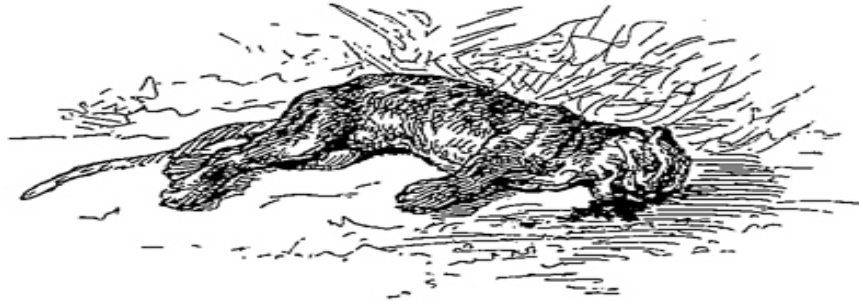
PEAU DU TIGRE

OUVRAGE

Illustré de 109 gravures

D'APRÈS

TOFANI et BELLECROIX



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

Droits de propriété et de traduction réservés

LOUIS ROUSSELET

LA

PEAU DU TIGRE

OUVRAGE

Illustré de 109 gravures

D'APRÈS

TOFANI et BELLECROIX

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

Droits de propriété et de traduction réservés.

Les voyageurs descendaient



CHAPITRE PREMIER — Le voyageur du « rapide ».

Le train rapide de Paris, sifflant, soufflant et comme haletant de sa course vertigineuse, entrait en gare de Marseille, et aussitôt les employés sautaient lestement sur les marchepieds, ouvraient les portières toutes grandes et débitaient d'une voix chantante leur refrain habituel :

« Marseille, vingt minutes d'arrêt ! Les voyageurs pour Toulon, Cannes, Nice et la frontière d'Italie ne changent pas de voiture. »

En quelques instants le train déversait son chargement sur le quai : les voyageurs arrivés à destination descendaient lentement, prêtant la main aux dames pour accomplir cette désagréable gymnastique, enlevant les enfants à bras tendus afin de les déposer à terre, et tirant du wagon les sacs, les cartons à chapeau, les couvertures, les parapluies et les cent *paraphernalia* du père de famille en voyage, tandis que ceux qui devaient reprendre le train bondissaient comme éperdus hors des compartiments et se précipitaient en désordre vers le buffet, pour profiter des fameuses vingt minutes d'arrêt, que l'horloge de la gare avale à doubles bouchées.

Au milieu de ce tohu-bohu général, qui fait toujours ressembler l'arrivée d'un train à l'ouverture d'une bergerie, un compartiment semblait avoir été oublié par les employés empressés. — Ils s'étaient sans doute arrêtés devant les *mots sleeping car* inscrits sur la portière, sachant bien que sur cette route

de Nice et de Menton les voitures de sommeil » sont souvent occupées par de pauvres valétudinaires dont le repos doit être respecté.

Rien n'avait du reste bougé dans le *car* ; les stores de soie verte restaient soigneusement baissés. L'hôte ou les hôtes mystérieux ne voulaient pas être dérangés.

Cependant un domestique, en livrée noire, s'avança vers le compartiment ; entre-bâillant la portière avec précaution, il introduisit la tête à l'intérieur et demanda doucement :

« Mylord désire-t-il déjeuner ? »

— Où sommes-nous, John ? répondit une voix du fond du compartiment plongé dans l'obscurité.

— A Marseille, mylord, dit le laquais.

— Ah, déjà ! » dit la voix.

Puis le silence se rétablit.

« Le train ne s'arrête que vingt minutes, fit observer timidement le domestique. Qu'ordonne mylord ? »

— Rien, fut la courte réponse du noble inconnu.

— Mylord ne désire pas que je lui fasse apporter son déjeuner ici ? » reprit le serviteur sans se laisser décourager.

Cette insistance parut cependant réveiller tout à fait l'hôte du wagon ; la voix répondit cette fois avec une légère pointe d'irritation :

« Laisse-moi en paix, John ; si j'ai faim, j'irai moi-même au buffet. »

Le domestique se recula, car la portière, poussée doucement de l'intérieur, s'était ouverte et son maître se montrait dans l'encadrement.

Le voyageur mystérieux était un jeune homme, mais rien en lui ne dénotait le poitrinaire ou le phtisique, comme aurait pu le faire supposer sa nonchalante façon de voyager. Grand, les épaules larges, bien découpé, il était vêtu d'un de ces complets gris avec jambières d'étoffe qu'affectionnent les touristes anglais et dont la coupe faisait ressortir la nerveuse élégance de ses formes ; sa figure fraîche, presque rosée, encadrée par une fine barbe blonde, respirait la force et la santé. Et cependant après un examen plus attentif, il semblait que ce beau et solide garçon fût vraiment malade, tant ses yeux reflétaient la tristesse, l'ennui, une sorte de sombre mélancolie.



Debout à la portière du wagon, il promenait nonchalamment son regard, indifférent pour ainsi dire au bruyant tumulte qui l'entourait ; enfin il descendit avec lenteur et, mettant le pied sur le quai, il laissa échapper un profond soupir.

Après un instant d'hésitation, il se dirigea vers le buffet, suivi de son domestique ; mais sur son chemin il aperçut la porte de sortie, parut de nouveau hésiter et enfin se dirigea de ce côté.

Là un employé l'arrêta, lui demandant son billet, et, sur la présentation du ticket, lui fit observer que le train repartirait dans dix minutes.

Le jeune homme, sans prêter attention aux paroles de l'employé, sortit, traversa la salle des pas-perdus et se trouva sur le perron de la gare.

Les voyageurs arrivés par le train s'empilaient dans les omnibus des divers hôtels de la ville venus pour les attendre ; les portefaix passaient aux conducteurs les lourdes malles, que ceux-ci jetaient bruyamment sur le toit de leur véhicule, comme s'ils eussent eu l'intention d'aplatir du même coup voiture et voyageurs. Puis chaque omnibus, ayant complété sa cargaison, se mettait en roule avec un joyeux bruit de grelots et de fers de chevaux frappant les pavés de la chaussée.

La dernière voiture s'ébranlait à son tour, quand un voyageur attardé apparut sur le perron, sa valise à la main. Se voyant sur le point d'être laissé en arrière, il dégringola les marches si brusquement, qu'il faillit entraîner avec lui le noble lord ; mais, sans se laisser déconcerter par cette collision, d'un bond de ses longues jambes il rattrapa l'omnibus et s'y engouffra.

La portière se referma et, comme la voiture reprenait sa course, le jeune voyageur du « rapide » vit apparaître à la portière une figure bronzée, qu'une barbe rutilante faisait ressembler à quelque face d'idole indienne, et la figure bronzée lui cria avec un formidable accent méridional :

« Faites excuse, monsieur. »

L'étranger comprit que « l'homme rouge » s'excusait de l'avoir si fortement bousculé quelques instants auparavant, et cette politesse rétrospective l'étonna. Par une bizarre curiosité, il voulut voir quel était l'hôtel de Marseille qui allait être assez heureux pour abriter cet homme si impétueux et si poli, et, levant les yeux sur l'écriteau accroché derrière la voiture, il y vit ces mots inscrits en lettres dorées : « Hôtel *de la Boule d'or*, le plus vaste du port. » Puis machinalement son regard suivit le véhicule, qui s'en allait à fond de train, dégringolant la pente raide qui conduit de la gare à la ville.



La place s'étendant devant la gare était vide maintenant. La fine poussière grise, si caractéristique du sol provençal, un moment soulevée par tout ce mouvement, dansait dans le chaud soleil de cette journée de mai et retombait doucement sur les agaves et les aloès que la Compagnie du chemin de fer a placés autour du square comme une enseigne pour les touristes avides de spectacles tropicaux. Puis au delà de la balustrade de pierre limitant la place apparaissaient les toits de tuiles et les grands, arbres des avenues de la cité phocéenne, dont le bruyant murmure se mêlait à la douce houle méditerranéenne.

Muet, pensif, le jeune voyageur restait là, contemplant d'un œil distrait ce panorama, en somme peu attrayant, qui ne lui laissait rien deviner des beautés du golfe de Marseille. Peu lui importait du reste. Une seule chose restait devant ses yeux avec une bizarre ténacité, et cette chose n'était autre que l'étrange figure de l'« homme rouge » qu'il avait aperçue un instant auparavant. Il n'aurait pu se dire ce qui l'avait frappé dans cette apparition, ni pourquoi la vue de cet inconnu faisait jaillir dans son cerveau fatigué mille pensées lugubres. En fait il restait là, les yeux braqués sur le point où l'omnibus avait disparu, et, oubliant le train, l'heure, le temps, il murmurait :

« Ici ou là-bas, que m'importe ? Puisse la mort bientôt venir et fermer ; à tout jamais mes yeux à l'éblouissante lumière. Cet homme étrange est peut-être le messenger de la mystérieuse destinée qui me guide et qui m'a conduit ici. »

A ce moment le laquais accourut effaré, et, s'approchant du jeune homme :

« Mylord, lui dit-il, je ne vous avais point vu sortir et vous cherche partout. Le train va repartir ; les voyageurs sont déjà remontés dans leurs compartiments. Hâtez-vous.

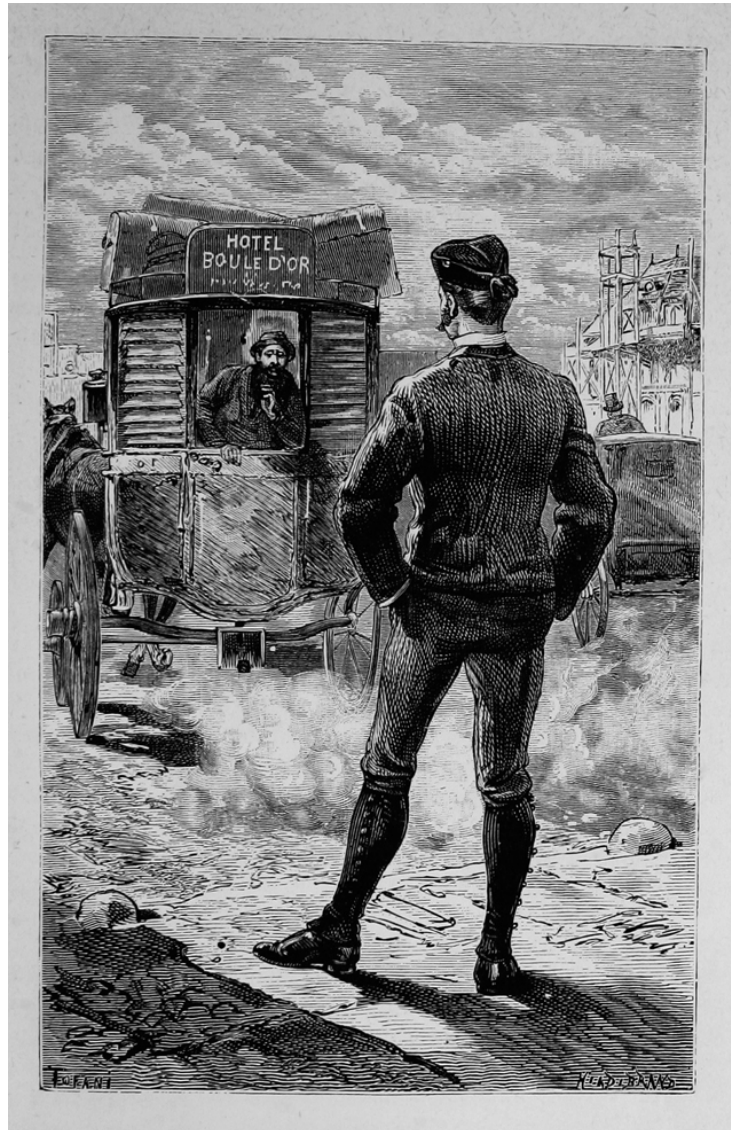
— Nous restons ici, répondit brèvement le jeune Anglais.

— Mais, mylord, dit le domestique affolé, et les bagages ?

— Arrange-toi pour les faire décharger, reprit l'étranger, je te dis que je reste ici. »

Devant cet ordre péremptoire, le domestique disparut en courant clans la gare, tandis que son maître impassible reprenait l'examen des aloès poussiéreux, se demandant si c'étaient là de vraies et bonnes plantes sorties des mains de la nature ou simplement des chefs d'œuvre de ferblanterie.

Il vit apparaître une figure bronzée.



Un instant après, un long sifflet retentit dans la gare, bientôt suivi d'un bruit sourd. Le train reprenait la route de Nice. Presque au même moment le domestique reparaissait, suivi de plusieurs hommes portant les bagages du voyageur.

« Voyez, mylord, dit le serviteur, dont la figure ruisselait, il n'était que temps. Et encore n'est-ce pas sans peine que j'ai obtenu que l'on me délivrât les bagages. Le train allait...

— Tu me l'as déjà dit, cela suffit, interrompit le jeune Anglais.

— Mais tous les omnibus sont partis maintenant, reprit le domestique. Je vais envoyer un de ces hommes chercher une voiture.

— Inutile, dit le voyageur, je me rendrai à pied à l'hôtel et tu me rejoindras avec les bagages.

— A quel hôtel mylord a-t-il l'intention de descendre ?

— A l'hôtel de la *Boule d'or*. »

En entendant prononcer ces mots, un des portefaix de la gare murmura quelque chose à l'oreille du domestique, qui s'écria aussitôt :

« Mylord n'y pense pas. La *Boule d'or* est un hôtel du port et...

— Je suis étonné, monsieur John, de votre observation, dit l'Anglais. J'ai dit que je me rendais à la *Boule d'or* ; cela doit vous suffire. »

Et pour couper court à toute discussion, le jeune homme arracha un magnifique parapluie d'un étui placé parmi les bagages, et, ainsi muni de cette arme toute britannique, il prit à grands pas le chemin de la ville.

Marchant droit devant lui, il atteignit bientôt les magnifiques avenues plantées d'arbres gigantesques qui coupent les quartiers du nord et qui conduisent à la Canebière.

Cette superbe voie, l'orgueil de Marseille, la gloire de la Provence, n'est en somme qu'une grande et large rue rappelant les boulevards de Paris par le luxe des maisons qui la bordent. Coupant la ville dans une partie de sa largeur, elle aboutit au vieux port, et précisément ce qui lui donne ce cachet d'originalité dont les Marseillais sont justement fiers, c'est le spectacle de cette forêt de mâts et de voiles se pressant auprès des imposantes façades des hôtels de la Canebière. Celle-ci est bien l'artère principale de la cité phocéenne, le rendez-vous des commerçants, des marins, des désœuvrés.

A toute heure du jour, une foule pittoresque, où se mêlent tous les navigateurs de la Méditerranée, Catalans, Barbarins, Grecs, Smyrniotes, Turcs, Génois, se presse sur les trottoirs ou devant les cafés de la Canebière.

Calme, impassible au milieu de cette mêlée bruyante, l'Anglais poursuivait sa route, s'arrêtant de temps à autre pour lire attentivement les enseignes des nombreux hôtels devant lesquels il passait ; mais aucune ne portait le titre flamboyant qu'il recherchait et qui se confondait sans doute dans sa pensée avec la boule rutilante de « l'homme rouge ».

Ses recherches l'amènèrent jusqu'aux bords du vieux bassin, dans lequel se tiennent toujours, pressés comme des sardines dans un baril, les spécimens variés du cabotage de la Méditerranée.

Le voyageur se rappela alors que la *Boule d'or* était l'hôtel « le plus vaste du port », et, concluant que, maintenant qu'il avait trouvé le port, il ne

pouvait manquer de découvrir l'édifice qui en était le plus bel ornement, il reprit ses recherches.

Il erra ainsi quelque temps au milieu des balles de coton et des sacs de café qui couvraient le quai, quelque peu heurté au passage par les débardeurs et les portefaix, mais il ne put découvrir nulle part la prestigieuse enseigne.

Enfin, de guerre lasse, il finit par où il aurait dû commencer, et, avisant un gamin qui flânait sur le quai, il le pria fort poliment de lui indiquer la célèbre hôtellerie.

Le gamin, reconnaissant à la tournure et à l'accent un voyageur anglais, le regarda un instant d'un air narquois, puis enfin se décida à lui dire :

« Suivez-moi, monsieur, c'est à deux pas d'ici. »

Enfilant la première ruelle qui ouvrait sur le quai, le gamin conduisit, en effet, en quelques minutes l'Anglais devant l'hôtel tant cherché.

« Voilà, » lui dit-il simplement en lui montrant une maison de modeste apparence, dont la façade était décorée d'un hémisphère de cuivre autrefois doré.

L'Anglais examina attentivement l'hôtel. La maison, malgré son apparence modeste, semblait bien tenue.

Des orangers en caisse garnissaient les côtés de la porte cochère au delà de laquelle on apercevait une petite cour sablée, entourée de bancs verts et décorée au centre d'un ange joufflu, tenant un jet d'eau dans ses mains.

Satisfait de son examen, le voyageur donna une petite pièce d'argent à son guide et franchit d'un pas délibéré le seuil de l'hôtel.

Sous le porche même une petite porte vitrée portait ces mots : « Bureau de l'hôtel ».

L'Anglais ouvrit la porte vitrée et se trouva devant une bonne grosse dame, coiffée du bonnet arlésien, qui, sans bouger du fauteuil qu'elle remplissait derrière un petit bureau d'acajou, lui demanda :

« Qu'y a-t-il pour vous servir, monsieur ? »

— Je désirerais, madame, avoir une chambre dans votre hôtel. »

Cette demande bien naturelle parut cependant surprendre la bonne dame, qui répondit :

« Je vous prie de m'excuser, monsieur, nous recevons peu d'étrangers ici, et je pensais que vous veniez pour un de mes capitaines.

— Je n'ai pas besoin de capitaine, madame, dit l'Anglais surpris à son tour, j'ai besoin d'une chambre et, pourvu qu'elle soit propre et aérée, peu

m'importe l'étage auquel elle se trouve.

— Toutes mes chambres sont propres et aérées, monsieur, répondit l'hôtesse, qui se redressa d'un air quelque peu belliqueux. On voit bien que vous ne connaissez pas la *Boule d'or*.

— En effet, madame, je n'avais pas encore cet honneur, dit le jeune homme en s'inclinant légèrement

— En ce cas, reprit la bonne dame radoucie, le numéro 17 vous irait-il ?

— Parfaitement, dit l'Anglais en prenant la clef que lui tendait la dame. Veuillez seulement avoir la bonté d'indiquer ce numéro à mon domestique, qui arrivera tout à l'heure avec mes bagages.

— C'est entendu, » dit l'hôtesse, et en même temps elle fit retentir un timbre, qui amena aussitôt dans la pièce un nègre gigantesque.

« Conduisez Monsieur au 17, » lui dit-elle. Et, comme l'Anglais se préparait à suivre le nègre, elle ajouta :

« J'ai oublié, monsieur, de vous demander votre nom, que les règlements de police m'obligent à inscrire sur mon registre, et qu'il m'est, de plus, indispensable de connaître pour accueillir votre domestique.

— Voici, madame, » dit l'Anglais en lui tendant une carte.

La bonne dame tira rapidement ses lunettes, et, les plaçant sur son nez, elle lut non sans difficulté ces mots gravés sur le carton :

LORD EVEREST STRANGETON

Grosmore Castle

Yorkshire.

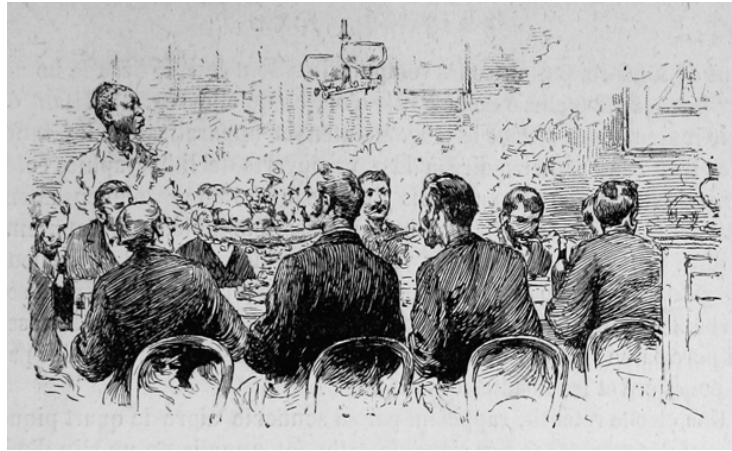
« Cela ne m'étonne plus qu'il soit si original, murmura-t-elle après avoir terminé sa lecture ; un lord »

Puis, après avoir réfléchi un instant, en examinant avec respect la carte comme si c'eût été quelque amulette magique, elle ajouta :

« Un lord, un vrai lord à la *Boule d'or* ! »



Il examina plus attentivement ses voisins.



CHAPITRE II — Lord Everest Strangeton.

La salle à manger était la plus belle pièce de l'hôtel de la *Boule d'or*, dont elle occupait la majeure partie du rez-de-chaussée. Étroite et fort longue, elle était un peu sombre le jour, car elle ne recevait la lumière que par deux hautes fenêtres s'ouvrant côte à côte à l'une des extrémités. Il est vrai que ces deux fenêtres donnaient sur le port, et que de là on pouvait jouir du coup d'œil toujours varié et animé du vieux bassin, avec ses balancelles grecques, ses tartanes catalanes et ses cotres atlantiques.

Quelques fauteuils, une table couverte de journaux et un petit bureau muni des objets nécessaires à la correspondance remplissaient l'espace en avant des deux fenêtres, et en faisaient une sorte de petit salon fort apprécié des habitués, qui s'y cantonnaient après les repas pour faire leur sieste, griller une cigarette ou dépêcher leur courrier.

La longue et large table d'hôte occupait le reste de la salle, se perdant dans ses sombres profondeurs et la remplissant presque complètement avec son double rang de chaises.

La nuit était arrivée. Quatre becs de gaz versaient à présent un torrent de lumière sur toutes les somptuosités dont était si fière la bonne M^{me} Ducoux, l'hôtesse de la *Boule d'or*, et qu'elle regrettait tant de voir inappréciées durant le jour. Maintenant apparaissaient les murs avec leur beau papier

moiré, à demi recouverts de lithographies coloriées de navires, de beaux tarifs de bateaux à vapeur soigneusement encadrés, et d'innombrables bibelots, casse-tête indiens, oiseaux empaillés, etc., dons de généreux visiteurs. Maintenant la table resplendissait dans tout son éclat avec ses couverts élégamment disposés et ses corbeilles de fruits, de biscuits et de macarons, entremêlées de vases en porcelaine remplis de fleurs artificielles quelque peu fanées par la poussière et les insultes des mouches.

Une cloche retentit, rappelant par sa sonnerie aigre le quart piqué à bord des navires, et à ce signal la salle fut remplie en un clin d'œil par une troupe bruyante d'hommes petits ou grands, gros ou maigres, bruns ou rouges, mais vêtus presque tous de ce semblant d'uniforme qu'affectionnent les capitaines au long cours.

Bientôt tout le monde fut assis, non sans quelques échanges de joyeuses politesses ; puis le nègre géant parut, portant une vaste soupière et se mit à faire le tour de la salle, remplissant l'assiette de chaque convive d'un succulent potage aux clovisses.

Les conversations s'arrêtèrent, et l'on n'entendit plus qu'un bruit formidable d'absorption, rappelant celui que produit une pluie d'orage s'engouffrant dans une gouttière.

A ce moment le nouvel hôte de la *Boule d'or* entra dans la salle et, guidé par le nègre, alla prendre place sur une chaise restée vide à son intention près d'un des hauts bouts de la table.

Une fois assis, le noble lord jeta un coup d'œil rapide sur les figures hâlées, brunies, qui entouraient la table, puis il examina plus attentivement ses voisins immédiats.

A sa droite, un gros capitaine, au cou digne d'un homard, exécutait de véritables plongeurs dans son assiette, et ingurgitait son potage avec un reniflement sonore, tandis qu'à sa gauche un petit homme semblait déguster savamment le consommé de clovisses. Fraîchement rasé, son nez pointu armé d'une paire de besicles d'or, le petit homme cravaté de blanc avait l'air d'un parfait notaire fourvoyé dans cette société de loups de mer. Cependant l'Anglais remarqua avec un peu plus d'attention que le teint du « notaire » était aussi hâlé que celui des autres convives, et il en conclut qu'il venait de découvrir une espèce de marin jusqu'ici inconnue, le marin à cravate blanche et à besicles d'or.

La découverte lui parut en somme d'un mince intérêt, et il allait à son tour attaquer son potage, quand il eut un mouvement de satisfaction en voyant

émerger, en face de lui, sortant des profondeurs d'une assiette à soupe, la figure joyeuse et rutilante de « l'homme rouge ».

« L'homme rouge » ne faisait du reste qu'une halte ; à peine eut-il levé la tête, que le nègre remplit derechef son assiette et il se remit avec une nouvelle ardeur à absorber cette seconde portion.

Lord Strangeton fut un peu froissé de ne pas avoir été reconnu par « l'homme rouge » ; aussi, interrompant son examen, il attaqua à son tour le célèbre potage provençal et le dépêcha d'autant plus lestement, que son estomac commençait à éprouver de douloureux tiraillements.

Cette besogne accomplie, il soupira longuement, se disant que tout ce qui l'entourait était en somme bien vulgaire et bien banal, et que ce n'était sans doute pas dans cet honnête hôtel de capitaines marchands qu'il rencontrerait le terrible dénouement de sa fatale existence.

Cette pensée le replongea immédiatement dans ses idées noires et il se mit à absorber machinalement les plats qu'on lui servait, sans plus prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Lord Everest Strangeton était bien, en effet, le jeune homme le plus malheureux de la terre, car il se sentait atteint de cette maladie terrible qui ravage l'Angleterre et que nous appelons le spleen, maladie que rien ne peut guérir, puisqu'elle est engendrée par le dégoût et le mépris de toute chose.

Et cependant tous ses amis souriaient quand il leur parlait de sa misérable existence. Tous reconnaissaient, en effet, qu'il est triste de rester orphelin en bas âge, mais ils trouvaient que pour Everest le regret d'avoir perdu des parents qu'il n'avait pas connus devait être considérablement atténué par la possession des nombreux millions laissés par ces mêmes parents.

Le pauvre garçon avait pu être un instant de cette opinion, mais il avait depuis bien changé d'avis.

Lorsque au jour de sa majorité l'homme de loi chargé de sa tutelle lui avait remis les titres et les valeurs qui le faisaient un des plus riches noblemen du Royaume-Uni, il avait semblé à Everest que la vie s'ouvrait vraiment pour lui avec de beaux sourires. Il s'était mis alors à courir l'Europe, semant l'or sur son passage, accomplissant sans hésiter les plus excentriques fantaisies et rassemblant autour de lui une nuée de parasites empressés. Puis, une fois son premier enthousiasme passé, las de plaisirs trop faciles, de désirs trop aisément assouvis, il avait cherché autour de lui un ami, et il s'était aperçu qu'il n'en avait aucun. Ceux qu'il avait eus

autrefois avaient fui, craignant les éclaboussures de ses largesses, et l'avaient abandonné à ses exploiters avides.

Everest dispersa en quelques instants tout ce bruyant entourage et rentra en Angleterre.

Il rêva alors de se créer cette famille que le sort lui avait refusée. Bien accueilli dans le monde, que lui ouvraient son titre et sa fortune, il laissa voir, malgré son jeune âge, le désir de se marier. Aussitôt il devint la proie des vieilles douairières, qui s'acharnèrent après lui, lui proposant chaque jour quelque union plus riche ou plus brillante. Là aussi le pauvre garçon fut bien vite désillusionné ; il ne fut pas long à reconnaître que l'on fêtait bien moins sa personne ou son esprit que son immense fortune. Le mariage transformé en une affaire lui souleva le cœur, et il abandonna ses projets.

Pris de dégoût pour ses richesses, il résolut de les disperser, de les anéantir et, pour en faire un noble usage, de les distribuer en fondations hospitalières. Mais là encore il se vit arrêté : la loi lui permettait de jeter à la Tamise ses immenses revenus, mais ne lui reconnaissait pas le droit de toucher au capital constituant le majorat de l'illustre famille des Strangeton. Il était condamné à traîner ses millions « jusqu'à ce que mort s'ensuivît », comme dit l'implacable code anglais.

La mort lui apparut alors comme son dernier espoir de salut ; mais, trop soucieux de sa dignité et de sa vie future pour se tuer de ses propres mains, il chercha à la rencontrer dans quelque aventure fortuite. En vain, depuis quatre ans, il avait exposé sa vie de mille façons, gravissant les cimes les plus inaccessibles des Alpes, accompagnant les aéronautes dans leurs ascensions, fréquentant les lignes de chemins de fer les plus fécondes en collisions. Un sort implacable s'attachait après lui, lui faisant franchir tous les obstacles, le tirant sain et sauf de dessous les wagons pulvérisés, le laissant indemne là où les autres succombaient. C'était à croire que quelque fée l'avait, à son berceau, rendu invulnérable. Cependant Everest était tenace, il n'abandonnait pas son idée et il courait le monde, se laissant diriger par le hasard, dans l'espoir que ce dernier lui ferait enfin rencontrer cette fin tant désirée.

Tout à coup le jeune homme fut arraché à ses réflexions lugubres par de bruyants éclats de voix et il fut tout étonné de se retrouver à la table de l'hôtel de la *Boule d'or*. Le dîner tirait à sa fin ; les garçons enlevaient nappe et couverts et plaçaient sur la table le café et les flacons de liqueurs.

La conversation, languissante au début du repas, était devenue générale, et les éclats de rire, les exclamations remplissaient la pièce d'un bruit assourdissant. Toutes les figures maintenant étaient rouges, non pas seulement de cette chaude nuance communiquée aux visages marins par la cinglante bise du large, mais encore de cet éclat passager qu'amène un copieux dîner largement arrosé.

Au bout d'un instant lord Strangeton comprit que les aventures de chasse ou de pêche étaient sur le tapis. Chacun des assistants essayait d'obtenir le silence de ses voisins afin de pouvoir narrer ses mirifiques exploits, mais les récits se croisaient dans un épouvantable tumulte, sans que le voyageur pût réussir à saisir l'objet de la description. Il eût fallu un porte-voix pour prononcer un discours au milieu d'une pareille assemblée.

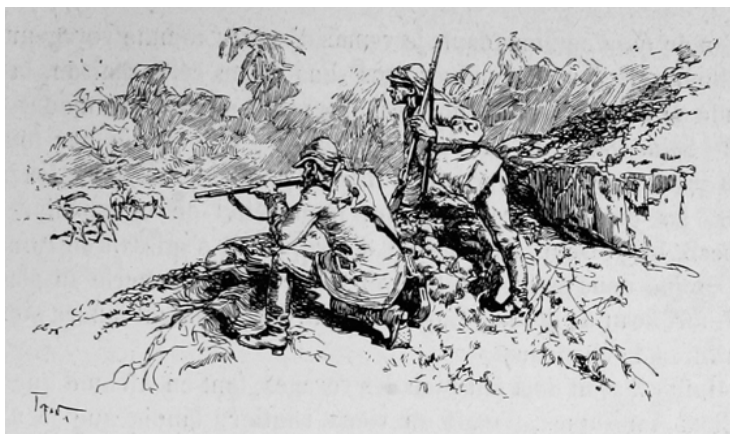
Assourdi par ce tapage, Everest repoussait sa chaise et allait quitter la table, quand il vit l'homme qui l'avait involontairement attiré à la *Boule d'or*, « l'homme rouge » lui-même, plus rutilant que jamais, se lever et, dominant toute l'assemblée de sa haute taille, lancer ces mots d'une voix de stentor :

« Eh bien, messieurs, tel que vous me voyez, moi, Barbarous, j'ai bel et bien été mangé par un lion. »

Un tonnerre d'applaudissements ironiques accueillit cette déclaration inattendue.



Je visai longuement.



CHAPITRE III — Mangé par un lion.

Sans se laisser décontenancer par l'évidente incrédulité de l'auditoire, « l'homme rouge » reprit :

« Oui, messieurs, je vous le répète, moi, Jean Rarbarous, ici présent, j'ai été dévoré par un lion, et si la chose vous paraît par trop surprenante, mon ami le docteur Holbeck, que voilà, pourra vous affirmer que je ne dis que la vérité, la pure, la simple vérité. »

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers le voisin d'Everest, « l'homme aux lunettes d'or ». Celui-ci se contenta de sourire modestement, sans que l'on pût deviner s'il se refusait à soutenir l'assertion de « l'homme rouge », ou s'il repoussait l'honneur d'avoir été l'un des héros d'une aventure aussi extraordinaire.

La salle, tout à l'heure si bruyante, était maintenant silencieuse. Tout le monde attendait avec une visible curiosité la merveilleuse histoire que faisait espérer un pareil début.

Barbarous, satisfait du résultat obtenu, se rassit et, sans se faire prier, il commença :

« Il y a déjà dix ans de cela. C'était vers 1872 ou 1873 : la date n'y fait rien. J'avais fini mon temps à bord de la *Junon* et, grâce à la protection de mon commandant, je venais d'entrer comme voyageur chez les Menneval.

Vous connaissez tous sans doute cette maison, la plus grande de Paris pour la vente des plumes et oiseaux de modes, dans la rue Saint-Denis, à l'enseigne du *Casuar*. Elle envoie par toute la terre des voyageurs chargés de réunir les plumes d'autruche, les marabouts, les oiseaux rares. Or pour mon début on m'expédiait avec Holbeck, ici présent, sur la côte d'Afrique. Il s'agissait de ramasser tout ce que nous pourrions trouver d'une sorte de merle au plastron doré, fort beau de plumage, que nos patrons voulaient lancer pour les garnitures de chapeaux.

Holbeck avait déjà fait bien des voyages, tant en Afrique que dans les deux Amériques. C'était un vieux routier, tandis que je n'étais qu'un apprenti ; voilà pourquoi on m'envoyait avec lui. Je dois ajouter que depuis ce temps nous n'avons jamais voyagé l'un sans l'autre. Holbeck et moi, voyez-vous, c'est comme le drap et la doublure.

Mais je reviens à mon histoire.

Nous voilà donc partis de Bordeaux, tous les deux, sur un bateau qui nous dépose au Gabon. Une fois là, nous allons trouver le roi Denis, le plus brave négrot de toute la côte, qui nous dit : « Mes enfants, si vous voulez avoir des merles d'or, il vous faudra trimer ; il n'y en a plus par ici, et vous aurez à entrer dans le pays et à remonter à la rivière aussi loin que vous pourrez. — Merci du renseignement, » lui disons-nous. Et nous nous mettons en route, remontant la grande rivière du Gabon.

Le long de notre chemin, nous nous arrêtons dans les villages, et là nous avons à tenir des palabres, qui durent parfois des heures, tout cela pour quelques douzaines de peaux de merles.

Enfin, pour compléter notre provision, nous nous décidons à quitter la rivière et à nous enfoncer dans le pays.

Parlons-en de ce pays, je vous promets que ce n'est pas là que j'irai manger mes rentes, si jamais j'en ai. Ce n'est d'abord que marais fangeux, empestés, tout pleins de caïmans et de crocodiles ; puis, plus loin, le sol est couvert de forêts si épaisses, qu'on peut à peine y avancer. Mais, dame ! il y a dans ces bois les plus beaux oiseaux du monde. En revanche, les nègres y sont diantrement laids, noirs, crépus et avec les dents pointues comme des loups. Ils ne sont cependant pas méchants et ils nous accueillaient fort bien dans leurs huttes mais nous ne nous soucions pas d'accepter leur hospitalité pour la nuit, car ces huttes n'ont pas de portes et les gorilles pourraient fort bien y pénétrer et vous y assommer. Vous savez que les gorilles sont des singes aussi grands que des hommes, mais dix fois plus forts. Ces terribles

bêtes ne se font pas scrupule de battre les nègres et parfois, dit-on, de leur enlever leurs enfants, qu'ils élèvent avec eux dans les bois ; mais de cela je ne suis pas bien sûr : ce sont peut-être des histoires de nègres.



— Et votre lion, Barbarous ? interrompit un des assistants, impatienté par cette longue digression.

— Patience, mon bon, dit « l'homme rouge », nous y arrivons. Ne fallait-il pas vous faire connaître d'abord le pays où s'est passée l'aventure ?

— Je reprends donc. En somme cette côte du Gabon est bien la plus affreuse contrée que je connaisse. Les habitants y sont si paresseux, qu'ils n'ont ni cultures, ni provisions d'aucune espèce, et, pour avoir de quoi manger, il nous fallait chasser comme ils font eux-mêmes. C'était là, je vous assure, pour moi un rude apprentissage du métier. Que nous chassions pour notre nourriture ou pour récolter des oiseaux, nous étions toujours dans ces grands bois où mille périls nous menaçaient.

Un jour que nous nous trouvions très à court de vivres, un nègre vint nous annoncer qu'il avait aperçu, à une petite lieue de notre camp, un fort troupeau de ces grosses antilopes à cornes recourbées qu'on appelle dougals. Nous partîmes, Holbeck et moi, à leur recherche ; mais le sauvage nous avait trompés, au moins pour la distance, car il y avait plus de deux heures que nous courions, dégringolant parmi les rochers, traversant des marais à travers broussailles et roseaux, quand enfin nous aperçûmes le troupeau, qui se composait en tout et pour tout de trois bêtes. Elles étaient au milieu d'un espace découvert, à une centaine de mètres de nous, et, comme elles paraissaient inquiètes, nous ne pouvions espérer les approcher davantage.

Holbeck avec ses lunettes, alors comme maintenant, aurait été incapable de mettre une balle dans une cible à cinquante pas. Ce fut donc moi qui tentai la chance. Je me mis à genoux et visai longuement.

Le coup partit, et, à notre grande joie, l'une des antilopes fit un bond énorme et retomba lourdement sur le sol, tandis que les autres fuyaient. Ma carabine n'ayant qu'un canon, je ne pus essayer d'en abattre une seconde.



N'importe, nous étions très satisfaits ; car l'antilope tuée était aussi grosse qu'un veau et, promettait de remonter notre garde-manger. Nous nous mîmes donc à la dépecer et, comme il ne fallait pas songer à tout emporter, nous découpâmes trois morceaux, aussi gros que nous pouvions les porter, et nous en prîmes chacun un, que nous nous attachâmes sur le dos, donnant le troisième au nègre qui nous avait accompagnés.

Ainsi chargés, comme la journée s'avavançait, nous revenions en pressant le pas pour regagner notre camp. Nous avions déjà parcouru la moitié de la distance, quand, en traversant un fourré, nous entendîmes tout à coup près de nous un formidable rugissement.

— Enfin voilà le lion, s'écrièrent d'une seule voix tous les assistants.

— Oui, c'était le lion ! reprit Barbarous imperturbable, et j'aurais bien voulu vous voir à ma place. Quand je l'aperçus, il était à dix pas devant moi, au beau milieu du sentier, et je vous promets que sa vue ne me fit pas rire, car je me rappelai tout à coup que j'avais eu la sottise de ne pas recharger ma carabine. Du reste je n'eus pas à réfléchir longtemps. Holbeck, qui venait derrière moi, déchargea son fusil sur le lion, qui d'un seul bond fut sur moi, et, avec un nouveau rugissement, me jeta par terre.

En tombant j'eus encore le temps de voir Holbeck et le nègre qui décampaient à toutes jambes, puis je perdis connaissance.

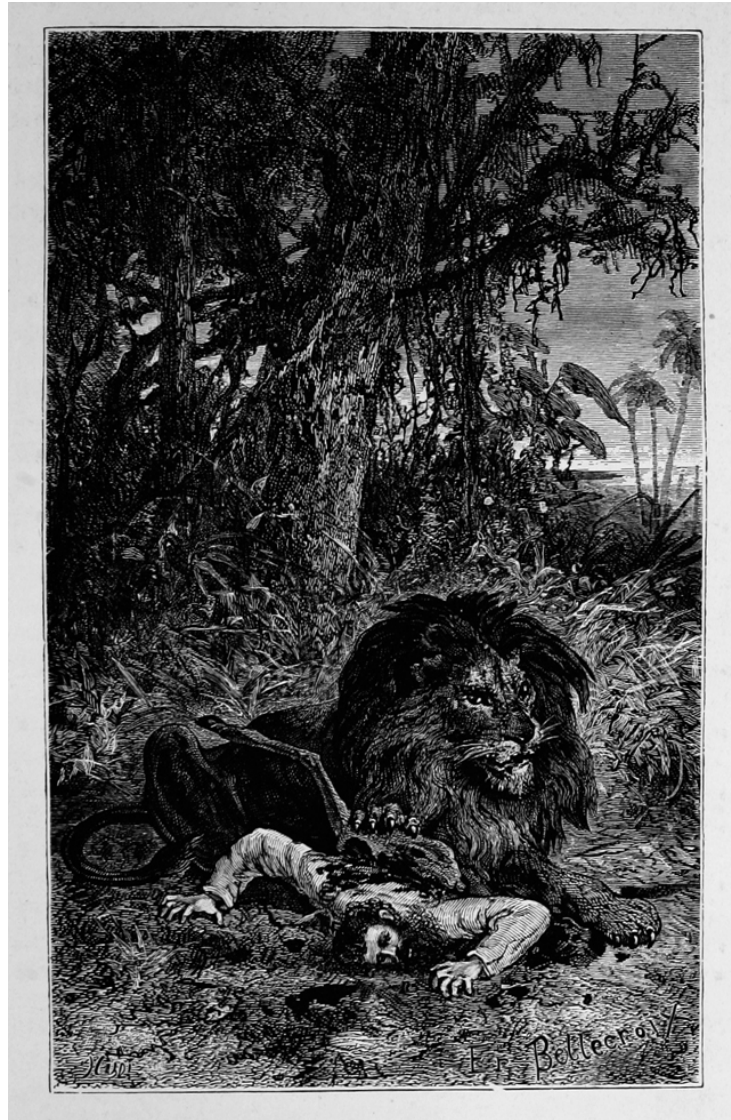
Mon brave compagnon sait bien que je ne lui en ai jamais voulu de m'avoir ainsi abandonné, car en fait il me croyait bel et bien mort et n'aurait rien pu faire pour me sauver.

Combien de temps restai-je sans reprendre mes sens, je l'ignore, mais enfin peu à peu je me sentis revenir à la vie. Tout d'abord je n'avais qu'une idée confuse de ce qui m'était arrivé et j'essayais péniblement de me relever, quand, au mouvement que je fis, répondit un sourd grognement et je me sentis cloué au sol par un poids énorme. Le lion était couché sur moi.

Cette découverte me fit trembler de tous mes membres, mais ce n'était rien encore auprès de ce que j'éprouvai lorsque je m'aperçus que le féroce animal était en train de me dévorer tout vivant. J'entendais mes os craquer sous sa formidable mâchoire, et mon propre sang ruisselait sur mon cou et le long de mes joues.

Cependant, phénomène étrange, je ne souffrais pas, je n'éprouvais qu'une horrible oppression. Je me rappelais alors avoir entendu dire autrefois que les hommes et les animaux saisis par les bêtes fauves étaient envahis par un état spécial de torpeur, tout providentiel, qui leur enlevait la perception de la souffrance.

Le lion était couché sur moi.



Si je ne ressentais pas les horribles déchirements de ma chair par les dents du fauve, en revanche mon cerveau était tenaillé par une si indicible épouvante, que de nouveau je me sentis défaillir et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, cette fois il faisait nuit noire et un cercle de nègres armés de torches m'entourait. En ouvrant les yeux, leurs figures grimaçantes, éclairées par les flammes, me firent croire que j'étais déjà en enfer, ou tout au moins en purgatoire, car je ne me souvenais pas avoir jamais fait de mauvaise action. Mais bientôt j'aperçus la bonne figure d'Holbeck qui, penché sur moi, pleurait en disant : « Mon pauvre Barbarous ! » Alors j'essayai de me soulever, et quelle fut ma stupéfaction en voyant que je le faisais sans aucune peine. Une fois debout, je me tâtai les bras, les

jambes, la tête, la poitrine. Tout était intact. Je n'avais que quelques égratignures, pas même une blessure. »

Cette révélation fut accueillie par un murmure d'incrédulité de la part des assistants, et l'un des capitaines, se faisant l'interprète du sentiment général, s'écria :

« Quelle histoire nous contez-vous là, Barbarous ? Vous aviez rêvé et le lion était parti après vous avoir écarté de son chemin.

— C'est ce qui vous trompe, reprit « l'homme rouge ». Tout s'était passé exactement comme je viens d'avoir l'honneur de vous le raconter, à tel point que lorsque Holbeck, revenant du camp en toute hâte pour chercher mon cadavre, était arrivé près du lieu où j'étais tombé, il avait trouvé le lion me dévorant à belles dents. La brute ne me lâcha qu'en voyant approcher les hommes avec les torches.

— Eh bien alors ? demandèrent les auditeurs, visiblement interloqués par cette nouvelle affirmation.

— Mon Dieu, la chose est bien simple, dit Barbarous d'un ton modeste ; en tombant, je m'étais trouvé la face contre terre, et le lion, croyant me dévorer, avait croqué le beau quartier d'antilope que j'avais attaché sur mon dos. »

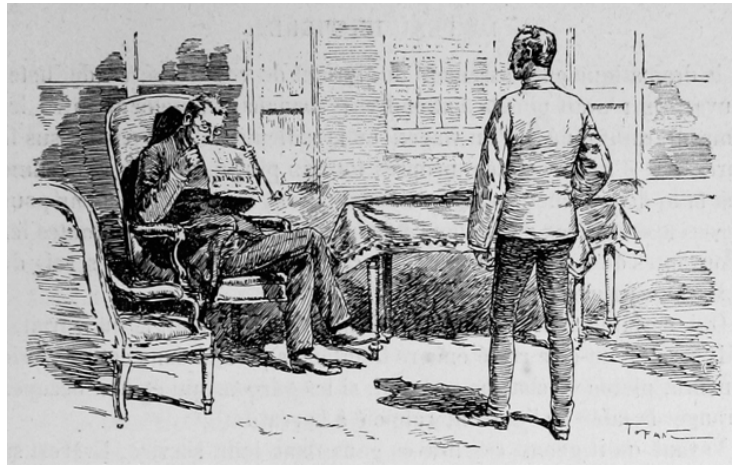
Un tonnerre d'applaudissements salua cette conclusion inattendue, et tous les assistants, se levant le verre en main, saluèrent « l'homme rouge » d'un long : « Bravo, Barbarous ! vive le voyageur marseillais ! »

Quant à lui, il se contenta de leur répéter avec un sourire de triomphe :

« Je vous l'avais bien dit. »



*Le docteur Holbeck savourait une longue pipe
de terre.*



CHAPITRE IV — Le docteur Holbeck.

Maintenant les hôtes de la *Boule d'or* se levaient de table bruyamment, continuant par leurs rires et leurs réflexions l'ovation faite à l'intrépide Barbarous. Puis peu à peu la salle se vida, les uns sortant de l'hôtel par groupes et se répandant dans la rue silencieuse, dont leurs voix animées ébranlaient les échos, les autres passant dans une pièce voisine de la table d'hôte, pièce décorée du nom de « café » et d'où arriva bientôt le bruit d'une formidable poule au billard.

Seul Everest était resté assis sur sa chaise. L'histoire fantastique du voyageur marseillais venait de lancer son imagination dans une nouvelle rêverie.

Comment n'avait-il pas plus tôt songé à cela ? Au lieu de chercher péniblement une mort inutile et obscure dans cette vieille Europe où tout est réglementé, même le hasard, pourquoi n'avait-il pas couru tout de suite vers ces régions privilégiées, où, bien au contraire, l'homme doit défendre sa vie à chaque instant du jour et de la nuit ? Dans ces contrées délicieuses, la mort vous sourit de toutes parts et celui qui l'appelle de ses vœux n'a que l'embarras du choix entre le formidable cortège du choléra, de la fièvre, des maladies tropicales, et le dramatique embrassement du tigre et de cent

espèces de bêtes fauves. On n'avait plus là à attendre le banal aplatissement entre les cloisons capitonnées d'un wagon ou la ridicule culbute par-dessus le garde-fou d'un précipice, propres tout au plus à enrichir la colonne des faits divers chère aux concierges ; non, on pouvait choisir pour décors les sublimes profondeurs de la jungle, et prolonger toutes les épouvantes de la mort par une lutte corps à corps avec un des rois de la sauvage nature.

Oui, certainement, c'était là qu'il fallait aller, c'était là qu'il irait.

Il serait peut-être resté encore longtemps plongé dans cette rêverie funèbre, pleine de charme pour lui, si les garçons qui étaient occupés à ranger la table ne l'eussent rappelé à la réalité.

Voyant qu'il gênait ces braves gens dans leur service, Everest se leva et se dirigea vers la porte de sortie. Mais, au moment de la franchir, il s'arrêta. Il venait d'apercevoir à l'extrémité de la salle, dans le « petit salon » des deux fenêtres, le compagnon de voyage de l'illustre Barbarous.

Commodément installé dans un fauteuil, le docteur Holbeck savourait béatement une longue pipe de terre tout en lisant le *Sémaphore* de Marseille.

A la vue de « l'homme aux lunettes d'or », Everest se rappela le sourire dubitatif par lequel celui-ci avait salué le récit du Marseillais, et il se demanda aussitôt si les capitaines, le voyant nouvellement arrivé parmi eux, n'avaient pas cherché, avec la connivence de Barbarous, à se moquer de son inexpérience. N'avait-il pas lu dans des livres très sérieux que depuis quelques années la civilisation avait complètement envahi le globe et qu'aujourd'hui, avec les voies ferrées et les télégraphes s'enfonçant dans les régions les plus reculées, il fallait rejeter parmi les légendes anciennes tous les récits d'aventures dramatiques dont les voyageurs bernaient un public trop crédule ? Il se souvint même d'avoir parcouru la veille, en chemin de fer, un article d'un journal parisien où il était dit qu'après de longues recherches on avait enfin découvert que le dernier anthropophage connu était originaire des Batignolles et que les peaux de tigre, animal fabuleux, n'étaient que des dépouilles de modestes bœufs habilement zébrées de teintes éclatantes.

Evidemment Barbarous, en accumulant les horreurs dans sa description, avait voulu mystifier le nouvel arrivé. Mais Everest en aurait le cœur net, car l'homme qui était là devant lui était le seul qui eût refusé, par son allure réservée, de se prêter à cette indigne comédie.

C'était assurément un honnête homme, et en le questionnant adroitement on obtiendrait de lui la vérité.

Everest se dirigea donc vers « le petit salon », et, avisant un fauteuil voisin de celui du docteur, il y prit place.

« L'homme aux lunettes d'or et à la cravate blanche » aperçut l'Anglais, et, laissant retomber son journal, il fit un léger salut, que rendit aussitôt le jeune homme.

La glace était rompue. Everest cherchait quelque phrase banale pour entrer en matière, quand le docteur le tira d'embarras en lui disant :

« Vous êtes tout nouvellement arrivé à Marseille, monsieur ?

— Aujourd'hui même, monsieur, fut la réponse d'Everest.

— Est-ce la première fois que vous venez dans ce pays ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas je suis sûr que vous serez enchanté de votre visite. Marseille est une de nos plus intéressantes villes de France. Son ciel pur, sa ceinture de montagnes, ses belles promenades, sa baie azurée, parsemée de rochers et d'îlots pittoresques, en font, à mon humble point de vue, la rivale de Naples, mais par son immense mouvement maritime, la fiévreuse activité de ses habitants et son continuel développement, elle laisse bien loin derrière elle la paresseuse cité des lazaroni.

— Je suis malheureusement peu sensible au spectacle des beautés de la nature, répondit Everest, et ce n'est pas ce motif qui m'amène à Marseille.

— Vous y venez sans doute pour vos affaires ? dit l'aimable docteur. J'aurais dû deviner cela : ce modeste hôtel n'est guère en effet le rendez-vous des touristes, et vos compatriotes ont de nombreuses relations avec les commerçants phocéens. Car, ajouta-t-il avec un fin sourire, j'ai deviné que vous étiez Anglais.

— C'est vrai, monsieur, dit le jeune homme, et ceci me rappelle que j'ai commis une faute dont vous m'excuserez. Puisque le hasard de la conversation m'a appris tout à l'heure que c'est devant le docteur Holbeck que j'ai l'honneur de me trouver, permettez-moi de suppléer à l'absence d'un introducteur et de me présenter moi-même. »

Se levant tout d'une pièce, il s'inclina devant le docteur et dit gravement :

« Je vous présente lord Everest Strangeton, de Gros more Castle, Yorkshire. »

Le docteur, un peu étonné, s'était levé de son côté, et, confus de cette politesse insolite plutôt qu'émervé du titre pompeux de l'étranger, il tendit la main au jeune homme en lui disant avec bonhomie :

« Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance, mais, je vous en prie, asseyez-vous. »

Everest obéit à cette invitation et, lorsque le docteur eut à son tour réintégré son fauteuil, il reprit :

« C'est le hasard seul, monsieur, qui m'a conduit à Marseille.

— Vraiment, dit « l'homme à la cravate blanche », visiblement stupéfait que quelqu'un pût se laisser influencer par une chose aussi peu raisonnable que le hasard.

— Quand je dis le hasard, ajouta l'Anglais, je me trompe, c'est bien plutôt à votre ami M. Barbarous que je dois d'être ici en ce moment.

— Pas possible ? s'écria le docteur de plus en plus surpris. Vous connaissez donc Barbarous ?

— Pas le moins du monde. Je l'ai aperçu ce matin pour la première fois au moment où il sortait de la gare.

— Mais alors ?

— Mon Dieu, il me serait difficile de vous expliquer exactement le mobile qui a amené ma détermination, reprit Everest. J'étais à ce moment en proie à une cruelle incertitude. La figure de votre ami m'a frappé ; ce léger incident m'a décidé à interrompre mon voyage et à m'arrêter à Marseille. J'avais lu le nom de cet hôtel sur la voiture dans laquelle était monté M. Barbarous. Je n'en connaissais pas d'autre, et voilà comment je suis venu ici. »

Le docteur, cette fois, lança un regard scrutateur sur le jeune homme, se demandant s'il avait affaire à un fou ; mais la douce et franche figure d'Everest le rassura, et il se dit qu'en somme la chose n'était pas aussi extraordinaire qu'elle le paraissait tout d'abord, l'originalité étant restée une vertu toute britannique.

« Vous avouerez, monsieur, reprit l'Anglais, que je n'ai qu'à me louer de mon inspiration, puisqu'elle m'a permis de connaître mieux un homme aussi extraordinaire que M. Barbarous. Avec quel calme, quel sang-froid il vient de nous faire le récit de cette effroyable aventure. Il me semble que peu d'hommes auraient réussi à conserver la raison après une semblable épreuve.

— Il ne faut rien s'exagérer, dit Holbeck ; mon ami est un bon et honnête garçon, mais il n'est ni plus ni moins brave que les gens de notre profession.

— Son aventure ne serait-elle donc pas authentique ? demanda vivement l'Anglais.

— Barbarous vous a dit lui-même que j'en avais été le témoin, répondit le docteur, et je ne suis pas homme à laisser invoquer mon nom à l'appui d'un mensonge.

— Croyez, monsieur, que je n'en doute pas, interrompit Everest.

— De plus je vous répète, continua Holbeck, que je tiens mon ami pour un parfait honnête homme ; et à mon humble avis un homme qui ment n'est pas honnête, puisque, même pour un motif futile, il cherche à tromper ses semblables. Mais cela n'empêche pas que mon ami est un méridional et, qui plus est, un Marseillais. Or la nature a doué d'un don merveilleux les heureux enfants de cette terre ensoleillée ; tandis, que nous autres gens du Nord, nous semblons conserver toujours devant nos regards le froid et gris brouillard qui nous a enveloppés au berceau, eux, au contraire, ouvrent sur toutes choses des yeux imprégnés de lumière, qui leur font paraître le moindre objet entouré d'une chatoyante auréole : ils voient tout en beau. Leur esprit fin, élégant, se plaît à orner la vérité de brillantes draperies, et ce travestissement est pour eux si indispensable, qu'il leur semblerait choquant de laisser apparaître la déesse dans sa nudité primitive. Ils connaissent du reste leur défaut et le raillent sans malice, témoin la légende du pêcheur de Port-Bou que vous connaissez sans doute.

— Je n'ai pas ce plaisir, dit Everest.

— Eh bien, ce pêcheur, se trouvant sur la jetée de Port-Bou, voit tirer de l'eau un thon de petite dimension, et, comme ce spectacle l'intéresse peu, il s'éloigne. Quelques instants après, il rencontre un ami à qui il raconte qu'il vient de voir tirer de l'eau un thon magnifique ; à un autre il décrit le poisson pêché comme énorme, et peu à peu il le compare à une petite baleine. Cette figure le frappe ; en arrivant à l'entrée du village, il annonce qu'une petite baleine s'est échouée près du port ; puis, à mesure qu'il avance, la baleine devient moyenne, et enfin immense. A cette nouvelle les habitants se précipitent hors de leur maison, armés de récipients de toute espèce, et courent vers le port pour profiter de cette aubaine inattendue. Le pêcheur, stupéfait de cet empressement, et, voyant tout le monde courir, se précipite dans sa maison, s'arme à son tour d'un seau et reprend en toute

hâte le chemin du port, se disant : Au fait, c'était peut-être bien une baleine.
»

— Ah ! très amusant, interrompit l'Anglais, mais il me semble...

— Oui, vous avez raison, reprit le docteur sans attendre ce que l'étranger allait dire, la vérité recouverte de voiles successifs finit par ressembler au mensonge, mais le fond n'en reste pas moins véritable, et vous voyez avec quelle bonne foi naïve le trompeur est pris à son propre mirage.

Il en est de même de l'histoire de mon ami Barbarous, le fond est exact et suffisamment curieux par lui-même ; ce sont les broderies qui l'agrémentent dont il faut retrancher quelques paillettes. Ainsi il est vrai que le lion l'avait saisi comme il le raconte, et lorsque je revins, ne pensant plus ramener qu'un cadavre en lambeaux, je fus heureusement surpris de trouver mon ami encore vivant. Il avait été fort malmené et ne reprit complètement connaissance que plusieurs jours après, quand la fièvre qui le secouait se fut apaisée. C'est moi alors qui lui racontai les péripéties du drame dont il avait été la victime inconsciente et qui lui expliquai le rôle vraiment providentiel joué par le quartier d'antilope attaché sur ses épaules et dévoré par le lion en son lieu et place. Je lui fournis ainsi l'idée de son réveil dramatique entre les griffes du lion. Il est aujourd'hui fermement persuadé que tout s'est passé comme il le raconte.

— L'aventure n'en reste pas moins extraordinaire, dit Everest, et j'admire le courage et l'énergie d'hommes capables d'embrasser une profession aussi dangereuse.

— Toute médaille a son revers, répondit philosophiquement Holbeck. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas tous les jours attaqués par des lions.

— Cependant les pays que vous parcourez sont, m'a-t-on dit, encore remplis de bêtes féroces.

— Malheureusement oui, répondit le docteur. Les oiseaux les plus beaux ont de fort désagréable voisin, et il semblerait que la nature les ait placés là pour attirer les hommes dans des régions qu'ils fuiraient sans cet attrait. Mais en somme, vous le voyez, après quinze ans de courses à travers les savanes, les jungles, les brousses et les pampas, je n'ai encore perdu ni bras, ni jambes.

— C'est sans doute l'amour de la chasse qui vous a fait embrasser cette rude profession ? observa Everest.

— Bien loin de là, cher monsieur, s'écria le docteur avec une indignation comique ; moi, aimer la chasse ! Mais j'ai horreur du bruit et je n'ai jamais

pu m'empêcher de fermer les yeux lorsque je suis contraint de tirer un coup de fusil. Afin d'éviter cette désagréable commotion, j'ai même inventé une arbalète spéciale, qui me permet d'abattre moi-même les oiseaux les plus rares.

— En ce cas, monsieur, reprit Everest, il serait peut-être indiscret de vous demander...

— Comment et pourquoi je me suis fait voyageur et chasseur d'oiseaux ? interrompit le pétulant docteur. Je vais vous conter mon histoire, puisqu'elle paraît vous intéresser ; mais auparavant permettez-moi de faire avancer les accessoires indispensables. »

Et, ce disant, il donna un léger coup sur un timbre placé à portée de sa main.

Le noir serviteur de la *Boule d'or* parut aussitôt.

« Apporte-nous le schiedam et deux verres, » lui dit Holbeck.



Le nègre déposa un plateau sur la table.



CHAPITRE V — L'amateur de fourmis.

Le nègre revint bientôt et déposa sur la table un plateau, où étaient rangés deux verres, un flacon de schiedam, une bouillote d'eau tiède, un sucrier et un citron.

« Fort bien, » dit le docteur. Et il procéda méthodiquement à la confection de ce qu'il appelait les préliminaires de son discours. Il mit d'abord dans chaque verre un fort morceau de sucre, qu'il fit fondre lentement en l'arrosant d'eau tiède ; puis, ayant coupé le citron en deux, il en exprima soigneusement le jus sur le liquide sucré, et par-dessus le tout il versa le genièvre, ayant la précaution d'opérer au fur à mesure le mélange au moyen d'une cuiller.

Quand les deux verres furent remplis, « l'homme à la cravate blanche » les contempla un instant à travers ses lunettes avec un air de satisfaction, puis il dit à Everest :

« Je crois, monsieur, que vous apprécierez ce grog au schiedam ; il est de mon invention et j'en ai longuement recherché les proportions. C'est, en effet, une affaire délicate qu'un grog ; une main inexpérimentée y laisse dominer ou le sucre ou l'alcool et en fait une boisson écœurante ou funeste. Tel qu'il est, mon grog offre tous les avantages d'un mélange alcoolique relevé par une pointe d'acide citrique, et il possède des qualités fortifiantes

et toniques. Pris lentement, par petites gorgées, il facilite la digestion et prépare au repos de la nuit. »

Il tendit un des verres à Everest, qui, y ayant trempé ses lèvres, murmura :

« Excellent ! »,

Le docteur, suivant ses propres prescriptions, avala une gorgée du tiède breuvage, puis, ayant reposé le verre sur la table, il dit :

« Et maintenant, monsieur, passons à mon histoire. Comme vous le verrez, elle est simple et dépourvue d'incidents dramatiques.

Mon père exerçait dans le nord de la France, à Hazebrouck, où je suis né, la modeste profession d'empailleur naturaliste. Il était réputé pour l'habileté avec laquelle il donnait un semblant de vie aux serins, perroquets, voire même roquets et matous, favoris regrettés des vieilles dames de la ville et des environs. Son établissement prospérait, et, de même qu'il avait succédé à mon grand-père, il rêvait de me voir un jour prendre sa place. Il m'envoya donc au collège et me fit particulièrement étudier la zoologie et la botanique. Malheureusement, malgré tous mes efforts, ces sciences naturelles ne m'inspiraient qu'un amour médiocre ; j'en acquis les principes, je devins même ce qu'on peut appeler un bon naturaliste ; mais, malgré tout, je sentis que ma vraie vocation, ma seule passion était l'entomologie.

Au sortir du collège, après avoir fini mes humanités, j'obtins de : mon père d'aller poursuivre mes études à Lille, où, tout en continuant mes travaux d'histoire naturelle, je passai mon doctorat en médecine. Je n'avais cependant nullement l'intention de m'établir médecin, ce qui eût paru à mon père une déchéance, et pour le satisfaire j'entrai dans ses ateliers. Mais, à son grand chagrin, ce brave homme s'aperçut bientôt que, si j'étais un bon et habile préparateur, je n'avais qu'une faible estime pour mon métier. Dès que j'avais un instant de liberté je courais dans les bois, cherchant des insectes, soulevant les pierres, sondant les trous. Je m'étais surtout passionné, dans mes recherches pour l'ordre des Hyménoptères, qui, vous le savez sans doute, est l'un des plus nobles, des plus magnifiques de la classe des Insectes. »

Everest fit un léger mouvement de surprise ; mais ce mouvement, quelque léger qu'il fût, n'avait pas échappé au docteur, qui, entraîné par l'enthousiasme, s'écria aussitôt :



« Pouvez-vous ignorer, monsieur, que l'ordre des Hyménoptères se divise en deux sections ? La première, celle des Térébrants, est peu importante, il est vrai, quoiqu'elle se compose des deux familles Pupivore et Porte-scie, comptant chacune trois ou quatre tribus ; mais la seconde, celle des Porte-aiguillon, comprend quatre familles qui couvrent le monde de leurs représentants. De ces quatre familles, deux, les Fouisseurs avec le crabronite, et les Diploptères avec la guêpe, sont respectables assurément ; mais que direz-vous des deux autres, les Hétérogynes et les Mellifères, qui ont pour représentants les plus illustres la fourmi et l'abeille ? Certes un ordre qui compte deux insectes aussi merveilleux peut être lui-même qualifié de glorieux.

— Certainement, dit Everest, un peu étourdi par cette nomenclature.

— Une des grandes douleurs de l'entomologiste, reprit le docteur imperturbable, c'est que la portion du règne animal auquel il s'adresse est tellement vaste, qu'aucun cerveau humain ne pourrait à lui seul en scruter tous les détails.

Bientôt je trouvai que l'ordre des Hyménoptères lui-même était trop étendu pour mes faibles efforts. Pas à pas je dus reculer ; j'abandonnai la section des Térébrants, puis vint un jour où celle des Porte-aiguillon elle-même m'effraya, et je fus réduit à jeter mon choix sur une famille, que dis-je ? à me cantonner dans une tribu.

Ce moment fut pour moi rempli d'angoisses. Je faillis embrasser les Apiaires, mais de nombreux et importants travaux m'avaient précédé ; de toute antiquité les savants avaient poursuivi l'abeille de leurs recherches.

Enfin ma décision fut prise, et je choisis l'incomparable tribu des Formicaires.

Combien je dus me féliciter de mon choix ! Je commençai mes études par le plus humble membre de cette tribu, par la fourmi échancrée, *Formica emarginata*, qui creuse ses habitations dans le voisinage même de l'homme, dans les fentes des murs, au pied des arbres des jardins. Mais à peine eus-je soumis l'humble bête aux investigations du microscope, que je restai confondu d'admiration. Bientôt j'appris que son cerveau, caché dans les replis de son thorax, place la fourmi immédiatement après l'homme sur l'échelle des êtres ; car ce centre moteur de tout instinct, de toute intelligence, est, relativement à ses proportions, deux fois plus considérable chez elle que chez les plus grands animaux. Si l'éléphant avait un cerveau aussi développé que celui de la fourmi, en comparaison de la masse de son corps, son énorme tête ne suffirait pas à en contenir la cinquième partie.



Je compris alors le secret de la magnifique organisation sociale des fourmis, où dominant le travail, la prévoyance, l'égalité parfaite et un ordre que ne trouble aucune querelle. J'admirai dans ce petit insecte la force qui lui permet d'enlever des objets d'un poids relativement énorme, la rapidité de ses mouvements supérieure à celle de tous les autres animaux rampants, l'ingéniosité de ses constructions, avec leurs greniers, leurs nourriceries, leurs salles d'assemblée.

Enfin je condensai mes observations, mes recherches, et je présentai à l'Académie des sciences de Lille un mémoire sur la fourmi *emarginata*, mémoire qui me valut une mention honorable.

Attaché à Hazebrouck par les affaires de mon père, chez qui je continuai à travailler à mon métier d'empailleur, je dus me contenter d'étudier les uns après les autres les spécimens que m'offrait la région. C'est ainsi que je passai tour à tour en revue la fourmi noire, ou *nigra*, qui peuple nos champs ; puis la fourmi fauve, ou *rufa*, dont les vastes constructions parsèment nos bois ; la fourmi enfumée, ou *fuliginosa*, qui édifie des cellules séparées par de légères cloisons ; la fourmi mineuse, ou *cunicularia* ; la fourmi sanguine, ou *sanguinea*, etc.

Bientôt les spécimens me manquèrent ; j'avais épuisé le sous genre *Formica*. Je passai alors aux autres variétés de la tribu, mais je n'en trouvai que de rares représentants dans nos pays, et je dus me contenter d'études préliminaires. C'est ainsi que je me pénétrai de toutes les particularités qui caractérisent le genre des Attes sorte de fourmi gigantesque, qui, ainsi que son nom l'indique — du grec *attos* — saute, bondit sur sa proie et va jusqu'à attaquer des souris et des musaraignes ; celle des Polyergues — du grec *poluergos* — c'est-à-dire les « laborieuses », aux puissantes mandibules garnies de véritables dents ; celles des Ponères, ou méchantes, des Cryptocères des Myrmices. Je savais que chacune de ces tribus dispersait ses variétés en nombre infini sur le globe, mais sur ces diverses variétés je ne trouvai à faire aucune élude sérieuse. Je brûlai dès lors d'exécuter ce que n'avaient pu faire mes devanciers, de courir le monde et de réunir tant de détails intéressants, curieux.

Sur ces entrefaites mon père mourut ; ma pauvre mère l'avait précédé de quelques années. Rien ne me retenait plus à Hazebrouck. Je résolus de vendre l'établissement paternel. Par malheur je me hâtai trop ; la vente se fit mal et ne me procura que quelques milliers de francs.

Cependant je partis pour Paris. Avant d'entreprendre mes pérégrinations, je voulais consulter les collections et la bibliothèque du Muséum. J'y découvris tant de merveilles, que j'oubliai mes projets. Les mois se passèrent, et un beau jour je me trouvai sur le pavé parisien, ayant épuisé mes ressources.

L'entomologie n'est malheureusement pas une science qui nourrisse aisément ses disciples ; quant à la médecine, elle demande une pratique qui me manquait ; de plus on n'improvise pas une clientèle en quelques heures.

Je dus reprendre mon ancien métier, et, tout en maugréant, je me remis à empailler des oiseaux. J'étais depuis quelque temps chez MM. Menneval, quand, appréciant mon habileté et mes connaissances spéciales, ces

messieurs m'offrirent la place d'un de leurs voyageurs, mort en Guinée d'une façon tragique. J'acceptai avec joie. Cette proposition inespérée réalisait le rêve de toute ma vie.

Je visitai d'abord l'Afrique, et, tout en ramassant des oiseaux, je fis d'heureuses trouvailles. Je passai ensuite en Amérique, où un bonheur immense m'attendait : là j'eus la joie de découvrir la seule fourmi vraiment dangereuse qui existe sur le globe. Ne connaissant pas cette fourmi, qui est grosse comme une guêpe, j'en pris une, qui me piqua au pouce. Cette piqûre, outre une vive douleur momentanée, me donna de la fièvre et des frissons, qui persistèrent plus de vingt-quatre heures, malgré des applications répétées d'ammoniaque sur la blessure. Les indigènes m'apprirent que plusieurs piqûres semblables causaient la mort.

A mon retour j'envoyai un mémoire à l'Académie des sciences sur le *Cryptocerus atratus*. Désormais j'étais célèbre.

Depuis je n'ai cessé d'accumuler des matériaux pour le monument scientifique que je rêve d'élever à la noble tribu des Formicaires. Les économies que j'ai pu faire sur mes émoluments, qui sont très élevés, car j'ai une part dans les bénéfices résultant de mes opérations, me permettront d'ici peu de temps de me retirer et de me consacrer à cette œuvre, qui sera le couronnement de ma carrière. »

Le docteur s'était arrêté ; la rapidité de son élocution, l'enthousiasme éveillé par ces brillants souvenirs allumaient ses yeux d'un feu qui scintillait à travers le cercle d'or de ses lunettes.

Everest le considérait maintenant ; avec respect, non qu'il eût compris grand chose au rapide exposé du savant, mais il admirait cet homme chétif, petit, pauvre, qui, simplement, sans ; forfanterie, avait tout sacrifié, sa fortune, son bien-être, sa vie, pour une idée scientifique. Pour la première fois depuis longtemps, le jeune lord sentait s'éveiller en lui un intérêt étranger à sa propre personne, et il fut sur le point d'offrir, séance tenante, l'appui de sa fortune à cet inconnu. Mais il, comprit que son offre serait, repoussée et paraîtrait blessante ; il reprit donc d'un ton gracieux :

« Et vers quel pays comptez-vous diriger vos recherches en ce moment ?

— Dans huit jours, répondit, le docteur Holbeck, nous partons, Barbarous et moi, pour gagner la côte occidentale de l'Inde. Je compte y trouver des merveilles, tant pour mes patrons que pour moi-même. On me dit que les jungles abondent en oiseaux et en fourmis. J'y étudierai aussi des variétés intéressantes de termites ; car, je dois l'avouer, je me suis laissé entraîner à

rattacher ces curieux insectes au cercle de mes études. Mon excuse est que par leurs mœurs ils justifient le nom de « fourmi blanche » que leur donne le vulgaire, quoique ce soient des animaux absolument étrangers à la tribu Formicaire. Les termites, monsieur, ne sont pas des Hyménoptères ; ils appartiennent à la famille des Planipennes de l'ordre des Névroptères et sont par conséquent les propres cousins germains des libellules, des éphémères, des panorpes et des semblides.

— Oh ! vraiment, » s'écria Everest ; mais il avait prononcé cette exclamation avec un air si surpris, si poliment stupéfait, que le docteur ne put s'empêcher de rire.

« En vérité, monsieur, dit-il, je dois vous présenter toutes mes excuses pour les sornettes que je viens de vous débiter. Vous vous souciez sans doute autant d'une fourmi qu'un poisson d'une pomme ; mais c'est un peu votre faute, vous m'avez mis sur mon dada et vous auriez dû m'arrêter. »

Everest se préparait à protester du plaisir qu'il avait éprouvé à écouter le docteur, quand il fut interrompu par de bruyants éclats de voix. C'étaient les joueurs de billard, qui, après d'innombrables poules, rentraient dans la salle.

Barbarous, plus rouge et plus éclatant que jamais, marchait en tête, et, suivi par les capitaines, il se dirigeait nonchalamment vers le « petit salon », quand il s'arrêta un peu décontenancé à la vue de l'étranger en conciliabule avec Holbeck.

Elle me piqua au pouce



« Pardon, messieurs, je vous dérange, dit-il.

— Mais nullement, messieurs, reprit le docteur, qui s'était levé. Permettez-moi de vous présenter lord Everest Strangeton, jeune Anglais qui voyage pour son agrément et son instruction, et qui veut bien honorer la *Boule d'or* de sa présence. »

Everest salua et les capitaines s'inclinèrent, un peu interdits.

Ce fut Barbarous qui recouvra le premier la parole.

« Monsieur, dit-il en tendant la main au jeune étranger, je suis heureux de faire votre connaissance ; mais j'ai comme un vague souvenir de vous avoir vu autre part.

— Ce matin, à la gare, dit Everest.

— Ah ! vraiment, monsieur, s'écria Barbarous, seriez-vous par hasard le voyageur que j'ai quelque peu bousculé en courant après l'omnibus de la *Boule d'or* ?

— Lui-même, monsieur, dit l'Anglais impassible.

— En ce cas, laissez-moi vous présenter de nouveau toutes mes excuses, reprit le Marseillais. Ce diable d'omnibus s'éloignait et j'ai craint un moment de le manquer ; c'est ce qui explique ma trop grande vivacité.

— Vous ne me devez aucune excuse, monsieur, répondit Everest. C'est moi, bien au contraire, qui devrais vous remercier de ce léger incident, car, ainsi que je l'ai dit à M. le docteur, je lui dois d'être en ce moment en si aimable société et de plus il peut avoir pour moi les plus heureuses conséquences. »

Le jeune homme serra fortement la main de Barbarous. Celui-ci répondit chaleureusement à son étreinte, tout en se demandant pourquoi cet Anglais paraissait si reconnaissant d'avoir été bousculé par lui.



C'est en vain qu'il attendit le sommeil.



CHAPITRE VI — Projets d'association.

A la suite de cette journée mémorable, lord Everest Strangeton passa une nuit fort agitée. C'est en vain que, se tournant et se retournant dans son lit, il attendit le sommeil. Le jour parut sans qu'il eût réussi à trouver le repos. Aux premiers rayons du soleil, il bondit hors de sa couche, sonna son fidèle John et se fit prestement habiller.

Quelle était donc la cause d'une agitation si insolite chez un homme que la lourde main du spleen tenait depuis si longtemps engourdi ? Ses lugubres projets étaient-ils donc venus l'assaillir avec une nouvelle cruauté ? ou bien le lit, fourni par l'hôtesse de la *Boule d'or*, n'avait-il pas tenu toutes ses moelleuses promesses ?

Nullement. Everest n'avait qu'à se féliciter de l'installation de sa modeste et confortable chambre, et les lugubres pensées semblaient loin de son esprit ; car, à la profonde stupéfaction de John, le jeune homme, tout en procédant à sa toilette, n'avait pas un instant cessé de fredonner les plus gais motifs d'une opérette à la mode.

Quel mystérieux évènement avait donc pu amener le sourire et la gaîté sur cette figure jusqu'ici assombrie par l'ennui ?

Certes le bon docteur Holbeck et le bouillant Barbarous eussent été bien surpris d'apprendre qu'ils étaient les auteurs de cette cure quasi miraculeuse. Cependant à nul autre n'en revenait l'honneur.

Everest était monté dans sa chambre, poursuivi par le souvenir de tout ce qu'il venait d'entendre, et, après y avoir réfléchi durant toute la nuit, il avait décidé que sans retard il prendrait la route de l'Inde.

Peut-être, pensait-il, serait-il plus simple de retenir une cabine dans le premier paquebot en partance, et de se diriger vers ces rivages lointains sans s'ouvrir à personne de son projet. Mais il retomberait ainsi dans cette solitude qui lui pesait tant, et il continuerait à s'ennuyer jusqu'au jour bienheureux où le hasard, représenté par quelque tigre colossal, viendrait le débarrasser de la vie. Tandis que, s'il pouvait décider les deux chasseurs d'oiseaux à le suivre, ses derniers jours seraient ensoleillés par leur joyeuse compagnie.

« En somme, se répétait-il, je ne demande qu'une seule chose : mourir promptement ; mais je n'ai pas besoin pour cela de me priver des rares satisfactions que m'offre un hasard parcimonieux. Or je n'ai de ma vie rencontré gens plus aimables que ces deux compères. Barbarous, avec son inépuisable faconde, est bien le plus gai compagnon que je puisse souhaiter ; avec cela poli, malgré sa rudesse, ainsi que j'ai pu en juger par moi-même, et courageux malgré sa vantardise, à ce que m'assure le bon docteur. Quant à celui-ci, il me paraît la perle des hommes, ce savant à qui son savoir assurerait la fortune et qui, armé de ses lunettes d'or, brave tous les jours mille dangers pour arriver à la solution du modeste problème scientifique qu'il s'est posé. »

Everest se leva donc, décidé à prendre le plus tôt possible la route de l'Inde, et à emmener avec lui les deux chasseurs d'oiseaux.

Une fois ce projet arrêté, il eût voulu pouvoir le mettre aussitôt à exécution, et il fut sur le point d'envoyer John prévenir les deux voyageurs qu'il désirait leur parler.

Puis, réfléchissant que son empressement paraîtrait quelque peu puéril, il résolut d'attendre l'heure du déjeuner.

Enfin la cloche résonna vers les dix heures, et, aux premiers tintements, Everest ne fit qu'un bond de sa chambre à la salle à manger.

Il y arriva le premier, et prit place à la table d'hôte. Quelques capitaines arrivèrent après lui, le saluèrent et s'assirent. Le nègre commença à servir le déjeuner.

Les deux naturalistes n'apparaissaient pas. Everest bouillait d'impatience.

Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas et Barbarous parut, suivi de « l'homme aux lunettes d'or ». Reconnaisant le jeune Anglais, ils vinrent lui serrer la main et prirent place près de lui.

La conversation s'établit aussitôt. De nouveau les aventures de chasse revinrent sur le terrain, et l'inépuisable Barbarous narra quelques-uns de ses merveilleux exploits contre les hôtes sauvages des bois.

Everest attendit la fin du repas pour s'ouvrir de ses projets. Enfin, une fois le café expédié, comme Holbeck se levait pour quitter la table, le jeune Anglais, se levant à son tour, lui dit :

« Monsieur, je vous serais reconnaissant si vous daigniez, en compagnie de M. Barbarous, m'accorder un instant d'entretien. »

Le docteur s'inclina en signe d'assentiment, et, accompagné du Marseillais, suivit Everest vers le petit salon des deux fenêtres.

« Messieurs, leur dit le jeune homme quand ils eurent pris place sur les moelleux fauteuils de M^{me} Ducoux, la communication que j'ai à vous faire est pour moi d'une immense importance. Il s'agit en ce moment de décider de tout mon avenir, c'est-à-dire des quelques mois qui me restent encore à vivre. »

Holbeck et Barbarous se regardèrent, fort surpris de ce préambule ; mais Everest continua, imperturbable :

« Il faut d'abord que vous sachiez que je suis possesseur d'une grande, d'une très grande fortune, trop grande même, puisqu'elle est un des fardeaux de mon existence. Je ne lui suis redevable que d'une seule satisfaction, et cette satisfaction bien minime, c'est qu'elle fait disparaître pour moi tous les obstacles. Hier encore j'ignorais ce que je ferais aujourd'hui ; mais à la suite de la conversation que j'ai eue avec vous hier soir, monsieur le docteur, j'ai décidé que je partirais le plus rapidement possible pour l'Inde et que je vous prierais de m'accompagner.

— Rien n'est plus facile, dit le docteur, puisque nous nous rendons nous-mêmes dans ce pays ; nous ferons route ensemble.

— Oui, mais je désirerais... » Ici Everest parut hésiter ; il balbutia plutôt qu'il ne dit : « Je désirerais vous attacher à ma personne, non pas vous prendre à mon service, mais être sûr que vous ne me quitterez pas pendant un certain temps dont nous débattons la durée. Pour cela, je vous propose

l'indemnité qu'il vous plaira de fixer pour abandonner la maison Menneval et me suivre dans mon voyage. »

Everest attendit avec anxiété ce qu'allaient répondre les deux amis. Holbeck fronçait le sourcil, Barbarous était devenu plus rouge encore que d'habitude.

Enfin le docteur rompit le silence :

« Je vois, monsieur, dit-il froidement au jeune homme, que vous vous êtes trompé sur notre compte. Nous sommes liés par des engagements à la maison Menneval ; mais ni mon ami Barbarous ni moi ne sommes au service de personne.

— Oh ! monsieur, interrompit Everest avec émotion, pouvez-vous croire que j'aie eu l'intention d'offenser un homme tel que vous, un savant dont le caractère m'inspire tant de respect et de sympathie ? Je suis étranger et peu maître encore de votre langue ; mes paroles ont sans doute dénaturé ma pensée...

— J'en suis certain, reprit vivement le bon Holbeck, quelque peu radouci ; mais à mon grand regret il nous est impossible, à mon ami et à moi, de donner suite à votre proposition. Quoique ayant conquis une indépendance qui nous permet de voyager à notre gré, nous sommes liés à la maison Menneval par des engagements formels.

— Nous ne travaillerions jamais pour une maison rivale, ajouta Barbarous.

— Vous le voyez donc, monsieur, c'est impossible, reprit Holbeck.

— Il ne me reste donc plus en ce cas, dit Everest, qu'à vous présenter mes excuses de vous avoir importunés par mon indiscrete demande. Un moment il m'a semblé que la fortune me souriait. Pour la première fois depuis des années, mon cœur a éprouvé un sentiment de joie en formant ces projets. Hélas ! je le vois, le sort s'acharne après moi. Adieu, messieurs. »

Le pauvre Everest avait un air tellement malheureux en prononçant ces paroles, que Barbarous se sentit tout troublé.

« Que diable ! dit-il tout à coup, je ne vois pas, mon jeune monsieur, ce que vous pouvez avoir à nous regretter ainsi. Il est vrai qu'Holbeck est un savant qu'on aime à avoir avec soi, car il sait tout, ce mâtin de petit homme ; mais moi, avec ma tête en épouvantail, je ne vous ferais déjà pas un si beau garde du corps. Des serviteurs comme nous, vous en trouverez, quand vous voudrez, treize à la douzaine.

— Ta, ta, ta, intervint à son tour le pétulant Holbeck, nous ne nous sommes pas compris de prime abord, mais tout peut encore s'arranger. Quelle partie de l'Inde comptez-vous visiter ?

— Je ne sais pas, dit Everest encore étourdi par son désappointement ; j'irai n'importe où !

— Comment, n'importe où ? s'écria Holbeck.

— Je veux dire que je n'ai encore aucun plan arrêté, continua le jeune homme ; je désire pénétrer dans l'intérieur du pays, car je ne vais dans l'Inde que pour chasser les bêtes féroces.

— Eh bien, à mon tour, reprit le docteur, je vais vous faire une proposition. Nous non plus, nous n'avons aucun plan arrêté. Nous nous rendons dans l'Inde pour trouver des oiseaux, des peaux d'animaux, des insectes rares ; or, dans tous les pays où l'on trouve ces objets, le gibier ne manque pas non plus. En conséquence nous vous offrons ceci : venez avec nous.

— Venir avec vous ?... demanda Everest d'une voix tremblante.

— C'est-à-dire, reprit le docteur, que cela ne vous engagera à rien. Vous chasserez pendant que nous chercherons, vous suivrez notre route ou nous suivrons la vôtre, car je vous ai dit que nous étions libres d'agir à notre guise. Si notre société vous ennuie, vous nous quitterez, ou nous vous quitterons si cela nous plaît. En un mot nous voyagerons comme trois camarades, peut-être trois bons amis, et voilà tout. Cela vous va-t-il ?

— Si cela me va ! s'écria Everest ; tenez, docteur Holbeck, vous êtes un ange ; laissez-moi vous embrasser. »

Et, dans un élan tout continental, l'Anglais se jeta avec une telle impétuosité au cou du naturaliste, que celui-ci en faillit perdre ses célèbres lunettes.

« Oh ! monsieur, ajouta Everest en se tournant vers Barbarous, je suis bien heureux. »

Mais sans doute la figure de « l'homme rouge » ne lui rappela pas assez celle d'un ange, avec ou sans lunettes, car il se borna à lui serrer vivement la main.

Le docteur, pour sceller ce pacte, fit apporter tous les ingrédients nécessaires à la confection du grog au schiedam, « fortifiant et tonique », et là, devant les verres fumants, les nouveaux amis jetèrent les bases de leur future alliance.

Huit jours après, l'*Hougly*, magnifique bateau à vapeur des Messageries maritimes, déroulant son long panache de fumée, sortait majestueusement du port de Marseille.

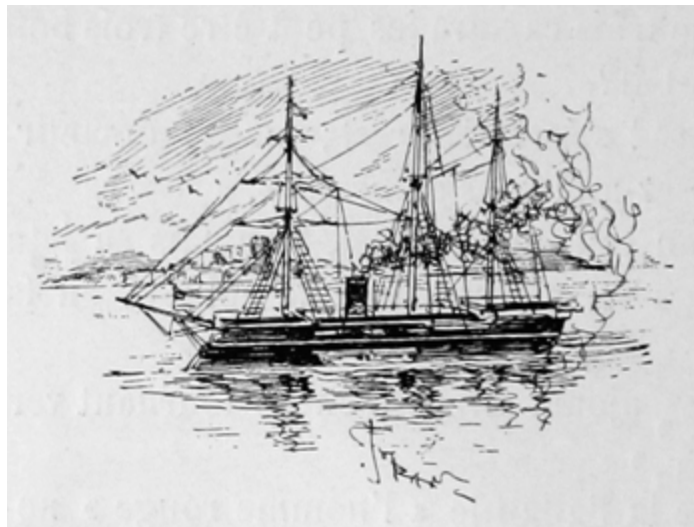
A l'arrière, trois passagers contemplaient le splendide coup d'œil de la rade sillonnée par des centaines de barques et de navires, avec ses îles pittoresques, son cadre superbe de montagnes nues et rocheuses, au pied duquel s'étale en un vaste amphithéâtre la grande cité phocéenne.

« Avouez tout de même, monsieur Everest, que Marseille est la plus belle ville du monde, » dit, avec un fort accent provençal, l'un des passagers à son voisin.

Mais l'Anglais ne répondait pas. Le sourcil froncé, il regardait fixement la côte ensoleillée qui s'éloignait rapidement. Tout à coup il tendit la main, fit un geste d'adieu ou de menace, et il murmura :

« Adieu, vieille terre d'Europe, puissé-je ne jamais te revoir !

— Bah ! dit un petit homme en cravate blanche qui se tenait près de lui, il ne faut jurer de rien, savez-vous, mon ami ? on revient de plus loin. »



Holbeck se refusait à quitter la place.



CHAPITRE VII — L'arrivée.

La magnifique flotte des Messageries maritimes ne compte guère de plus fin marcheur que l'*Hougly* ; aussi, le matin du dix-huitième jour après son départ de Marseille, le paquebot se trouvait-il en vue de la côte de l'Inde.

Au premier cri de « Terre ! » les passagers avaient bondi hors de leurs cabines ; groupés sur le pont, ils dirigeaient des regards avides vers une terre basse, uniforme, et que leur cachaient en partie d'épais nuages. Chacun échangeait ses impressions sur le premier aspect de ce pays légendaire : les uns ne dissimulaient pas leur désappointement ; les autres, de plus facile composition, ou sans doute atteints de myopie incurable, s'extasiaient de bonne foi et admiraient sans voir.

Le docteur Holbeck, en sa qualité de myope, se rangeait dans le groupe des enthousiastes, et cependant ses fameuses lunettes d'or eussent pu le rendre plus perspicace.

« Voilà donc, murmurait-il d'un ton lyrique, cette terre sacrée de l'Inde, berceau de toutes les sciences et de toutes les civilisations, contrée bénie où l'homme a pour la première fois compris le lien qui le rattache à la plus infime créature, et a gravé au fronton de ses temples les sublimes préceptes de la métempsycose. N'est-ce pas, que c'est beau ? dit-il enfin en se tournant vers Everest.

— Il se peut que ce soit beau en dedans, dit flegmatiquement le jeune homme, mais du dehors c'est laid.

— Comme vous y allez ! intervint l'illustre Barbarous ; beau ! laid ! Pour ma part, je ne vois rien que des nuages, qui sûrement nous donneront de l'eau dans un instant. »

Le capitaine, qui passait à ce moment, entendit le pronostic du Marseillais, et, s'approchant, il dit :

« Vous avez raison, monsieur, ces nuages ne nous présagent rien de bon.

— Nous jouons de malheur, dit le docteur. Avoir dix-sept jours d'un soleil implacable durant notre traversée et trouver le mauvais temps à l'arrivée ! Heureusement que nous serons à Bombay d'ici une heure au plus, n'est-ce pas, monsieur le commandant ?

— Dans une heure ! s'écria le capitaine ; mais vous n'y pensez pas. Je serai très satisfait si je puis jeter l'ancre dans la rade de Bombay avant ce soir. Tenez, voyez comme les nuages se massent ; dans un instant ils nous auront enveloppés, et bien heureux si nous réussissons après cela à trouver la passe de Kanhéri. Je vous laisse, messieurs, il faut que je veille au grain. »

L'officier s'éloignait à peine, que de larges gouttes de pluie tombèrent sur le pont. Un frisson parut courir sur la mer, les vagues se levèrent tout à coup menaçantes et le navire se mu brusquement a tanguer.

Les passagers se hâtèrent de se réfugier dans le salon ; seul Holbeck refusant de se retirer, ses deux amis restèrent avec lui, et, enveloppés dans les caoutchoucs que leur apporta John, ils se mirent à contempler le spectacle de la mer déchaînée.

La tempête se développait avec une rapidité et une intensité vraiment effrayantes. Assailli par le flot furieux, le navire s'avancait par bonds démesurés. A chacun de ses élans, des craquements sinistres traversaient sa membrure de fer. Des paquets de mer balayaient le pont, faisant rouler deçà et delà les fauteuils et les bancs.

Malgré tout, Holbeck se refusait à quitter la place. Cramponné aux mâts, aux bastingages, il cherchait à percer la brume et à découvrir cette côte de l'Inde, qui semblait n'avoir clé qu'une trompeuse apparition. En vain l'eau battait ses petites jambes, ruisselait sur ses lunettes d'or, et, spectacle plus lamentable, détrempait le beau voile vert dont il avait orné son casque de feutre. Mais le bon docteur avait perdu toute philosophie et il s'exhalait en regrets amers.



« Faire naufrage au port ! murmurait-il.

— Eh ! n'est-ce pas là l'image de la vie ? lui dit Everest, qui contemplait impassible le spectacle de la mer en furie. L'homme se débat contre les assauts du sort ; parvient-il à sortir victorieux de la lutte, la mort le frappe au moment où il va jouir de son triomphe ; heureux est-il encore, car il ignore au moins l'amertume de celui qui, toujours vaincu, aspire en vain après la délivrance.

— Ta, ta, ta, vous nous la baillez belle, monsieur le milord, repartit vivement Holbeck ; je croyais qu'il était entendu une fois pour toutes que vous nous accordiez un an pour accomplir votre guérison, et que jusque-là nous n'entendrions plus vos lugubres invocations à Proserpine. Pour ma part, je vous le dis, je ne me consolerais pas de périr ici, brisé sur ces récifs que j'aperçois là-bas, ou dévoré par quelqu'un des requins qui nous suivent depuis une semaine ; primo, parce que je suis désireux de vous voir guérir de votre vilaine maladie noire, indigne d'un bon, brave et intelligent garçon comme vous ; secundo, parce que je laisserais incomplète la grande œuvre de ma vie, et que je ne connais aucun savant en Europe capable d'achever ma monographie des fourmis.

— Voulez-vous écouter mon avis ? intervint Barbarous, qui, à demi étendu sur le pont, faisait piteuse mine sous l'averse ; je crois que vous disputez inutilement et que cette tempête ne mérite pas tant d'honneur. Elle n'a rien qui puisse vous effrayer ; que diriez-vous si je vous racontais celle dont je fus l'acteur et la victime au cap de Bonne-Espérance, alors que je naviguais sur l'avis de l'Etat le *Crocodile* ? Le premier paquet de mer qui arriva rasa notre pont aussi net qu'une table, et notre navire, pris comme un bouchon par des vagues semblables à des montagnes, fut lancé...

— Oui, je sais, interrompit Holbeck avec un sourire, ton naufrage, ami Barbarous, est le plus pathétique que j’aie entendu narrer, mais cela ne rend pas notre situation actuelle plus satisfaisante. Voilà maintenant que nous mettons le cap au sud-ouest, c’est-à-dire que nous tournons le dos à l’Inde. Nous ne serons pas à Bombay avant demain, si nous y arrivons jamais. Inutile de rester plus longtemps à nous tremper de la sorte. Allons prendre un grog au schiedam, cela nous réchauffera et nous fera peut-être voir l’avenir moins en noir.

« Approuvé ! » s’écria Barbarous avec enthousiasme ; et les trois amis gagnèrent le salon d’entrepont.

Que le terme d’amis dont nous nous servons pour désigner nos héros ne soit pas considéré comme une pure expression de forme. Holbeck, Barbarous et Everest étaient bel et bien devenus de vrais et bons amis, depuis que nous les avons vus quitter ensemble l’hôtel de la *Boule d’or*. Une amitié de dix-huit jours, me direz-vous ! Eh bien, cette amitié n’en était pas moins sérieuse.

Everest n’avait pas tardé à s’épancher dans le sein de ses nouveaux compagnons. Il leur avait raconté ses peines, ses chagrins, ses funèbres espérances. Le bon Holbeck s’était senti profondément ému par ce récit et il avait résolu d’entreprendre la guérison de cette âme blessée. Barbarous, doué d’un tempérament moins sensible, mais plein de bonté naïve, avait promis de collaborer à l’œuvre du docteur ; seulement, tandis que ce dernier, avec sa candeur de savant et de naturaliste, comptait rattacher son protégé à la vie en éveillant chez lui l’amour des secrets de l’entomologie, le Marseillais rêvait de sauver Everest dans quelque dramatique aventure, au bout de laquelle l’Anglais, par reconnaissance, lui jurerait de supporter paisiblement la vie ou de continuer à partager leur aventureuse existence.

Le jeune homme avait bien vite deviné le généreux complot de ses compagnons, et, connaissant leur désintéressement, il leur avait permis de tenter l’expérience. Il y avait mis, du reste, tant de bonne volonté, que cette courte traversée lui avait encore paru plus courte et que déjà il appréhendait le moment où, quittant ce navire, il allait de nouveau se trouver mêlé à la société des autres hommes.

Pour l’instant le paquebot s’éloignait à toute vapeur de la côte de l’Inde, et les trois amis continuaient à savourer leur grog au schiedam aussi paisiblement que le leur permettait un épouvantable roulis.

Cependant, vers le milieu de la journée, le vent baissa et le ciel s'éclaircit un peu. L'*Hougly* se rapprocha de nouveau de la côte et fut bientôt rejoint par un des bricks du service de pilotage du port, en surveillance dans ces parages, qui, l'ayant aperçu le matin, s'était mis à sa recherche.

La violence des vagues empêchant le pilote de monter à bord du paquebot, celui-ci dut se contenter de suivre la direction indiquée par le brick, qui le guidait vers les atterrissages.

Les passagers garnissaient de nouveau le pont. Le spectacle que présentait le petit brick au milieu de cette mer encore irritée, à côté de la masse imposante de l'*Hougly*, était bien digne d'exciter leur admiration. L'esquif bondissait au sommet des vagues ou disparaissait à demi entre leurs sillons écumeux, conduisant le colosse à travers le dédale de récifs et de bancs qui rendent les abords de Bombay si dangereux. De tous côtés les flots se brisaient avec fureur sur des rochers à fleur d'eau, et il était évident qu'un navire qui se fût aventuré sans guide dans cet étroit chenal eût été infailliblement perdu.

Holbeck, qui suivait avec intérêt la manœuvre du pilote, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Voilà, monsieur Everest, de braves gens, qui, eux, font tous les jours le sacrifice de leur vie, mais seulement pour sauver celle des autres. »

Le jeune homme fronça légèrement le sourcil à ce propos, dont l'allusion était visible ; mais aussitôt, pour réparer l'étourderie du docteur, Barbarous s'écria :

« Ces gens ne font rien de bien extraordinaire, car ils sont, m'a-t-on assuré, garnis de liège des pieds à la tête. Que diriez-vous donc des pilotes de l'embouchure du Sénégal, qui, en vous faisant franchir la barre, se plaisent à faire chavirer leur barque pour pouvoir vous repêcher et vous porter à terre sur leurs épaules au milieu des lames écumantes ? Voilà des hommes ! »

Everest fut bien obligé de rire. Barbarous était content. Le nuage était dissipé.

Maintenant l'*Hougly* sortait de la passe et entraînait dans les eaux calmes du port. Cette rade, une des plus belles du monde, se présentait aux voyageurs sous un aspect fort triste : le ciel gris, la pluie torrentielle, les navires et la rive cachés par le brouillard formaient un ensemble peu attrayant. Quelque enthousiasme que le docteur Holbeck eût pu avoir en touchant le but tant souhaité, il lui était cependant bien difficile d'exprimer son admiration.

A peine le navire eut-il jeté l'ancre à une centaine de mètres du rivage, qu'il fut entouré par une nuée de petits canots portant des indigènes. Ceux-ci, quittant leurs embarcations, se lancèrent à l'assaut, et, se cramponnant aux échelles, envahirent le pont en un clin d'œil. Ces braves bateliers du port, craignant plus la pluie pour leurs vêtements que pour leur peau, étaient aussi nus que des Polynésiens ; aussi, en se voyant entourés par cette foule de sauvages, hurlant et gambadant, les passagers purent croire que le capitaine de l'*Hougly* s'était trompé, et qu'au lieu de les conduire dans la bonne ville de Bombay, métropole de la présidence occidentale de l'Inde anglaise, il les avait livrés ; à quelque tribu cannibale de la mer du Sud.



L'effroi de ces gens timorés se changea en épouvante quand ils virent ces sauvages se précipiter sur eux, leur arracher des mains leurs parapluies, leurs sacs, leurs valises, en proférant les plus incompréhensibles vociférations.

Holbeck, attaqué de la sorte, se défendait bravement avec son parapluie et tenait à distance ses agresseurs ; mais il eût infailliblement succombé sans l'arrivée opportune d'Everest et de Barbarous, qui remontaient du salon chargés de leurs paquets et accoururent au secours de leur ami.

A la vue de ce renfort, les sauvages reculèrent, et le brave docteur, pourpre de colère, put enfin trouver assez de voix pour leur crier dans son meilleur anglais :

« Le premier qui touche à mon sac, je l'embroche. »

A cette épouvantable menace, l'un des sauvages se prosterna la face contre terre, et dit en mauvais anglais, d'une voix humble :

« Nous vouloir conduire toi à l'hôtel !

— Je le sais bien, répondit Holbeck, mais que nul ne porte la main sur moi ou sur mon sac. »

Un accord finit par intervenir entre les voyageurs et les terribles sauvages, qui n'étaient que des commis d'hôtel trop zélés, et le bon docteur se décida à livrer sa personne et celle de ses compagnons aux soins de l'un d'eux.

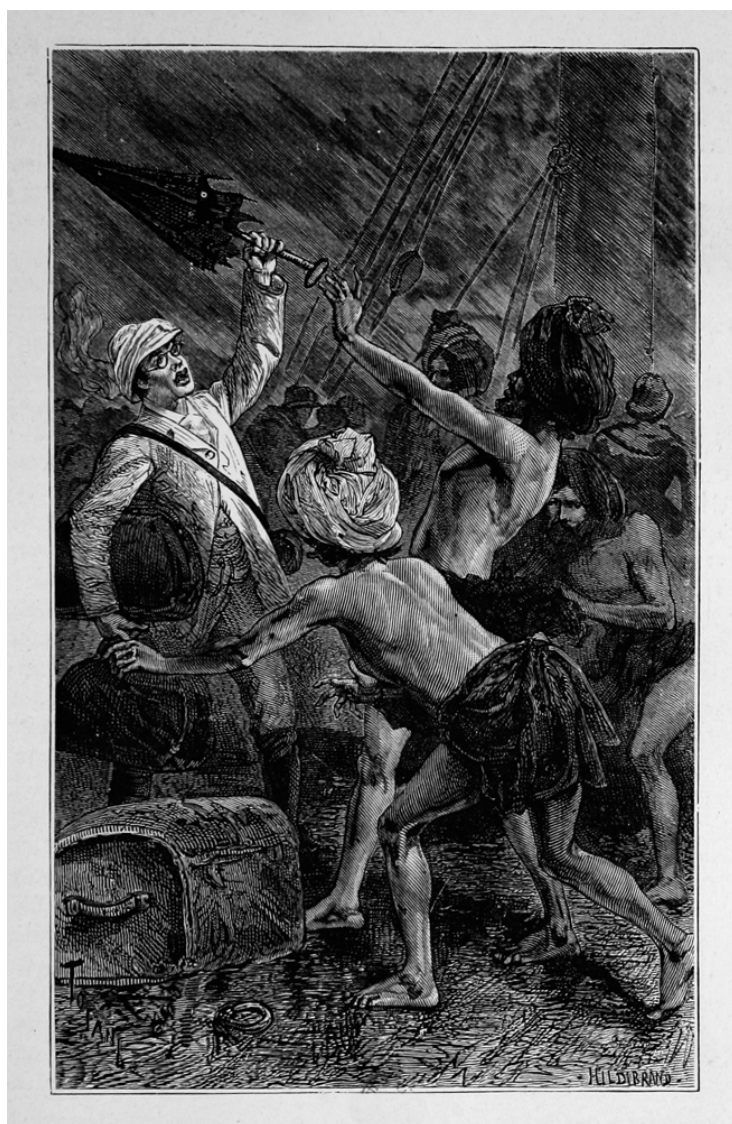
Les trois amis quittèrent le navire et s'installèrent avec leurs bagages dans un étroit canot.

La mer était encore fort houleuse, malgré l'abri de la rade ; aussi Barbarous, en se voyant assis dans cette coquille de noix au milieu des vagues écumantes, ne put s'empêcher d'évoquer le souvenir des bateliers du Sénégal, qui noient à moitié leurs passagers pour avoir le mérite de les sauver.

Cependant l'embarcation, malgré son lourd chargement, volait sur les lames, et en quelques minutes elle atteignit la pointe de la jetée d'Apollon, longue digue de pierre qui se projette fort avant dans le port.

Mais ici c'était une autre affaire. Il fallait sortir du canot et poser le pied sur l'escalier donnant accès au quai, opération bien simple en apparence, mais que l'agitation des flots rendait presque périlleuse.

Holbeck se défendait bravement.



Barbarous, lesté comme un singe, sauta d'un seul bond du bateau sur l'escalier et en un clin d'œil eut gagné le quai. Everest, plus calme, attendit l'instant favorable, posa le pied sur la première marche au moment où la vague se retirait, et sans se presser il gravit les deux ou trois marches suivantes avant que le flot fût revenu. Holbeck, qui observait, résolut d'imiter cette manœuvre : lui aussi sauta lestement sur la première marche ; mais il n'avait pas posé le pied sur la seconde, que la vague revint, l'enveloppa jusqu'à la ceinture et l'entraînait infailliblement, si Everest, le saisissant à bras le corps, ne l'eût arraché à son étreinte.

« A charge de revanche, mon ami, dit chaleureusement au jeune homme le bon docteur en mettant enfin le pied sur le terre-plein du quai. Sans vous,

je faisais vraiment naufrage au port. »

Pendant ce temps les portefaix amenaient les bagages et les déposaient sur le quai maintenant désert, car la pluie tombait sans relâche et les autres passagers, plus expérimentés que nos trois amis, s'étaient hâtés, une fois débarqués, de s'emparer des quelques voitures qui les attendaient et avaient gagné la ville.

Seul un Indien couleur de suie, vêtu d'un uniforme vert et coiffé d'un immense turban, s'abritait sous une guérite, d'où il contemplait mélancoliquement le ciel gris versant sans relâche ses ondées. A la vue des voyageurs, il se décida comme à regret à abandonner son abri et s'avança vers eux ; puis, désignant les bagages du doigt, il dit d'un ton automatique :

« Rien à déclarer ?

— Non, monsieur, rien que je sache, » répondit Holbeck, qui s'était fait le porte-parole de la troupe.

L'Indien continuait à examiner les bagages de cet œil inquisiteur qui caractérise les douaniers des cinq parties du monde ; mais, doué sans doute du don de double vue, il parut satisfait de cet examen tout extérieur, et sans faire ouvrir aucune malle il passa à l'inspection des voyageurs eux-mêmes.

Everest, Barbarous, le paisible John, ne parurent inspirer aucun soupçon au scrupuleux fonctionnaire, mais il n'en fut pas de même d'Holbeck. Le douanier, après l'avoir fixé avec persistance, finit par mettre la main sur le petit sac que le docteur portait pendu à l'épaule.

« Qu'y a-t-il là dedans ? demanda-t-il enfin.

— Là dedans ? dit Holbeck d'un ton quelque peu effrayé. Rien, du moins rien à déclarer, un simple microscope.

— Un microscope ? dit le préposé devenu défiant. Voyons cela.

— Mais je vous ferai remarquer, monsieur, dit humblement le docteur, qu'il pleut en ce moment et que la pluie peut détériorer cet instrument délicat.

— Ouvrez votre parapluie, » dit le douanier impatienté.

Holbeck comprit qu'il n'y avait plus qu'à obéir. Il ouvrit son parapluie, tira le microscope du sac et le présenta à l'Indien après avoir dégagé l'instrument de son étui.

Le douanier fronça le sourcil en examinant l'appareil, puis il dit sèchement :

« C'est bien, monsieur, la chose n'est soumise à aucun droit, vous pouvez la reprendre ; mais je dois vous avertir qu'il n'est pas permis de se moquer

de l'autorité. — Comment, monsieur ? demanda Holbeck stupéfait.

— Sachez, reprit le douanier, que j'ai parfaitement reconnu que ce que vous appelez un microscope n'est qu'un revolver. Allez, messieurs, vous pouvez passer. »

Et majestueusement le préposé regagna sa guérite, laissant le bon docteur complètement bouleversé de rencontrer : un fonctionnaire britannique assez ignorant pour confondre un microscope avec une arme à feu.

Cependant la pluie continuait à tomber à torrents. Les voyageurs, restés seuls sur le quai, cherchaient du regard un véhicule pour les transporter jusqu'à la ville, dont les premières maisons apparaissaient à travers la brume à près d'un kilomètre de distance, de l'autre côté d'une vaste esplanade ; mais le quai et la plaine étaient déserts. Ils durent donc se résoudre à gagner à pied le gîte promis et à se faire suivre des portefaix chargés de leurs bagages.

Inondés d'eau, pataugeant dans une boue liquide, ils atteignirent enfin le quartier du Fort, et, par des rues sombres, étroites, ils gagnèrent l'hôtel Royal, vers lequel les guidait le commis.

L'hôtelier, un grand Parsi, vêtu d'une longue robe de drap noir bordée de rouge et coiffé d'un bonnet de carton assez semblable à une mitre, les reçut obséquieusement :

« Que désirent ces messieurs ? demanda-t-il.

— Ce que nous désirons, dit Holbeck que l'impatience commençait à gagner, vous le voyez bien, parbleu ! trois chambres pour pouvoir nous sécher et nous reposer de notre promenade marécageuse.

— Je suis réellement désolé de ne pouvoir vous satisfaire, répondit le Parsi.

— Vous n'avez pas de chambres pour nous ?

— Mon hôtel est plein. Il ne me reste plus qu'une chambre, où l'on pourra placer trois lits.

— Mais c'est tout ce que je vous demande depuis une heure ! s'écria Holbeck, arrivé au paroxysme de la colère. Les gens de ce pays veulent donc me rendre fou ? »

L'hôtelier parsi.



Et, agitant frénétiquement son parapluie, il entra dans le Royal Hôtel comme s'il eût enlevé une position à la baïonnette.

Un instant après, les trois amis étaient enfin dans leur chambre.

« Quel début ! » s'écria Holbeck en se laissant tomber sur une chaise.

Everest ne dit rien ; tout cela l'avait diverti plus qu'il n'eût pu l'exprimer.

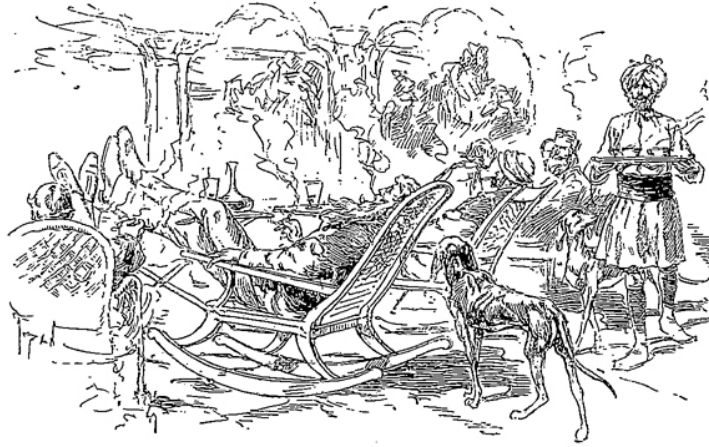
Quant à Barbarous, il se promenait dans la chambre. Tout à coup, les bras, et les yeux levés vers le plafond formé d'une simple toile dissimulant la toiture, il s'écria avec emphase :

« O rêve de mon enfance, ô sublime ciel de l'Inde, enfin je te contemple !

»



Ils se préparaient au dîner.



CHAPITRE VIII — Un dîner de requins.

Une demi-heure après leur arrivée, grâce aux soins de John, les trois voyageurs avaient réparé les désordres occasionnés par les péripéties du débarquement. Le docteur avait abandonné le négligé du voyage pour sa belle redingote noire, qui le faisait ressembler à un parfait notaire. Barbarous avait revêtu son uniforme affectionné de capitaine marchand, et Everest était redevenu le correct gentleman que nous avons vu à Marseille.

« Cet hôtel, dit alors Holbeck, me paraît une abominable bicoque, mais il n'y a rien de mieux dans le pays.

— A Bombay, c'est-à-dire dans la ville, observa Everest ; j'ai consulté sur ce point mon Murray. Mais il y a mieux aux environs, dans l'île, et j'aviserais demain à trouver un domicile plus confortable, si votre intention est de prolonger votre séjour ici.

— En attendant, dit Barbarous, que l'hôtel soit bon ou mauvais, le moment me semble venu de goûter sa cuisine. Je ne sais pas quelle heure il est, mais mon estomac a sonné depuis longtemps l'heure du dîner.

— Il est en ce moment midi à Marseille, dit Everest en consultant sa montre.

— Ce qui fait par conséquent, si je ne me trompe, six heures à Bombay, » remarqua le docteur.

Il achevait à peine, qu'un bruit formidable de gong vint ébranler les murs de bois de l'hôtel.

« C'est le dîner ! » s'écria joyeusement Barbarous en devinant un signal dans ce vacarme insolite.

Les trois amis sortirent en toute hâte de leur chambre. Pour gagner la salle à manger, ils durent traverser une véranda encombrée de consommateurs, qui, nonchalamment étendus, se préparaient au dîner en absorbant force verres de bitter ou d'eau-de-vie.

La salle à manger était une pièce fort vaste, dont une immense table, toute chargée de fruits, de fleurs et de verreries, occupait le centre. Au-dessus de la table, et s'étendant dans toute sa longueur, pendait un châssis de bois couvert de toile que des Indiens agitaient au moyen de cordes, de façon à lui faire traverser la salle dans toute sa largeur et à jouer ainsi le rôle d'un gigantesque éventail ¹.

Nos trois amis prirent place ; les hôtes, ladies et gentlemen, arrivèrent, et bientôt la table se trouva garnie. Le maître d'hôtel indigène frappa discrètement dans ses mains ; aussitôt une nuée de serviteurs, vêtus de longues robes blanches et coiffés de grands turbans, se mirent à servir le potage. Chaque domestique portant une assiette la déposait devant un des convives, puis, cela fait, se plaçait debout les bras croisés derrière sa chaise et restait immobile.

Barbarous fut le premier à s'apercevoir qu'on ne le servait pas ; mais Holbeck calma son impatience en lui faisant observer qu'étant les derniers arrivés, il était juste qu'ils fussent servis les derniers. Il parlait encore que de nouveau, à un signal du maître d'hôtel, les domestiques s'agitèrent tous ensemble, enlevèrent les assiettes, les remplacèrent par d'autres contenant le premier service, puis reprirent leur impassible immobilité.

Du coup, Barbarous, qui restait toujours, ainsi que ses amis, devant son assiette vide, n'y tint plus ; s'armant de son couteau, il se mit à faire tinter frénétiquement son verre.

Ce bruit insolite sembla frapper toute l'assistance de stupeur. Les convives, arrêtant leur mastication silencieuse, dirigèrent des regards surpris et choqués vers l'auteur de cet acte inqualifiable ; puis, ayant reconnu sans doute un marin français, ils hochèrent la tête avec dédain et reprirent leur rapide procédé d'absorption.

Barbarous, ne voyant rien venir, continuait son carillon sans se troubler.

Enfin le maître de l'établissement accourut, tout effaré et se penchant confidentiellement entre le docteur et le Marseillais, il leur murmura :

« De grâce, messieurs, cessez ce scandale. Ma table n'est fréquentée que par des gentlemen et pareil tapage jetterait du discrédit sur ma maison. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

— C'est trop fort, s'écria Holbeck, que la colère gagnait, il nous demande ce qu'il peut faire pour nous êtes agréable ! Mais nous donner à dîner, palsambleu !

— A dîner ? reprit l'hôtelier d'un ton stupéfait.

— Ah ça ! est-ce une gageure ? dit le docteur écumant. Croyez-vous que nous soyons assis ici pour regarder les autres manger. »

Un trait de lumière parut traverser le crâne obtus du Parsi.

« Je vois ce que c'est, dit-il. Ces messieurs n'ont sans doute pas de khansamahs ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Holbeck.

— Le khansamah est le domestique qui sert à table, répondit l'hôtelier.

— Faites appeler mon domestique, dit Everest intervenant.

— Impossible, mylord, reprit le Parsi, votre domestique est Européen et ne peut servir à table avec des Indiens, ceux-ci y perdraient leur caste.

— Eh bien, s'écria Barbarous, arrangez-vous comme vous voudrez ; trouvez-nous des khansamahs ou des Chinois, à votre guise, mais si on ne me sert pas mon dîner, je monte sur la table, je casse la vaisselle et j'empêche tout le monde de manger ainsi à mon nez et à ma barbe. »

Épouvanté par cette horrible menace, l'hôtelier s'empressa de dire :

« Arrêtez, monseigneur, mes propres domestiques vont eux-mêmes vous servir, mais, que Votre Excellence me pardonne de le lui répéter, la chose est contraire à l'usage.

— Mon dîner ! » se contenta de répondre Barbarous, devenu féroce.

Le Parsi disparut ; un instant après, trois hommes enturbannés prenaient place derrière nos amis et les mettaient à même de rattraper le temps perdu.

Everest lui-même, oubliant toute mélancolie, imita ses camarades et dévora sans réflexion les plats qui se succédaient avec une rapidité vertigineuse : soupe moulouktaoney, poissons et crevettes au cari, volailles au chutney, bœuf à la sauce rouge, hachis aux piments, etc. Ce n'est qu'au treizième plat que Barbarous se hasarda à dire :

« Il me semble que toute cette cuisine est diantrement poivrée.

— Tu peux dire, ajouta Holbeck, que tous ces plats sont dignes de la table de Pluton ; je ne sens plus ma langue et je suis sûr que mes lèvres sont déjà couvertes d'ampoules. L'hôtelier veut nous montrer que nous sommes dans le vrai pays des épices.

— Oh ! dit Everest, nous connaissons tous ces plats en. Angleterre, seulement nous les accompagnons toujours d'excellent porto, tandis que le vin qu'on nous sert ici n'est qu'une épouvantable piquette.

— Plaignez-vous, dit Barbarous : si j'en crois l'étiquette, j'en suis déjà à ma seconde bouteille de Château-Laffitte.

— Bois, mon ami, dit Holbeck, mais ne te fie pas à l'étiquette : le Laffitte de ce pays sort de l'officine de quelque apothicaire de Liverpool. »

La rapidité avec laquelle se succédaient les plats ne permettait guère la conversation ; il fallait se taire et se hâter, si l'on ne voulait rester en arrière et troubler l'harmonie de ce service si bien ordonné.

Aux mets poivrés succédait maintenant une série de plats sucrés : poudings, blancs-mangers, pâtés de fruits, gelées de goyaves, tartes, conserves.

Imitant en cela ses compatriotes qui garnissaient la table, Everest absorbait d'un air lent et ennuyé tout ce qui se présentait devant lui ; mais, malgré son apparente lenteur, le bouillant Holbeck avait grand peine à se tenir au courant. Aussi, quand il vit apparaître les fruits, il poussa un soupir de satisfaction.

« Ouf ! murmura-t-il, nous approchons de la fin de ce festin de requins. Mon cher ami, dit-il à Everest, je vous avertis que si je suis condamné pour quelques jours à cet épouvantable régime, j'écarterai de pléthore. »

— Bah ! dit le jeune homme, on doit s'y faire. Voyez nos voisins aucun ne paraît en souffrir.

— Cependant, reprit le docteur, je me suis laissé dire que les Anglais mouraient en ce pays comme des mouches. Je vois maintenant que le climat n'en est pas la seule cause. A manger de la sorte, le climat du paradis terrestre serait fatal au meilleur estomac. »

Parmi les fruits, un surtout excitait la curiosité du docteur : c'était la mangue, ce célèbre fruit qui n'est excellent qu'à Bombay. Cependant, lorsque Holbeck, coupant une mangue en deux, eut absorbé une cuillerée de la pulpe jaunâtre remplissant le fruit, il fit une atroce grimace.

« Hélas ! dit-il, comment croire les voyageurs ? J'ai lu une description de la mangue, comparant ce fruit au nectar de l'Olympe, et il me semble

déguster un sorbet à la térébenthine.

— Question d'appréciation, dit philosophiquement Everest ; peut-être qu'après quinze jours de térébenthine le gosier s'habitue à ce goût au point de ne pouvoir s'en passer. A Londres, les publicains vendent, sous le nom de gin, du pétrole d'Amérique coupé d'un peu d'alcool et le peuple anglais se révolterait si on le privait de ce mélange épouvantable et toxique. »

Enfin le repas était arrivé à son terme. Les dames se levèrent simultanément et quittèrent la salle, tandis que les messieurs, après avoir salué ce départ d'un faible mouvement, reprenaient leurs places. Les domestiques enlevaient les nappes et couvraient la table de verres et de flacons de gin, de brandy, de whisky et de tous les alcools chers aux Anglais. Everest sortit un étui de sa poche, en tira des cigares, qu'il présenta à ses compagnons.

« Mes chers amis, dit-il, je ne puis vous exprimer mon bonheur de me trouver enfin sur cette terre de l'Inde, où un secret pressentiment m'avertit que je trouverai le dénouement de ma triste destinée.

— Everest ! dit Holbeck, l'interrompant d'un ton de reproche amical. Et nos conventions ?

— Je ne les oublie pas, reprit le jeune homme, et je vous promets de tout faire pour vous aider à atteindre le résultat que vous désirez. Seulement je vais encore réclamer un service de mon ami Holbeck. Il sait combien toutes les questions d'intérêt me sont pénibles ; la vue d'une pièce d'or me remplit de tristesse. Eh bien, je lui demande de devenir l'administrateur, le directeur de notre association, avec l'assentiment de Barbarous, bien entendu.

— Barbarous approuve, dit le Marseillais.

— A partir d'aujourd'hui, continua Everest, le docteur aura la direction de la caisse de la société ; c'est lui qui règlera, payera, engagera. Je sais que c'est une lourde tâche que je le prie d'assumer, mais je fais appel à son bon cœur, ma guérison est à ce prix.

— Ah ! l'astucieux personnage ! s'écria Holbeck ; au moment où je vais refuser, le voilà qui m'entortille par les sentiments. Mais c'est abominable ce que vous me demandez là ; il va falloir tenir des registres, des comptes.

— Ni registres, ni comptes, reprit Everest ; chacun de nous versera son avoir à la caisse et, quand il n'y aura plus d'argent, c'est qu'il n'y en aura plus.

— Je vous vois venir, dit Holbeck ; là où nous donnerons un sou, vous donnerez une guinée. Non, non, parts égales.

— Docteur ! dit le jeune Anglais d'un ton suppliant.

— Eh bien, je ne dis ni oui, ni non ; nous arrangerons la chose. »

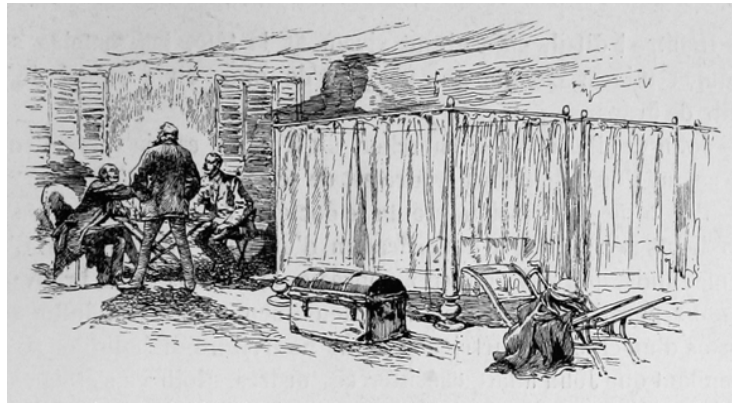
A ce moment, le bon docteur fit un saut sur sa chaise, comme s'il avait été piqué par un serpent. Tournant légèrement la tête, il venait d'apercevoir tout près de lui une immense paire de bottines placée au milieu de la table ; à ces bottines tenait une paire de jambes d'une longueur interminable et la paire de jambes se terminait par un gigantesque Anglais, nonchalamment vautré dans un fauteuil à bascule. Mais son étonnement devint de la stupeur, quand, poursuivant son examen, Holbeck aperçut tous les autres convives dans la même situation, étalés dans leurs fauteuils et étendant les jambes au milieu des verres et des bouteilles, sur l'acajou de la table. Son regard se reporta plein d'un effarement interrogatif sur ses compagnons.

« C'est, paraît-il, l'usage du pays, dit Everest avec calme. J'ai souvent vu en Angleterre d'anciens officiers des Indes mettre leurs pieds sur la table après le repas.

— Ah ! vraiment, dit Holbeck ; l'usage n'est pas précisément élégant, mais on s'instruit toujours en voyageant. Les requins sont repus, ils digèrent. Quant à moi, je n'ai l'habitude de m'étendre que dans mon lit. Allons nous coucher. ».



Les trois lits étaient rangés au milieu de la chambre.



CHAPITRE IX — Une nuit agitée.

Les voyageurs regagnèrent leur chambre, et, avant de se livrer aux douceurs d'un sommeil bien gagné, ils procédèrent à l'examen de leur appartement.

C'était une grande pièce carrée, aux murs blanchis à la chaux. Une natte en paille de riz, fine et soyeuse, couvrait entièrement le plancher, mais le plafond n'était formé que d'une simple toile accrochée aux solives et émaillée de nombreux trous, à travers lesquels on apercevait la toiture. Quelques fauteuils de rotin, deux tables servant de toilettes constituaient tout le mobilier. Nous oublions cependant les trois lits pompeusement annoncés par l'hôtelier Parsi ; rangés en bataille au beau milieu de la chambre, ils ressemblaient, avec leurs hautes moustiquaires carrées, à des catafalques. C'est vers eux que se dirigea tout d'abord le prudent Holbeck.

« Certes, dit-il, cette chambre n'est pas un palais, mais j'en ai vu bien d'autres dans les meilleurs hôtels de Saint-Louis du Sénégal et même de Rio-Janeiro. L'essentiel est que les lits soient passables ; bons, ce serait trop demander. »

Et, entr'ouvrant une des moustiquaires, il jeta un coup d'œil à l'intérieur de la cage de mousseline.

« Diantre ! dit-il, en retirant vivement la tête, les matelas sont étroits et minces comme une galette ; de plus, on a oublié de les garnir de draps.

— John va aller nous en chercher, dit Everest, car je vois qu'en ce pays ce que l'on a de mieux à faire est de se servir soi-même.

— Par la même occasion, ajouta le docteur, John nous montera les ingrédients nécessaires à la fabrication d'un grog au schiedam. C'est ici, mes amis, que vous pourrez apprécier les vertus de ce breuvage, qui nous permettra de lutter victorieusement contre les influences néfastes d'un climat meurtrier et d'une nourriture diabolique. »

Pendant que John allait exécuter ces ordres, Holbeck s'étala commodément dans un des fauteuils, tira sa pipe de sa poche, la bourra posément et l'alluma ; puis, ayant accompli ces diverses opérations, il poussa un long soupir de satisfaction.

« Enfin, dit-il, nous voilà au bout de cette terrible journée de l'arrivée. Rappelez-vous ce que je vous dis, Everest : il n'y a rien de plus épouvantable que ce jour-là. Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est toujours le moment des déboires et des illusions. On arrive la tête farcie de tout ce qu'on a lu sur le pays et on est étonné de voir que le tableau qu'on s'en est fait ne ressemble en rien à la réalité. Et il en est partout de même. Arrive-t-on pour la première fois à Paris, on est surpris de voir les fameux boulevards bordés de maisons semblables à celles des autres villes ; en Suisse, les montagnes vous paraissent des collines, et le premier spectacle de la mer désillusionne bien des gens. Ici sans doute vous vous attendiez à débarquer sur un sable fin, ombragé par des palmiers dont les cimes eussent été enguirandées de lianes et de fleurs ; un palanquin doré, porté par des hommes de bronze, vous aurait conduit à un palais de marbre, incrusté de jaspes et d'onyx, où des serviteurs enturbannés de cachemire se fussent prosternés à vos pieds. Ne dites pas non ! voilà les tableaux qui flottaient vaguement, je le veux bien, dans votre esprit, évoqués par le nom prestigieux de l'Inde. Je vois sur votre figure que vous êtes désappointé. Eh bien, moi non.

— C'est que vous êtes un philosophe, vous, interrompit Everest.

— Pas du tout, reprit le docteur, mais je me souviens de ce qui m'est arrivé autrefois avec un des plus illustres poètes de notre temps. Ses œuvres faisaient bondir mon cœur et je rêvais du bonheur que j'aurais à contempler face à face cet immortel génie. Ce bonheur me fut accordé. Un jour je me rencontrai avec le poète chez des amis ; ce titan avait la figure et la tournure d'un honnête et paisible rentier et, quand il ouvrit la bouche, ce fut pour se

plaindre d'un rhume de cerveau qui le torturait depuis huit jours. Les pays sont comme les hommes : il ne faut pas les juger sur l'apparence.

— Mais, mon cher Holbeck, dit Everest, quel beau feu vous enflamme ! Croyez-vous vraiment que je sois assez léger pour juger aussi témérairement un pays où je n'ai fait que mettre le pied ? J'avoue que le premier abord est peu favorable et que je n'aurais pas dédaigné votre palanquin doré pour traverser la plaine où nous barbotions tout à l'heure ; mais j'espère que tout s'arrangera et que ce beau pays deviendra plus hospitalier à la longue.

— Ah ! enfin, voici John, » dit Barbarous en réprimant un bâillement, car ces dissertations philosophiques avaient le don de l'endormir. Le domestique rentrait, portant un plateau chargé de verres et de flacons. Derrière lui venait l'hôtelier.

« Mylord, dit le Parsi, s'adressant à Everest, je viens m'enquérir moi-même de vos besoins, car votre serviteur n'a pu m'expliquer ce que vous désirez.

— On a oublié de mettre des draps à nos lits, dit le jeune homme.

— Des draps ! répéta le Parsi d'un ton surpris.

— Oui, des draps ! s'écria Holbeck, qui décidément devenait irritable. Des draps pour couvrir nos lits.

— Des draps ! dit l'hôtelier, mais je n'en ai pas.

— Comment, vous n'en avez pas ? exclama le docteur, qui bondit hors de son fauteuil. Allez-vous recommencer la plaisanterie du dîner ? En ce cas, apprenez-moi comment on se couche dans ce pays.

— Nous autres, dit le Parsi, nous couchons par terre sur des nattes, mais les seigneurs européens couchent sur des lits.

— Tout habillés ? s'écria Holbeck,

— Oui, monsieur.

— Ah ! vraiment, dit le docteur un peu abasourdi.

— Certainement, monsieur, continua le Parsi. Il vous sera facile de vous procurer demain des vêtements de soie fine et souple, destinés à cet usage. Il serait impossible de se coucher autrement : ou étoufferait dans un lit à l'européenne, ou bien l'on serait dévoré par les moustiques.

— Vous devez avoir raison, dit Holbeck, un peu honteux de son emportement ; en ce cas nous ferons comme tout le monde. Vous pouvez vous retirer. »

L'hôtelier partit, suivi de John, qui regagnait la petite chambre qu'on lui avait réservée dans un coin de l'hôtel.

« En somme, dit Barbarous, ce pays-ci est un vrai pays de sauvages et ne vaut pas mieux que le Gabon. Tenez, regardez, les fenêtres n'ont même pas de vitrages ; elles ne sont fermées que par des persiennes et encore leur manque-t-il la moitié de leurs lattes. Si nous étions au rez-de-chaussée, je suis sûr que les chacals entreraient par là dans notre chambre ; comme un jour où une de ces malignes bêtes vint... »

Mais le brave Marseillais ne put achever sa citation ; il laissa tout à coup échapper la bougie qu'il tenait à la main et il roula sur le sol en poussant un cri terrible. La bougie s'était éteinte dans sa chute et la pièce se trouva plongée dans l'obscurité la plus profonde.

Everest s'était élancé à tâtons au secours de son compagnon, tandis qu'Holbeck, occupé à confectionner le grog au schiedam, renversait, dans son trouble, la table et les flacons qu'elle portait.

Pendant ce temps, Barbarous continuait à se débattre dans les ténèbres avec son mystérieux ennemi, tout en poussant de véritables rugissements. Quant à Everest, il n'avait pu arriver au secours du Marseillais ; dans son élan il avait rencontré une des moustiquaires, l'avait traversée et s'était trouvé enveloppé dans ses replis comme dans un filet.

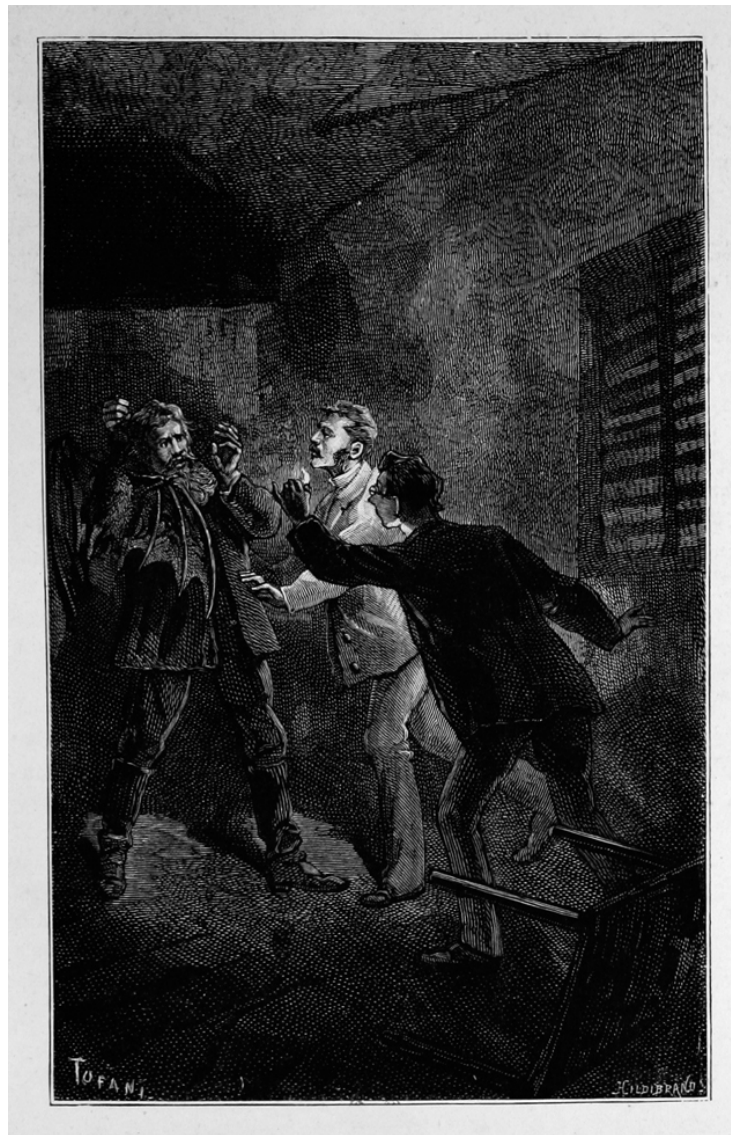
Holbeck, rempli d'angoisse et entendant les imprécations de l'Anglais se joindre à celles de Barbarous, sentit son cœur défaillir. Des souvenirs de Thugs², d'étrangleurs, de Dacoïts, traversèrent son esprit. De toute la force de ses poumons il se mit à appeler à l'aide, et en même temps, se souvenant qu'il avait sur lui des allumettes bougies, il essaya de jeter un peu de lumière sur cette scène de carnage ; mais les allumettes avaient participé à son bain de l'arrivée et se refusaient à prendre.

Enfin tout à coup la voix de Barbarous s'éleva de nouveau au-dessus du vacarme et le docteur frémissant l'entendit s'écrier d'un ton de triomphe :

« Ah ! je le tiens, cette fois, je crois que je l'ai étranglé. »

D'un mouvement frénétique, Holbeck enflamma une des allumettes ; la cire répandit sa faible lueur et le docteur aperçut devant lui Barbarous debout, tenant dans sa main ensanglantée un animal d'une forme étrange.

La cire répandit une faible lueur.



« Je parlais de chacals, reprit le Marseillais ; en voilà un qui peut se vanter de m'avoir fait une fière peur. Je n'aurais jamais cru que cet animal pouvait sauter de la sorte ; celui-ci s'était accroché à ma gorge et un peu plus il m'étranglait ; avec ça qu'il a des dents pointues, qui m'entraient dans les doigts comme des aiguilles. »

Everest s'était enfin dégagé de la moustiquaire et le docteur, ayant rallumé la bougie, examinait curieusement l'animal.

« Mais, dit-il tout à coup, ce n'est pas un chacal, c'est une roussette. »

Et, saisissant la bête, il déploya les longues membranes qui la faisaient ressembler à un renard muni d'ailes diaboliques :

« Oui, dit-il, c'est une roussette, et la plus belle que j'aie jamais vue dans aucun musée. Voyez, ses ailes ont près d'un mètre d'envergure ; avec son pelage roux, sa tête fine, aux oreilles et au museau pointus, elle mérite bien son nom populaire de renard volant. Ce n'est pourtant qu'une chauve-souris, la reine, il est vrai, de l'ordre des Chéiroptères. Celle que je liens là est assurément le *Pteropus edulis*, commun dans l'Inde et qui doit son surnom à ses qualités comestibles ; on dit sa chair égale en fumet et en délicatesse à celle du lapin de garenne. Encore une fois, Barbarous, l'objet de toute cette belle peur n'est qu'une chauve-souris.

— Je ne vois pas, dit Barbarous un peu humilié, qu'il y ait rien d'agréable à être étranglé par un vampire.

— Oh ! un vampire, dit le docteur. C'est une calomnie : la roussette est une honnête et inoffensive chauve-souris. Celle-ci n'a nullement eu l'intention de t'étrangler ; attirée par la lumière, elle s'est maladroitement heurtée contre toi, et, se sentant perdre l'équilibre, elle s'est cramponnée à ton cou. L'embrassement de ses ailes froides et visqueuses ne devait rien avoir de séduisant : aussi il est probable qu'à ta place j'eusse également jeté les hauts cris.

— Ce qu'il y a d'admirable dans tout cela, fit observer Everest, c'est que personne n'est accouru à tout ce vacarme. Il ne faut dans ce pays compter sur l'aide de personne.

— Oui, dit le docteur, l'aventure va fournir un curieux spécimen à nos collections, mais, pour ce soir, il faudra nous passer de grog au schiedam : verres et bouteilles ont suivi Barbarous par terre. »

Pour se consoler de ce contretemps et pour se remettre de tant d'émotions, nos trois amis gagnèrent leur lit respectif ou du moins se glissèrent sous la moustiquaire et s'étendirent à demi vêtus sur leur matelas.

Un instant après, Barbarous et Everest dormaient à poings fermés. Holbeck fut le plus long à trouver le sommeil ; l'état de surexcitation dans lequel il avait passé cette journée l'empêchait de rentrer en possession de son calme habituel.

Enfin la fatigue triompha et il s'endormit, mais son sommeil fut troublé par des cauchemars. Il rêva qu'après avoir fait naufrage il se réfugiait dans une caverne, où il était attaqué par des monstres hideux et fantastiques ; puis tout à coup il se trouvait prisonnier dans une maison en proie à l'incendie ; les cloches sonnaient l'alarme dans la ville, les pompiers lançaient leurs jets d'eau sur les cloisons enflammées ; mais une étrange

torpeur empêchait Holbeck de bouger et il se voyait la proie du feu. Enfin il fit un effort surhumain... et il se réveilla.



Il crut tout d'abord que le rêve était une réalité ; des bruits de cloches remplissaient la chambre, l'eau ruisselait sur son visage. D'un bond il fut hors de son lit, mais la clarté paisible de la veilleuse le rappela à la réalité.

Au dehors la pluie faisait rage, et le docteur reconnut bientôt que l'eau, perçant la toiture et traversant le plafond de toile, inondait la chambre. Le fait n'avait rien d'extraordinaire sans doute et avait été prévu, car des bassins de cuivre, placés aux angles de la pièce, recevaient les gouttières principales. Rebondissant sous les gouttes, ces vases de métal produisaient des sons de beffroi. L'eau de pluie, en d'autres endroits et en quantité moindre, il est vrai, tombait sur les meubles et les lits.



Que faire ? Holbeck restait indécis. Ses camarades dormaient bravement sous la pluie. Les réveiller serait cruel ; d'autre part, il ne pouvait les laisser mouiller ainsi. Il eut soudain une inspiration : prenant les parapluies placés dans un coin de la chambre, il les ouvrit, en plaça un au-dessus de la tête de chaque dormeur ; puis, s'étant préparé un semblable abri, il regagna sa couche.

La vue de ses compagnons dormant paisiblement sous ces parapluies le fit sourire.

« Que n'avons-nous un artiste avec nous ? se dit-il ; il trouverait là un beau motif de tableau allégorique : la jeunesse et la force, personnifiées par Everest et Barbarous, reposant sous l'égide de la science. »

Content de lui, il s'endormit paisiblement.





CHAPITRE X — L'hôpital des animaux.

L'orage s'était enfui et le soleil, déjà haut sur l'horizon, remplissait la chambre de ses joyeux rayons, lorsque Holbeck fut réveillé par les éclats de rire de ses compagnons. Cette explosion de gaieté était causée par le spectacle, inattendu pour les dormeurs, des trois parapluies placés triomphalement au-dessus des lits. D'un saut le docteur se trouva debout et rejoignit Everest et Barbarous, qui étaient déjà attablés devant le déjeuner du matin que venait d'apporter le fidèle John.

« Il paraît que j'ai fait grasse matinée, leur dit-il d'un ton jovial, mais je l'avais bien mérité, car sans moi vous vous seriez réveillés ce matin perclus de rhumatismes. »

Il leur raconta les incidents de cette nuit, digne couronnement des péripéties de la veille.

A peine le déjeuner, composé de thé et de rôties, était-il expédié, qu'Everest s'écria :

« Et maintenant à l'œuvre, il s'agit de dresser le plan de nos futures opérations.

— Peste ! dit Barbarous, comme vous y allez. Laissez-nous un peu respirer ; c'est à peine si nous sommes encore arrivés. En avez-vous déjà assez de Bombay que vous n'avez pas même aperçu ?

— A vrai dire, reprit Everest, Bombay m'intéresse fort peu. Il me tarde de pouvoir me donner tout entier à cette belle vie d'aventures dont vous m'avez fait tous deux de si chaudes descriptions. Chaque instant qui me sépare de notre départ me paraît un siècle.

— Tranquillisez-vous, dit le docteur, je ne ferai rien pour retarder notre entrée en campagne. Bien plus, si vous voulez avoir un peu de patience, les quelques jours que nous passerons ici ne profiteront qu'à vos projets. Laissez-moi le temps de voir les correspondants de notre maison, pour lesquels j'ai des lettres et des crédits. Je compléterai à les renseignements que j'ai déjà réunis en route. Si j'en crois même ce que m'a dit le comptable de l'*Hougly*, nous devons trouver ici un gros négociant Parvou, qui, à ce qu'il paraît, a en ce moment des quantités considérables de plumages et de peaux d'oiseaux. Je pourrai peut-être traiter avec lui : ce qui me permettrait de satisfaire immédiatement MM. Menneval, nous procurerait un beau bénéfice, et, ce qui vous intéressera plus directement, nous laisserait les coudées franches durant quelques mois. Nous pourrions alors nous consacrer tout entiers, vous à vos chasses, moi à mes recherches scientifiques.

— Mais c'est tout simplement superbe ce que vous m'annoncez là, s'écria Everest enthousiasmé ; décidément, docteur, vous êtes le plus parfait des hommes. »

A ce moment John entra et dit :

« Il y a là un monsieur qui désire parler à monsieur le docteur.

— C'est une visite bien matinale, fit observer Holbeck ; quelle sorte de personnage est ce monsieur, John ?

— Je ne puis vous le dépeindre exactement, répondit le domestique ; il m'a tout l'air d'un officier, d'un général peut-être.

— Un général ! s'écria Barbarous, mais nous ne pouvons le recevoir avec si peu de façon.

— Faites entrer, » dit simplement Holbeck.

John ouvrit la porte et livra passage à un grand et bel Indien coiffé d'un immense turban et vêtu d'une longue tunique toute brodée d'or ; sur sa poitrine s'étalait un large baudrier, auquel manquait cependant l'épée, mais en revanche il portait à la main une lourde canne à pomme d'or.

L'Indien salua avec obséquiosité les trois voyageurs, puis il demanda en mauvais anglais :

« Monsieur le docteur Holbeck ?

— C'est moi, dit le docteur. Que désirez-vous ?

— On m'a appris, monsieur, reprit l'Indien, que vous aviez besoin d'un khansamah, et je viens vous offrir mes services.

— Vous êtes khansamah ? demanda le docteur surpris.

— Comme monsieur peut le voir à mon costume, répondit l'Indien.

— Peste ! dit Holbeck en français à ses amis, ils sont bien mis les domestiques dans ce pays. John l'avait pris pour un général. »

Et, reprenant en anglais, il dit à l'Indien :

« Que savez-vous faire ?

— Tout, monsieur ; c'est-à-dire que je sers à table, je commande les repas et je prends soin de la garde-robe ; mais Monsieur est un gentleman et il sait qu'il lui faudra un *béra* pour broser ses habits et cirer ses souliers, un *metêr* pour balayer sa chambre, et, une fois hors de la ville, un *hamal* pour s'occuper des bagages, un *bhisti* pour porter l'eau, un *sais* pour son cheval, un *tchokra* pour son chien, un *laskar* pour sa tente, et surtout un *barwadji* pour faire sa cuisine, sans compter un *tchapprassi* pour faire les commissions, un...

— Assez, assez, mon ami, s'écria Holbeck, il est entendu qu'il me faudra un bataillon pour me servir. On m'avait prévenu que chacun de vous se considérerait déchu de sa caste s'il travaillait du matin au soir, mais je croyais à une plaisanterie. Je suis tranquille sur ce point et je vois que, pour votre part, vous suffirez à faire tout... à condition que les autres fassent le reste. »

L'Indien souriait d'un air niais, et, n'ayant pas compris un mot du beau discours d'Holbeck, il se contenta de répondre par une nouvelle salutation plus humble encore que la première.

« Monsieur peut du reste, ajouta-t-il, me juger par ces certificats, qui prouvent que je suis khansamah au service des Sahibs³ depuis vingt ans. »

Et il tendit au docteur une liasse de papiers jaunis et usés sur les bords.

Holbeck ouvrit le premier avec précaution et il apprit que « le nommé Latchmân avait servi fidèlement durant deux ans le colonel Wood, qui avait été content de ses services ». Les suivants lui firent savoir que Latchmân était un serviteur bon, loyal, satisfaisant, intelligent, » etc. ; enfin l'épithète changeait chaque fois, mais l'éloge restait unanime : le nommé Latchmân était la perle des khansamahs.

Le docteur allait arrêter son examen, quand le dernier certificat attira son attention : le papier en était blanc, neuf ; évidemment il émanait du dernier

maître. Celui-ci avait bien fait les choses ; il avait remplacé les quelques lignes d'usage par un véritable portrait.

« J'aurais pu, disait le signataire, faire comme mes prédécesseurs et me débarrasser de ce drôle en copiant l'un des certificats antérieurs, d'après le principe du dicton : Qu'il aille se faire pendre ailleurs, mais je préfère éclairer mon successeur et le faire profiter de mon expérience. J'ai dit que Latchmân était un drôle : je reconnais que le terme est trop vif, car le susdit animal n'est qu'un peu voleur, un peu plus menteur et beaucoup plus paresseux ; ces défauts relatifs cèdent cependant à une médication vigoureuse à base d'essence de rotin. Après en avoir usé, on découvre alors chez le susdit des qualités véritablement précieuses ; avec son air bête, Latchmân est très intelligent, fort adroit de ses mains et en voyage ce que je me permettrai d'appeler très débrouillard » ; enfin il ne manque pas de courage et est capable de dévouement pour un maître énergique. Mais, je le répète, pour faire sortir ces qualités il faut dès le début vigoureusement épousseter la carapace vicieuse. *Signé* : Major Nixon. »

Le docteur, bien entendu, avait lu ce réquisitoire à voix basse, mais arrivé au bout il s'écria en français cette fois :

« Ce major Nixon est fort aimable de faire ainsi mon éducation, mais je conclus qu'il est de l'école pessimiste ; car, si ce Latchmân avait le double des défauts signalés et la moitié seulement des qualités énumérées, je le considérerais encore comme la perle des serviteurs. On peut bien passer quelques petits mensonges à un homme qui joint — écoutez cela, messieurs — qui joint l'adresse à l'intelligence, le courage au dévouement ; et, quant à ce que le major traite si durement de « un peu voleur », ce n'est que la vulgaire danse de l'anse du panier. Il n'y a pas là de quoi pendre un homme. Avec votre approbation j'engage Latchmân.

— Comment, dit Barbarous, ce magnifique général va nous servir ?

— Parfaitement, dit Holbeck, mais avec l'aide d'une quantité innombrable de soldats. » Et se tournant vers l'Indien : « Latchmân, je t'engage. Nous traiterons plus tard la question de les émoluments. »

Puis un soupçon parut naître chez le docteur.

« Sais-tu lire ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, le nagari et l'arabe.

— Et l'anglais ?

— Hélas ! non, monsieur.

— C'est pour le mieux au contraire, conclut le docteur en lui rendant ses certificats. Tu entreras en fonction aujourd'hui même ; John se chargera de te diriger. »

L'Indien salua et sortit.

« Eh bien, s'écria Holbeck, que dites-vous de cela ? Everest, trouvez-vous que je remplisse bien mon rôle de chef d'expédition ? A peine levé, j'engage un khansamah et je dresse la liste de la kyrielle d'aides et d'assistants qu'il va falloir à ce majestueux personnage.

— Mes compliments sincères, dit le jeune homme ; vous débutez par un coup de maître ; j'eusse été pour ma part incapable d'une décision aussi rapide.

— Quant à moi, dit Barbarous, je n'aurais jamais osé parler si cavalièrement à un tel seigneur. Lorsqu'il est entré, j'ai été sur le point de lui offrir un fauteuil.

— Maintenant, reprit Holbeck, hâtons-nous. Je tiens à consacrer cette journée aux merveilles de la métropole de l'Inde occidentale. Il fait beau, promenons-nous ; à demain les affaires sérieuses. »

John fut appelé et, aidé de Latchmân, qui s'était déjà débarrassé de sa canne et de son baudrier, il se mit à ouvrir les malles pour permettre aux voyageurs de revêtir leurs plus beaux atours.

Holbeck, s'étant soigneusement rasé, se mit à la recherche d'une cravate immaculée ; mais soudain ses amis le virent avec étonnement exécuter un véritable plongeon dans sa malle, puis se relever tout à coup, le visage rayonnant, et s'écrier :

« C'est superbe, c'est admirable ! Approchez, mes amis, contemplez ce merveilleux travail. »

Everest et Barbarous écarquillaient les yeux, ne voyant rien et croyant le docteur saisi d'un subit accès de folie.

« Comment ! vous ne voyez pas, reprit Holbeck, que le fond de ma malle est absolument perforé de trous, que dis-je ? de trous, de véritables galeries qui en parcourent toute l'épaisseur. Eh bien, ceci est l'œuvre des termites, des fourmis blanches, l'œuvre d'une seule nuit. Flairant une proie, ces intelligents insectes ont établi une communication entre le plancher et ma malle, qu'ils sont en train de dévorer. »

Et, soulevant la malle, il mit à découvert la partie du plancher sur laquelle elle reposait. Ses deux amis aperçurent alors le sol blanchi par les termites et sillonné par leurs galeries.

« Que ma malle reste là seulement huit jours, s'écria le bon docteur avec emphase, et lorsque, au bout de ce court laps de temps, on voudra la saisir, contenant et contenu tomberont en poussière. Peut-on penser que cette maison est en ce moment perforée en tous sens par ces prodigieux travailleurs et que leur travail est si habilement conduit que rien n'en viendra révéler l'importance jusqu'au jour où l'édifice entier, rongé, miné, dévoré, s'écroulera comme un château de cartes. N'est-ce pas admirable ?

— Je ne vois rien d'admirable là dedans, dit Barbarous d'un ton sceptique. Tes fourmis blanches ne sont qu'une abominable vermine.

— Abominable, dis plutôt terrible, ami Barbarous, reprit le docteur, plein d'enthousiasme. On doit s'incliner devant la force prodigieuse de ces insectes, contre lesquels rien ne peut lutter. Il y a quelques dizaines d'années, des termites, apportés par un navire, attaquèrent la sous-préfecture de la Rochelle ; il fallut la leur abandonner. Dans ce pays où les constructions sont en bois, une maison une fois attaquée est condamnée. »

Un quart d'heure après, les trois voyageurs quittaient l'hôtel pour procéder, ainsi que l'avait dit Holbeck, à l'inspection des curiosités de Bombay.

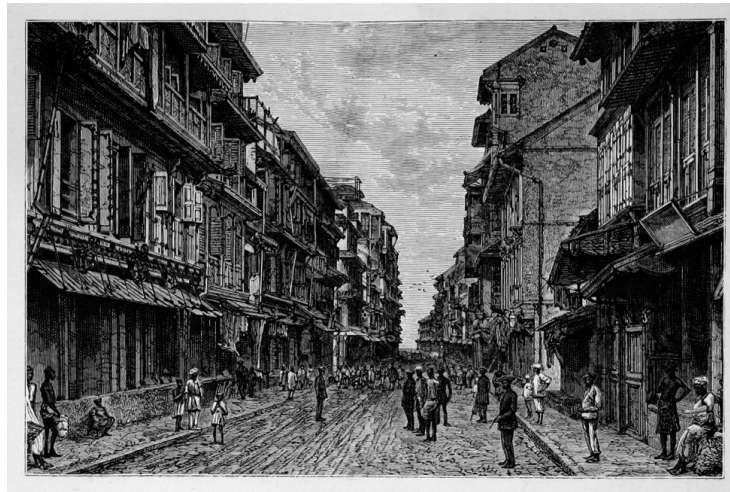
À peine parurent-ils sur le seuil, que de tous les points de l'horizon palanquins et *buggiès* s'élancèrent au-devant d'eux. Barbarous se fût volontiers prélassé en palanquin, mais le docteur déclara avec indignation que pour rien au monde il ne consentirait à se laisser transporter comme un malade enfermé dans une boîte. Ils montèrent donc dans le buggy, sorte de, mauvais cabriolet haut perché qui constitue le véhicule traditionnel de l'île. Tandis que les voyageurs se serrent sur l'étroite banquette, le conducteur indigène s'accroupit à leurs pieds et conduit de ce poste inconmode une maigre mais rapide haridelle.

« Tu vas nous faire voir les bazars, » dit le docteur au cocher, et la voiture partit à fond de train.

Le bon Holbeck avait bien choisi cette promenade, car il n'est guère de ville de l'Asie qui offre un spectacle plus curieux que ces fameux bazars de Bombay, immenses caravansérails longs de plusieurs kilomètres. Un monde de peuples et de races aux types et aux costumes les plus variés se presse dans les rues de cette grande cité, port de débarquement des voyageurs venant de la Perse, de l'Arabie, de l'Afghanistan et de la côte africaine, et aussi point de départ de tous les pèlerins de l'Inde pour la Mecque et les lieux saints de l'Islam, A côté des indigènes, portant chacun le costume

spécial à sa caste ou à sa province, on voit passer le Persan au bonnet d'astrakan, l'Arabe aux draperies bibliques, le Nègre, le Chinois, le Birman, le Malais ; cette diversité donne à la foule un cachet que nulle autre ville du monde ne peut présenter. La tour de Babel ne pouvait avoir réuni à sa base une plus complète collection de la race humaine.

Les bazars de Bombay.



Des palanquins s'entre-choquent avec fracas, des chars surmontés de dômes d'étoffe rouge passent au galop, traînés par de beaux bœufs blancs aux longues cornes, des cavaliers couverts d'armures et le bouclier au côté caracolent à côté d'élégantes calèches de Paris ou de Londres. Toute cette foule parle, crie et s'injurie avec une volubilité et sur un ton vraiment assourdissants.

La voie est bordée de petites échoppes où sont étalés côte à côte tous les produits de l'Orient et de l'Occident : idoles, meubles d'ébène, châles, objets de cuivre et d'ivoire, toiles et draperies anglaises, quincaillerie française. C'est un capharnaüm étrange, un mélange prodigieux qui étonne et charme l'artiste et le touriste. Les maisons elles-mêmes avancent au-dessus de la rue leurs balcons de bois sculpté, leurs façades peintes et les larges auvents de leurs toitures garnies de clochettes et de découpures.

Holbeck et Everest admiraient de tous leurs yeux ; Barbarous restait plus froid.

« Tout cela est très curieux, dit-il enfin, mais il règne sur cette ville une odeur insupportable.

— En effet, dit Everest, je suis obligé de reconnaître que tout me semble imprégné d'un parfum qui serait peut-être agréable en petite quantité, mais

qui à si forte dose agit d'une façon fâcheuse sur les nerfs.

— Cette odeur, dit Holbeck, est une des particularités de Bombay. J'ai lu autrefois un mémoire très intéressant sur cette question, présenté à la Société Royale de Londres par le célèbre docteur Spencer. La ville de Bombay tout entière est, paraît-il, enveloppée dans un véritable nuage de musc dû à la présence des milliers de rats musqués qui hantent les maisons. L'essence émise par ces petits rongeurs est tellement subtile et pénétrante, que, lorsque le vent souffle de terre, les marins au large peuvent reconnaître à ce signe qu'ils sont à proximité de Bombay. A la longue, on s'y accoutume fort bien et les habitants ne s'en aperçoivent nullement. Maintenant, ajouta-t-il, si vous le voulez bien, avant de rentrer à l'hôtel pour déjeuner, nous visiterons l'hôpital des animaux. C'est de toutes les curiosités de Bombay celle que j'ai le plus vif désir de contempler.

— L'hôpital des animaux ? dit Everest avec surprise.

— Vous verrez, dit le docteur ; on m'a assuré que l'établissement était fort curieux. »

Holbeck donna un ordre au cocher, et celui-ci, quittant les bazars, prit une rue étroite et arrêta bientôt les voyageurs devant une grande et belle maison. Mettant, pied à terre, le docteur et ses compagnons pénétrèrent dans une vaste cour, mais, quoique préparés à ce spectacle, ils poussèrent un cri unanime de surprise. On eût vraiment dit une page de ce livre charmant où Granville a remplacé les hommes par des animaux.

La cour était une vraie cour d'hôpital remplie d'invalides, mais ces invalides représentaient tous les types du règne animal. Là des bœufs, des chevaux, des ânes, les uns ayant des bandeaux sur les yeux, les autres boiteux ou perclus, allaient et venaient par groupes et se reposaient douillettement sur des litières de paille fraîche. Un peu plus loin un enclos était réservé aux bipèdes. De vieux corbeaux ayant commis tous les crimes achevaient paisiblement leur existence dans ce paradis des bêtes en compagnie de vautours pelés et de buses déplumées. A côté, un héron, fier de sa jambe de bois, trônait au milieu de canards aveugles et de poules boiteuses. Des rats circulaient avec familiarité au milieu de tout ce monde, auquel des domestiques prodiguaient des soins empressés, pansant les malades, apportant à manger aux aveugles et aux paralytiques.

Barbarous ne put s'empêcher de s'écrier :

« Ne vaudrait-il pas mieux abattre toutes ces misérables créatures ? »

Un des surveillants de l'hôpital, entendant ces paroles, se tourna vers les visiteurs et leur dit avec un sourire :

« Est-ce ainsi, messieurs, que vous traitez vos malades dans votre pays ? »

Barbarous ne sut que répondre, mais Holbeck, après avoir salué le surveillant, dit à ses compagnons en se retirant :

« Ce qui vous semble ridicule me paraît à moi tout bonnement admirable. Cette institution n'est-elle pas un témoignage de la douceur de ces peuples. Leur charité ne veut laisser souffrir sans consolation aucun être créé par la main de Dieu. Croyez-vous que l'homme qui se montre bon envers la plus humble créature ne renferme pas dans son cœur des trésors d'amour pour ses semblables ? Je veux bien qu'il y ait au fond de ces pratiques les superstitions de la métempsycose, mais vraiment, nous autres, peuples éclairés, civilisés, faisons-nous preuve de sentiments bien élevés lorsque nous livrons sans pitié à la torture les êtres que le Créateur s'est plu à nous donner comme compagnons sur cette planète ? L'homme reconnaissant envers les animaux des services qu'ils lui rendent, doit se montrer juste et généreux.

— Très bien parlé, docteur, dit Everest, vous méritez d'être nommé membre d'honneur de la Société protectrice des animaux.

— Vous vous moquez de mon enthousiasme, dit Holbeck avec bonne humeur.

— Non, dit Everest, vraiment non, mais il est midi et j'ai un peu faim.

— Encore ! s'écria le docteur ; eh bien, retournons à l'antre des requins.

»



Everest se dressa en brandissant son journal.



CHAPITRE XI — L'invitation du Maharajah.

Dès le lendemain de cette journée consacrée à la promenade et à la flânerie, Holbeck se mit à l'œuvre. Autant que lord Strangeton, il aspirait au moment de se replonger dans ses chères forêts, et s'il était un naturaliste distingué, il n'en était pas moins un négociant fort habile. Aussi, en quelques jours, aidé de Barbarous, il parcourut tous les bazars de Bombay et se rendit compte de la situation du marché. Il apprit bientôt qu'il était le premier représentant d'une maison européenne venant opérer directement ses achats sur la place. Jusqu'alors les marchands indigènes ne traitaient avec l'Europe que par l'intermédiaire de maisons anglaises. La simple suppression de ces intermédiaires fournissait à Holbeck un écart si considérable dans le prix de revient, qu'en faisant à sa maison des conditions fort avantageuses il réalisait lui-même un gros bénéfice.

En peu de temps il eut ramassé tout ce que la place de Bombay possédait en peaux de perroquets, perruches, queues de *mango-birds*, oiseaux-mouches, plumes de paons, etc. Puis il s'occupa de traiter directement du fret de toutes ces marchandises avec un capitaine français en partance pour le Havre, et là encore il fit une affaire des plus avantageuses.

Everest de son côté ne restait pas inactif ; pendant que ses amis terminaient leurs affaires, il s'occupait de préparer leur prochaine expédition vers l'intérieur du pays. Ces préparatifs étaient nombreux et délicats, car c'était d'eux que dépendait tout le succès du voyage. Une fois

loin de la côte il ne fallait plus compter ni sur des hôtels, ni sur des moyens de transport ou d'alimentation réguliers. Force était donc de se munir non seulement de tentes, mais de tous les meubles et ustensiles indispensables pour un séjour prolongé au milieu des jungles. En outre il fallait s'occuper de réunir des conserves alimentaires, vins, liqueurs, tout le nécessaire enfin, sans compter la poudre, les cartouches, les balles, dont le jeune Anglais comptait faire une grande consommation.

Barbarous avait tenu à avoir une carabine rayée, *choke-bored*, et capable d'envoyer à une longue distance des projectiles explosibles d'un effet effrayant. Everest s'était contenté de deux fusils à âme lisse, de calibre 8 et 12, pour balles coniques, la meilleure arme pour la chasse des jungles ; il avait accompagné ces armes de lutte d'une canardière et d'un Le faucheur de petit calibre. Quant à Holbeck, rien n'avait pu le décider à remplacer sa paisible arbalète contre un engin plus redoutable ; il avait même refusé de s'armer de revolvers comme ses compagnons, sous prétexte que les sauvages sont moins à craindre que les civilisés.

Ces préparatifs terminés, Everest s'était mis à l'étude de l'itinéraire à suivre. Il s'était procuré les meilleurs ouvrages sur l'Inde et, avec l'aide de cartes à grande échelle, il cherchait à se rendre compte des régions les plus intéressantes au point de vue cynégétique. Cette vaste contrée ne lui offrait du reste que l'embarras du choix : du cap Comorin au Tibet chaque pays se présentait avec des attraits variés. Il écarta tout d'abord l'Himalaya et le Mysore comme trop éloignés et se décida pour l'Inde centrale. Mais là encore il fallait choisir : se dirigerait-il avec ses compagnons vers le Rajpoutana, dans lequel les récits des voyageurs faisaient miroiter à ses yeux les grandioses battues des Rajahs, ou bien vers le Dekhan, dont les plaines regorgent d'antilopes et de fauves de cent espèces, ou encore vers le mystérieux Gondvana, aux vallées sauvages et aux chaînes couvertes d'impénétrables forêts vierges. Devant le tableau fait de ces merveilles par quelques intrépides explorateurs, le jeune homme ne savait que choisir.

Du reste, il s'était pris d'une véritable passion pour ces études et Holbeck voyait avec une joyeuse surprise que les accès de mélancolie devenaient de plus en plus rares chez son jeune compagnon. Absorbé par ses recherches, Everest ne s'apercevait même pas que trois semaines s'étaient écoulées depuis leur arrivée à Bombay.

Enfin, un jour, le docteur, rentrant à l'hôtel avec Barbarous, à l'heure du déjeuner, s'écria en brandissant triomphalement son inséparable ombrelle :

« C'est fini ! la dernière caisse est montée ce matin à bord du navire. Désormais mes fonctions de négociant sont terminées et je suis libre de revenir à mes moutons, c'est-à-dire à mes chères fourmis. Allons, ami Everest, il est temps de nous mettre en route. »

Le jeune lord était à ce moment installé sous la véranda de l'hôtel. Devant lui, sur une table, s'épalaient un monceau de livres et de cartes dépliées.

« Je suis heureux de cette nouvelle, dit-il au docteur ; tout est prêt, nous pouvons partir dès demain. La seule chose qui reste à décider, c'est le point vers lequel nous nous dirigerons.

— Comment, dit le docteur, vous, si bouillant, vous n'avez pas encore pris de décision ? Vous savez cependant que je ne puis rien vous apprendre là-dessus, puisque nous vous avons laissé carte blanche. A vous de trancher la question.

— Je le sais, dit le jeune homme, mais tant de choses me tentent ; tous ces pays sont si beaux.

— Eh bien, dit Barbarous, il y a un moyen bien simple de nous tirer d'embarras. Écrivez le nom de chaque pays sur un papier ; nous mettrons les papiers dans un chapeau, et le nom que le sort indiquera sera celui de l'heureuse contrée que nous honorerons de notre visite.

— C'est une idée, s'écria Everest tout joyeux. Je vais encore une fois consulter la carte de Walker, et nous tirerons au sort. Quoique la destinée ne m'ait jamais été bien favorable, je suis curieux de voir ce qu'elle décidera. »

A ce moment le gong retentit ; renvoyant la consultation du sort à un instant plus opportun, les trois amis allèrent déjeuner.

La conversation continua à table.

« Si vous m'en croyez, dit le docteur, nous tricherons quelque peu et nous ne soumettrons au hasard que les noms des pays de montagnes. J'ai peu de goût pour les plaines : elles sont monotones ; tandis que dans les régions tropicales les montagnes sont particulièrement favorisées, puisque, grâce à leurs diverses altitudes, elles réunissent sur leurs flancs ou dans leurs vallées une faune et une flore des plus variées.



— Eh bien, dit Everest, nous accorderons un tour de faveur aux pays montagneux. Du reste, tout est prêt pour notre départ. Selon les instructions de l'ami Holbeck, j'ai passé l'autre jour en revue les quatorze domestiques qu'il a si habilement engagés, et je les ai expédiés en avant avec les tentes et tous les gros bagages. Ils nous attendent en ce moment dans l'île de Karanjah, sur la rive opposée de la rade de Bombay. De cette façon nous évitons le chemin de fer et nous nous trouvons immédiatement en plein terrain d'excursion. Les renseignements recueillis ici m'ont appris, en effet, que, par un contraste étrange, cette île et la partie de la côte voisine sont, malgré leur proximité de Bombay, des pays presque inconnus ou du moins tout à fait sauvages. Nous passerons ainsi d'un seul bond de la civilisation à la barbarie.

— Bravo ! s'écria Holbeck, votre plan est parfait. Vous avez combiné cela comme un voyageur accompli. »

Le déjeuner terminé, les trois amis regagnèrent la véranda où devait se trancher la question en suspens. Mais au moment de procéder à l'épreuve du sort, ils furent interrompus par l'arrivée du facteur, qui apportait des lettres et des journaux.

Holbeck demanda la permission de prendre connaissance de son courrier, qui devait contenir l'avis de l'expédition de ses marchandises ; Everest, pendant ce temps, déplia machinalement un des journaux et se mit à le parcourir d'un œil distrait.

Le premier-Bombay du *Times of India* lui parut indigeste ; il passa aux nouvelles du jour, mais les commérages de la colonie, les hauts déplacements de la cour du gouverneur et autres nouvelles d'égale importance ne réussirent pas à éveiller son intérêt. Il jeta le journal sur la table.

Holbeck était toujours plongé dans sa correspondance ; quant à Barbarous, étendu dans un grand fauteuil, il somnolait doucement en fumant son inséparable pipe.

Everest eut un mouvement d'impatience. Il reprit le journal et attaqua nonchalamment la feuille des annonces. Soudain un éclair parut dans ses yeux ; son attention, subitement éveillée, se fixa sur une des colonnes du journal et il se mit à lire avec une ardeur étrange.



Puis, sa lecture achevée, il se dressa tout à coup et s'écria en brandissant son journal :

« Mes amis, victoire ! le sort a parlé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Barbarous brusquement tiré de sa sieste.

— Il y a, il y a qu'une occasion magnifique, inespérée, se présente à nous et vient réaliser tous nos rêves, répondit Everest avec exaltation.

— Corbleu ! mon ami, je ne vous ai jamais vu en pareil état, dit Holbeck en contemplant le jeune homme par-dessus ses lunettes d'or ; qu'avez-vous donc pu découvrir de si étonnant dans les annonces de ce journal exotique ?

— Écoutez, » dit simplement Everest, et il se mit à lire l'article suivant :

« AUX SPORTSMEN DE L'INDE

Sa Hautesse le Maharajah Goulab Sing, souverain de Mahavellipour en Gondvana, fait appel à l'incomparable courage des héroïques sportsmen britanniques et européens de l'Inde.

Sachent ces nobles et gentils hommes que depuis un an la colère du terrible Siva a déchaîné sur mes États un épouvantable fléau. Un tigre, un

monstre tel que les hommes n'en ont jamais vu, et que la fureur d'un Dêva a seul pu enfanter, désole les fertiles contrées sur lesquelles j'étends ma main paternelle. Non content de semer le carnage parmi les innombrables troupeaux de mes tribus, il porte la terreur parmi mes propres sujets, enlève les enfants, les femmes, les vieillards, et vient rugir jusque sous les murs de ma capitale. En vain des pièges lui ont été tendus par les hommes les plus habiles, en vain mes meilleurs chikaris ont essayé de trancher son existence par le fer ou les balles, ce fils des démons a brisé les pièges, il a dévoré mes chikaris.

C'est pourquoi, ô cœurs généreux et magnanimes, j'ai résolu d'implorer votre assistance. Je sais que vous n'êtes point semblables aux autres hommes et que les monstres tremblent devant vos yeux d'acier. D'un pied ferme vous traversez les jungles au plus épais des nuits, et votre main lance la mort sur le monstre redoutable aussi sûrement que lorsque le divin Indra écrasa de sa foudre les rebelles Kchatryas. Au seul bruit de votre approche le Roi des tigres fuira dans les montagnes, mais votre implacable vengeance saura l'y poursuivre et l'y exterminer.

Aussi, je vous le dis, arrivez comme des protecteurs et des sauveurs. Mes palais et mes jardins vous serviront de demeures ; mes bouffons et mes mimes charmeront vos heures de repos ; et moi-même, par l'éclat des fêtes et des festins, je vous préparerai aux luttes héroïques. Ainsi tous, venant pour la peine, recueilleront le plaisir.

Mais celui qui sera le triomphateur et qui rapportera en mon palais la peau, les griffes et les dents du Roi des tigres, celui-là sera mon frère ; les femmes et les vieillards le couronneront de fleurs, et ma volonté royale l'élèvera à la dignité de Sirdar Bahadour de mon royaume. Ou bien, s'il préfère la fortune aux honneurs, il lui sera versé par mon trésorier :

UN LAKH DE ROUPIES

Que ceux qui répondront à mon appel soient dans ma capitale le premier jour de Sawân, ou du mois d'août de cette année.

Fait en mon palais de Mahavellipour, le 1^{er} de Jeth, juin 1882.

GOULAB SING G. C. S. I. »

« Eh bien, s'écria Everest quand il eut achevé la lecture de cette pompeuse invitation, n'avais-je pas raison ? N'est-ce pas là pour nous une

occasion inespérée, magnifique ?

— Alors, dit Holbeck d'un ton calme, vous comptez vous mettre sur les rangs des compétiteurs ?

— Mais certainement, reprit le jeune Anglais avec feu ; je débarrasserai le Maharajah Goulab Sing de son ennemi, ou j'y perdrai la vie. Avez-vous quelque objection à faire à cela ?

— J'objecte très vivement, reprit le docteur, à ce que vous vous fassiez croquer par un tigre pour les beaux yeux d'un moricaud que je ne connais pas. Cependant, si vous me promettez d'être sage et prudent, et de ne pas chercher follement la mort dans cette aventure, je consens parfaitement à partager avec vous l'hospitalité de ce fastueux nabab.

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, mon cher Holbeck, dit le jeune homme. Je serai sage, je vous l'assure, et je ne m'engagerai dans l'entreprise qu'après vous avoir consulté.

— En ce cas acceptons l'invitation du Maharajah, répondit le docteur. Une fois rassuré sur vos intentions, il ne me sera pas désagréable de faire mon apprentissage de l'Inde sous d'aussi nobles auspices.

— Eh ! sois donc tranquille, ami Holbeck, dit Barbarous, nous le lui tuerons, son terrible tigre, à ce mamamoutchi. N'importe, il faut qu'il ait une fière peur de la bête et qu'il ait un nombre respectable de millions pour offrir de remplir tout un lac avec des roupies...

— Ah ! s'écria Everest en riant, ce n'est pas un lac, un bassin dont il s'agit, mon cher Barbarous, mais un lakh de roupies. Depuis mon arrivée je pioche assez mon hindoustanî pour savoir que le mot *lakh* veut dire cent mille. La roupie ayant une valeur approximative de deux francs cinquante, il s'agit, dans l'espèce, d'une somme de deux cent cinquante mille francs.

— Peuh ! un quart de million seulement, dit le Marseillais avec dédain ; je m'attendais à mieux que cela. Enfin on s'en contentera, puisqu'il le faut.

— Barbarous, dit Holbeck en levant le doigt d'un air ironique, tu connais le proverbe : Il ne faut pas vendre...

— Je sais, je sais, dit Barbarous en riant ; mais enfin je crois avoir quelques chances. »

Everest s'était fiévreusement replongé dans ses cartes. Il cherchait l'emplacement de la capitale du fameux Maharajah.

« Voilà Mahavellipour ! s'écria-t-il tout à coup en mettant son doigt sur un point de la carte. Cette ville est située au milieu des montagnes de Mahadeo, au sud du fleuve Nerbada. L'itinéraire que j'avais tracé d'après le

livre du capitaine Forsyth touchait précisément à ce point. C'est, autant que je m'en souviens, le centre d'une région merveilleuse ; il y aura là pour chacun de nous une ample moisson à recueillir.

— Combien de temps nous faut-il pour atteindre ce pays ? demanda Holbeck.

— En nous pressant, dit Everest, je calcule qu'il nous faudrait un peu plus de trois semaines. Mais comme le rendez-vous est pour le 1^{er} août, nous avons près de six semaines devant nous ; le double du temps nécessaire.

— C'est pour le mieux, dit le docteur. Pour ma part, je n'aime pas voyager en poste. Nous flânerons donc le long du chemin et cela vous permettra de gagner vos premiers galons de tueur de tigres, car vous ne comptez pas vous présenter à Mahavellipour comme un novice. Et maintenant, à demain le départ. Je vais passer chez notre banquier pour régler la question de notre budget et, cela fait, je suis prêt à vous suivre. »

Le reste de la journée fut consacré aux derniers préparatifs. Pendant qu'Holbeck s'occupait de réunir les frais de l'expédition, le nerf de la guerre, Everest courait avec Barbarous chez les armuriers et complétait son arsenal d'armes et de projectiles.

Le jeune Anglais ne se tenait pas de joie ; pour un peu, lui le malade taciturne et splénétique, il eût embrassé Barbarous. Le soir, comme ils achevaient le repas qu'ils avaient fait servir dans leur chambre, il se leva, le verre en main, et, d'une voix pleine d'enthousiasme, il s'écria :

« Mes bons amis, buvons à la santé de Sa Hautesse Goulab Sing, et à la défaite du Roi des tigres ! »



Holbeck avait ouvert son parasol.



CHAPITRE XII — Premiers pas dans la jungle.

Le jour commençait à poindre lorsque les trois voyageurs quittèrent leur hôtel. Traversant la Maïdâne, vaste esplanade qui entoure le quartier du Fort, ils se dirigèrent vers la rade.

Dès à présent leur expédition commençait et, comme l'avait si poétiquement expliqué le docteur, tournant le dos au monde civilisé, ils allaient affronter les redoutables mystères de la nature indomptée ». Aussi chacun d'eux avait-il déjà revêtu son équipement d'explorateur.

Everest avait coiffé le léger casque de feutre à épais turban et endossé l'élégant costume de toile grise des sportsmen ; à sa ceinture la crosse polie d'un revolver rappelait seule que désormais le noble, lord devenait un coureur de jungles.

Le bon Holbeck n'avait d'autre appareil guerrier qu'une gigantesque ombrelle de toile blanche, qu'il brandissait du reste avec fierté ; rien n'avait pu le décider à abandonner sa redingote flottante de tabellion, mais il avait emprisonné ses jambes fluettes dans des leggings de cuir jaune et enveloppé son large chapeau de paille d'un turban rouge, qui donnait à son accoutrement un aspect presque oriental.

Quant à Barbarous, c'était bien le plus beau bandit que jamais théâtre de drame ait vu bondir sur ses planches : feutre à larges bords, chemise de laine avec poches innombrables, large ceinture supportant deux énormes

revolvers, bottes en peau de cerf montant jusqu'aux cuisses, carabine sur l'épaule et sabre au côté. Rien plus, on eût dit qu'il voulait justifier le surnom que lui avait jadis donné Everest, car ceinture, turban, veste et chemise étaient d'un rouge rivalisant avec l'encadrement de sa face empourprée. C'était vraiment l'homme rouge ».

Derrière les trois amis marchaient le fidèle John et Latchmân ; ce dernier avait échangé son étincelante livrée de tambour-major contre la simple tenue des jungles.

Le soleil n'avait pas encore franchi la ligne des Ghâtes barrant l'orient de leur rempart uniforme, lorsque la petite troupe arriva sur le quai d'Apollon. Près des marches de granit était amarrée une de ces embarcations élégantes que les Anglais appellent *bunder boats*. La barque est assez grande et porte à son arrière une petite cabine tout entourée de fenêtres, où l'on se trouve très confortablement installé à l'abri du soleil et sans rien perdre du spectacle qui vous entoure.

En voyant approcher les voyageurs, les lascars formant l'équipage du boat se levèrent en saluant profondément et poussèrent vivement l'embarcation près des marches de la jetée.

« Est-ce donc là notre bateau ? demanda le docteur.

— Oui, monsieur, répondit Latchmân, c'est le bateau que le seigneur lord a retenu depuis plusieurs jours.

— Eh bien, messieurs, en ce cas embarquons prestement. Quoique je n'aime pas la mer, celle-ci est aujourd'hui si calme, si belle, qu'il me tarde de glisser sur sa surface perfide. »

Barbarous se mit à fredonner :

« Amis, la matinée est belle...

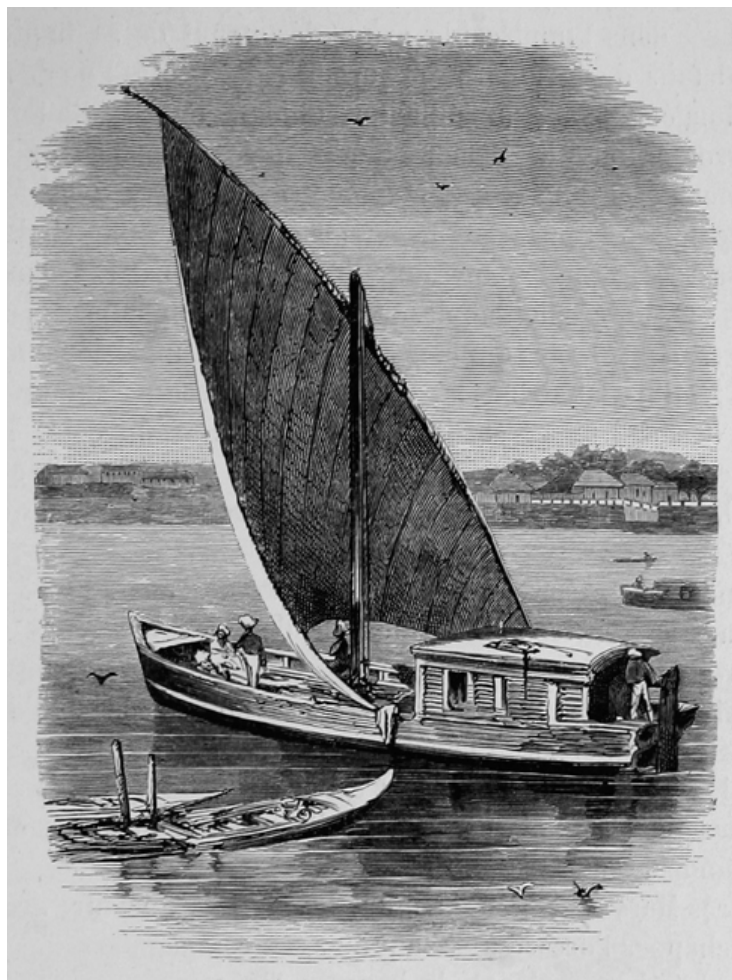
— Ne perdons pas de temps, reprit Holbeck ; toute poésie à part, la traversée doit nous prendre quelques heures et il vaut mieux la faire avant que la réverbération du soleil sur ces eaux tranquilles ne nous rende la promenade désagréable. »

Les voyageurs embarquèrent ; les lascars hissèrent une large voile triangulaire le long du mât unique, et bientôt le boat, poussé par la fraîche brise matinale, s'éloigna rapidement du rivage.

Un léger brouillard flottait au-dessus de la mer, enveloppant de ses molles draperies les énormes paquebots, les gigantesques Indiamen, encore endormis au mouillage, et Bombay, avec sa longue silhouette dentelée de

phares, de clochers, de minarets et de pagodes, semblait sommeiller derrière un fin rideau de mousseline.

Le bunder boat.



Soudain une flèche de feu perça le rempart des Ghâtes et déchira comme par magie le voile léger qui recouvrait la rade et la cité. Le soleil souleva lentement son orbe rougie au-dessus de l'horizon et aussitôt le canon du port salua l'apparition de l'astre céleste. A la cime des mâts et des sémaphores, à la proue de chaque navire, vinrent se balancer cent pavillons éclatants. Une sourde rumeur s'éleva de la ville brusquement tirée de son sommeil.

Maintenant la rade apparaissait dans toute sa grandiose beauté, avec son magnifique bassin d'eau moutonnante, si vaste, que toutes les flottes du monde pourraient s'y donner rendez-vous et que les centaines de navires rangés à proximité des wharves semblaient perdus dans cette immensité.

D'un bond rapide, le superbe Sourya, le divin soleil de l'Inde, s'était élevé dans l'implacable azur, découpant de sa lumière crue tous les détails de ce superbe panorama : d'un côté, l'île de Bombay, plate, allongée, comme un alligator, dont la tête serait formée par le long promontoire de Colaba, tandis que les rochers de Mazagon en dessinent la croupe et que la queue va se perdre dans les infects marais de Salsette ; puis, sur le rivage opposé, les fières silhouettes des îles sacrées, Trombay, pyramide de rochers nus, Éléphanta, dont les flancs sont percés de temples et d'hypogées innombrables, Karanjah, avec ses deux crêtes qui la font ressembler à un chameau bactrien accroupi ; enfin, au delà, les gigantesques gradins superposés qui forment le socle même de la terre indienne. D'un côté, la vie, le mouvement, le bruit, les longues lignes de palais et d'hôtels ; de l'autre, le silence, le calme, l'imposant décor de la nature des tropiques.

Le *bunder boat*, parvenu hors des limites de l'ancrage, se trouvait maintenant au centre de ce panorama dont les voyageurs contemplaient avidement tous les détails.

« Quel magnifique spectacle ! s'écria enfin Holbeck d'une voix émue ; cela seul mériterait le voyage.

— Oui, dit Everest gravement, c'est beau !

— Dites que c'est sublime, s'écria Barbarous ; je n'ai jamais rien vu au monde de plus magnifique.

— Après Marseille, bien entendu, » ajouta le docteur, ne pouvant laisser échapper l'occasion de taquiner son compagnon.

Mais celui-ci se contenta de hausser légèrement les épaules sans répondre à son adversaire. Pourquoi troubler le charme de cette délicieuse matinée par une discussion où il aurait le dessous comme d'habitude ?

« Monsieur Everest, dit-il au jeune Anglais, c'est tout de même une fière chance qui vous a fait me rencontrer. Sans moi vous ne seriez pas ici.

— C'est vrai, dit le jeune homme ; aussi vous en suis-je sincèrement reconnaissant.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, dit Holbeck, et de plus, je ne vois pas que Barbarous ait à être si fier de l'aventure ; si la nature ne lui avait pas octroyé sa toison de carotte, il est probable que vous ne l'auriez pas plus remarqué qu'un autre.

— C'est cela, moque-toi de ma figure maintenant, dit le Marseillais avec bonne humeur ; sache que je suis fier de la barbe rousse que mes ancêtres

m'ont léguée avec leur nom, et que du reste j'ai rencontré bien des gens qui me trouvaient très beau.

— Ah ! vraiment, » dit Everest, qui pensait à tout autre chose. Mais l'interruption flegmatique de l'Anglais était si comique, que ses deux compagnons partirent d'un bruyant éclat de rire.

Barbarous surtout rit de si bon cœur, qu'il faillit en suffoquer : ce qui le fit passer du rouge vif au violet, couleur qui ne consentit à disparaître que lorsque le docteur eut fait absorber au patient une gorgée d'eau-de-vie accompagnée de quelques vigoureuses tapes dans le dos.

Filant sous la brise, le boat approchait rapidement de Karanjah, dont on apercevait maintenant le rivage bordé d'un épais rideau de palmiers. Quelques bordées et on arrivait, quand tout à coup la barque glissa sur le sable avec un bruit sourd et s'arrêta net.

Holbeck sauta hors de la cabine et put bien vite se convaincre que le naufrage était de mince importance, car à travers l'eau limpide et sans profondeur on apercevait la grève douce et unie se prolonger jusqu'à la rive. Du reste l'équipage ne paraissait nullement ému de l'accident.

Un des hommes, le capitaine sans doute, s'avança vers le docteur et lui dit :

« Nous sommes arrivés ; ces messieurs vont pouvoir débarquer. »

Holbeck ne put s'empêcher de faire la grimace ; quant à Barbarous, il laissa échapper une exclamation peu parlementaire, atterré par l'idée d'avoir à mouiller ses magnifiques bottes.

« Eh bien, débarquons, dit Everest, nous en serons quittes pour un bain de pieds.

— De pieds, dit le docteur, c'est bon pour vous qui aurez de l'eau jusqu'à la ceinture ; quant à moi, elle me montera au menton. »

Mais déjà les lascars, après avoir quitté leurs longues robes de guinée rayée, sautaient dans l'eau et tendaient leurs bras aux voyageurs, en disant :

« Allons, messieurs, venez. »

Avant que le docteur pût se rendre compte de ce qui allait se passer, il se sentit enlevé par deux bras vigoureux et se retrouva assis à califourchon sur les épaules d'un des lascars. Il comprit alors l'aimable invitation du capitaine.

Un instant après, Barbarous et Everest se trouvaient aussi confortablement installés, chacun sur son lascar, et la troupe se mit en marche vers le rivage.

Profitant de sa situation, Holbeck avait ouvert son parasol pour se garantir des rayons du soleil, mais cette simple action fit éclater les rires de ses compagnons. De son côté, il ne put retenir son hilarité en voyant la figure grotesque du bon Barbarous, véritable Fra-Diavolo juché sur un singe.

C'est ainsi qu'ils atteignirent sans encombre et à pied sec la grève de sable fin qui bordait la rive. Les cocotiers, pressés sur plusieurs lignes, s'élançaient comme des fusées du bord même de l'eau, étalant dans les airs, à plus de cent pieds de hauteur, leurs gigantesques éventails.

« Eh bien, ami Everest, dit Holbeck, voilà, ce me semble, qui est préférable à notre arrivée de l'autre jour et se rapproche mieux de l'idéal rêvé. Portés par des esclaves de bronze, nous mettons le pied sur le sol enchanteur de la vieille Inde, à l'ombre des palmiers que balance la brise embaumée. »

Il sauta lestement à terre, imité par ses deux compagnons.

Trois hommes enturbannés les attendaient, et, en les voyant, s'inclinèrent respectueusement devant eux.

« Messieurs, dit l'un d'eux, nous avons été prévenus hier de votre arrivée. Selon les instructions de Latchmân, tout a été préparé.

— Quels sont ces nobles inconnus ? demanda Barbarous à voix basse.

— Ces nobles inconnus sont les domestiques que j'ai engagés l'autre jour, dit Holbeck ; je les reconnais malgré leur frimousse noire, qui les fait ressembler les uns aux autres.

— C'est moi qui les ai envoyés ici, dit Everest, avec tout notre camp.

— Notre camp ? dit Barbarous étonné.

— Tenez, » reprit l'Anglais, et, tendant la main, il lui montra à travers les arbres les toits et les murailles de toile de deux belles tentes dressées au centre d'une clairière. Tout autour, des domestiques noirs allaient et venaient affairés. La cuisine, installée au pied d'un arbre, semblait en pleine activité, et la fumée bleuâtre du foyer montait doucement en longues spirales à travers les arbres.

L'admiration de Barbarous ne connut plus de bornes, lorsque en approchant il vit, placée à l'ombre d'un épais manguier, une table élégamment dressée, dont le couvert semblait attendre les nouveaux arrivés.

« C'est tout bonnement superbe, s'écria-t-il.

— Mes compliments, Everest, dit à son tour Holbeck, vous êtes le modèle des intendants et je crois que je ferai bien de vous transmettre mes

pouvoirs de chef de gamelle.

— Nullement, cher ami, dit le jeune lord modestement ; du reste, c'est Latchmân qui a tout ordonné. A lui les compliments.

— Et quelle superbe salle à manger ! reprit le docteur. Notre Jardin des Plantes serait fier de réunir dans ses serres la moitié des végétaux qui nous entourent. »

A ce moment Latchmân, dans la tenue la plus correcte, la serviette sous le bras, s'avança et dit d'un ton sacramentel :

« Le déjeuner de ces messieurs est servi.

— Parfait, dit Holbeck, à table, car cette fine brise m'a singulièrement aiguisé l'appétit.

— C'est un véritable conte de fées, dit Barbarous ; voilà ce que j'appelle voyager. »

Pour son début, le cuisinier engagé par Holbeck avait tenu à se distinguer, et le déjeuner, déclaré excellent en tous points, fut vivement dépêché.

L'appétit satisfait, les voyageurs se dirigèrent vers le village voisin, afin de jeter un coup d'œil sur les indigènes. Barbarous avait pris son fusil.

Ils pénétrèrent dans le bois qui s'étendait épais et touffu le long du rivage. Les arbres géants aux troncs noueux, aux épaisses ramures s'entrecroisaient, reliés entre eux par d'élégantes guirlandes de lianes chargées de fleurs multicolores. Des perroquets criards, des oiseaux aux ailes d'or ou d'émeraude voltigeaient en nombre considérable. Le Marseillais en abattit quelques-uns.

Comme on approchait de la lisière du bois, des cris rauques, gutturaux, s'élevèrent tout à coup. Les chasseurs pressèrent le pas et se trouvèrent bientôt devant un spectacle à la fois étrange et repoussant.

Un buffle gisait mort sur le sol et sa carcasse déchirée disparaissait sous une troupe de vautours affamés qui se disputaient avidement cette proie. Les énormes oiseaux avec leur tête pelée, leur collier de marabouts et leurs gigantesques manteaux noirs, n'étaient pas les seuls convives de ce répugnant festin. Autour d'eux se pressait une nuée de buses, de milans, de gypaètes, qui essayaient d'y prendre part et profitaient de la lourdeur des premiers conquérants pour leur enlever quelques bribes du festin. Enfin, contraste étrange, plusieurs centaines de tourterelles rieuses, à collier doré, formaient un cercle compact autour des carnassiers.

Silencieux, les voyageurs contemplaient ce curieux spectacle, lorsque, avec son impétuosité habituelle, Barbarous vint rompre le charme en tirant deux coups de fusil dans la foule qui grouillait. Aussitôt tourterelles et aigles s'enlevèrent comme une nuée ; seuls les vautours stupides restaient comme pétrifiés par cette agression inattendue ; mais, en voyant apparaître les chasseurs, ils se décidèrent à fuir, et, battant l'air de leurs lourdes ailes, s'enlevèrent lentement en décrivant des cercles immenses. Deux de leurs congénères, victimes de Barbarous, gisaient auprès de la carcasse.

Holbeck, sans attendre le départ des carnassiers, s'était précipité sur le sol, qu'il examinait avec intérêt.

« La présence de ces tourterelles m'avait intrigué, dit-il à ses amis en se relevant, mais tout s'explique à présent. Pendant que les bêtes de proie dévoraient le buffle, les doux oiseaux de Vénus se repaissaient des fourmis qui couvrent le sol, attirées elles-mêmes par la carcasse. C'est la première fois que je rencontre cette fourmi, mais je la reconnais parfaitement : c'est l'atte belliqueuse ou féroce, *l'Atta ferox* de Burke. Long de quelques millimètres, ce modeste insecte est armé de mandibules près desquelles les mâchoires du tigre ne sont qu'un hochet. Je me propose d'étudier spécialement cette curieuse branche de la tribu formiculaire. D'après les travaux de Lubbock, j'ai déjà calculé qu'un de ces insectes peut porter cinquante fois son propre poids à bout de dents. A ce compte-là un tigre porterait un éléphant dans ses mâchoires. La force prodigieuse de l'atte féroce lui donne dans ces pays un rôle tout à fait providentiel, puisqu'elle lui permet de dépecer des cadavres énormes avec une rapidité étonnante. Sans l'aide d'aucun carnassier, une tribu de ces fourmis transformerait en deux jours cette carcasse en un amas d'ossements aussi blancs et aussi nets que l'ivoire.

— J'aperçois là-bas les premières maisons du village, interrompit Barbarous, qui redoutait toujours un peu les leçons sur les fourmis que ne lui épargnait pas son vieil ami.

— Il me semble même, dit Everest, que l'on vient au-devant de nous. »

En effet, continuant leur chemin, ils rencontrèrent bientôt une douzaine d'indigènes demi-nus, qui en les voyant les saluèrent de ce majestueux salut indien qui semble être à la fois une prière et une bénédiction. En tête se tenait un vieillard, qui se présenta comme le *patel* ou maire du village.

Un buffle gisait mort sur le sol.



Everest ne possédait encore que bien imparfaitement la langue hindoustani ; cependant il put comprendre et expliquer à ses amis que le maire offrait aux voyageurs de venir se rafraîchir dans sa demeure.

« Je suis curieux de savoir quel vin ce vieux gorille va nous offrir, dit Barbarous.

— Du vin ? dit Holbeck ; pourquoi ne demandes-tu pas s'il y a un cabaret à Karanjah ?

— Ah ! dit le Marseillais, c'est qu'il m'arriva une fois, sur la côte d'Afrique, une aventure bien étrange, qui m'a rendu méfiant pour ces sortes d'invitations. Un vieux bonhomme nous fit entrer, plusieurs matelots et

moi, dans sa case et nous donna à boire une espèce de liqueur douce et forte à la fois que nous ne trouvions pas mauvaise ; puis, quand nous lui demandâmes le secret de sa recette, il nous apprit que c'était du tafia dans lequel il avait fait infuser des cancrelas. Nous en fûmes tous malades durant deux jours.

— Vous étiez bien difficiles, dit Holbeck ; le cancrelas a peut-être du bon, car je me rappelle à bord de l'*Hougly* avoir vu les chauffeurs cafres les croquer à belles dents. »

On était arrivé devant la maison du maire, modeste cabane de pisé, propre, presque coquette, comme toutes les demeures hindoues, qui se cachait au milieu d'une épaisse touffe de cocotiers.

Sur un signe du vieillard, un jeune garçon demi-nu se précipita vers un cocotier, et, fixant autour de ses reins une ceinture de cuir fort lâche qui se rattachait au tronc, il escalada l'arbre géant avec une rapidité simiesque. Puis, parvenu au sommet, il fit pleuvoir sur le sol une pluie de noix vertes et rebondies.

Saisissant une hachette, le maire enleva d'un seul coup le sommet de l'une des noix et présenta à Holbeck cette coupe naturelle, pleine d'un liquide frais et parfumé.

Ce fut ensuite le tour d'Everest, puis de Barbarous, qui, rassuré cette fois, imita ses amis et avala d'un trait le délicieux breuvage.

Ayant pris congé du maire, les voyageurs continuèrent leur promenade à travers bois et ne regagnèrent leur tente qu'un peu avant le coucher du soleil.

Après le dîner, qui fut le digne pendant du repas du matin, ils allèrent s'étendre sur les fauteuils de bambou que Latchmân avait fait placer au bord de la mer.

John apporta les pipes et le café et bientôt les trois amis furent plongés dans les délices de cette première soirée passée dans la jungle sous le ciel étoilé de l'Inde.

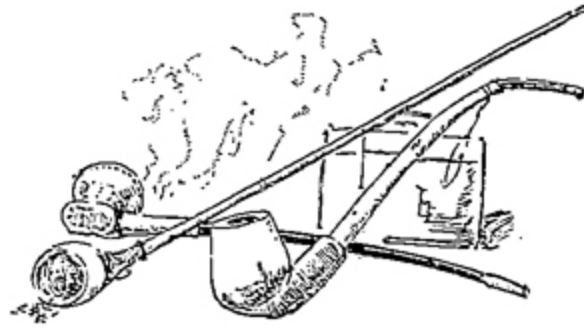
L'air doux et frais, chargé des pénétrants arômes de la forêt, secouait mollement au-dessus de leur tête les cimes des grands palmiers. A leur pied la mer venait battre doucement, de ses lames phosphorescentes, la grève unie comme un tapis. Au loin quelques chacals jetaient leur cri plaintif, empreint d'une si poignante poésie.

« Eh bien, mon cher Everest, dit Holbeck, ne trouvez-vous pas que l'on se sent mieux vivre ici que dans vos salons dorés et que ce rivage désert

vaut bien la terrasse de Tortonì ? »

Mais le jeune lord ne répondit pas.

Le charme mélancolique de cette nuit remplissait son cœur d'une vague tristesse et de nouveau son esprit s'envolait en sombres rêveries vers le mystérieux avenir.



Holbeck fit face à l, ennemi



CHAPITRE XIII — L'ombrelle du docteur

L'île de Karanjah est séparée de la côte par un chenal étroit, peu profond, que les voyageurs, accompagnés de leurs gens et de leurs bagages, franchirent, dès le lendemain de leur arrivée, dans de petites barques indigènes. Au village de Panwell, où ils mirent pour la première fois le pied sur le continent, les attendaient les charrettes à bœufs qui devaient les transporter jusqu'à Pouna. Ces charrettes sont des plus primitives et les bœufs qui les traînent n'avancent qu'avec une lenteur excessive : aussi n'étaient-elles destinées à recevoir que les bagages et les domestiques. Les voyageurs eux-mêmes devaient faire la route à cheval.

Everest, dans ce but, s'était préoccupé de trouver à Bombay trois bons chevaux, vigoureux et dociles. Mais, ayant été informé de ses recherches, le docteur s'était récrié.

« Mon cher Everest, avait-il dit, je n'ai jamais de ma vie enfourché un de ces nobles quadrupèdes, et ce n'est pas à cinquante ans sonnés que je commencerai mon apprentissage d'écuyer.

— Comment comptez-vous voyager alors ? demanda le jeune homme. Les routes que nous suivrons sont tout au plus bonnes pour des charrettes et vous ne pourriez supporter leurs cahots.

— Je voyagerai comme j'ai toujours fait jusqu'ici, répondit Holbeck, tant en Amérique qu'en Afrique, c'est-à-dire à pied.

— Ce n'est pas possible, dit Everest, nous serions réduits à de trop petites étapes. Les villages sont rares dans l'intérieur de l'Inde et à de longues distances les uns des autres.

— Eh bien, en ce cas, répondit le docteur, je vous autorise à m'acheter un âne. Au moins, si je tombe, ce ne sera pas de trop haut. »

Cependant Everest n'avait pu satisfaire le désir du docteur, les ânes du pays n'étant que de pauvres et misérables animaux, et Holbeck avait été obligé d'accepter un terme moyen entre cheval et âne, c'est-à-dire une mule.

Cette mule, il est vrai, était si jolie, si blanche sous son gai caparaçon rouge, elle se laissa si paisiblement enfourcher et partit d'un si agréable petit trot, que le docteur, en sortant de Panwell, se sentit du coup réconcilié avec l'équitation et se mit fièrement en route entre Everest et Barbarous montant chacun un superbe cheval arabe. Le jeune Anglais était, comme tous les gentlemen de son pays, un cavalier consommé, rompu à toutes les péripéties du fox-hunt et du steeple-chase. Quant au Marseillais, il se tenait en selle avec toute la gaucherie d'un marin, ses leçons d'équitation ayant été prises sur les misérables bidets qu'enfourchent avec tant de joie les matelots en bordée à terre.

Selon le plan dressé par le jeune Anglais, les voyageurs se dirigèrent à petites journées vers les Ghâtes.

Cette partie du Konkan est fort pittoresque et mérite bien qu'on la voie plus à l'aise qu'au travers de la vitre d'un wagon de train express. Ce n'est en somme qu'une plage d'une trentaine de lieues, que la mer a laissée au pied des falaises de la chaîne côtière ; mais sur celle plaine d'un sol riche et profond se dressent en blocs isolés les charmantes montagnes de Matheran et de Bahou Malîm, aux flancs abrupts, aux plateaux couverts d'épaisses forêts. Cependant, sauf sur ces plateaux où règne un air sain et vivifiant, le pays est marécageux et insalubre. C'est ce qui explique comment, malgré sa proximité de Bombay, il est resté jusqu'à nos jours abandonné en grande partie aux sauvages et aux bêtes fauves. Les tigres poursuivis par les chasseurs européens y sont devenus rares, mais les léopards, les panthères, sans parler de félins moins respectables, hantent encore les vallées les plus boisées.



Nos voyageurs ne firent pourtant aucune, mauvaise rencontre : ce dont ils furent toutefois quelque peu désappointés.

Barbarous n'avancait dans la jungle que la carabine en arrêt, mais il dut se rabattre, pour exercer ; son adresse, sur les oiseaux, et, comme il était en somme un assez bon tireur, il en fit une assez ample récolte.

Quant à Holbeck, dès les premiers pas, il fut plongé dans le plus parfait enthousiasme. Partout, sur les arbres, sous les feuilles, dans les fissures des rochers, parmi les cailloux ou le sable, s'offraient à lui d'innombrables légions de ses chères fourmis : fourmis rouges, noires, grises, bleues, vertes, bronzées, gigantesques ou minuscules, industrieuses ou rapaces, sauvages ou civilisées. Pendant les halles du jour, il restait des heures entières à contempler les évolutions de ces merveilleux insectes ; il étudiait leurs mœurs, leurs lois ; il fouillait les profondeurs de leurs cités souterraines ; il s'extasiait devant leurs prodigieuses architectures. Le soir, armé de son microscope, à la lueur d'une lampe d'Argand, il disséquait les individus récoltés durant le jour, détaillait leurs organes, classait les types, les variétés. Il lui semblait déjà que le hasard lui avait, fait découvrir le pays par excellence des fourmis, et il ne songeait plus à pousser en avant. Que lui importait l'Inde, ses splendeurs, ses civilisations antiques : c'étaient des fourmis qu'il lui fallait et ce sol humide ou rocheux lui en fournissait à souhait. Il avait supplié ses compagnons de le laisser explorer à fond ce champ d'expérience ; aussi, au lieu d'atteindre les Ghâtes en trois ou quatre jours, une semaine après leur départ de Panwell n'étaient-ils encore qu'à moitié chemin.

Toutefois, si les deux naturalistes trouvaient à déployer leur activité dans ce pays, il n'en était pas de même du pauvre Everest. Après s'être de bonne foi extasié durant un ou deux jours sur les merveilleuses fourmis d'Holbeck, ou les brillants oiseaux de Barbarous, il se sentit de nouveau envahir par l'indomptable ennui. Il n'était pas de ces esprits auxquels suffisaient les sublimes spectacles de la nature vierge. S'il eût osé dire la vérité, il eût avoué qu'un beau parc anglais bien aligné et bien sablé lui paraissait préférable à cette jungle farouche, fouillis de lianes et d'épines, où ne se montrait même pas, derrière les broussailles, la queue d'un misérable tigre.

Le spleen, l'horrible spleen, s'emparait de nouveau de sa proie. Le jeune homme oubliait tous les rêves fiévreux formés à Bombay. Le factura du Maharajah de Mahavellipour lui paraissait une mystification, et il se prenait parfois à penser que ses compagnons s'étaient joués de lui, pour l'entraîner à leur suite dans une promenade sans charme et surtout sans péril.

Un soir, Holbeck, rentrant d'une de ses expéditions entomologiques, trouva Everest étendu sur un fauteuil à la porte de la tente et plongé dans un profond état de torpeur. Effrayé, il courut à lui et lui demanda :

« Êtes-vous malade, mon cher ami ? »

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, répondit le jeune homme, car je pourrais alors espérer être bientôt débarrassé du fardeau qui m'accable et vous délivrer de ma fastidieuse société.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Holbeck avec une indignation bienveillante. Et votre promesse, monsieur Strangeton ?

— Je sens qu'elle est au-dessus de mes forces. Je vous remercie de votre sympathie, mais vos généreuses tentatives seront vaines : le mal qui me dévore est incurable. Abandonnez-moi à mon triste sort.

— Moi, vous abandonner ? s'écria le docteur, jamais ! J'abandonnerais plutôt mes chères fourmis. Il s'agit tout simplement de reprendre notre traitement, et tout d'abord je vous condamne à absorber ce soir, avant de vous coucher, un grog au schiedam bien chaud et peu sucré. Vous savez, c'est mon remède souverain.

— Je vous obéirai, docteur, » dit Everest, qui ne put s'empêcher de sourire.

C'était tout ce que voulait Holbeck pour le moment ; mais quand il fut rentré dans le vaste compartiment de la tente qui constituait sa chambre, et

qu'il eut sorti de ses poches les innombrables boîtes de fer-blanc qui lui servaient à renfermer le fourmis, il se frappa le front en s'écriant :

« Triple bête de savant que je suis ! Comme si je n'aurais pas dû deviner que, pendant que je me plongeais dans mes fourmilières, ce pauvre garçon se rongait d'ennui ! Me voilà bien avancé maintenant. Pour peu que le dégoût du voyage le prenne, c'est un homme perdu. Il faut au plus vite partir d'ici et lâcher de ramener ce pauvre esprit malade vers de plus riantes perspectives. Quelques bonnes secousses lui feront du bien. Si seulement nous étions arrivés chez ce fameux Rajah. Enfin je vais appeler Latchmân à la rescousse. »

Il donna un léger coup sur un timbre placé sur la table. Un instant après le khansamah parut.

« Que monsieur le docteur m'excuse, dit-il, ce n'est pas ma faute si le dîner est en retard. Le cuisinier a dû courir à deux lieues d'ici pour trouver un misérable poulet maigre.

— Il ne s'agit ni de dîner, ni de poulet gras ou maigre, dit le docteur, ce qu'il me faut, c'est un tigre.

— Un tigre ! s'écria Latchmân.

— Oui, un tigre, un beau tigre, et le plus vite possible, pour que je le fasse tuer à mon ami Everest.

— Mais, monsieur... balbutia le domestique.

— Il n'y a pas de monsieur qui tienne, reprit Holbeck, tu m'as dit l'autre jour que tu étais un chikari accompli ; eh bien, un chikari est un homme qui vous procure des tigres. Trouve-moi donc un tigre, ou je te congédie.

— La chose est impossible pour le moment, répondit Latchmân d'un ton suppliant ; mais si monsieur le docteur veut se contenter d'une belle panthère, je peux lui en promettre une dès que nous serons arrivés à Khandallah.

— Eh bien, soit ; pour cette fois je me contenterai d'une panthère, dit Holbeck avec condescendance, mais je veux une vraie panthère, belle et féroce ; pas de chat sauvage surtout.

— Monsieur sera servi à souhait, » dit Latchmân.

Quelques instants après, le docteur, en se mettant à table, dit à ses compagnons :

« Messieurs, j'ai à vous annoncer une nouvelle à laquelle vous serez, j'en suis sûr, sensibles. Vous savez avec quelle ardeur je me suis attaché tous ces jours-ci à poursuivre l'étude des mœurs de l'atte belliqueuse...

— Si nous le savons ? interrompit Barbarous en étouffant un bâillement, tu ne nous parles que de cela.

— Eh bien, reprit Holbeck sans prêter attention à cette interruption peu courtoise, j'ai atteint le résultat poursuivi : l'atte belliqueuse est désormais classée et, rien ne nous retenant plus ici, nous partons demain matin à marche forcée sur Khandallah, qui n'est qu'à cinq lieues d'ici.

— Est-ce qu'on t'y a signalé quelque fourmi extraordinaire ? demanda le Marseillais impitoyable.

— Non, dit le docteur, mais Latchmân a reçu avis qu'une panthère infestait les environs de ce village ; or j'ai pensé qu'il rentrait dans notre rôle de futurs tueurs de tigres de délivrer la terre de ce monstre.

— Bravo ! dit Barbarous, voilà enfin qui est parlé. Une panthère, ce n'est pas une grosse affaire, mais c'est toujours quelque chose.

— Détrompez-vous, dit Everest, que cette nouvelle semblait avoir réveillé. Le léopard ou grande panthère de l'Inde est un animal des plus respectables. Bien des chasseurs le placent au-dessus du tigre, car, tandis que celui-ci fuit lorsqu'il n'est que légèrement blessé, le léopard au contraire n'hésite jamais à charger ses adversaires et les poursuit avec une ténacité et une férocité effrayantes.

— Diable ! dit Holbeck, cela donne à réfléchir. J'espère que vous ne la manquerez ni l'un ni l'autre.

— Oh ! sois tranquille, dit Barbarous, j'ai mon plan. Je laisse d'abord tirer Everest ; puis, si la bête bouge, à mon tour, pan ! pan ! et je te promets qu'elle ne demandera pas son reste. ».

Dès le lendemain matin, au petit jour, le camp fut levé, et, laissant leurs gens les rejoindre a petit train, les cavaliers partirent, guidés par Latchmân.

Deux heures après, ils atteignaient Campouli, modeste village situé à la base même du fameux défilé du Bhôre, une des principales rampes qui conduisent de la plaine côtière au plateau du Dekhan.

Everest fronça le sourcil en entendant tout à coup le sifflet d'une locomotive qui descendait la montagne, remorquant, ou pour mieux dire, retenant un train de voyageurs.

Ne vous inquiétez pas de cette rencontre, dit Holbeck, le chemin de fer n'est pas fait pour des voyageurs comme nous. »

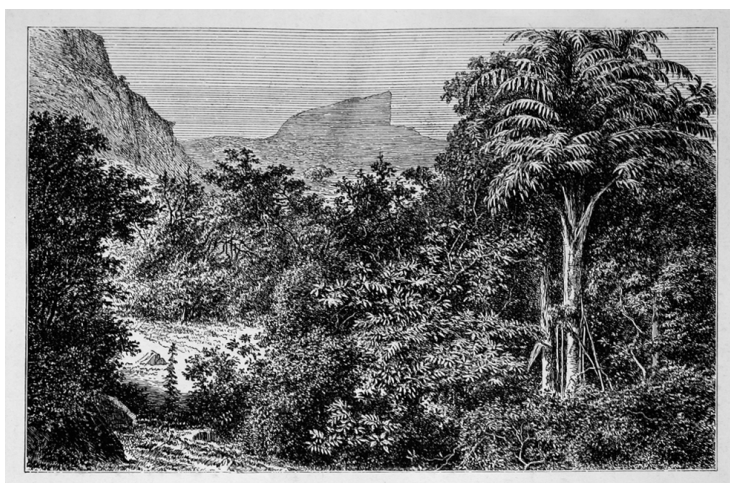
Un instant après, ils commençaient l'ascension de la montagne et gravissaient lentement cette admirable route, qui s'en va serpentant le long des précipices, au milieu d'une nature grandiose, dont les voyageurs du

chemin de fer ne peuvent plus guère apprécier la sublime beauté. A mesure qu'ils s'élevaient, la végétation devenait plus verdoyante, et l'air plus frais remplissait leurs poumons. De minute en minute le panorama changeait, leur arrachant de continuelles exclamations d'enthousiasme. Tantôt leur regard plongeait dans quelque gorge sombre, tout encombrée d'arbres, admirables repaires du tigre où peut-être L'homme n'a jamais pénétré, ou bien ils s'enfonçaient au milieu de rochers nus, abrupts, déchiquetés, au sortir desquels ils voyaient se dérouler à leurs pieds la plaine, semblable à une gigantesque carte, avec ses cours d'eau, ses forêts, ses villages dessinés nettement, et tout au loin la grande ligne miroitante de l'océan Indien qu'indentait la douce silhouette du petit archipel de Bombay.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsqu'ils atteignirent le bungalow ou maison des voyageurs de Khandallah. Leurs gens et leurs tentes n'étant pas arrivés, ils furent fort heureux de trouver cette maison hospitalière.

Ce bungalow est un des seuls qui aient survécu à l'établissement du chemin de fer dans le Bhôre Ghât, et il le doit à son admirable position. Assis sur le bord extrême du plateau, il domine un ravin profond, dont les précipices à pic se perdent dans d'épaisses forêts ; sur l'un des côtés se dresse une haute montagne, qui rappelle vaguement par sa forme étrange le profil du duc de Wellington, ce qui lui a valu le titre de *Nez du Duc*, et, de l'autre, une magnifique cascade saute d'une hauteur de deux cents mètres dans la vallée.

Le Nez du Duc et le Bhôre Ghât



Aussi, après le déjeuner très confortable que leur avait servi le cuisinier du bungalow, les trois voyageurs se rendirent au bord du précipice pour

admirer le panorama annoncé.

L'atmosphère était d'une telle limpidité, qu'on apercevait les villages et les arbres de la plaine avec une étonnante netteté. Des aigles et des gypaètes en chasse planaient à une grande hauteur au-dessus de la vallée, et la courbe immense de leur vol les conduisait parfois jusqu'au pied de la roche où les voyageurs s'étaient assis. Cette vue inspira aussitôt à Everest et à Barbarous l'idée de tirer sur les aigles dans une position qui est rarement offerte au chasseur, c'est-à-dire de haut en bas. Le premier gypaète qui arriva à portée reçut une balle du jeune lord et s'en alla tourbillonner au fond de l'abîme.

Au bruit de la détonation, cent fois répétée par l'écho, quelques buffles, qui paissaient tout auprès sur le plateau, levèrent la tête d'un air inquiet. L'un d'eux, le chef du troupeau sans doute, fit quelques pas en avant, renifla bruyamment et sonda l'horizon de ses gros yeux myopes. Soudain il aperçut, se détachant sur le ciel, le blanc pavillon de l'ombrelle d'Holbeck, qui, debout à la pointe du rocher, admirait le paysage. Du coup, le buffle crut avoir découvert son ennemi, et, les cornes baissées, il se lança d'un trot pesant dans cette direction.

Lorsque Holbeck, averti par les cris de ses compagnons, se retourna, l'animal n'était plus qu'à quelques pas de lui. Le brave docteur se sentit perdu ; toute fuite paraissait impossible : d'un côté, l'épouvantable précipice ; de l'autre, les formidables cornes du buffle. Sans hésiter, il fit face à l'ennemi et lui présenta comme un bouclier son blanc parasol. Le buffle se rua dessus et un cri d'épouvante s'échappa des lèvres d'Everest et de Barbarous accourant au secours de leur ami. Assaillant et assailli avaient franchi la crête du précipice... mais, tandis que le buffle allait s'écraser dans l'abîme, et que le parasol s'envolait en tournoyant dans les airs, le docteur était resté accroché aux herbes garnissant la crête du rocher.



Avant que ses amis l'eussent rejoint, Holbeck était déjà debout et leur criait :

« Ce n'est rien, mais je l'ai échappé belle et j'ai perdu mon parasol ! »

Et, d'un regard mélancolique, il suivait son ombrelle, qui, semblable à un parachute poussé par le vent, s'en allait majestueusement vers la mer.



Latchmân rencontra un pâtre des environs.



CHAPITRE XIV — Le tueur de panthères.

En rentrant au bungalow, les voyageurs y retrouvèrent leurs gens qui venaient d'arriver et qui s'occupaient à dresser les lentes dans le voisinage. Le docteur s'empressa d'inspecter les bagages et fut tout heureux d'y trouver un fort parapluie de toile bleue, qui lui permit de remplacer sa chère ombrelle si malencontreusement livrée aux caprices du vent.

Depuis son arrivée à Khandallah, Latchmân n'était pas resté inactif. Piqué au vif par les observations du docteur, il s'était aussitôt mis en campagne et avait couru au village pour recueillir des renseignements.

Le hasard le servit à point en lui faisant rencontrer un pâtre des environs, auquel, la veille précisément, une panthère avait enlevé une chèvre.

« Es-tu sûr au moins que ce soit une panthère ? lui demanda Latchmân. Il ne manque pas dans la montagne de lynx et de hyènes qui seraient tout aussi capables d'avoir commis le méfait.

— Ah ! seigneur khansamah, dit le pâtre, je connais trop bien la maudite bête pour pouvoir me tromper. C'est une belle et forte panthère et je l'ai vue plus d'une fois comme je vous vois là. En trois mois elle m'a déjà enlevé six de mes plus belles chèvres et mon seul bouc. J'ai beau veiller, elle est plus rusée que moi, et, si quelque âme charitable ne vient à mon secours, mon troupeau tout entier y passera.

— Et pourrais-tu me dire où se tient d'habitude ton terrible ennemi ? demanda Latchmân.

— Le jour, la bête reste tapie dans la gorge qui avoisine le village de Baïli ; la nuit, elle rôde aux alentours, enlevant les chiens et les chèvres, quelquefois un veau isolé. Ce matin, quand je me suis aperçu de la disparition de ma chèvre, j'ai suivi ses traces, et, au plus épais de la jungle, j'ai retrouvé la carcasse à moitié dévorée. S'il vous plaît de tenter de tuer le maudit animal, je vous indiquerai un affût commode près du lieu où gît ce qui reste de ma pauvre chèvre, car, selon son habitude, la panthère reviendra cette nuit pour achever son festin.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Latchmân, je n'ai point le droit de chasser moi-même ; mais, si tu t'arranges de façon à montrer la panthère à mes maîtres, tu seras doublement récompensé, car ils te débarrasseront certainement de ton ennemi et, de plus, ce sont de riches et généreux Sahibs, ils te donneront sans doute de quoi racheter les chèvres que la panthère t'a enlevées.

— Amenez vos maîtres ce soir même au village de Baïli, à une côss⁴ d'ici, dit le pâtre, je les attendrai et je vous promets de leur faire tirer la panthère. D'ici là, j'organiserai avec mes amis un affût convenable. »

Latchmân rentra au camp, enchanté de ces renseignements, et il courut aussitôt trouver le docteur.

« Monsieur, lui dit-il, j'ai trouvé votre affaire.

— Que veux-tu dire ? demanda Holbeck étonné de cet empressement.

— J'ai trouvé la panthère que Monsieur m'a commandée, reprit le khansamah.

— Ah vraiment ! Comment, comme cela, tout de suite ?

— Oui, monsieur, et je puis vous affirmer que Monsieur n'aura jamais vu une panthère plus belle et plus terrible.

— Enchanté de l'apprendre, mon garçon, dit Holbeck ; c'est vraiment affaire à toi pour trouver ainsi, séance tenante, la panthère demandée. Et quand nous sers-tu ce plat de ta façon ?

— Ce soir même, si Monsieur l'ordonne. »

Dès que la nouvelle fut communiquée par Holbeck à ses compagnons, elle excita chez eux le plus vif enthousiasme.

« Alors Latchmân nous a trouvé une panthère ? dit Everest. Je vous avoue que je ne croyais pas à sa promesse. Et quand devons-nous nous mettre en chasse ?

— Latchmân vous renseignera lui-même sur ce point, dit Holbeck. A mon avis le mieux sera de nous mettre en route après le dîner.

— Nous ? dit Barbarous d'un ton surpris. Tu n'as pas, je pense, l'intention de nous accompagner ?

— Pourquoi pas ? reprit le docteur en redressant la tête. Tout au contraire, j'ai le plus vif désir d'assister à une chasse, aussi intéressante, et je compte bien ne pas vous laisser partir seuls.

— Mais, mon cher docteur, ne m'avez-vous pas dit que votre myopie vous empêchait de tirer un coup de fusil ? dit Everest avec sollicitude.

— Aussi vais-je avec vous en spectateur et non en acteur.

— Vous n'ignorez pas les dangers imprévus qui entourent de pareilles expéditions ? reprit le jeune homme.

— Les dangers seront les mêmes pour vous que pour moi, dit le docteur. Ma présence vous obligera seulement à un peu plus de prudence, puisque vous aurez à me protéger ; pour plus de précaution, je passerai à ma ceinture un des revolvers de Barbarous. »

La chose une fois décidée, les chasseurs se mirent à préparer leurs armes et leurs munitions. Latchmân, qui avait souvent assisté à de semblables expéditions, donna d'utiles renseignements. Comme on devait tirer du haut d'un affût, il fut décidé que les chasseurs emporteraient chacun deux carabines, que l'on tiendrait toutes chargées pour le cas de besoin.

Après leur dîner, les trois amis montèrent à cheval et, guidés par Latchmân, gagnèrent le village de Baïli en une demi-heure de trot.

Le pâtre les attendait sur la route. Tous les habitants du village s'étaient joints à lui pour souhaiter la bienvenue aux Sahibs qui venaient les débarrasser d'un dangereux voisin.

Quand le docteur mit pied à terre, vingt paysans l'entourèrent, se prosternant devant lui, lui prenant les genoux dans leurs mains, et exécutant en un mot toutes les cérémonies d'usage pour attirer sur eux la protection d'un si puissant personnage. Chacun racontait les déprédations dont il avait été victime de la part de la panthère et se déclarait, par le fait du maudit animal, réduit à la dernière misère.

« Au train dont vont les choses, dit Holbeck, à qui Latchmân traduisait ces supplications, je vois que, non contents de leur tuer leur panthère, il nous faudra payer à chacun de ces braves gens un troupeau de chèvres. Pour un peu ils nous considéreraient comme moralement responsables des dégâts que leur a fait subir notre panthère.

— Les nègres sont toujours des mendiants, dit Barbarous, du plus grand ; au plus petit. J'ai connu au Gabon un roi qui, chaque fois qu'il me rencontrait, me demandait deux sous pour acheter du tabac.

— Ces gens sont misérables, » se contenta de dire Everest.

Les chasseurs laissèrent leurs chevaux à la garde des paysans et se mirent en route dans le plus grand silence, guidés par le pâtre et deux autres indigènes. A peu de distance du village, ils entrèrent dans la forêt, qui se composait d'arbres chétifs et clairsemés, dispersés sur les deux pentes d'un étroit ravin.

Bientôt le pâtre s'arrêta et fit signe qu'on était arrivé. Latchmân s'était muni d'une lanterne et à sa tremblante clarté les chasseurs purent se rendre compte du théâtre de leurs futurs exploits.

Ce qui restait de la carcasse de la chèvre à demi dévorée gisait dans une petite clairière en partie couverte de broussailles. A vingt pas de là, sur un arbre, avait été établi l'affût. Celui-ci était tout à fait conforme aux habitudes cynégétiques de l'Inde. Il se composait d'un *tcharpaï*⁵, sorte de lit ou de divan de bois dont la couche est formée d'un réseau de cordes. Ce *tcharpaï* avait été solidement attaché lui-même à la fourche de l'arbre, et constituait ainsi une étroite plateforme, sur laquelle trois personnes pouvaient prendre place, d'une façon du reste parfaitement incommode.

« Diantre ! dit Barbarous en examinant l'affût du pied de l'arbre, il me semble que la tribune n'a pas le nombre de places voulues. Nous allons être assez mal là-haut.

— Nous nous serrerons, dit philosophiquement Everest.

— Il me semble, fit observer Holbeck, que nous serions presque aussi bien au pied de l'arbre. Si je ne me trompe, l'affût n'est pas à plus de quatre mètres du sol et ce doit être un jeu pour la panthère de bondir jusque-là.

— Si vous restiez en bas, fit observer Latchmân, la panthère vous découvrirait immédiatement, car elle sonde toujours les broussailles avant de s'y engager et voit presque aussi bien la nuit que le jour. D'autre part, comme elle fait des bonds de dix mètres, pour être tout à fait à l'abri, il faudrait vous placer tout au sommet de l'arbre et vous ne pourriez tirer que difficilement. Voici, messieurs, ce que je vous recommande : d'abord c'est, une fois en place, de rester absolument immobiles et de toujours regarder dans la direction de l'appât ; quand la panthère arrivera, ne tirez que lorsque vous serez sûrs de la bien tenir en joue et encore une fois évitez d'attirer son

attention avant que vos balles l'aient frappée ; tirez l'un après l'autre, mais rapidement, pour ne pas lui donner le temps de s'élancer. »

Cela expliqué, Latchmân invita les chasseurs à grimper dans l'arbre : ce qu'ils firent non sans peine ; puis il se retira avec les paysans.

« Nous allons nous poster hors du bois, dit-il, et nous reviendrons près de vous aux premiers coups de feu. »

On entendit les Indiens s'éloigner avec précaution, puis le silence s'établit ; les chasseurs étaient seuls, au milieu d'une obscurité profonde, car Latchmân avait eu soin d'emporter la lanterne. Ils s'installèrent aussi commodément que possible : Everest et Barbarous assis sur le côté de l'affût faisant face à l'ennemi, Holbeck, derrière eux, les carabines armées à portée de la main.

« Dire que je suis bien, observa le docteur, serait un paradoxe ; ce qui me console, c'est qu'il est impossible d'être mieux.

— Quant à moi, murmura Barbarous, je me fais l'effet de l'ours Martin, attendant sur sa branche que les badauds lui jettent une brioche dans le bec.
»

Everest ne disait rien : pour la première fois, depuis son départ de Bombay, il se sentait complètement heureux. Enfin il allait donc affronter ces mystérieuses terreurs de la jungle qui font trembler les âmes les plus fermes ; il allait goûter ces poignantes jouissances qui enivrent à tel point ceux qui s'y sont une fois adonnés, qu'ils ne peuvent plus s'en passer.

Une seule chose l'étonnait un peu et gênait son émotion : c'était le calme et le sang-froid du docteur, la bonhomie railleuse de Barbarous. Vraiment ces modestes naturalistes lui paraissaient des hommes extraordinaires.

« N'importe, dit Holbeck, ce coquin de Latchmân a une façon de vous donner des conseils qui vous fait passer des frissons dans le dos.

— C'est-à-dire, s'écria Barbarous, que pour un peu il nous aurait demandé notre testament. »

Le Marseillais accompagna cette facétie d'un tel éclat de rire que la forêt en résonna jusque dans ses profondeurs.

« De grâce, mon ami, dit Everest, si vous ne tenez pas à empêcher la panthère d'approcher, rappelez-vous aussi combien Latchmân nous a recommandé le silence.

— Vous avez raison, dit Barbarous ; entendu, motus, je fais le mort.. »

C'était une nuit profonde, noire, sans lune, mais d'une limpidité parfaite. Le scintillement des étoiles envoyait jusque dans la profondeur du bois sa

lueur délicate, parfaitement perceptible. Sous ces latitudes, l'obscurité de la nuit n'est en effet jamais complète tant que le ciel est découvert.

Les chasseurs, habitués maintenant aux ténèbres, restaient silencieux sur leur incommode observatoire. Rien ne troublait plus le calme de la forêt. Ce n'est que le soir, après le coucher du soleil, ou le matin, aux premières lueurs de l'aube, que les fauves ou les bêtes féroces font entendre leur voix ; mais tous se taisent durant la nuit, car le carnivore cherche à dissimuler son approche au faible qui tremble.

Les heures s'écoulaient les unes après les autres. Déjà à l'est une lueur imperceptible annonçait l'approche de l'aube, et les chasseurs attendaient toujours ; rien n'avait bougé dans le bois.

Holbeck se hasarda à dire à voix basse :

« Je ne sais ce qu'il vous en semble, mais nous eussions aussi bien fait de passer cette nuit dans notre lit. Pour ma part, je tombe de sommeil et j'ai déjà failli deux ou trois fois dégringoler de mon perchoir.

— Moi, murmura Barbarous, je sens que dans un instant je vais ronfler si l'on ne me permet pas d'allumer une pipe.

— Faites, » dit Everest ; qui ne put réprimer un léger mouvement d'impatience.

Le Marseillais ne se fit pas prier ; il tira sa pipe, la bourra, alluma avec précaution une allumette et se mit à fumer avec délices. Puis le silence régna de nouveau ; l'obscurité envahit l'affût, seul le fourneau de la pipe lançait de temps à autre une étincelle dans la nuit.

L'impatience gagnait à son tour l'impassible Everest, lorsque tout à coup il lui sembla entendre un imperceptible mouvement de l'autre côté de la clairière. Son cœur cessa de battre et il serra sa carabine d'une main un peu plus ferme. Mais sans doute il s'était trompé, car de nouveau la jungle redevint silencieuse.

Au même moment pourtant Barbarous lui toucha doucement le bras, comme pour attirer son attention, et le jeune homme, tournant la tête, aperçut distinctement deux yeux flamboyer au milieu des sombres masses des broussailles.

Chose étrange, surprenante, et qui l'eût épouvanté s'il eût été capable de frayeur, il sembla à Everest que ces yeux aux reflets phosphorescents étaient fixés sur les siens. C'était là sans doute quelque effet d'optique, dû à l'isolement des deux points lumineux dans un fond de ténèbres complètes. N'importe, le jeune lord comprit l'étrange puissance du regard de ces

terribles félins, qui dans la nuit fascinent la victime, la glacent d'épouvante et lui enlèvent l'idée même de la fuite.

Cependant cette impression avait aussi frappé Barbarous, et, s'il n'était pas un chasseur de panthères expérimenté, il était toutefois un vieux coureur des bois.

« La bête nous regarde, murmura-t-il à l'oreille d'Everest, si bas que celui-ci l'entendit à peine.

— C'est impossible qu'elle nous ait aperçus, » répondit l'Anglais sur le même ton.

Le Marseillais étouffa un juron :

« La brute aura vu briller le fourneau de ma pipe, murmura-t-il. Triple imbécile que je suis ! »

Et il fit disparaître la pipe tout allumée dans une poche de sa veste ; mais il était trop tard.

Les deux yeux avançaient lentement, mais d'une façon évidente ; ils avaient atteint le centre de la clairière et, dédaignant la carcasse de la chèvre, ils restaient toujours fixés sur l'affût.

Holbeck, à genou sur le tcharpaï, regardait par-dessus la tête de ses compagnons ; lui aussi voyait la panthère avancer vers eux, et il ne pouvait comprendre pourquoi Everest et Barbarous ne tiraient pas. Il n'osait leur parler, les troubler, car il les voyait braquer leurs fusils dans la direction de l'animal. Seulement celui-ci s'était un moment dérobé ; il avait baissé la tête ou disparu dans la broussaille, et les chasseurs cherchaient en vain ses prunelles phosphorescentes.

Tout à coup le docteur revit flamboyer les yeux du félin, mais cette fois parmi les arbres situés à la gauche de celui qui portait le tcharpaï ; il était évident que la panthère les avait découverts et attaquait l'affût par le flanc, c'est-à-dire par le point faible, car elle n'était ainsi exposée qu'au feu d'un seul chasseur, Everest, posté sur ce point.

Il sembla à Holbeck que l'animal se préparait à bondir et, oubliant toute prudence, il cria de toute sa force :

« A vous, Everest, sur votre gauche ! » :

Prompt comme l'éclair, le jeune Anglais avait fait volte-face. Visant lentement entre les deux points de feu, il lâcha son coup de fusil.

Un formidable rugissement répondit et ; à la faible clarté de l'aube envahissant le bois, Everest vit la panthère se l'amasser un instant sur elle-même, puis, se détendant, comme un ressort, bondir dans la direction de

l'affût. Le jeune lord saisit la seconde carabine placée à portée de sa main et tira trop précipitamment sans doute, car sa seconde balle resta sans effet.

La panthère lancée atteignit l'affût, sur le bord duquel elle vint s'abattre ; ses griffes s'enfoncèrent profondément dans le tcharpaï, qui trembla dans toute sa membrure.

Il y eut alors sur cette étroite plate-forme un instant de confusion indescriptible : Everest, réduit à l'impuissance, frappait de la crosse de son fusil la gueule de l'animal, tandis qu'Holbeck, dans son émotion, cherchait son revolver, qui avait glissé de sa ceinture. Quant à Barbarous, il avait réussi à se dresser sur le tcharpaï, et de là il avait tiré presque à bout portant ses deux coups de fusil ; dans la direction de la panthère. Mais sa main était-elle mal assurée ou l'obscurité avait-elle trompé la justesse de son coup d'œil, ses deux balles ne produisirent aucun effet.

La panthère ne lâchait pas prise ; bien plus, malgré les efforts d'Everest, elle gagnait du terrain ; le tcharpaï, ébranlé par ses secousses, vacillait et semblait sur le point de se détacher.

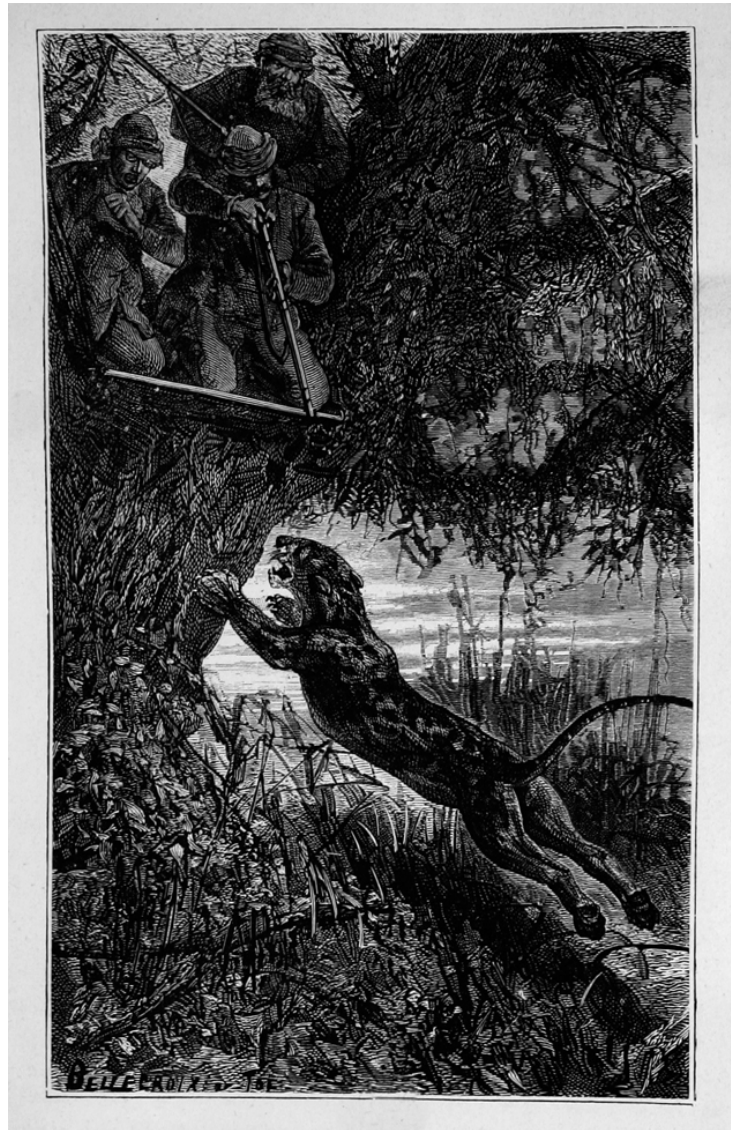
Soudain Holbeck poussa un cri de joie ; sa main venait de rencontrer le revolver, accroché dans les mailles du filet. Saisir l'arme et en lâcher les six coups-dans la gueule du monstre ne fut que l'affaire de quelques secondes.

L'effet fut foudroyant et aussi quelque peu inattendu ; car, tandis que la panthère lâchant prise roulait à terre, le tcharpaï brusquement rendu à lui-même basculait, rompait ses liens et entraînait dans sa chute les trois héroïques chasseurs.

Un peu confusionnés de cette brusque descente et fort émus de ces incidents qui n'avaient duré en somme que quelques instants, ceux-ci se relevaient péniblement, lorsque Latchmân et les paysans apparurent armés de torches. Entendant les coups de feu répétés, ils accouraient pour assister à la fin du drame.

La panthère gisait sur le sol, le crâne pulvérisé par les balles du revolver d'Holbeck. En l'examinant, on reconnut que le premier coup de feu d'Everest lui avait brisé une patte de derrière et l'avait ainsi empêchée de bondir jusque sur le tcharpaï.

La panthère lancée attingit l'affût.



Mon cher Everest, vous le voyez, dit Holbeck, c'est à votre balle que revient l'honneur de la victoire.

— Pas du tout, dit le jeune homme, c'est votre revolver qui a eu raison de la bête, et je crois bien que sans vous...

— Ne discutons pas là-dessus, dit le docteur ; j'admets que cette panthère est à moi. Il vous reste donc à prendre une revanche.

— Certes, dit Everest, et je compte l'avoir prochainement.

— Avouez que le sort m'a mal servi, dit Barbarous, et que j'ai, moi aussi, droit à quelque compensation. En attendant, voilà Holbeck classé parmi les plus grands chasseurs des temps modernes. »

L'aube blanchissait la campagne quand les chasseurs sortirent de la forêt, suivis des paysans portant la panthère en triomphe sur le malencontreux tcharpaï.

Le pâtre avait couru annoncer la nouvelle au village ; aussi à son arrivée le docteur fut salué par la population criant et chantant ses louanges.

Barbarous, enthousiasmé par cette réception, joignit sa voix aux acclamations populaires en s'écriant :

« Gloire à l'invincible Holbeck, le tueur de panthères ! »



Le tigre fit un bond formidable.



CHAPITRE XV — La revanche d'Everest.

Everest ne fut pas long à prendre sa revanche.

Deux jours plus tard, pendant que les voyageurs visitaient les magnifiques temples souterrains de Karli, creusés dans la montagne à quelques lieues de Khandallah, des paysans tout effarés vinrent les avertir qu'un tigre rôdait dans une gorge voisine. Un enfant qui gardait des chèvres avait vu le redoutable félin se tapir parmi des rochers, sans doute pour y passer la journée. Si les chasseurs voulaient profiter de l'occasion, ils n'avaient qu'à se hâter, car aux approches de la nuit l'animal, qui ne faisait sans doute que traverser le pays, quitterait son gîte.

Aidé de Latchmân, Everest prit immédiatement ses dispositions. On réunit dans le village quelques hommes de bonne volonté, pour servir de rabatteurs, et l'on se mit en route.

Vu la circonstance présente, on ne pouvait penser à dresser un affût ; il fallait marcher au tigre et le combattre face à face.

Holbeck comprit que cette fois il ne pouvait contraindre Everest à l'emmener ; non seulement il eût risqué inutilement sa vie, mais il eût pu compromettre le sort de ses compagnons. Aussi se borna-t-il à prendre le jeune Anglais à part et il lui dit d'une voix émue :

« Mon cher enfant, je vous en prie, soyez prudent et pensez à votre vieil ami. Si un accident vous arrivait, cela me causerait une véritable douleur. »

Everest ne répondit rien, mais sa longue et cordiale poignée de main équivalait à une réponse. Puis, prenant sa carabine, il courut lestement rejoindre Barbarous, qui s'éloignait déjà avec les rabatteurs.

Au bout d'une heure de marche, ils atteignirent le pied de la montagne.

C'était une rangée de hauteurs, aux croupes arrondies, s'avancant mollement dans la plaine ; les pluies séculaires en avaient lavé tout l'humus, et le roc nu, grillé par un implacable soleil, n'offrait que de rares massifs de cactus-cierges, implantés au hasard du courant des crevasses. Cependant une étroite vallée, une gorge plutôt, ce que les Indiens appellent une *nullah*, entaillait la chaîne et faisait au milieu de ce paysage plutonique une coulée noire, toute pleine de verdure et de rochers entassés, au milieu desquels roulait à la saison pluvieuse un torrent furieux.

« C'est là qu'est le seigneur tigre, » dit l'enfant, qui marchait en tête, en montrant de la main l'ouverture du ravin.

Aussitôt Latchmân, qui était décidément un chikari expérimenté, donna ses ordres aux rabatteurs. Ceux-ci, armés de leurs longs bambous ferrés, se divisèrent en deux troupes, de façon à cerner la nullah, et ils se mirent à escalader les revers de la montagne dominant la gorge. Ils s'avançaient avec prudence, à demi courbés sur le sol, se dissimulant le mieux possible derrière les blocs de rochers ou les touffes de cactus.

Lorsque le dernier eut disparu, Latchmân dit aux deux chasseurs :

« Il s'agit maintenant de vous poster convenablement. Les rabatteurs vont remonter jusqu'à la tête de la nullah ; puis, quand les deux troupes se seront rejointes, ils feront volte-face et reviendront vers nous en battant cette fois la coulée aussi bien que les revers. Si ce que l'enfant m'a dit est exact, le tigre, effrayé par le bruit, lâchera de gagner le lit du torrent, qui s'en va serpentant dans la plaine, et pour cela il faut de toute nécessité qu'il débouche parmi ces blocs de rochers que vous voyez là. Que M. Barbarous et vous se niellent chacun d'un côté de l'entrée ; le tigre ne pourra vous approcher sans se découvrir et...



— C'est bien, dit Everest.

— J'ai compris, » dit Barbarous.

Avançant avec précaution, ils atteignirent quelques blocs énormes de rochers que la violence des eaux avait poussés jusqu'à l'entrée de la gorge et qui, amoncelés de chaque côté en un pittoresque chaos, ne laissaient entre eux qu'un passage unique d'une dizaine de mètres de largeur.

Les deux chasseurs se placèrent dans le passage même, chacun d'un côté, le dos appuyé au rocher. Latchmân resta près d'Everest, tandis que l'enfant se cachait près de là, parmi les pierres.

Tout à coup, du fond de la gorge, s'éleva une longue clameur, répétée cent fois par l'écho. C'étaient les rabatteurs qui, ayant opéré leur jonction, descendaient dans le ravin et cherchaient par leurs cris à faire lever le tigre. De l'endroit où ils étaient postés, les chasseurs entendaient les Indiens frapper à tour de bras, de leurs bâtons ferrés, les rochers et les broussailles, puis redoubler leurs clameurs.

Cependant rien ne bougeait dans le ravin.

« C'est sûrement un vieux tigre, murmura Latchmân à l'oreille d'Everest ; un jeune animal, aux premiers cris, se serait sauvé en bondissant jusqu'ici, tandis que le vieux se méfie ; s'il a déjà été chassé, il pourrait tenter de forcer la ligne des rabatteurs et nous échapperait. Attention cependant. »

Le fusil à la cuisse, les deux chasseurs attendaient. Le bruit des rabatteurs approchait. Les hommes ne devaient plus être qu'à une centaine de mètres de l'entrée.

Subitement, au fond du couloir de rochers, le tigre apparut. Il s'avancait lentement, un peu affaissé, la tête et la queue basses, de l'air d'un animal

plutôt ennuyé de tout ce tapage qu'inquiété par un danger imminent. Sur ce fond de pierres grises, sa fourrure orangée, zébrée de raies noires et blanches, s'enlevait avec un éclat surprenant.

Everest avait lancé un coup d'œil à Barbarous pour l'avertir qu'il allait tirer. Lentement, avec précision, il porta sa carabine à l'épaule et mit en joue.

A ce mouvement, le soleil frappa le canon luisant de l'arme et en fit jaillir un éclair. Le tigre averti leva la tête ; il aperçut ses ennemis et se redressa brusquement, écartant ses lèvres dans un rictus sinistre, qui montrait sa gueule rouge et ses crocs formidables.

Everest pressa la détente ; le coup partit, remplissant le couloir de sa détonation et malheureusement aussi de sa fumée. Ce ne fut qu'un instant ; mais, lorsque le léger nuage se dissipa et que l'Anglais s'élança en avant suivi de Barbarous, le tigre avait disparu, l'étroit passage était vide.

Au même moment les cris redoublés des rabatteurs avertissaient les chasseurs que l'animal avait forcé leur ligne.

« Un si beau tigre ! s'écria le Marseillais avec dépit.

— Il est impossible que je l'aie manqué, dit Everest désespéré, je le tenais si bien au bout de mon fusil, et je vous promets que ma main ne tremblait pas.

— Possible, dit Barbarous, mais la main a beau être ferme, le cœur saute toujours un peu dans ces moments-là, et il faut si peu de chose pour faire dévier une balle. »

Latchmân avait couru au fond du couloir pour examiner la place, et il se mit à crier :

« Approchez, messieurs, venez voir, le tigre en tient. Il ne peut nous échapper. »

A ce moment les rabatteurs arrivaient. Ils furent unanimes à déclarer que le tigre était grièvement blessé, et qu'à la façon dont il bondissait en revenant sur leur ligne, il n'avait pas dû aller bien loin.

« Seulement, dit un des hommes, c'est un vieux et je crois qu'il ne sera pas commode à approcher. Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de le laisser mourir tranquille.

— Abandonner un tigre blessé, s'écria Everest avec indignation, ce serait une honte. Si vous ne voulez pas nous suivre, nous irons seuls. »

Les rabatteurs, qui comptaient être grassement payés, protestèrent de leur dévouement et l'on se remit en marche.

« La partie devient sérieuse, dit Latchmân, car, si un tigre bat en retraite en se sentant blessé, il ne recule jamais deux fois. Tapi dans la broussaille, il nous laissera arriver à bout portant et à la première menace sautera sur nous. C'est à ce moment que les pauvres rabatteurs sont si souvent écharpés.

— Je veillerai à ce qu'il ne leur arrive rien, » dit Everest.

Les fusils avaient été rechargés et les Indiens entourant les chasseurs remontaient le ravin. Armés de leurs longs bâtons, ils sondaient chaque buisson, accompagnant cette opération de cris et d'invectives à l'adresse du tigre.

« Allons, sors ! criaient-ils, ne vois-tu pas que les enfants se rient de toi ! Si la femme était là, elle te renierait ! Voyons, petit oncle, sois gentil ! Les seigneurs d'Europe feront un tapis de ta peau et tes griffes seront pendues comme amulettes au cou de leurs épouses ! Tu es un lâche ! »

Mais ni menaces, ni flatteries ne décidaient le tigre à se montrer.

Tout à coup le jeune pâtre qui suivait s'écria : Le voilà ! » Et il se sauva en courant.

La panique est contagieuse : en un clin d'œil les rabatteurs avaient disparu, sautant comme des chèvres parmi les ronces et les pierres. Latchmân lui-même avait lâché pied.

Cependant les chasseurs restés seuls continuaient à ne rien voir.

« L'enfant a de bons yeux, dit Barbarous ; sûrement le tigre n'est pas loin ; il s'agit de le faire sortir. Il n'y a qu'un moyen pour cela, c'est de lui envoyer quelques pierres sur le nez. »

S'écartant un peu d'Everest, il se mit à ramasser des cailloux roulés par le torrent et à les lancer à toute volée dans les buissons. Un moment, pendant qu'il se baissait, son pied roula sur un galet et il s'étala de tout son long sur le sol. Everest faisait déjà un geste pour aller à son aide, quand il fut presque glacé d'effroi en apercevant le tigre, qui, caché sous la broussaille, rampait vers Barbarous, dont il n'était déjà plus qu'à quelques mètres.

Cette fois il fallait vaincre. En un clin d'œil il ajusta, tira... le tigre rugissant fit un bond formidable et vint rouler à côté du Marseillais, qui se relevait péniblement.

« Dites donc, l'ami, s'écria Barbarous, une autre fois prévenez-moi ; j'ai cru que vous tiriez sur moi. »

Mais le brave garçon cachait son émotion sous la raillerie, et sa main tremblait en serrant celle d'Everest.

« Ah ! je vous embrasserais bien, voyez-vous, lui dit-il, si c'était la mode de votre pays. Car vous êtes un brave garçon.

— Faites tout de même si cela vous plaît, » répondit Everest.

Et, sans se faire prier, Barbarous le serra dans ses bras. « Me voilà bien avancé, s'écria-t-il. Dire que c'était moi qui pensais vous sauver la vie.

— Et pourquoi cela, mon cher Barbarous ? dit le jeune homme.

— Ah ! voilà, dit le Marseillais avec quelque embarras. Comme vous avez parfois des idées... comment dirais-je ? enfin vous savez... alors, si je vous avais sauvé la vie, je vous aurais dit : Votre vie maintenant est à moi, je vous la confie, tâchez de bien la garder.



— Brave Barbarous, dit Everest avec une pointe d'émotion. Vous êtes donc comme notre ami Holbeck, qui espère me faire aimer la vie ?

— Et nous y parviendrons, vous verrez, » dit Barbarous avec feu. A ce moment une tête se montra furtivement au-dessus d'un rocher ; c'était celle de Latchmân, qui, jugeant la situation d'un coup d'œil, se hâta de descendre et courut, sans montrer aucune honte de sa couardise, féliciter ses maîtres de leur succès.

Timidement, l'un après l'autre, les rabatteurs apparurent et le concert de louanges habituel commença. On mesura le tigre, qui avait près de trois mètres de longueur de la pointe du museau à l'extrémité de la queue, et chacun, selon l'invariable usage, déclara emphatiquement que c'était « le

plus grand tigre qui eût jamais été tué ». Puis un brancard fut construit à la hâte, on y plaça le corps de la bête et on rentra au camp triomphalement.

De loin les chasseurs reconnurent Holbeck, qui, abrité sous son parapluie bleu, venait à leur rencontre.

« Je n'étais pas inquiet, leur dit-il en leur serrant la main, mais enfin j'aime encore mieux vous voir là. »

Ce fut Barbarous qui se chargea, après le dîner, tout en faisant son habituelle partie de cartes, de dépeindre à Holbeck toutes les péripéties du drame de la journée. Encore une fois Everest put se convaincre de la merveilleuse faculté que possédait le brave Marseillais de tout magnifier et de tout embellir. Sous son pinceau imagé, le tigre bondissait de roc en roc jusque sous leur nez, pour, après avoir été frappé par la balle d'Everest, rebondir en arrière par-dessus la tête des rabatteurs. Enfin, au dénouement, Barbarous, étendu sur le sol, sentait déjà sur son cou la fétide haleine du monstre, lorsque la balle d'Everest venait le sauver d'une mort horrible.

Grâce à l'habitude qu'il avait de ces superfétations, Holbeck réussit à comprendre tout ce qu'il y avait de vrai dans ce pathétique récit et il félicita chaleureusement Everest de son sang-froid.

« Vous avez, lui dit-il, toutes les qualités nécessaires à un chasseur de bêtes féroces, le courage, le calme, le sang-froid et la justesse du coup d'œil. Vous êtes digne de vous mesurer avec les nombreux compétiteurs que les offres généreuses du Maharajah ne manqueront pas d'attirer à Mahavellipour.

— Que m'importent les offres du Maharajah ? dit Everest, la chasse par elle-même m'attire et me fascine. Je lui dois déjà le premier moment de bonheur véritable de ma vie, puisqu'elle m'a permis, à moi, le désœuvré, l'ennuyé, l'inutile, d'être utile à un de mes semblables. J'ai ressenti aujourd'hui plus d'émotion et de plaisir que je n'en avais éprouvé dans toute mon existence. Semblable au divin Hercule, je veux parcourir ce pays en faisant la guerre aux monstres qui le désolent, et si dans cette lutte je finis par succomber, eh bien, ma vie, quelque courte qu'elle soit, aura servi à quelque chose.

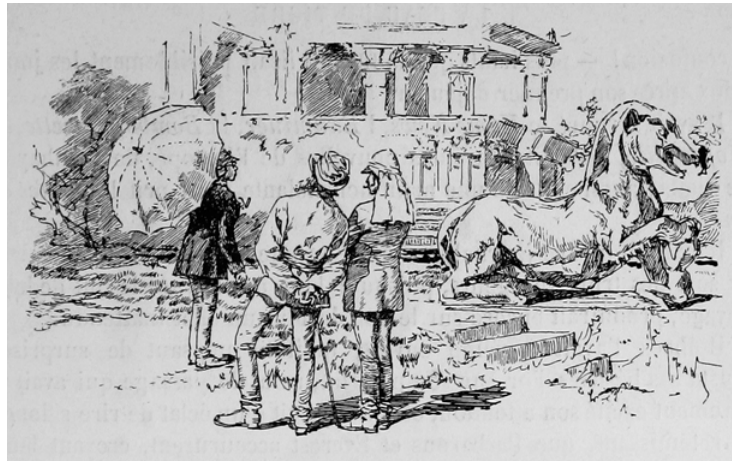
— Bravo ! s'écria Holbeck, voilà comment j'aime à vous voir ; j'espère que vous ferez comme le célèbre général Bagot et que sur vos vieux jours vous vous retirerez dans une maison dont les murs seront tendus des milliers de peaux de tigre que vous aurez conquises.

— Eh bien, et le roi de Mahavellipour, qu'est-ce qu'il devient dans tous ces beaux discours ? demanda le Marseillais un peu soucieux.

— Nous lui livrerons la peau de son tigre, dit Everest avec calme ; n'ayez crainte, ami Barbarous. »



La journée fut consacrée à l'exploration des monuments.



CHAPITRE XVI — Une partie de whist interrompue.

Une semaine après cette mémorable journée, Holbeck se trouvait, un matin, nonchalamment installé dans un vaste fauteuil de l'hôtel Elphinstone, à Pouna.

Les trois voyageurs étaient arrivés la veille dans l'ancienne capitale des Peïchvas, et le docteur avait demandé à ses compagnons de « se retremper un peu dans les douceurs de la vie civilisée avant de faire le plongeon final dans la barbarie ».

C'est pourquoi, laissant leur camp installé aux portes de la ville, ils étaient venus s'établir à l'hôtel Elphinstone, dont on leur avait vanté le confortable. L'hôtel leur servait en outre de quartier général pour préparer la suite de leur expédition, compléter leurs munitions et approvisionnements, engager porteurs et bêtes de somme, car ils ne devaient plus rencontrer d'autre ville importante avant d'atteindre Mahavellipour.

Or Holbeck se replongeait depuis la veille dans les douceurs de la civilisation, c'est-à-dire qu'il avait dîné à table d'hôte, qu'il avait dormi dans un lit plus large que son lit de camp, et que ce matin, ainsi que nous l'avons déjà dit, étendu dans un fauteuil, les pieds — ô confusion ! — plus

hauts que la tête, il lisait paisiblement les journaux après son premier déjeuner.

Il avait savouré le *Home News*, l'*Examiner*, la *Bombay Gazette*, le *Mofussilite*, il s'était saturé des nouvelles de l'Europe, de Bombay et de Simla ; aussi est-ce d'une main nonchalante qu'il prit le *Times of India*.

Il était dit que ce journal, qui avait eu une si grande influence sur le sort des trois voyageurs, puisqu'il leur avait tracé le but de leur voyage, produirait encore sur le bon docteur un effet inattendu.

Holbeck l'avait à peine ouvert, qu'il fit un saut de surprise, ajusta ses bésicles d'or sur son nez, lut, relut le passage qui avait si vivement excité son attention, et enfin partit d'un éclat de rire si long, si retentissant, que Barbarous et Everest accoururent, croyant leur vieil ami subitement devenu fou.

Ce n'est que lorsque l'accès se fut un peu calmé que le docteur, retrouvant la parole, put s'écrier :

Enfoncés les reporters de la vieille Europe ! la palme aux journalistes de la jeune Inde ! Quel style, quelle emphase ! aucun des mystères de l'hyperbole ne leur est inconnu.

— Mais encore une fois de quoi s'agit-il ? demanda Everest interloqué.

— Tenez, cher ami, dit Holbeck, lisez-nous cela, car je n'aurais pas la force de recommencer sans mourir de rire. »

Le jeune homme prit le journal et, ayant trouvé la colonne signalée par le docteur, il lut à haute voix l'article suivant :

« On nous annonce que le célèbre docteur Holbeck, membre correspondant de l'Institut de France et de la Société Royale Britannique, vient de quitter notre ville pour commencer son exploration scientifique de l'Inde centrale.

L'illustre naturaliste entend procéder à l'examen zoologique de la faune des jungles ; il se propose d'étudier sur le vif la structure et les mœurs des gigantesques félins qui sont l'orgueil et la terreur de la Péninsule... »

« Est-ce assez beau cela ? interrompit Holbeck. Des félins qui sont l'orgueil et la terreur d'une péninsule ! Mais continuez, votre tour approche. »

Everest reprit sa lecture :

« Afin d'avoir toujours sous la main les sujets nécessaires à ses études, le célèbre savant a amené avec lui dans ce pays deux jeunes chasseurs, qui jouissent en Europe d'une renommée considérable. L'un d'eux, M.

Barbarous, de Marseille, est surtout connu par ses exploits au cœur de l'Afrique ; quant à l'autre, M. Strangeton, nous croyons savoir qu'il est notre compatriote et qu'il s'est consacré dès sa plus tendre enfance aux courses aventureuses à travers les pays les plus extraordinaires.

On nous apprend de plus que le docteur Holbeck, en compagnie de ses élèves, compte assister aux fêtes qu'organise Sa Hautesse le Maharajah de Mahavellipour. Si le fait est exact, nous croyons que les sportsmen indobritanniques n'ont qu'à bien se tenir, s'ils ne veulent se voir enlever la palme de la victoire par ces nobles étrangers. Qu'ils se méfient surtout de la merveilleuse adresse de M. Barbarous, de Marseille. »

« Qu'en dites-vous ? demanda Holbeck. Croyez-vous que voilà un journaliste bien renseigné ? On jurerait qu'il a passé en revue nos passeports et qu'il était caché sous la table le jour où nous avons décidé d'aller à Mahavellipour.

— Ces journalistes sont vraiment extraordinaires, dit le Marseillais ; ce qu'ils ne savent pas, ils le devinent.

— Même la gloire africaine du célèbre M. Barbarous, reprit malicieusement Holbeck. Moi, pour ma part, ajouta-t-il, je crois que les journalistes, pas plus que nous, ne savent que ce qu'on veut bien leur dire ; or cette fois ils me semblent avoir été mal renseignés. »

Et, s'adressant au Marseillais, il lui dit avec une sévérité affectée :

« Monsieur Barbarous, si vous teniez à voir votre nom imprimé dans un journal, vous eussiez pu vous adresser à nous ; nous aurions rédigé une note où, tout en soignant votre réputation, nous eussions protégé la vérité contre de trop rudes atteintes.

— Mais, mon cher Holbeck, balbutia le pauvre Barbarous, je t'assure que je n'ai pas eu l'intention... que ce n'est pas ma faute... La veille de notre départ, j'ai échangé quelques mots à ce sujet avec un monsieur très aimable que j'avais vu quelquefois à table d'hôte...

— Oui, reprit Holbeck, je vois d'ici comment la chose a dû se passer, mais enfin tu ne t'es pas rendu compte que par tes hâbleries étourdies tu allais nous placer dans une position fausse vis-à-vis de notre ami Everest. Me vois-tu, moi, modeste empailleur, voyageur d'une maison de plumes pour chapeaux, faisant passer pour mon aide, pour mon employé, un lord et pair du Royaume-Uni ! N'est-ce pas l'abomination de la désolation, un crime de lèse-aristocratie, qui peut me conduire pour le moins à la potence ?

»

Barbarous baissait la tête d'un air confus ; quant à Holbeck, les lunettes relevées sur le front, les yeux pétillant de malice, il écrasait le malheureux du poids de son courroux.

Le grave Everest ne put résister à ce spectacle d'un haut comique, et à son tour il fit retentir la véranda du plus franc et du plus joyeux éclat de rire qu'eussent jamais laissé échapper ses mâchoires aristocratiques.

« Arrêtez, Holbeck, cria-t-il, n'écrasez pas notre malheureux ami, qui bien au contraire ne mérite que des félicitations. Pour ma part, je le remercie cent fois, mille fois, car volontairement ou involontairement il vient de me débarrasser d'un poids qui pesait lourdement sur ma poitrine. Il a trouvé, il a fait surgir la solution que je m'ingéniais à découvrir.

— Que voulez-vous dire ? demanda Holbeck complètement interloqué.

— Eh bien, ces jours-ci, en apprenant que nous ne serions pas les seuls à nous rendre à Mahavellipour, et que probablement de nombreux sportsmen britanniques participeraient au concours ouvert par le Maharajah, j'ai été sur le point d'abandonner complètement notre projet.

— Je ne vous comprends pas, dit le docteur.

— C'est que vous ne connaissez pas la société anglaise, reprit Everest. Vous ne savez pas l'effet qu'aurait produit, sur tous ces gens, l'arrivée au milieu d'eux d'un véritable lord et pair en chair et en os. Tout le monde se fût aplati devant le prestige de mon nom, de ma fortune. Tous les snobs — et il ne peut en manquer dans une réunion anglaise — tous les snobs m'eussent transformé en manitou. En quelques jours, obsédé, ennuyé par tous ces encenseurs de la gloire aristocratique, j'aurais dû prendre la fuite.

— Mais je ne vois pas comment vous pourrez éviter ce danger ? dit le docteur.

— Le danger ? mais il s'est évanoui, reprit Everest. Désormais je ne suis plus lord, je ne suis plus pair, je ne suis plus riche, je suis tout bonnement M. Strangeton, préparateur, employé, chasseur en titre, tout ce que vous voudrez, de l'illustre docteur Holbeck. Je suis sauvé du coup, et dire que je n'avais jamais pensé à cela.

— Auriez-vous vraiment l'intention de soutenir le rôle que vous prête cet absurde journal ? dit Holbeck. Quant à moi, je ne sais si je dois...

— Mon cher, mon bon ami, dit Everest suppliant, vous le ferez pour moi. C'est le hasard qui vous envoie peut-être le moyen d'opérer cette cure que vous semblez tant souhaiter. Je vous le répète, les quelques lignes de ce journal m'ont ouvert un horizon tout nouveau. Songez donc que, grâce à lui,

grâce à vous, je vais pour la première fois échapper à la tyrannie du rang et de la fortune qui me torture depuis des années. Je vais pouvoir jeter cette armure dorée qui m'écrase et me sépare du reste du monde. Les hommes vont donc pouvoir me juger pour ce que je vaux et non pour ce qui me décore. O le bonheur de la médiocrité ! heureux ceux qui n'en ont jamais connu d'autre !

— Eh bien, mon cher Everest, dit Holbeck, nous ferons comme vous le désirez. La supercherie est bien inoffensive du reste, et vous pourrez vous en affranchir quand bon vous semblera. »

Il fut donc décidé que désormais le jeune lord disparaîtrait pour tout le monde et que M. Strangeton resterait l'aide-naturaliste du savant docteur. Afin d'éviter toute indiscretion, on fit comparaître Latchmân, le seul des domestiques qui fût au courant de la vérité, et on l'avertit que, si jamais il s'avisait de donner du lord à M. Everest, il serait immédiatement congédié. Quant au fidèle John, on pouvait compter sur son dévouement absolu.

Quelques jours après, les voyageurs, ayant de nouveau reconstitué leur escorte, quittèrent Pouna et se mirent en route pour Mahavellipour.

Se dirigeant vers le nord, ils traversèrent l'angle des États du Nizam et atteignirent sans événement mémorable les premiers contreforts de la chaîne des Satpoura. N'étant pas pressés par le temps, ils firent un léger détour à l'ouest pour aller visiter les merveilleux temples bouddhiques d'Ellora et d'Ajunta.

C'est près de cette dernière localité qu'il advint à Barbarous une aventure qui devait le couvrir d'une gloire immortelle.

Les voyageurs, laissant derrière eux le gros de leur camp, étaient venus s'établir avec une seule tente au pied de la montagne que percent en tous sens les immenses hypogées.

La journée fut consacrée à l'exploration de ces curieux monuments ; puis, après le dîner, les voyageurs entamèrent selon leur habitude les interminables parties de whist qui, avec le grog au schiedam, constituaient la principale distraction de leurs longues soirées dans la jungle.

Afin d'éviter l'invasion des moustiques et autres insectes qu'attire la lumière, le lourd rideau de colonnade, formant la porte de la tente avait été soigneusement fermé, et les trois amis, rangés autour de la table, manœuvraient scientifiquement les cartes à la clarté d'une lampe de cristal remplie de pétrole.

La soirée s'avancait, les parties se succédaient ; le docteur finit par déclarer que le moment était venu d'aller se coucher, car il fallait partir le lendemain au lever du jour. Barbarous, qui perdait, ce qui le mettait toujours un peu de méchante humeur, insista pour que l'on jouât une dernière partie, insistant d'autant plus que c'était à lui de « faire le mort ». Il changea de place avec le docteur et se trouva, de cette façon, assis du côté de la table faisant face à la porte. Battant les cartes, il fit couper, distribua le jeu à la ronde, puis se mit à relever les cartes du « mort ».

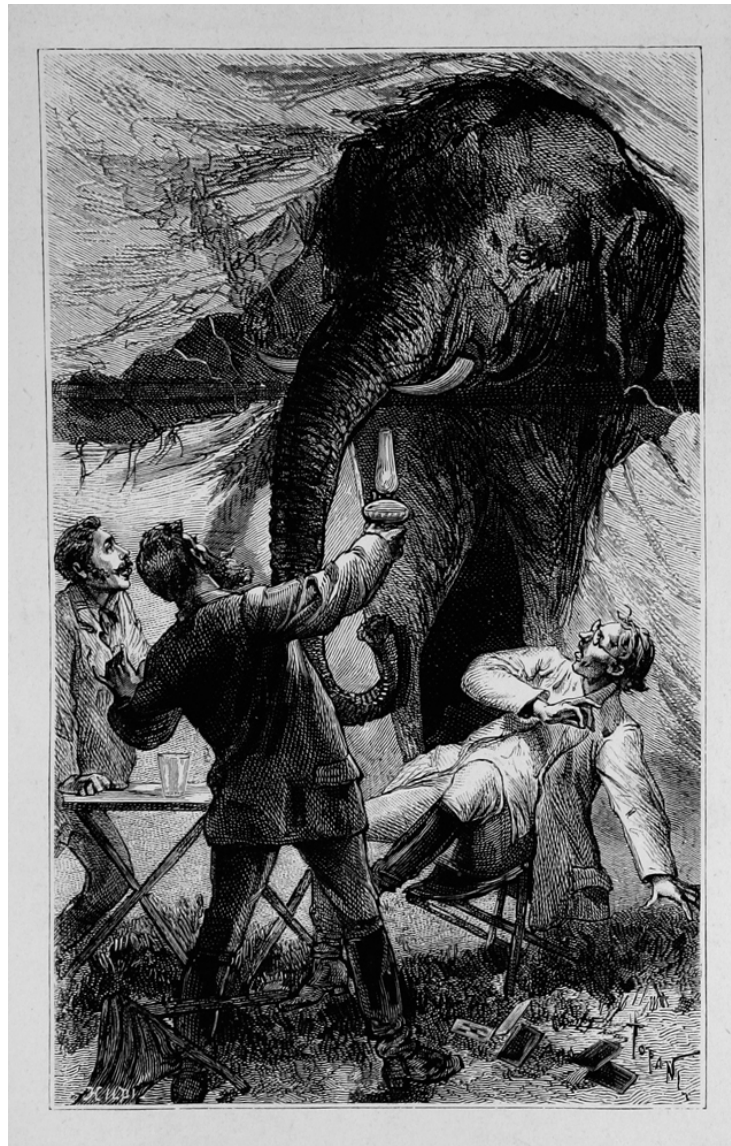
Soudain la tente tout entière se mit à trembler, comme secouée par un vent violent, et, avant que les voyageurs pussent chercher à se rendre compte de la cause de cette trépidation insolite, la lourde portière se souleva ou plutôt fut arrachée brusquement, et dans l'ouverture béante apparut l'énorme tête d'un éléphant. A cette vue les trois hommes restèrent comme pétrifiés, cloués sur leurs chaises, gardant les cartes à la main, sans qu'aucun d'eux eût l'idée de sauter sur un des fusils placés contre les parois de la tente.

Ils n'en auraient du reste pas eu le temps, car l'éléphant, qui était sans doute un animal furieux échappé d'un *keddah*⁶ du voisinage, sans paraître étonné de se trouver en face de trois hommes, souleva avec son front la toile du toit qui l'arrêtait et avança vers le docteur sa trompe menaçante.

Holbeck n'eut que le temps de se jeter en arrière, mais déjà Barbarous s'était levé et, saisissant la lampe tout allumée, il la lança avec force contre le front du terrible animal. Le verre sous le choc formidable se brisa et livra passage au liquide, qui, s'enflammant, vint couvrir d'une nappe brûlante la trompe de l'éléphant. Avec un horrible cri de rage et de douleur, la bête recula vivement, se débarrassa des toiles qui l'embarrassaient et s'enfuit dans la campagne, qu'elle remplit de ses hurlements. Everest avait sauté sur un fusil, mais, quand il sortit de la tente, l'éléphant était déjà loin, galopant à travers la plaine, et pendant un temps assez long les voyageurs purent le suivre dans sa fuite à la lueur de sa trompe enflammée.

Barbarous, dit Holbeck, voilà une histoire digne de venir se joindre à la longue série d'exploits. Un éléphant furieux terrassé d'un coup de... lampe à pétrole. Voilà, j'espère, un fait nouveau et que les annales cynégétiques n'avaient encore jamais eu à enregistrer. Sans ta présence d'esprit, je ne sais ce que nous aurions fait, enfermés dans ces murs de toile avec un éléphant furieux. Il nous aurait tous mis en marmelade, avant que nous eussions eu seulement le temps de toucher à nos fusils et à nos revolvers.

Dans l'ouverture apparut l'énorme tête d'un éléphant.



— Ce que je regrette, dit modestement Barbarous en jetant un coup d'œil sur les cartes qui jonchaient le sol, c'est d'avoir dû interrompre une partie qui s'annonçait tout à mon avantage. »



*Les gens du Rajah redoublaient leurs
salamalecs.*



CHAPITRE XVII — Le camp de l'Armoudjân.

Le royaume de Mahavellipour fait assez imposante figure lorsqu'on le contemple sur la carte. S'étendant au sud du grand fleuve Nerbada, on le voit embrasser dans ses frontières sinueuses une vaste partie du Gondvana jusque vers les confins du Bérar. Cependant, malgré son étendue respectable, ce n'est qu'une des principautés secondaires de l'Inde centrale. En effet, sauf quelques belles et fertiles vallées, telles que celle où est bâtie la capitale, son sol est âpre, montueux, partout sillonné des crêtes et des escarpements abrupts du massif de Mahadeo, l'un des nœuds de l'ossature de la Péninsule. Ces montagnes superbes disparaissent sous un épais manteau de sombres forêts, où errent, encore demi-nus, des sauvages, qui n'ont d'autre arme que l'arc et la flèche à opposer aux bêtes féroces innombrables. Ces sauvages sont les farouches Gonds, anciens maîtres du pays et peu à peu refoulés dans ces solitudes par la patiente invasion des Hindous, qui ont colonisé et fertilisé les plus riches vallées.

Il n'y a guère plus d'un siècle que l'aïeul du souverain actuel vint s'établir dans cette région sauvage. C'était un des guerriers mahrates qui profilèrent de la décadence des Grands Mogols pour mettre l'empire à feu et à sang. Général du Peïchva, il imita la plupart de ses collègues, c'est-à-dire que, lorsqu'il jugea son butin suffisant, il quitta les affaires et se retira avec ses trésors dans ce coin de montagne que personne ne lui disputait.

Fort habile politique, il se prononça alors pour les Anglais, dont la puissance s'étendait, se fit leur ami et se trouva par leur protection confirmé dans la paisible possession du fruit de ses rapines.

Et voilà comment Goulab Sing, son petit-fils, se trouvait le très riche souverain d'un très pauvre pays.

Adoré de ses sujets qu'il laissait en repos, n'ayant, grâce à la prévoyance paternelle, aucun besoin de les pressurer, ce prince aurait dû être le plus heureux des Maharajahs. Cependant quelque chose manquait à son bonheur. Isolé dans ce coin perdu d'un pays sauvage, il ne savait à quoi employer ses immenses revenus. L'idée ne lui venait pas de les consacrer, au moins en partie, au relèvement de son royaume et de ses sujets, une idée aussi saugrenue n'ayant jamais germé dans la cervelle du meilleur principicule hindou. En vain il déployait en toute circonstance une pompe et un faste tout asiatiques ; une seule chose lui manquait : c'étaient des spectateurs plus dignes d'apprécier ces merveilles que de pauvres Gonds abrutis ou de craintifs marchands hindous. Il eût voulu, comme ses puissants voisins de Bhopal ou de Scindia, attirer à sa cour les Européens et se donner la satisfaction de les éblouir de son luxe oriental. Mais les voyageurs passaient sans se détourner pour visiter le Mahavellipour, et le gouvernement britannique, sachant la principauté tranquille et bien administrée, semblait avoir oublié son existence.

Le brave Goulab Sing se préparait peut-être à déposer la couronne et, mettant ses trésors dans une malle, il allait peut-être chercher à Calcutta un théâtre plus digne de sa gloire, quand tout à coup il fut troublé dans sa quiétude par l'apparition sur la scène du terrible Roi des tigres.

Ce monstrueux animal avait, un beau jour, quitté son antre de la montagne et était venu s'établir dans une vallée voisine de la capitale. Bientôt ses déprédations s'étendirent jusque sous les murs de la ville. Le fastueux Maharajah put du fond de son palais entendre les épouvantables rugissements du mangeur d'hommes.

En vain, ainsi qu'il le racontait dans sa proclamation, le prince avait tenté tout ce qui était en son pouvoir pour débarrasser ses sujets de ce monstre ; tout avait échoué, et Goulab Sing entrevit le jour où il ne pourrait même plus quitter ses appartements. Il ne savait plus, dans son angoisse, laquelle invoquer des innombrables divinités tutélaires du panthéon brahmanique.



Aussi faillit-il sauter au cou de son premier ministre, Nâm Rao, lorsque ce sage conseiller lui suggéra l'idée d'appeler à son aide les sportsmen de l'Inde. Cette idée comblait du même coup tous les désirs du prince, les plus chers de ses vœux. D'abord, par ce moyen, il délivrait ses sujets d'un terrible fléau — nous ne sommes pas sûrs que ce vœu ait été le premier exprimé — il s'affranchissait d'un constant sujet de frayeur, mais enfin et surtout il attirait à sa cour l'élite de la société européenne et allait pouvoir se livrer à toutes ses vaniteuses extravagances devant ces spectateurs de choix.

Un des premiers effets de la proclamation du Maharajah, effet surprenant, bizarre, fut de faire aussitôt déguerpir le tigre des environs de la capitale. Devinait-il le châtiment qu'on lui préparait ou voulait-il changer son ordinaire, ayant assez dévoré de citadins ? Le fait est qu'il avait subitement transporté dans la montagne son champ d'opérations.

Le Maharajah craignit un moment de le voir décamper complètement : ce qui eût fort dérangé ses combinaisons. Car en même temps, de tous les points de l'Inde, arrivaient des lettres ou des articles de journaux, annonçant à Goulab Sing que les plus célèbres sportsmen se préparaient à répondre à son appel.

En effet, dès la mi-juillet, les compétiteurs commencèrent à arriver et furent reçus en grande pompe par le Maharajah.

L'Armoudjân Bagh, vaste et magnifique jardin situé hors des murs de la ville, avait été réservé aux nobles visiteurs. Bientôt, sous ses frais ombrages, se pressèrent les élégantes et confortables tentes des sportsmen.

Le Maharajah surveillait avec une joie enfantine tous ces préparatifs. Chaque matin, Nâm Rao lui présentait la liste des personnages arrivés la

veille, en accompagnant chaque nom d'un court renseignement.

C'est ainsi que tour à tour le ministre l'avait informé de l'arrivée du général Butno « et sa famille », du *deputy-commissionner* What-after « et sa famille », du *chief-district-magistrate* Peernose « et sa famille », du colonel Shaughnessy « et sa famille », du capitaine Beynon « et sa famille », du *political-agent* Waytown « et sa famille », du docteur Cunningham, du pasteur Shortbody « et sa famille », du lieutenant Griffin, de l'enseigne Bluecoat, et., etc.

Toutes les branches de l'armée et de l'administration, tous les grades et toutes les fonctions étaient représentés dans cette brillante mêlée ; de plus, la rubrique habituelle « et sa famille », dont le ministre avait accompagné la plupart des noms, indiquait que, selon l'usage constant en ces contrées, les brillants sportsmen ne s'étaient pas séparés, pour ce concours, de leurs femmes et de leurs enfants.

Enfin, le 1^{er} août, toute la colonie étrangère se trouvait au complet. Goulab Sing en repassait de nouveau la liste en revue avec une visible satisfaction.

« Et le célèbre docteur Holbeck, dont un journal nous faisait espérer la visite ? s'écria-t-il tout à coup. Je ne vois pas encore figurer son nom parmi ceux de mes hôtes distingués.

— Je prie Sa Sublime Hautesse d'excuser son esclave, dit le ministre en s'inclinant. L'illustre docteur est arrivé ce matin même et j'ai par mégarde omis d'inscrire son nom sur ma liste.

— Le docteur Holbeck, le savantissime représentant de la science française et anglaise, est arrivé dans mes États et tu ne m'as pas prévenu immédiatement ? dit le roi en fronçant les sourcils.

— Le docteur est arrivé ce matin, répondit Nâm Rao avec confusion, en compagnie de M. Barbarous, de Marseille, et de M. Strangeton. J'en ai été informé tout à l'heure seulement. Selon le commandement de Sa Hautesse, l'illustre étranger a été reçu aux abords de la capitale par le Kilidar en personne. Interrogé par ce dernier sur les honneurs qu'il réclamait, il a répondu qu'il s'en rapportait complètement à nous sur ce point, et dans le doute le commandant de la forteresse l'a fait saluer de neuf coups de canon. Je pense que Votre Sublime Hautesse...

— On aurait pu aller jusqu'à onze, dit le roi ; les savants sont les égaux des princes. Nous réparerons cette bétise à la prochaine occasion. Continue.

— Le Kilidar a ensuite conduit le docteur et sa suite à l'Armoudjân Bagh, et il a veillé lui-même à ce que ses lentes fussent placées dans une situation conforme à la dignité du noble visiteur, entre celles du général Butnot et du colonel Shaughnessy.

— C'est bien, dit le roi, je suis satisfait. Au premier durbar je tiens à honorer cet homme, dont les récits feront connaître ma magnificence aux peuples de la terre. »

Ainsi la renommée aux cent bouches précédait le docteur et ses compagnons, et transformait leur paisible arrivée en une entrée triomphale.

Le bon Holbeck avait été bien surpris de la splendeur de cette réception, et il avait essayé timidement de protester contre tout ce déploiement fastueux ; mais, voyant que plus il protestait, plus les gens du Rajah, le croyant mécontent, redoublaient leurs salamalecs, il finit par se taire.

« Brûlez votre poudre aux moineaux, leur dit-il ; si cela vous amuse, cela ne me gêne guère. »

Comme ce beau discours fut prononcé en français, il ne produisit aucun effet sur la manifestation.

Quant à Barbarous, il se grisait littéralement de la joie la plus pure. Enfin il trouvait donc un pays où il était apprécié selon son mérite ; aussi, fièrement campé sur son cheval, la plume au vent et le poing sur la hanche, il caracolait à côté de la mule blanche du docteur.

Everest, entrant en plein dans son rôle, suivait modestement, comme s'éclipsant derrière ces deux gloires.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans le camp de l'Armoudjân.

Ce camp offrait du reste un spectacle saisissant et bien fait pour frapper une personne non initiée aux luxueux déplacements des fonctionnaires indo-britanniques. Les tentes, vastes et élégantes, entourées de vérandas, de pavillons, étendaient leurs longues lignes de chaque côté d'une large avenue. Avec leurs dépendances de toutes sortes, cuisines, salles de bain, écuries, abris pour les bagages, pour les gens, elles offraient l'aspect d'une gaie cité de nomades, mais de nomades raffinés et civilisés. Des domestiques indiens en livrée, des pages, des saïs, toute une foule bigarrée de cipayes, de chikaris et de serviteurs, remplissaient la rue principale d'une joyeuse animation, tandis que l'on entendait les chevaux hennir, les chiens aboyer et que de toutes parts la fumée des fourneaux s'envolait en longues banderoles à travers les bosquets d'orangers, de citronniers, de myrtes et de palmiers remplissant le jardin.

« On dirait un gigantesque champ de foire, dit Barbarous en admiration.

— Ta comparaison me paraît quelque peu triviale, observa Holbeck ; pour moi, ce spectacle me paraît un des plus curieux et des plus charmants que j'aie jamais vus. Tu appelles cela une foire, c'est une ville de toile dans un parc enchanté ! »

L'arrivée des voyageurs ne semblait avoir attiré l'attention d'aucun des hôtes du camp. Ils prirent donc paisiblement possession de leur tente après avoir congédié l'envoyé du Maharajah.

Cependant un si nombreux voisinage les embarrassait un peu : quels étaient les gens qui les entouraient ? comment entreraient-ils en rapport avec eux ? seraient-ils bien ou mal accueillis ? Everest surtout était pris d'une vague inquiétude à l'idée que sa véritable situation viendrait à être dévoilée.

Après leur déjeuner, tout en fumant pipes ou cigares, ils débattaient ces graves questions.

Holbeck conclut fort sagement :

« A quoi bon, en somme, nous préoccuper de ce qui arrivera ? Si ces gens nous font froide mine, nous leur tournerons le dos ; nous ne sommes pas venus ici pour faire des visites, mais pour voir un pays curieux et débarrasser ce pauvre Rajah de son tigre. Après tout, vous calomniez vos compatriotes, Everest ; tous ceux que j'ai rencontrés en voyage m'ont paru les plus aimables gens de la terre. »

On ne sait ce qu'aurait répondu le jeune homme, mais à ce moment Latchmân entra, portant un plateau qu'il présenta à Holbeck. Celui-ci y prit une carie, ajusta ses lunettes et lut :

« Colonel Shaugnessy. V.- C. C- S.- I. »

« Déjà ! » s'écria Everest, tandis que le docteur, avec calme, disait au domestique :

« Faites entrer ce monsieur. »

Le léger rideau de vétivert, qui fermait l'ouverture de la tente, se souleva un instant après, et livra passage au visiteur. C'était un grand et bel homme, solidement construit et vêtu d'un élégant négligé de soie écrue ; son visage bienveillant et plein de bonne humeur était encadré par une gigantesque barbe lui tombant sur la poitrine et dont la couleur, d'un blanc éclatant, faisait ressortir le ton rougeâtre de sa peau hâlée par le soleil de l'Inde.

Le colonel s'arrêta et demanda poliment :

« Monsieur le docteur Holbeck ?

— C'est moi, monsieur, dit le docteur en s'avancant et en serrant la main que lui tendait cordialement l'officier.

— Enchanté de faire votre connaissance, reprit celui-ci. Et ces messieurs ?

— M. Barbarous, M. Everest Strangeton, » dit le docteur.

Le colonel s'inclina et serra à tour de rôle la main du Marseillais et celle du jeune Anglais.

« Vous m'excuserez, messieurs, leur dit-il, d'avoir laissé écouler si peu de temps entre votre arrivée et ma visite. Depuis plusieurs jours nous vous attendions, et j'ai tenu à m'acquitter au plus tôt de la mission qui m'a été confiée.

— Une mission ? » dit le docteur surpris ; et il invita l'officier à s'asseoir : ce qu'ayant fait, celui-ci reprit :

« La gracieuse invitation du Maharajah Goulab Sing, notre hôte, a réuni dans ce jardin un grand nombre de sportsmen accourus de toutes les parties de l'Inde pour prendre part à cette entreprise que je me permettrai de qualifier de hautement, philanthropique. La communauté de sentiments qui nous a attirés ici nous a inspiré l'idée de nous grouper fraternellement, afin d'atteindre plus sûrement le but recherché, et aussi — ici le colonel eut un fin sourire — afin de passer ensemble le temps de la façon la plus agréable. C'est pourquoi nous avons fondé le *Club des Tueurs de tigres de Mahavellipour*, composé de tous les sportsmen ici présents et de leurs familles. Les journaux nous ayant appris que vous comptiez visiter cette ville, nous avons pensé, monsieur et illustre docteur, à vous décerner le titre de membre honoraire de notre club. Nommé président en ma qualité de doyen d'âge, j'ai été chargé par mes collègues de vous notifier cette décision, dans l'espoir que vous nous ferez l'honneur de l'accepter.

— Croyez, monsieur, dit le docteur, que je suis très honoré... Mes humbles travaux scientifiques...

— Sont connus de nous tous à leur juste valeur, interrompit le colonel de son ton le plus affable. Notre ami Cunningham nous disait l'autre jour avoir lu votre immortel mémoire à la Société Royale sur le *Cryptocerus atratus*.

— Je suis absolument confus, balbutia le docteur, surpris cette fois pour tout de bon.

— Donc, cher docteur, c'est entendu. Quant à ces messieurs, ai-je besoin de dire que leur qualité de sportsmen les rend membres de droit de notre

club ? Aucun de nous n'ignore les hauts faits de M. Barbarous, de Marseille. »

Ce fut au tour de Barbarous d'exécuter une profonde révérence.

Le colonel n'osa pas parler des exploits d'Everest, d'où celui-ci conclut très justement que les renseignements du brave officier ne s'étendaient pas au delà de ceux fournis par l'article du *Times of India*.

« C'est ce soir, reprit le colonel, que nous inaugurons les réunions du cercle dans le pavillon de l'Armoudjân. Nous comptons sur vous pour dîner. A sept heures, heure militaire... »

Et comme le docteur ébauchait un geste de protestation, le colonel se leva et reprit avec volubilité :

« Pas d'excuses... elles ne seront pas admises... Ces dames m'ont fait promettre que je vous amènerais morts ou vifs. Dû reste, vous savez, tout à fait dans l'intimité, une réunion de frères d'armes. Pas de cérémonie : pour vous, docteur, la redingote et pour ces jeunes gens simplement l'habit et la cravate blanche... Ne vous dérangez pas ; à ce soir. »

Et, soulevant la portière, il disparut, laissant les voyageurs un peu surpris de cette brusque invitation.

Barbarous recouvra le premier la parole.

« Pas de cérémonie, grogna-t-il, simplement l'habit et la cravate blanche. Ah ça ! est-ce que ce vieux militaire supposait que j'allais arriver avec le grand cordon de l'Éléphant blanc et la croix du Lézard vert. Un habit à queue de morue ? Je n'ai jamais eu cela dans mon fournement ! »



L'opulente générale trônait.



CHAPITRE XVIII — Le club des Tueurs de tigres.

Everest se joignit à Barbarous pour protester contre l'invitation du colonel, qu'il qualifia d'inopportune et d'inacceptable. Il finit par déclarer péremptoirement qu'il n'assisterait pas à la réunion du club des Tueurs de tigres, et que du reste il ne s'était pas fait rayer depuis deux ans des listes du Carlton et autres cercles aristocratiques de la métropole, pour s'engager dans une association aussi hétéroclite.

« Prenez garde, dit Holbeck en menaçant gaiement le jeune homme, hétéroclite me semble dur pour un club dont je viens d'être nommé membre honoraire, et ce mot me paraît sentir diantrement son lord et pair. Ne vous seriez-vous pas si complètement dépouillé que vous le pensez de cette armure dorée que vous jetâtes naguère si galamment aux orties ? Avez-vous oublié que vous êtes un simple aide naturaliste, et qu'en cette qualité vous devez vous estimer fier et heureux de vous voir ouvrir, sous mon patronage, les portes d'un monde jalousement fermé d'habitude à vos humbles semblables ? Ou bien craignez-vous déjà que le modeste chasseur ne recueille pas tous les succès qui écrasèrent jadis son frère siamois, le lord et pair du Royaume-Uni ? Vous reculez au dernier moment devant une expérience qui me paraissait à moi aussi fort intéressante ; libre à vous,

mais en ce cas levons les voiles, et de ce pas je vais aller trouver le colonel et l'avertir devant quel noble personnage il s'est trouvé tout à l'heure. Il sera, je suis sûr, fort humilié de n'avoir point deviné Votre Grâce. »

Le persiflage du bon Holbeck fit sourire Everest.

« Vous avez raison, docteur, dit-il, je n'ai pas encore complètement dépouillé ma brûlante tunique de Nessus. Les préjugés aristocratiques reparaissent malgré moi, mais je vous promets de les secouer de telle importance, que vous n'en trouverez bientôt plus la trace. Pour vous en donner dès à présent la preuve, je vais sommer John d'avoir à explorer les profondeurs de mes malles et d'en arracher l'habit de cérémonie qui doit y être enfoui.

— Eh bien, et moi ? dit piteusement Barbarous. Qu'est-ce que je vais devenir ? En partant pour l'Inde, je ne présumais pas aller à pareilles fêtes et j'ai complètement négligé de me munir de ce que nous autres marins appelons un « sifflet ».

— Le cas est embarrassant, dit Holbeck. Si seulement je pouvais te prêter une de mes redingotes, nous t'y taillerions des pans à coups de ciseaux, mais allez donc faire rentrer ce géant dans ma carapace d'insecte. Tu ne peux cependant pas le présenter devant les tueurs de tigres réunis, et leurs ladies dans ta tenue de brigand calabrais.

— Si j'endossais mon uniforme de capitaine marchand ? dit Barbarous, pris d'une inspiration lumineuse. Le collet et les manches sont brodés et la casquette avec son ancre d'or a tout à fait bon air.

— Attendez, s'écria Everest, que cette proposition parut épouvanter, il y a peut-être moyen de tout arranger. Je dois certainement avoir plus d'un habit dans ma malle. Nous sommes à peu près de même taille ; vous mettrez donc un de mes habits. »

John, mandé aussitôt, bouleversa les malles du jeune lord et finit par en tirer deux habits de la coupe la plus irréprochable.

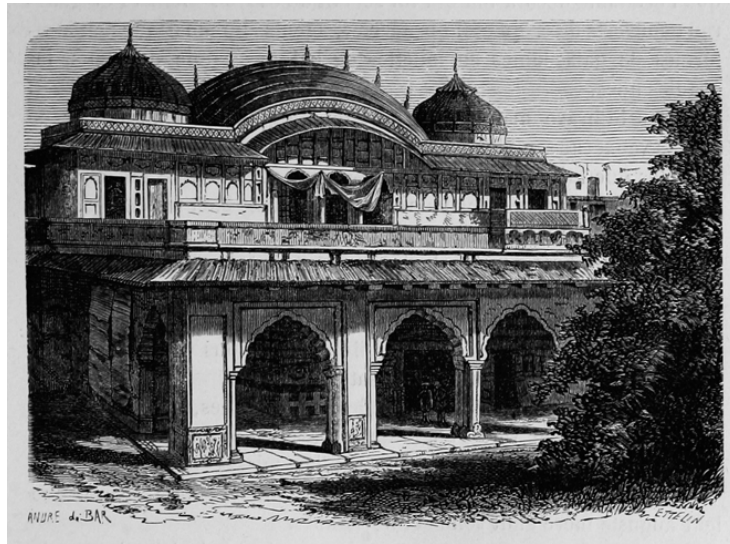
Barbarous en reçut un, qu'il essaya avec empressement. Aidé de John, il parvint à endosser non sans peine l'élégant vêtement, mais quand une fois il s'y fut introduit, il lui sembla qu'il était pris dans un étau. Ses épaules étant beaucoup plus larges que celles d'Everest, son dos se trouvait comprimé au point de l'empêcher de faire un mouvement.

Cependant il n'avait pas le choix, et, Everest lui ayant déclaré que l'habit lui allait à la perfection, le Marseillais dut se déclarer satisfait.

Tout ayant été ainsi arrangé, aux approches de la nuit les trois amis en grande tenue se dirigèrent vers le club des Tueurs de tigres.

Le président avait installé les salles de réunion dans le palais occupant le centre du jardin, charmant pavillon de marbre blanc, entouré d'arcades dentelées et de vastes perrons. Le Maharajah l'avait fait décorer d'une profusion de tapis, de riches tentures, de vases de bronze et de porcelaine, de meubles précieux, de girandoles, qui faisaient de ce pavillon perdu dans un cadre de verdure un véritable palais de féerie.

Le pavillon de l'Armoudjân.



Des soldats de la garde royale, vêtus de splendides armures, garnissaient les perrons, tandis que sous les vérandas enguirlandées de lustres étincelants se tenaient des serviteurs aux livrées chatoyantes.

A leur arrivée, les trois voyageurs furent accueillis par un maître de cérémonies, qui les guida à travers les antichambres de marbre jusqu'à une porte, dont il souleva la lourde draperie pour les laisser passer.

Barbarous, peu habitué aux splendeurs, fut ébloui en se trouvant avec ses compagnons dans un salon d'un luxe prodigieux. Les murs et le sol disparaissaient sous les tentures brochées d'or, lamées d'argent, tandis que de la voûte, découpée en mille facettes de couleurs éclatantes, pendait un lustre immense d'une richesse merveilleuse, portant plus de mille bougies. Dans la salle, meublée de divans tendus de cachemire, se pressait une foule aussi étincelante, aussi chamarrée que l'éclatante décoration qui lui servait de cadre : officiers et généraux couverts de croix et de broderies, agents

diplomatiques en uniformes de gala, ladies en toilettes de bal, parées de diamants, les épaules nues.

Certes le brave matelot du port de Marseille pouvait ouvrir de grands yeux, car semblable luxe en pareil endroit eût étonné de moins humbles que lui. Le fier Everest lui-même convint que les fonctionnaires de l'empire indo-britannique entendaient bien les choses.

En les voyant entrer, le colonel Shaughnessy se précipita à leur rencontre, les bras ouverts, la figure rayonnante.

« Bravo, docteur, s'écria-t-il, voilà ce que j'appelle une exactitude toute militaire. Sept heures sonnent à la minute. Je vais profiter du peu de temps qui nous sépare du dîner pour vous présenter à ces dames, qui vous attendent avec impatience. »

Et, scrupuleux observateur des règles hiérarchiques, le galant colonel entraîna le docteur vers l'angle de la pièce où l'opulente générale Butnot trônait, entourée de ses quatre filles, misses Victoria, Arabella, Whillelmina et Maud Butnot, toutes aussi longues, aussi sèches que leur auguste mère était ronde et florissante.

La vue du docteur ne parut produire sur la générale qu'une très légère impression, et c'est à peine si sa figure couperosée se fendit en une grimace tenant lieu d'un sourire, la bonne dame n'étant poursuivie que de l'idée de trouver des maris à ses filles, et le bon Holbeck ne lui ayant pas paru devoir s'inscrire sur la liste des prétendants.

Il n'en fut pas de même près de mistress Whatafter, la femme de l'*assistant-deputy-commissioner*. Cette élégante lady, apercevant le docteur, fit entre-choquer frénétiquement ses longues papillotes blondes par-dessus son long nez rouge, et s'écria qu'elle était fière de serrer la main d'un des princes de la science.

Barbarous et Everest étaient restés près de l'entrée du salon, dans cet impitoyable isolement auquel les Anglais condamnent les gens qui ne leur ont pas été présentés. Le jeune lord, connaissant ces usages, attendait indifférent ; tandis que Barbarous, fort humilié de ce manque d'égards, suivait d'un œil d'envie son ami Holbeck dans sa course triomphale.

En compagnie du colonel, le docteur papillonnait fort complaisamment. Après s'être incliné devant la gracieuse mistress Beynon, devant la charmante mistress Waytown, il subit de sang-froid l'examen hautain de la superbe lady Peerhose, et échangea quelques paroles avec la bonne mistress Shortbody, qu'entourait tout un essaim de jeunes misses, gaies et rieuses,

parmi lesquelles quatre étaient ses propres filles. Puis, toujours poussé par son guide, il pénétra dans le groupe des hommes, serré en masse sous le lustre, et y fit son chemin avec force saluts et poignées de main.

A ce moment le colonel parut se rappeler l'existence des deux compagnons du docteur et, allant à eux :

« Permettez-moi, leur dit-il, de continuer mon rôle d'introducteur et de vous présenter à vos nouveaux collègues. »

Il les entraîna à leur tour vers les sportsmen, les présentant rapidement de droite et de gauche.

Dans cette monotone cérémonie, Everest apprit avec étonnement que le petit bonhomme, court sur jambes, à demi enfoui dans une barbe géante, qu'il admirait depuis son arrivée, n'était autre que le célèbre général Butnot, tandis que le long et maigre personnage, son voisin, était *l'assistant-deputy-commissionner* Whatafter, le mari de la poétique admiratrice des princes de la science. Il échangea des poignées de main avec le jovial major Cunningham, l'imposant magistrat Peernose, l'insignifiant capitaine Beynon, le malicieux *political* Waytown et l'aimable pasteur Shortbody, sans compter le menu fretin des lieutenants, secrétaires, etc., mais, pas plus que Barbarous, il ne fut invité à aller s'incliner devant la redoutable rangée des ladies et des misses.

Quelques instants plus tard, les trois voyageurs, désormais incorporés au club, se trouvaient dispersés parmi les groupes. Le petit Butnot s'était emparé de Barbarous. Celui-ci, guindé dans son habit et craignant toujours de l'entendre éclater, ne répondait qu'avec réserve aux questions du général et gardait une raideur tout aristocratique, qui faisait l'admiration générale. Quant à Holbeck, abandonnant les hommes, il s'était replongé dans la société des dames, dont il avait de toute évidence conquis du premier coup les faveurs. Everest s'était bien vite rendu compte qu'on le traitait comme un personnage secondaire et, se souciant en somme fort peu de là chose, il avait abandonné le cercle des gros bonnets pour se mêler aux joyeux propos des lieutenants, enseignes et autres *minores*.



Sept heures et demie sonnaient à la magnifique horloge placée dans le salon, quand deux estafiers enturbannés et chamarrés tirèrent les immenses tapisseries qui garnissaient un côté de la pièce, et, à travers les arcades de marbre, la salle à manger apparut, resplendissante de lumière, avec son immense table couverte de cristaux, de fleurs, de porcelaines de Chine et du Japon, de surtouts d'argent. En même temps un khansamah annonçait solennellement :

Mâm Sahiblogun ka khana tayar hai⁷. »

Les gentlemen, graves, empesés, s'avançaient pour offrir leurs bras aux ladies et aux misses. Le défilé se forma selon les règles de l'étiquette, l'honorable président ouvrant la marche avec la générale Butnot, suivi du docteur, que l'enthousiaste mistress Whatafter avait harponné. Plusieurs rangs après, Barbarous s'avancait superbe, soutenant de son bras vigoureux l'altière lady Peernose.

Le dernier couple formé, Everest s'aperçut qu'il restait seul, et il se mit mélancoliquement à la suite.

A ce moment une jeune fille aux longues boucles flottantes, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, entra en courant dans le salon et, voyant Everest seul, s'approcha vivement de lui.

« J'ai failli arriver en retard, dit-elle avec un gai sourire ; qu'est-ce qu'aurait dit papa ? »

Étourdiment elle s'emparait du bras du jeune lord, lorsque celui-ci l'avertit de son erreur en reculant d'un pas et lui faisant un profond salut.

La jeune fille poussa un léger cri de surprise.

« Pardon, monsieur, dit-elle, je vous avais pris pour un de nos clubmen.

— Je fais depuis aujourd'hui seulement partie du club des Tueurs de tigres, dit Everest, rougissant légèrement. Et puisque les circonstances m'obligent à me présenter moi-même, permettez-moi de vous présenter M. Everest Strangeton, aide-naturaliste à la suite du docteur Holbeck.

— Cela suffit, monsieur, dit gaiement la jeune fille ; j'ai entendu papa parler de votre célèbre docteur, et ma qualité de fille du président m'accorde bien quelques immunités. »

Puis, prenant le bras d'Everest, elle entra avec lui dans la salle à manger.

Les personnages considérables, généraux, colonels, diplomates, et aussi le docteur Holbeck, ayant pris place au centre de la table, les jeunes gens se placèrent au hasard du défilé.

Everest se trouva donc le voisin de l'aimable jeune miss ; il avait déjà compris que c'était la fille du colonel. Les quelques mots qu'ils échangèrent durant le dîner lui apprirent que miss Shaughnessy arrivait d'Angleterre, où son père l'avait envoyée terminer son éducation, après la mort de sa mère, et que depuis son retour de l'Inde elle se trouvait sous la tutelle de sa tante, la superbe lady Peernose. Dans l'échange de ces confidences banales, Everest dut se montrer très réservé ; il expliqua seulement que, désireux de connaître ce beau pays de l'Inde, il s'était attaché à la personne de l'éminent docteur Holbeck.

Malgré sa ferme résolution de trouver tout ennuyeux dans le club des Tueurs de tigres, le jeune lord fut obligé de s'avouer que la charmante miss Shaughnessy donnait un éclatant démenti à cette idée préconçue.

Le dîner fut fort brillant. Le docteur Holbeck en eut tous les honneurs, et le brave naturaliste prouva que sous sa redingote ne se cachait pas seulement un homme de cœur, doublé d'un savant consciencieux, mais aussi un gentleman fin et accompli.

Quant à Barbarous, grâce à son habit qui le torturait et qui, gênant fort ses mouvements, le condamnait à voir passer devant lui les mets les plus exquis sans y toucher, il passa parmi ses nobles voisines pour un type idéal de sobriété et de distinction.

Le dessert venu, le président frappa légèrement la table avec le manche de son couteau et, se levant, il prononça ces paroles sacramentelles :

« Ladies et gentlemen, à la santé de Sa Gracieuse Majesté la Reine. »

Les messieurs se levèrent comme un seul homme et, après avoir répété d'une voix émue : « La reine ! la reine ! » ils vidèrent avec componction leur coupe de Champagne.

La lice était ouverte ; désormais les toasts pouvaient se succéder. Ce fut Holbeck qui ouvrit le feu. « Messieurs, dit-il, je ne veux pas prononcer une parole avant de porter un toast, qui à mon avis doit toujours venir le premier. Messieurs, je bois à celles qui, comme mères, femmes, filles ou sœurs, sont la joie, le soutien et le charme de l'existence humaine, à celles qui par leur présence élèvent nos cœurs, anoblissent nos pensées et grandissent nos actions. Messieurs, je bois aux dames. »

Une triple salve d'applaudissements et de hourras accueillit ce toast, et le murmure d'approbation ne s'était pas encore apaisé, lorsque le, docteur reprit :

« Messieurs, je ne veux pas me rasseoir sans vous exprimer combien je sens vivement l'honneur que vous m'avez fait en m'accueillant, moi et les humbles compagnons de mes travaux, d'une façon aussi gracieuse. Je n'ai qu'un regret, c'est de penser que cette association dont nous posons aujourd'hui la base, est condamnée par la force des circonstances à n'avoir qu'une durée limitée. Pour moi, messieurs, ce jour et ceux que nous allons passer ensemble, occupés à de nobles travaux, resteront gravés dans ma mémoire parmi les plus beaux de ma vie. Aussi suis-je heureux de pouvoir pousser le premier ce cri : Hourra pour le club des Tueurs de tigres ! »

Un nouveau tonnerre de bravos vint saluer ce spirituel discours, et, quand le docteur se rassit, mistress Whatafter lui murmura à l'oreille qu'elle n'avait jamais entendu un toast plus empreint d'humour scientifique, que celui qu'il venait de prononcer.

Mais déjà le petit général Butnot était debout à son tour et réclamait le silence.

« Ladies et gentlemen... les paroles que vient de prononcer notre éminent ami ont éveillé dans mon esprit, comme dans le vôtre, une pensée mélancolique. Réunis ici dans un but que notre président a l'autre jour si bien qualifié de hautement philanthropique, nous devons, dans un avenir malheureusement peu éloigné, nous disperser de nouveau. Ces, liens d'amitié, de confraternité que je vois déjà se former entre nous, et qui iront se resserrant de jour en jour, ces liens, ladies et gentlemen, seront brusquement, fatalement rompus. Le club des Tueurs de tigres ne sera plus alors pour nous qu'un souvenir, souvenir d'une mission noblement remplie, souvenir de douces heures passées ensemble ; mais à ce souvenir se rattachera d'une façon impérissable celui de l'homme qui restera l'honneur de notre si courte union, c'est-à dire du savant qui personnifie parmi nous la

gloire scientifique des deux plus grandes nations du monde. Ladies et gentlemen, je bois à la santé de notre illustre collègue, l'immortel naturaliste, le docteur Holbeck ! »

Tous les verres de Champagne se tendirent vers le bon docteur, qui, rayonnant de malicieuse bonhomie, accueillit sans sourciller cette apothéose. On but ensuite au président du club, au Maharajah Goulab Sing, au général Butnot.

Holbeck ouvrit le feu.



Puis, les dames s'étant levées, on les accompagna au salon et, après les y avoir installées, on revint continuer la série des toasts. On but cette fois à

l'armée, à la marine, au service civil, à la magistrature, à toutes les administrations passées et futures.

A minuit, les dames ayant déserté le salon et regagné leurs chambres, on chercha une nouvelle série de toasts et, non sans peine, on en collectionna encore quelques-uns.

A une heure, l'attendrissement devint général. Holbeck, les yeux pétillant derrière ses lunettes d'or, proposa que le club se déclarât en permanence, et le colonel lui fit jurer de lui garder une amitié éternelle.

Barbarous lui-même avait oublié ses premières terreurs, et, au risque de mettre en miettes le dos de son précieux vêtement, il participa fort élégamment à tous les toasts. Bien plus, il en porta un lui-même.

« Messieurs, dit-il, nous avons jusqu'ici oublié de boire à la santé de celui à qui nous devons d'être réunis en si joyeuse compagnie. Messieurs, je bois à la santé du Roi des tigres. »

Quelques bras se levèrent, mais mollement. La lutte avait été trop ardente. Les combattants succombaient, et, serrés dans les bras l'un de l'autre, Holbeck et le colonel dormaient du sommeil du juste.



L'éléphant se dressa sur ses jambes de devant.



CHAPITRE XIX — L'audience royale.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsque Holbeck sortit enfin de son sommeil léthargique. A peine eut-il ouvert les yeux, que toutes les péripéties de la fête de la veille se représentèrent à son esprit, mais ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il constata qu'il était bien dans son lit, dans sa chambre ou plutôt dans les murs de toile du compartiment de la tente qui lui était réservé. En vain chercha-t-il à se rappeler comment il avait quitté les salons du club, comment il avait regagné son logis. A partir du moment où, pris d'un irrésistible élan de tendresse, il s'était jeté dans les bras de son voisin, le colonel Shaughnessy, un voile épais, impénétrable, enveloppait tous ses actes.

Un peu honteux de ce qu'il appela, non sans raison sa faiblesse, le docteur sauta hors de son lit et s'habilla prestement.

« Ces Anglais sont terribles avec leur invention de toasts, murmurait-il tout en procédant aux soins de sa toilette. A force de boire à la reine, à la marine, à la science, aux dames et à toutes les administrations sublunaires, il n'y a rien de surprenant à ce que la cervelle d'un paisible naturaliste s'embrouille quelque peu. N'importe, ces sportsmen sont de joyeux convives, et je suis curieux de connaître l'impression qu'ils auront produite sur mon mélancolique ami Everest. Puissent les vapeurs du divin Champagne avoir chassé de son esprit ses sombres pensées. »

Le docteur, à ce moment, passait la chaîne de sa montre dans la boutonnière de son gilet et machinalement il jeta un coup d'œil sur le cadran.

« Midi ! s'écria-t-il, voilà ce qui s'appelle faire grasse matinée. Que vont dire mes amis ? Je suis sûr que Barbarous se gausse depuis ce matin de ma faible tête, incapable de supporter le cliquetis d'une vingtaine de coupes de Champagne. Je vais perdre d'un seul coup tout mon prestige et, quand je le sermonnerai, je l'entends déjà me répondre : Holbeck, souviens-toi de la nuit du 1^{er} août. »

Cependant rien ne bougeait sous le vaste pavillon de la tente.

Le docteur souleva avec précaution la portière qui séparait sa chambre de celle du Marseillais, et il eut un sourire de satisfaction à la vue du spectacle qui s'offrait à ses yeux : Barbarous, étendu sur son lit, dormait à poings fermés.

Holbeck, d'un bond, fut près du lit et se mit à secouer vigoureusement le dormeur, en l'apostrophant d'un ton indigné :

« Eh bien, c'est joli, monsieur Barbarous ! je crois que, si on vous laissait faire à votre guise, vous dormiriez jusqu'à demain. Savez-vous bien l'heure qu'il est, malheureux ? Midi ! et le déjeuner refroidit à vous attendre. »

Barbarous, à demi réveillé, s'était dressé sur son séant et contemplait le docteur d'un air stupéfait.

« Et voilà, reprit Holbeck, l'effet qu'a produit sur vous le contact de cette haute aristocratie que vous brûliez tant de hanter. Il me semble que vous y avez perdu le peu d'intelligence qui vous restait. Croyez-vous, monsieur, que moi, l'éminentissime docteur Holbeck, je vais garder à mon service un homme qui nous donne à tous le spectacle de la plus grossière intempérance et qui dans les fumées de l'ivresse oublie les devoirs les plus sacrés. Qu'avez-vous fait, monsieur, de ce vêtement superbe qu'un noble lord a eu la faiblesse de vous confier ? »

Ce trait parut rappeler Barbarous à la vie ; il bondit hors de son lit, courut vers une chaise, sur laquelle gisait le fashionable vêtement, et, saisissant l'habit, se mit à l'inspecter sur toutes les coutures. Le trouvant intact, il poussa un soupir de soulagement.

« Tu m'as fait peur, dit-il enfin au docteur. Ce malheureux habit m'a fait trembler toute la soirée et a empoisonné mon plaisir. Je m'attendais à chaque instant à voir se fendre toutes les coutures, et j'ai dû me résigner durant le dîner à laisser passer devant moi les vins les plus extraordinaires

sans y goûter, tant j'avais peur de lever les bras. Il est vrai qu'un peu plus tard, au moment des discours, je me suis rattrapé ; mais il me semble que toi-même...

— Allons, dépêche-toi, dit Holbeck, l'interrompant avec un malicieux sourire ; Everest nous attend sans doute pour déjeuner. »

Comme ils sortaient de la chambre et entraient dans la salle à manger, ils virent le jeune lord qui descendait de cheval devant la porte de la tente.

« Bonjour, mes amis, leur dit-il en les rejoignant. L'air était si frais ce matin, que je me suis levé avec le jour et j'ai été faire sur mon cheval une longue promenade à quelque distance de la ville. Les environs sont fort beaux, boisés, et abondent en sites pittoresques. Je pense que vous êtes remis de vos fatigues d'hier soir ? ajouta-t-il en s'adressant affectueusement au docteur.

— Complètement, dit Holbeck souriant, avouez que les extravagants discours dont j'ai été bombardé auraient suffi à faire tourner ma tête, sans que le Champagne se mît de la partie.

— Mon cher ami, reprit le jeune homme, je vois que vous n'êtes pas encore au courant des mœurs britanniques et je vous conseille de ne pas vous excuser. Vous vous êtes conduit à tous les points de vue comme un gentleman accompli, et encore êtes-vous un de ceux qui ont tenu tête jusqu'au bout de l'orage. C'est à mon bras que vous avez regagné notre tente, tandis que nos chers collègues avaient dû être confiés au soin de leurs khansamahs. Assez sur ce sujet, le grand air m'a ouvert l'appétit et je me prépare à faire honneur à la cuisine de notre bawardji. »

Le déjeuner attendait. Ils se mirent à table.

« Au fait, dit Everest quand ils furent assis, un envoyé du palais royal est venu ce matin, à ce que m'a dit Latchmân, annoncer que Sa Hautesse nous recevrait aujourd'hui même en audience solennelle.

— Déjà ! s'écria Barbarous. Vraiment ces gens-là ne nous laissent pas le temps de respirer.

— Pour ma part, reprit Everest, je ne suis pas fâché que cette audience ait lieu le plus tôt possible, elle nous donnera toute liberté de nous mettre en campagne sans perdre de temps.

— Il ne faut pas y songer, dit Holbeck, le colonel Shaughnessy m'a informé que l'on ne commencerait les opérations contre le tigre que d'ici à une quinzaine de jours.

— A-t-il l'intention de nous conduire en bataille rangée ? demanda Everest avec ironie.

— Non, certes, répondit le docteur, seulement l'aimable président tient à ne pas voir son club se disperser à peine formé. On accordera donc au Roi des tigres une trêve, trêve qui sera employée par nous en fêtes et divertissements de toutes sortes. »

Everest fronça le sourcil.

« Ne soyez pas impatient, reprit Holbeck, d'autant plus qu'au premier rang des divertissements qui nous sont réservés, se placent des chasses grandioses, que le Maharajah a préparées à notre intention. Une fois la trêve écoulée, chaque chasseur reprendra sa liberté d'action et s'arrangera comme il lui plaira pour tuer le Roi des tigres. Tout cela me paraît combiné d'une façon fort équitable et attrayante.

— Docteur, docteur, dit le jeune homme en menaçant Holbeck du doigt, vous avez toujours raison, c'est entendu ; mais je ne vous soupçonnais pas les appétits mondains que vous révélez.

— Et puis ce n'est pas tout, reprit Holbeck, le chirurgien-major Cunningham, mon confrère, m'a assuré hier qu'il existait dans ce pays une variété de *Myrmices* vraiment surprenante. Or je tiens à profiter de mon séjour pour pousser à fond l'étude de cette importante fraction de la tribu formicaire.

— Tu nous en diras tant ! s'écria Barbarous ; s'il y a des fourmis ici, nous y sommes au moins pour un mois. Pour ma part, je ne m'en plaindrai pas. »

Le déjeuner était achevé. On alluma cigares et pipes.

« Qui se serait jamais attendu, s'écria tout à coup Holbeck, à trouver réunie dans ce pays sauvage une aussi brillante société de dames et de jeunes filles ? J'admire, mon cher Everest, le courage avec lequel vos charmantes compatriotes affrontent les dangers de ces redoutables contrées. Fait plus admirable encore, ce courage leur paraît la chose la plus simple et la plus naturelle du monde. Elles n'en tirent aucun orgueil et paraissent étonnées qu'on les en loue. Qu'une femme suive son mari au fond de l'Inde et se condamne à passer avec lui de longues années dans quelque avant-poste perdu au milieu de populations sauvages, elle, ne fait que son devoir. Le calme et la bonne humeur qu'elle y apporte élèvent ce devoir à la hauteur d'une sublime abnégation. Mais quel nom donner à ce sacrifice, lorsque c'est une jeune fille qui, pour l'accomplir, pour alléger l'exil de son père, abandonne le monde brillant où elle a été élevée et renonce par cela

même peut-être à tout avenir. C'est cependant ce que vient de faire la fille de notre président. Le colonel, veuf depuis plusieurs années, commande un régiment de cipayes, à Khairwara, au cœur de la région la plus dangereuse de l'Inde centrale, le pays des Bhils. Il avait envoyé sa fille en Angleterre pour qu'elle y achevât son éducation et aussi dans l'espoir qu'elle s'y marierait. Dépourvu lui-même de toute fortune, il ne pouvait songer à prendre sa retraite, ni à quitter un poste rétribué en rapport avec ses dangers. Cependant, malgré ses prières, la jeune fille, qui vivait à Londres chez des parents fort riches, a voulu revenir auprès de son père et partager son exil. Depuis un an qu'elle est revenue près de moi, me disait le brave homme, il me semble que Khairwara est un paradis, tant le rire frais et rose, l'inaltérable gaieté de ma chère Mary ont métamorphosé cet affreux séjour. » N'est-ce pas un beau dévouement que celui de cette enfant de dix-huit ans ?



— C'est une belle et noble action, » dit Everest avec chaleur.

A ce moment John entra, annonçant le colonel, qui sans attendre fit irruption dans la tente,

« Ah ! bonjour, messieurs, cria-t-il de sa voix joyeuse. Avez-vous passé une bonne nuit, docteur ? ajouta-t-il avec une pointe de malice.

— Je l'ai, ma foi, aussi bien achevée que je l'avais commencée avec vous, répondit gaiement Holbeck.

— Eh bien, en ce cas, reprit le colonel, je viens vous chercher tous trois pour continuer mon rôle d'introducteur et vous présenter à Sa Hautesse, qui nous attend en durbar. »

Holbeck et ses compagnons furent bientôt prêts à suivre le colonel. Barbarous n'avait pu résister à la tentation d'endosser pour cette occasion

son costume galonné d'officier de marine.

Un éléphant caparaçonné attendait les nobles visiteurs pour les conduire au palais. Sur un signe du cornac assis sur son cou, l'énorme bête s'accroupit sur le sol ; une petite échelle fut dressée contre son flanc et les quatre hôtes du roi grimpèrent sur l'haodah et s'assirent dos à dos, Holbeck et le colonel sur le côté droit, qui est le siège d'honneur, Everest et le Marseillais sur le côté gauche.

« Tenez-vous bien, » cria le colonel.

L'éléphant se dressa à ce moment sur ses jambes de devant, mais si brusquement, que l'haodah se trouva incliné à un angle de quarante cinq de grès et que sans l'avertissement charitable du colonel le docteur eût roulé sur le sol. Puis ; relevant son arrière-train, la bête : géante rétablit son équilibre et se mit lentement en marche, avec ce dandinement particulier qui donne à ces animaux l'air de danser la polka.

« On se croirait à bord d'une chaloupe pendant un gros temps, dit Barbarous, qui, n'ayant jamais pratiqué semblable équitation, se cramponnait au dossier de l'haodah.

— Oui, dit Everest, l'allure de l'éléphant donne assez exactement la sensation du tangage et du roulis et, n'étaient son immense taille et ses proportions majestueuses, je ne m'expliquerais pas pourquoi les grands personnages de l'Inde préfèrent cet incommode animal au modeste cheval.
»

Une troupe de cavaliers, coiffés de casques à aigrettes, richement vêtus et armés de lances à longues banderoles, escortaient l'éléphant et faisaient écarter la foule, qui, en dehors de l'Armoudjân, se pressait pour contempler les augustes étrangers..

Passant sous la haute porte du Soleil, où des gardes rangés lui rendirent les honneurs militaires, le cortège entra dans la ville et s'engagea dans la large et belle voie conduisant au Mahal.

La multitude devenait plus compacte encore. Les habitants, entassés sur les trottoirs, groupés sur les balcons et les terrassés des maisons, saluaient de leurs acclamations enthousiastes ces terribles chasseurs, nouveaux Hercules venant délivrer le pays du monstre qui le ravageait.

Holbeck, touché de cet empressement ; répondait aux saluts de la foule par de petits gestes de la main pleins d'une condescendance souveraine. Quant à Barbarous, il étouffait d'orgueil satisfait et lançait de majestueux coups de chapeau aux dames hindoues garnissant les balcons.

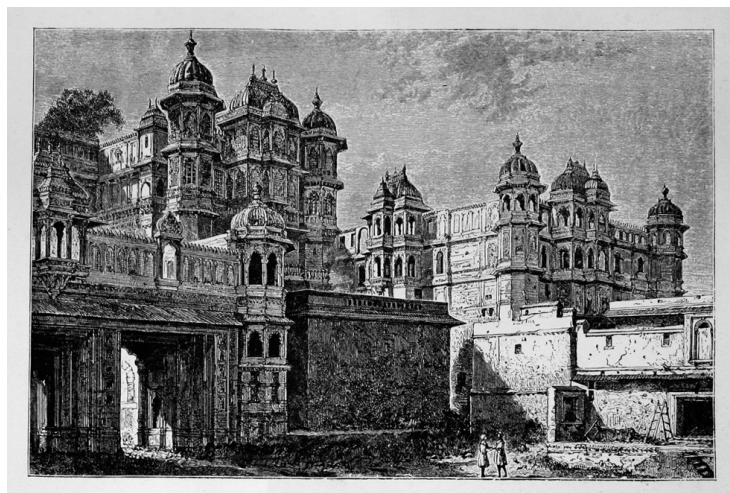
« Décidément, dit-il à Everest, je finirai par croire tout de bon que je suis un grand personnage. Lorsque l'amiral Paris arriva à Saint-Louis du Sénégal, on ne lui fit pas une plus belle réception. »

Mais le brave Marseillais n'était pas au bout de son admiration.

A l'entrée du cortège dans la grande cour du palais, les régiments de la garde royale présentèrent les armes et les musiques militaires firent retentir la *Marseillaise*, — touchante attention du chef de musique, qui était un vieil Allemand au service du Maharajah. Puis, au moment où l'éléphant s'arrêta, le canon fit entendre sa voix et lança dans l'air onze coups retentissants. Le roi réparait la bévue de son ministre.



La porte du palais royal.



Holbeck, un peu assourdi par tout ce tapage, contemplait ce spectacle, quand il fut brusquement rappelé à la réalité par un choc violent. L'éléphant

venait de s'agenouiller, inclinant cette fois l'haodah en avant. Perdant l'équilibre, le docteur fut lancé dans l'espace et tomba un peu rudement dans les bras du ministre Nâm Rao, qui, s'apprêtant à recevoir les hôtes de son maître, fut un peu surpris de cette brusque façon de se présenter.

Le docteur lui adressa ses excuses avec sa vivacité habituelle, et le colonel, ainsi que les deux compagnons d'Holbeck étant descendus à leur tour, on se mit en marche solennellement vers la salle du durbar.

Traversant tout un dédale de pièces luxueusement décorées, les visiteurs, escortés par les ministres, les Vakils, les Kilidars, les Thakours et tous les hauts dignitaires du royaume, entrèrent dans une vaste salle aux murs de marbre blanc, tendus de riches tapisseries.

Au fond, sur une estrade, trônait le roi, accroupi les jambes croisées au milieu d'un vaste divan tout lamé d'or.

En voyant entrer les Européens, le Maharajah descendit précipitamment de son trône et s'avança à leur rencontre.

Les visiteurs s'inclinèrent et le colonel, prenant la parole, dit :

« J'ai l'honneur de présenter à Votre Resplendissante Hautesse le docteur Holbeck et ses compagnons, MM. Barbarous, de Marseille, et Everest Strangeton. »

Le roi serra la main du docteur, et, sans lâcher prise, conduisit Holbeck jusque sur l'estrade, où il le fit asseoir à ses côtés, tandis qu'il invitait les autres Sahibs à prendre des sièges voisins.

Grand et vénéré savant, dit alors Goulab Sing, s'adressant au docteur d'une voix emphatique, en apprenant ton arrivée dans mes États, mon cœur s'est gonflé de joie ; ta présence est pour moi un honneur inespéré, puisque toi, que les plus grands monarques seraient fiers de traiter en frère, tu as daigné jeter un regard bienveillant sur mon humble personne. Je sais que tu représentes à la fois la science, qui est la mère de l'humanité, et la France, qui partage avec l'Angleterre la gloire d'être la première nation du monde ; ton front est à mes yeux ceint d'une double auréole. Aussi laisse-moi te dire que mon royaume est à toi et que sur un simple signe ma faveur comblera celui que tu auras préféré. »

Le bon Holbeck était depuis la veille trop habitué aux hyperboles pour s'émouvoir de cette harangue tout orientale, et il montra ici encore combien son esprit subtil le mettait au niveau des plus hautes situations, car ce fut en courtisan accompli qu'il répondit :

« Sublime Maharajah, la modestie de votre langage surpasse l'immensité de votre grandeur, et votre nom brille d'un éclat sans pareil au milieu de l'illustre cohorte des rois de l'Inde. Qui donc ignore, de l'équateur aux confins boréaux, que Goulab Sing de Mahavellipour est un puissant monarque, tenant d'une main paternelle les rênes de l'État, renommé pour sa sagesse, grand par sa gloire et sa magnanimité et plein de bienveillance pour ceux qui, comme moi, ne sont que les humbles serviteurs de la science. Aussi, en mettant le pied sur la terre indienne, mon plus vif désir était de pouvoir contempler un si noble souverain. Désormais mon désir est satisfait. »

Le Maharajah répondit. Il monta encore d'un ton et compara le bon docteur à un arbre dont les fruits fertilisent le désert aride et l'âpre montagne.

Et ainsi, pendant une demi-heure, le roi et le docteur, semblables aux héros : d'Homère, se lancèrent à la tête les épithètes les plus ronflantes que peut fournir le vocabulaire anglais.

Barbarous riait dans sa barbe. Son intempestive gaieté faillit même deux ou trois fois interrompre ce majestueux entretien. Cet oubli des convenances diplomatiques lui attira un châtement mérité.

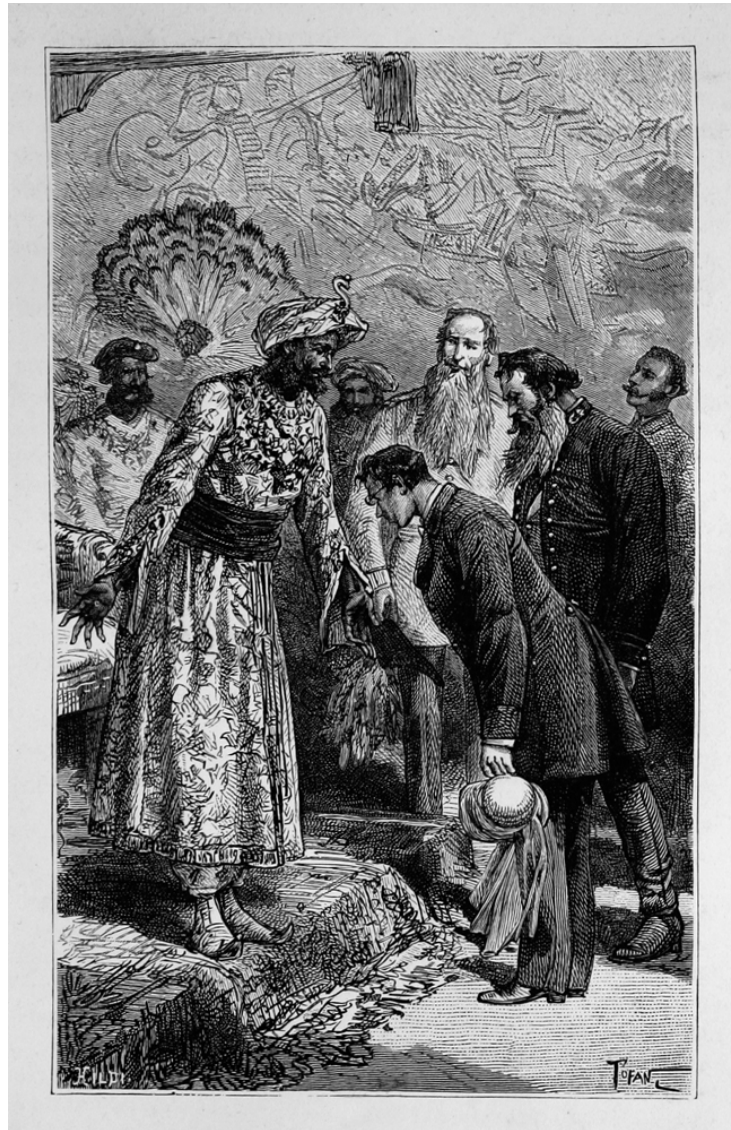
Durant l'audience, deux des plus hauts dignitaires de la cour procédèrent à la cérémonie sacramentelle du *pânsopari* ; l'un d'eux, armé d'une aiguière d'or, aspergeait d'eau de rose chaque invité, auquel le second remettait gravement un *pân*.

Le Marseillais se laissa asperger sans broncher, mais il resta fort interdit lorsque le second personnage lui tendit le petit carré de feuilles vertes roulées et piquées par un clou de girofle qui constitue le *pân*. Voyant ses voisins s'introduire ce paquet de verdure dans la bouche, il les imita bravement, mais au premier coup de dent il fit une affreuse grimace. Sous la feuille de bétel se cachait, selon l'usage, un affreux mélange de chaux vive, de cardamone et d'épices, capable d'incendier un palais européen.

Cependant Barbarous tint bon, et, ignorant que ce mélange n'est destiné qu'à être mâché, puis rejeté, il se mit en devoir de l'absorber le plus promptement possible.

A ce moment le Maharajah comparait Holbeck à une montagne dont les glaciers rayonnent sur la terre en eaux bienfaisantes.

Le Maharajah descendit de son trône.



Le petit docteur comparé à une montagne ! C'était trop fort pour Barbarous. Sa bouche s'ouvrit en un formidable éclat de rire ; mais le scandale de cette interruption fut épargné à la cour de Mahavellipour : le *pân*, glissant dans le gosier du Marseillais, arrêta le rire qui s'en échappait et le malheureux, étranglé, suffoquant, ne put que proférer un suprême cri de détresse.

On s'empressa aussitôt autour de lui et quelques gorgées d'eau fraîche le ramenèrent à la vie.

Mais cet incident avait rompu le charme : roi et docteur se firent une dernière révérence et l'audience fut levée.

« C'est dommage, dit Holbeck en remontant sur l'éléphant, j'aurais voulu voir jusqu'où le Maharajah aurait pu aller. Il m'aurait sans doute comparé au soleil faisant tourner le monde, et je lui aurais dit qu'il était l'univers dont l'astre radieux n'est qu'un atome. Après cela je crois qu'il aurait bien été forcé de donner sa langue au chat. »



Le café était servi.



CHAPITRE XX — Le programme du colonel.

En choisissant le colonel Shaughnessy comme président du club des Tueurs de tigres, les sportsmen réunis à Mahavelli pour avaient eu une heureuse inspiration. Il eût été en effet difficile de trouver un homme se consacrant plus entièrement et avec plus de conviction à la mission qui lui avait été confiée. Ceux qui le connaissaient savaient que ce vieil officier de l'armée des Indes était non seulement un aimable compagnon, un chasseur émérite, un gentleman accompli, mais encore un administrateur habile et conciliant.

Aussi aucun des habitants du camp de l'Armoudjân n'avait été étonné que le brave colonel, usant de son pouvoir discrétionnaire, eût, dès les premiers jours, fait afficher sur la porte du club une sorte de proclamation, dans laquelle les droits et les devoirs de ses administrés étaient nettement et clairement définis.

Dans sa proclamation, le colonel, après avoir fixé le chiffre de la cotisation de chaque clubman, annonçait que le local du club était ouvert à tous les membres à partir du 1^{er} août.

Les célibataires étaient avertis qu'ils étaient tenus, sous peine d'une forte amende, d'assister aux conférences journalières consacrées à l'examen des intérêts matériels du club et de sa mission spéciale. Pour plus de commodité, ces conférences auraient lieu à table, durant le dîner, et se

continueraient dans la soirée, afin de permettre aux membres mariés d'y assister. Enfin le colonel informait respectueusement les ladies et les misses que les grands salons de l'Armoudjân seraient à leur disposition tous les soirs, afin qu'elles pussent y discuter en commun la partie des travaux du cercle qui leur était réservée, c'est-à-dire les questions d'intérêt général, tels que fêtes, lunches, picknicks, lawn-tennis, parties de croquet et soirées dansantes.

En revenant du durbar, le colonel exposait au docteur ses divers projets et les mesures qu'il avait prises.

« Nous avons sans doute peu de temps à passer ensemble, lui dit-il. Je tiens à faire mon possible pour que chacun emporte un bon souvenir de ce court séjour à Mahavellipour. Or je connais les hommes, et mes compatriotes en particulier ; si je ne réussis pas à les occuper et à les obliger de s'amuser tous ensemble, ils se fractionneront bientôt en vingt coteries, qui se déchireront entre elles, et l'Armoudjân deviendra un enfer intolérable. Il faut que tous les hommes de bonne volonté m'aident à entretenir la gaieté et la bonne harmonie dans notre petite république... Je compte sur vous, docteur, sur votre grande et légitime influence pour atteindre ce but.

— Je vous promets mon concours de grand cœur, dit Holbeck, mais je crains que vous n'exagériez mon influence.

— Du tout, du tout, reprit le colonel, vous avez fait la conquête de toutes nos dames. Mistress Butnot elle-même m'a dit ce matin : Savez-vous qu'il est très bien votre savant à lunettes, » et, de sa part, voyez-vous, ce qu'elle a dit là est immense. C'est elle qui donne le ton ici. Songez qu'elle est la propre sœur du lieutenant-gouverneur du Rohilkand, sir Archibald Montrose.

— Ah ! vraiment, dit Holbeck avec componction.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit le colonel. Mais, pour revenir à mon club, je me suis arrangé de façon que chacun y trouve un attrait particulier. D'abord j'ai un excellent cuisinier : ce qui est un point capital ; puis la salle de lecture renfermera tous les journaux de la Péninsule, les magazines et périodiques d'Europe ; il y a un billard dans la salle de jeu, des tables de whist et de boston, et les meilleurs cigares que j'ai pu trouver. Enfin des chikaris se tiendront en permanence pour conduire à la chasse ceux qui voudraient s'y divertir, sauf contre le Roi des tigres, car celui-ci est remis à quinzaine. Enfin après-demain nous aurons une grande

battue aux buffles sauvages ; puis cricket match, fête au palais, picknick monstre, grand tournoi de croquet et de lawn-tennis pour les jeunes gens des deux sexes, bal, et coëtera. Pour plus tard nous aviserons. Il me semble que, si les gaillards ne sont pas contents de mon programme, c'est qu'ils seront bien difficiles.

— C'est mon avis, dit Holbeck avec conviction.

— A ce soir donc, lui dit le colonel en le quittant. Nous inaugurerons nos conférences intimes et étudierons les graves problèmes qui nous préoccupent. »

En rentrant dans la tente, le docteur dit à Everest :

« Vous avez entendu ce qu'a dit le colonel ?

— Fort bien, dit le jeune homme. C'est un véritable accaparement.

— Voyons, mon cher Everest, faites bon visage à mauvaise fortune. Quinze jours sont bien vite passés, et du reste ne jouissez-vous pas de toutes les prérogatives d'humilité que vous réclamiez ? Vous étiez malheureux parce que vous étiez riche et lord ; vous êtes ici le premier pauvre diable venu, soyez heureux.

— Je n'ai, en effet, pas à me plaindre, reprit le jeune homme sans dissimuler complètement une pointe d'amertume, personne ne s'occupe de moi. Pas une de ces dames ne m'a seulement adressé la parole.

— Ah ! dit le docteur en souriant, on n'est jamais content. Mais cependant il me semble vous avoir vu causer assez vivement à table avec votre voisine, miss Shaughnessy.

— J'ignorais que cette demoiselle fût la fille du colonel, » dit Everest. Mais ce petit mensonge, dont il ne put s'expliquer la raison, le fit rougir jusqu'aux oreilles et il se hâta d'ajouter, pour dissimuler son trouble : « Je n'ai du reste échangé que quelques paroles avec elle.

— Et vous avez, ma foi, eu tort, dit Holbeck ; je n'ai causé avec elle qu'un instant et elle m'a fait l'effet d'une enfant charmante, pétillante d'esprit et de bonne humeur.

— Quel beau feu t'enflamme, ami Holbeck ! s'écria Barbarous ; si je ne savais que tu es le modèle des vieux garçons endurcis, je croirais...

— Eh bien, oui, j'ai voué à cette charmante enfant une profonde affection, déclara le docteur avec emphase, non pas parce qu'elle est jolie et aimable, ce qui ne gêne rien, mais pour son beau dévouement à son vieux père, comme je vous l'ai conté ce matin.

— Ce qui me plaît dans l'organisation du colonel, dit Barbarous, que les questions de sentiment intéressaient peu, c'est que les conférences se tiendront à table ; comme cela, si l'on s'occupe de questions ennuyeuses, on pourra faire autre chose que parler. Je n'ai du reste jamais su faire de discours autre part qu'à table. Une fois, me trouvant par hasard dans une réunion électorale à Marseille, j'adressai une observation au président, parce que j'avais au-dessus de ma tête un quinquet qui filait et dont l'odeur était insupportable ; on crut que je demandais la parole, et, avant que je pusse m'en défendre, on me poussa à la tribune. Quand je me trouvai perché dans cette boîte et que je vis tous ces yeux braqués sur moi, cela me fit une telle impression, que je restai muet. En vain le président me dit : La parole est au citoyen Barbarous, » et les assistants me criaient : « Parlez ! expliquez votre opinion ; » il eût été bien simple de leur dire : Citoyens, c'est le troisième quinquet à droite qui fume ; je ne pus pas desserrer les dents et les électeurs indignés m'arrachèrent de la tribune et me jetèrent à la porte.

— Qui sait ? dit Holbeck, si tu avais seulement ouvert la bouche, ils t'auraient nommé député. A quoi tient le sort d'un homme et les destinées d'un pays ? »

Le soir venu, les trois amis prirent le chemin du club. Barbarous, subitement saisi d'une soif intense d'élégance, avait endossé son habit noir sans murmurer. « Il est encore un peu juste, avait-il dit, mais il se fera avec le temps ; je me sens déjà plus libre dans les entournures. »

La table du *mess* était aussi luxueusement servie que la veille ; mais cette fois ladies et misses n'ornaient plus le pourtour de leurs riches toilettes ; parmi les hommes, les célibataires seuls avaient répondu à l'appel du colonel, sauf une exception toutefois : le petit général Butnot avait déserté le foyer conjugal pour se joindre aux joyeux *bachelors*, et ce sur l'autorisation de la superbe mistress Butnot, qui lui avait déclaré qu'elle se passerait très aisément de sa présence. Ajoutons que l'excellent, mais minuscule sportsman, malgré sa vive affection pour son vieux camarade Shaughnessy, n'avait pas vu sans quelque jalousie sa promotion au pouvoir présidentiel, et qu'il comptait lui disputer une partie de son « excessive » influence.

La fête de la veille avait rompu la glace, et les sportsmen se retrouvèrent comme s'ils étaient déjà de vieilles connaissances. Aussi le repas commença au milieu des rires bruyants et des gais propos suscités par le

souvenir des incidents qui avaient clos la cérémonie d'inauguration. Puis, aux approches du dessert, lorsque les formidables appétits britanniques se trouvèrent apaisés, la conversation devint plus sérieuse et le fameux *daily evening meeting*, la conférence, commença.

« Gentlemen, dit le président, le moment est venu d'aborder le grave sujet qui nous préoccupe. Parlons un peu du Roi des tigres. »

Des *hear ! hear !* s'élevèrent de tous côtés et ramenèrent au silence quelques membres inattentifs.

« Gentlemen, reprit le colonel, le but de notre expédition est d'une si haute gravité, qu'il mérite que nous nous y préparions par une étude mûrement approfondie. Je crois que vous serez tous de mon avis, lorsque je vous aurai exposé mes raisons pour remettre son exécution à une époque un peu éloignée. »

Laissez-moi vous dire tout d'abord que je suis certain qu'il n'y a pas un seul d'entre nous qui ait été attiré ici par l'appât qu'une prime aussi énorme pourrait exciter dans des âmes cupides. Non, messieurs, une semblable insinuation serait une injure pour votre caractère. Tous nous nous sommes sentis émus par le spectacle de ce peuple opprimé, tendant vers nous ses bras suppliants, et nous sommes accourus, pleins d'une noble ardeur, pour accomplir cette mission, que je n'hésite pas à qualifier de hautement philanthropique. »

De nouveau, les *hear ! hear !* s'élevèrent de tous les coins de la table.

« Dira-t-on que nous sommes venus ici à la recherche d'une vaine gloire ? reprit le président. Je crois, messieurs, qu'il n'est aucun d'entre nous qui n'ait fait ses preuves en maintes rencontres avec les redoutables hôtes des jungles ; sur ce point notre réputation est faite, solidement établie. Une peau de tigre de plus ou de moins ne pourrait, pour nous, peser dans la balance. Il me suffirait de dire au plus jeune d'entre nous : Le club des Tueurs de tigres vous a choisi, partez ; et seul, à pied, tapi dans les broussailles, il irait affronter le monstre, la tête haute, le cœur ferme. »

Mais, messieurs, notre expérience nous met précisément à l'abri de cette folle témérité qui dédaigne les conseils et s'en remet au hasard pour assurer la victoire. Nous savons tous que la chasse au tigre n'est pas un jeu d'enfant et que, pour mériter vraiment le titre dont nous sommes fiers, il faut joindre au courage le sang-froid, la présence d'esprit, la prudence et cent autres qualités.

L'adversaire que nous avons devant nous n'est pas un ennemi vulgaire. Par son astuce et sa ruse, plus que par sa férocité inouïe, il a bien mérité son nom de « Roi des tigres ». Il a déjoué jusqu'ici tous les moyens combinés pour l'abattre, et il ne faut pas tellement dédaigner nos confrères indiens, pour que nous soyons sûrs de réussir là où ils se sont déclarés impuissants. Il y a vingt ans ; messieurs, un fait à peu près semblable à celui qui nous occupe se produisit. Un tigre mangeur d'hommes ravageait la route de Mhow à Indore ; les sportsmen britanniques voulurent en débarrasser le pays, mais plusieurs succombèrent dans la lutte, et c'est un chikari indigène qui par un hasard heureux remporta la victoire. Pour nous, notre honneur est engagé et nous ne quitterons Mahavellipour que le jour où la peau du Roi des tigres aura été clouée sur la porte de notre club. »

Un tonnerre de bravos accueillit cette fière déclaration.

« C'est donc avec de multiples précautions qu'il convient d'aborder notre ennemi, afin d'arriver sûrement, et d'une façon honorable, au résultat que nous ambitionnons. Car, si nous voulons le succès, nous tenons cependant à ne pas l'acheter au prix de sacrifices douloureux ou susceptibles de jeter sur notre joyeuse réunion un irréparable voile de deuil.

Avec votre assentiment, messieurs, je vais donc dresser un plan de campagne. Des chikaris, postés par tout le pays, nous tiendront au courant des mouvements du Roi des tigres, et, lorsque nous serons bien assurés de ses habitudes, nous nous unirons dans un effort commun pour l'anéantir. »

Le colonel se rassit. La fin de son discours ne semblait pas avoir eu grand succès auprès de l'assemblée. Aussi le petit Butnot profita-t-il de cette froideur évidente pour dire :

« Je demanderai à notre président ce qu'il entend par ces mots un effort commun ». Feron-nous une battue générale ? nous retrancherons-nous dans des affûts ?

— Nous adopterons l'un ou l'autre moyen, répondit le colonel, selon les circonstances. Peut-être même ferons-nous appel à l'initiative individuelle.

— Pour ma part, reprit le général, j'appuie particulièrement cette dernière motion. En effet, quoique je me joigne aux paroles élogieuses que le président a adressées à nos collègues, il est peut-être parmi nous de jeunes sportsmen qui seraient désireux de conquérir à la fois une récompense noblement méritée et une glorieuse renommée. Je propose que, après mûre réflexion, le club désigne celui de ses membres qui lui paraîtra le plus propre à tenter l'aventure et à soutenir l'honneur commun. Ce membre

pourra être choisi sur sa demande, et, dans le cas où plusieurs compétiteurs s'offriraient, le sort décidera.

— Approuvé ! s'écrièrent toutes les voix.

— Ce qui n'empêche nullement notre cher président de prendre les prudentes mesures qu'il nous a proposées et qui ont notre approbation, » ajouta vivement Butnot, qui voulait atténuer l'échec qu'il venait d'infliger à son ami.

Là-dessus on se leva de table et on passa dans une salle voisine, où le café était servi. Bientôt les cigares furent allumés et un nuage de fumée odoriférante s'éleva au-dessus des groupes. Les Clubmen mariés arrivèrent se joindre à leurs collègues et la discussion reprit, mais sans ensemble.

Les jeunes gens, riant, plaisantant, entouraient Barbarous, qui, superbe d'élégance, narrait quelques-uns de ses plus célèbres exploits.

Est-il besoin de dire que l'épopée du lion et de l'antilope eut un immense succès, non moins que l'incident tragico-comique de la lampe et de l'éléphant ?

Dans un coin de la salle, les hauts personnages, généraux, colonels, magistrats, discutaient gravement des questions sérieuses.

« Moi, dit tout à coup Holbeck, dont les bésicles d'or étincelaient au milieu de ce groupe d'uniformes brodés, je mets à ce point de vue le grog au schiedam au-dessus de tout.

— C'est tout simplement parce que vous ne connaissez pas le *peg*, lui répondit son joyeux collègue, le docteur Cunningham.

— Le *peg* ! dit Holbeck avec surprise.

— Le nom vous étonne, reprit l'Anglais ; il est en effet bizarre ; *peg* signifie cheville, et, comme dans notre pays les cercueils sont chevillés et non cloués, on sous-entend qu'à chaque *peg* que l'on boit c'est une cheville que l'on ajoute à son cercueil. Quant à la préparation elle-même, elle est d'une simplicité que notre président n'hésiterait pas de qualifier de hautement pratique. Vous prenez un *tumbler*, vous y versez du *brandy* jusqu'à moitié de sa hauteur et vous le remplissez avec un flacon de *soda-water*. Puis, à mesure que vous buvez le mélange, vous rétablissez l'équilibre avec du brandy.

— Jusqu'à ce qu'en fin de compte, dit Holbeck, vous n'ayez plus dans votre verre que de l'eau-de-vie pure. Grand merci. Je vois que votre *peg* est à la hauteur de sa sinistre appellation.

— Oui, dit M. Cunningham en riant ; aussi, quand on survit à l'usage du peg, c'est que la mort ne veut pas de vous. Et cependant, par vaine gloriole, c'est à cette boisson que s'adonnent les jeunes gens que nous envoie chaque année l'École militaire de Woolwich.

— Eh bien, dit Holbeck, je m'en tiens à mon grog au schiedam. »

Les cigares terminés, on passa au, salon, où les dames étaient réunies.

Holbeck s'était emparé du bras d'Everest et, malgré une légère résistance du jeune homme, il l'entraîna vers un angle du salon où les jeunes misses, assises autour d'une table, se livraient à leurs travaux d'aiguille et de tapisserie.

Avisant miss Shaughnessy, il s'arrêta devant elle, et, lui présentant son compagnon :

« Voici mon jeune ami, lui dit-il, qui vient s'excuser de ne pas s'être fait encore présenter à la fille de notre président. Monsieur Everest Strangeton de... — il fut sur le point de dire comme jadis : de Grosmore Castle, » mais il se reprit à temps et ajouta : — de Londres.

— M. Strangeton m'a déjà fait l'honneur de se présenter lui-même, dit la jeune fille avec un gracieux sourire, et nous sommes presque de vieux amis. » Et avec une affabilité toute britannique, elle tendit au jeune homme une main que celui-ci serra respectueusement, mais non sans un certain embarras.

« Enchanté de ce que vous m'apprenez, miss Mary, » dit le bon Holbeck étonné, et il s'éloigna en murmurant : « Ah ! mylord, vous trompez votre vieux mentor. »



Les chevaux attendaient.



CHAPITRE XXI — La chasse aux buffles sauvages.

Quelques heures avant le lever du jour, quoique la nuit fût encore profonde, des ombres noires, mystérieuses, parcouraient en tous sens le camp de l'Armoudjân ; elles s'arrêtaient à chaque tente et réveillaient à voix basse les domestiques enveloppés dans leurs couvertures et étendus, selon l'usage, devant les portes.

« *Dîn hané djabaté*⁸, » murmurait l'ombre, et le domestique, réveillé en sursaut, répondait : « *Bhô atcha*⁹ ! » sautait sur ses pieds et se glissait doucement dans la tente. Que signifiaient ces allures mystérieuses, ces mots de passe échangés ? Quelque sourde révolte se tramait-elle contre les Européens, et allait-on voir se renouveler les sanglantes tragédies de 1857 ? Rassurez-vous : les ombres n'étaient autres que les chikaris avertissant les serviteurs d'avoir à réveiller leurs maîtres, car l'heure était venue de partir pour la chasse ; et, en prenant toutes ces précautions, on ne faisait que suivre les ordres du colonel, qui avait recommandé de ne pas troubler le sommeil des dames.

Le premier acte du programme du colonel se préparait : la grande battue aux buffles sauvages devait avoir lieu le jour même.

Un des premiers sur pied, l'honorable président du club des Tueurs de tigres veillait lui-même à l'exécution de ses ordres, et courait de tente en tente pour stimuler les chasseurs paresseux.

Arrivé à la tente d'Holbeck, il souleva la portière, et aperçut les trois amis, qui terminaient leurs préparatifs. Barbarous et Everest remplissaient leurs cartouchières, inspectaient leurs armes ; quant au docteur, il venait de suspendre sur ses épaules une vaste boîte de fer-blanc, peinte du plus beau vert.

« Bonjour, docteur, dit le colonel en entrant. Déjà prêt ! vous donnez le bon exemple à tous ces jeunes gens, qui se font tirer l'oreille pour sauter hors du lit. Avez-vous votre fusil ?

— Mon fusil ! s'écria Holbeck d'un ton indigné. Je m'en tiens à ma panthère ; elle suffit à ma gloire cynégétique ; mon fusil, le voilà ! — et il brandit triomphalement la boîte de fer-blanc.

— Hum ! fit le colonel, je n'ai jamais usé de cette arme ; mais je crains bien qu'elle ne produise qu'un médiocre effet sur les buffles sauvages.

— Tranquillisez-vous, colonel, dit Barbarous, le docteur trouvera à s'occuper ; il s'est aperçu que nous n'avions pas de fourmis blanches, et il a l'intention de nous en rapporter une cargaison.

— Comme il lui plaira, dit le colonel souriant. Mais dépêchons nous, il faut que nous soyons en selle dans un instant. Nos chevaux nous attendent hors de l'Armoudjân, car j'ai voulu éviter que leurs hennissements troublassent le sommeil des dames. »

Ils sortirent de la tente, suivis de Latchmân, qui devait les accompagner.

Hors de la porte du jardin, un grand feu avait été allumé, et les chevaux, tenus en main, attendaient l'arrivée des chasseurs, qui furent bientôt réunis. De nombreux *massaltchis* demi-nus, portant des torches enflammées, ajoutaient au coup d'œil pittoresque de ce meeting.

Les chasseurs sautèrent en selle, Holbeck enfourcha sa paisible Blanchette, et, le colonel ayant donné le signal, la troupe se forma et se mit en route, escortée par les porteurs de torches.

On chevauchait à petit trot pour ménager les chevaux ; appelés à jouer un rôle important dans la battue.

Holbeck s'était placé modestement à l'arrière-garde, à côté de son confrère anglais, le joyeux Cunningham.

« C'est bien à vous, lui dit celui-ci, de nous avoir accompagnés. La promenade à elle seule vaut la peine qu'on se dérange, car le point vers

lequel nous nous dirigeons est un des plus sauvages du Gondvana. — Avons-nous donc une longue distance à parcourir ? demanda Holbeck.

— Tout au plus trois lieues, mais nous franchissons la haute crête de Mahavellipour, et de l'autre côté nous serons en pleine terre vierge. Ce n'est, du reste, qu'en semblable pays que l'on trouve encore le buffle sauvage, et Shaughnessy peut se vanter de nous offrir comme début une des chasses les plus intéressantes que l'on puisse faire dans l'Inde.

— Les buffles sauvages sont-ils devenus rares ? demanda Holbeck. Je vous avoue en toute humilité, mon cher confrère, que j'ignorais même que ces représentants de l'espèce bovine existassent encore à l'état sauvage dans ces pays.

— Le buffle sauvage, *Bos bubalus*, dit le major Cunningham, ne se rencontre plus guère en Asie que dans la partie de l'Inde centrale où nous nous trouvons. Plus grand et plus fort que son congénère domestiqué, armé de cornes d'une dimension prodigieuse, il erre encore par troupes nombreuses dans les solitudes qui s'étendent de la Nerbada à la Godavéri. Son aire de parcours remontait autrefois jusqu'au Gange et même à l'Himalaya, mais il a été refoulé vers le sud par les chasseurs européens et avant eux par les Hindous. Ici il n'a rien à craindre des pauvres indigènes, qui, n'ayant d'autre arme que la lance et la flèche, se mesurent rarement avec un aussi redoutable adversaire. Mais ce n'est pas là le seul bœuf sauvage qui hante ces régions. On y trouve un autre intéressant représentant de l'espèce bovine, le gaur ou *Gavæus Gaurus*, auquel sa bosse adipeuse a fait donner le nom de bison indien, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec le vrai bison.

— Que les Américains appellent eux-mêmes *buffalo*, c'est-à-dire buffle, observa Holbeck.

— Or, reprit le chirurgien-major, le gaur n'est ni un bison ni un buffle, c'est un bœuf. Du reste, je me fie à l'habileté de notre excellent président pour nous découvrir bientôt dans ces montagnes quelques spécimens de cet intéressant animal. »

Tout en fumant et devisant gaiement, les cavaliers avaient atteint la base du chaînon qui encadrait la vallée et gravissaient maintenant l'escarpement. Comme ils arrivaient au sommet, une légère lueur envahit la campagne, annonçant l'approche du jour ; les massaltchis, l'un après l'autre, éteignaient leur torche.

Avec l'aube un froid piquant se fit aussitôt sentir.

« Sapristi ! dit le docteur en frissonnant, je regrette de ne pas avoir pris un pardessus.

— Cet abaissement subit de la température, peu de temps avant l'arrivée du jour, est un phénomène qui m'a toujours frappé sur ces plateaux de l'Inde centrale, dit le major Cunningham. Je ne sais trop comment on peut l'expliquer.

— Il est probable qu'il coïncide avec le rétablissement de l'équilibre dans l'atmosphère, dit Holbeck. Celle-ci perd peu à peu, par le rayonnement nocturne, très puissant sous les tropiques, le calorique dont elle s'est chargée, et, si les nuits étaient plus longues, on verrait peut-être le thermomètre tomber, avant le lever du soleil, à quelques degrés au-dessous de zéro.

— Cela est parfaitement juste, dit le médecin anglais ; les Indiens, plus observateurs qu'on ne le pense, ont depuis des siècles tiré parti de ce phénomène pour obtenir de la glace par le simple moyen de la radiation nocturne. »

En ce moment les chasseurs descendaient le versant du chaînon opposé à Mahavellipour. Le jour croissait rapidement et déjà les pics dentelés de l'imposant trône du Dieu céleste¹⁰ se teintaient de nuances délicates, qui passèrent rapidement au pourpre, et bientôt les rayons du soleil envahirent la plaine.

Encadrée par des montagnes aux flancs dénudés ou semés çà et là de bois touffus, cette plaine offrait un aspect d'une sauvage grandeur avec ses larges steppes herbeux et ses horizons moutonnants.

« Aussi loin que pourrait porter votre regard, disait le colonel, montrant ce panorama à Everest, qui chevauchait à son côté, fussiez vous même au sommet d'un de ces pics, votre œil ne rencontrerait ni une ville, ni un village, ni même une hutte. Cette vaste contrée, usqu'à la Ouadan Nadî, est le parc réservé, le terrain de chasse de notre ami Goulab Sing. Ici bêtes fauves ou féroces errent en paix, sans qu'aucun chasseur puisse les poursuivre autrement qu'avec l'assentiment de Sa Hautesse. C'est là que le Roi des tigres a trouvé pendant des années une retraite où rien ne lui manquait, ni la tranquillité, ni le gibier, et je ne m'explique pas ce qui a pu pousser cet animal à quitter ce séjour de délices pour courir des aventures périlleuses.

— Il a fait ce que nous faisons tous, répondit sentencieusement Everest ; nul n'est content de son sort ici-bas.

— Vous avez tort, jeune homme, repartit vivement le colonel ; dites plutôt que ceux-là seuls sont heureux qui savent l'être, c'est-à-dire qui savent faire la part des souffrances inhérentes à notre pauvre humanité, s'inclinent sans murmurer et remercient du bonheur qui leur reste le sort qui les a frappés. Ainsi moi, mon jeune ami, par exemple, moi, pauvre officier sans fortune, séparé par la mort d'une compagne chérie, je suis heureux, content de mon sort. Il est vrai que j'étais moins philosophe avant que ma chère Mary ne vînt me retrouver. »

Les cavaliers débouchaient dans la plaine, sur laquelle le soleil dardait maintenant ses rayons brûlants. Bientôt, à un détour de la vallée, ils aperçurent une magnifique tente, aux gaies broderies rouges et bleues, dressée sous un bouquet de grands arbres. De nombreux serviteurs se pressaient aux alentours.

« Nous allons faire halte ici, messieurs, dit le colonel. Sa Hautesse, qui a fait préparer ce pavillon pour nous, nous y offre un *tchota haziri*, qui ne sera pas à dédaigner, il me semble, après cette longue course. Pendant que vous déjeunerez, je prendrai, avec les chikaris qui m'attendent, les dernières dispositions pour la battue. »

Haribadada, le grand veneur du Maharajah, se tenait près de la tente pour souhaiter la bienvenue aux chasseurs de la part de son maître et leur faire les honneurs du déjeuner et de la chasse.

Tout le monde mit pied à terre et bientôt les convives, toujours prêts, malgré l'heure matinale, à faire un bon repas, prirent place autour de la table, aussi luxueusement servie que celle de l'Armoudjân.



Le jeune homme laissa l'énorme bête arriver.



CHAPITRE XXII — Les exploits de Barbarous et d'Holbeck.

Pendant que ses collègues vidaient joyeusement plats et bouteilles, le colonel arrêtait le plan de la battue avec les chikaris. Ceux-ci, ayant reçu ses ordres, rejoignirent en toute hâte leurs compagnons postés depuis la veille dans le haut de la vallée.

Le colonel rentra dans la tente.

« Messieurs, dit-il, plusieurs d'entre nous ont déjà assisté à de pareilles battues et en connaissent les périls et les difficultés. Quant aux autres, je n'ai qu'un conseil à leur donner : c'est de ne pas s'écarter trop de leurs camarades et de se conformer, dans le cas où nous nous séparerions, aux ordres du *leader* de leur troupe. Et maintenant, à cheval ! »

De nouveau les chasseurs sautèrent en selle, mais au moment de partir on s'aperçut qu'Holbeck, laissant sa mule attachée au piquet, se mettait en route, à pied, son ombrelle à la main et sa boîte de fer-blanc pendue au côté.

« Eh bien, docteur, lui cria le bouillant Butnot, nous abandonnez-vous au bon moment ? »

— Nullement, dit Holbeck en riant, seulement ma brave Blanchette ne me paraît pas suffisamment solide pour affronter les diablesses de cornes de vos buffles, et moi-même je n'ai pas une assiette assez ferme pour jouer au

picador. Latchmân va me conduire sur cette hauteur que vous apercevez à droite, et je jouirai ainsi du coup d'œil sans me fatiguer.

— Voulez-vous parler de ce petit bois isolé qui couvre le flanc de la colline ? demanda le colonel.

— Oui, répondit le docteur. Un sauvage que Latchmân a interrogé tout à l'heure lui a affirmé que j'y trouverai des fourmilières vraiment prodigieuses.

— Tout s'explique, dit Barbarous en riant aux éclats. Cherche des fourmis, mon cher Holbeck, nous t'apporterons des buffles.

— Bonne chance, messieurs, » cria l'imperturbable naturaliste, qui ouvrit paisiblement son parasol et se mit en route, tandis que la troupe joyeuse disparaissait dans un nuage de poussière.

Après un quart d'heure de galop, le colonel, averti par le grand veneur, cria de sa plus belle voix de commandement : « Stop ! » et les vingt cavaliers s'arrêtèrent en ordre parfait, puis, suivant l'ordre donné, prirent leurs distances de façon à former une longue ligne qui coupait le centre de la vallée.

On apercevait au loin les buffles, épars dans la plaine, les uns broutant les hautes herbes, les autres nonchalamment étendus sur le sol. Haribadada estimait leur nombre à une soixantaine.

Un nouveau signal fut donné et la ligne des cavaliers repartit au galop. Chaque chasseur tenait sa carabine tout, armée appuyée sur son genou droit, prêt à faire feu.

Les buffles, ainsi que cela était probable, furent avertis de l'approche de leurs ennemis par le bruit des fers des chevaux frappant la terre durcie, et ils se levèrent tout à coup en désordre, interrogeant l'air de leurs naseaux luisants, incertains du côté où ils devaient fuir, car leur vue est défectueuse et leur intelligence obtuse.

Les chasseurs n'étaient plus qu'à une centaine de mètres, quand le troupeau, appréciant enfin toute l'imminence du péril, se mit en mouvement et prit la fuite dans la direction du haut de la vallée. Une grêle de balles vint à ce moment tomber sur eux et changea leur fuite en déroute. Mais derrière le troupeau trois énormes bêtes gisaient sur le sol ; les cavaliers les entourèrent et les eurent bientôt dépêchées.

Les sportsmen, rechargeant leurs armes, se lançaient à la poursuite du troupeau, mais le colonel leur cria :

« Arrêtez, messieurs, il est inutile de fatiguer nos chevaux sans résultat, car au train dont les buffles sont lancés, nous ne les rattraperions pas et nous aurions en tous cas peu de chance de les tirer à une telle vitesse. N'ayez aucune crainte ; dans une demi-heure au plus tard vous les verrez revenir, les deux cents rabatteurs qui couvrent le haut de la vallée sauront nous les renvoyer. Seulement cette fois il faut changer notre ordre de combat. Nous ne pouvons penser à barrer le passage à ces lourdes bêtes, car elles auraient vite fait de briser notre ligne et de fouler aux pieds chevaux et cavaliers. En nous divisant en deux troupes, qui s'échelonneront de chaque côté de la vallée, nous les obligerons à défiler sous notre feu, et, nos chevaux étant reposés, nous pourrons les poursuivre pendant quelque temps. »

Les cavaliers se divisèrent donc suivant l'avis du colonel, qui conserva le commandement de l'une des troupes, tandis que le général Butnot prenait la direction de l'autre. Chacun d'eux disposa ses collègues en vedettes séparées d'une vingtaine de mètres. Puis on attendit.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, lorsqu'un sourd grondement annonça le retour du troupeau. Bientôt la terre trembla, des cris de « Attention ! à vous ! » parcoururent la ligne des chasseurs et les buffles apparurent.

C'était un spectacle magnifique que celui présenté par ces énormes animaux, qui, fous de terreur, serrés en une masse compacte, s'avançaient, montrant à l'ennemi leurs fronts armés de cornes géantes.

Aux premiers coups de feu, deux ou trois buffles frappés au premier rang vinrent rouler sous les pieds de leurs compagnons et arrêtèrent leur élan. La confusion parut se mettre dans la troupe. Quelques bêtes s'arrêtèrent tremblantes, stupides, se livrant sans défense aux balles, tandis que d'autres, apercevant les cavaliers, se ruèrent de leur côté.

Alors la chasse devint plus émouvante ; de tous côtés entre bêtes et gens se livraient des combats singuliers.

Une vache aux cornes géantes, dont le petit avait été tué et gisait sur le sol, se précipita avec une fureur folle vers Everest, qui se trouvait posté précisément à la lisière du petit bois.

Le jeune homme, avec un sang-froid admirable, laissa l'énorme bête arriver jusqu'à lui et, visant lentement, lui tira son coup de fusil presque à bout portant. La balle s'aplatit avec un bruit sourd sur le crâne du buffle, qui, sans s'arrêter, fit tourner ses longues cornes et effleura le bras

d'Everest ; mais déjà le jeune homme avait enlevé son cheval et, pivotant sur place, prenait le large pour recharger son arme.

Barbarous, posté près de là et voyant le danger couru par son ami, était arrivé bravement à la rescousse. Arrêtant son cheval pour être sûr de son coup, il visa, et la balle traversa la bête furieuse, faisant ruisseler le sang sur son flanc noir. Cependant cette blessure ne put l'arrêter ; se secouant comme piquée par un taon, elle se rua, cornes basses, sur le chasseur.

Le Marseillais n'eut que le temps de rendre la main à son cheval, qui, sentant le buffle à ses trousses, partit d'une allure folle.

Se trouver sur un cheval qui prend le mors aux dents n'a rien d'agréable, même pour un cavalier expérimenté ; or on peut penser quelles furent les sensations de Barbarous, fort médiocre écuyer, en se trouvant sur un cheval emporté, avec, non pas un buffle, mais vingt buffles furieux sur ses talons, car le reste du troupeau, habitué sans doute à suivre la vieille vache, s'était lancé sur ses traces.

Mettant de côté toute fausse honte, Barbarous laissa rouler à terre son fusil et, saisissant son cheval aux crins, il s'y cramponna en désespéré.

A cette vue un cri s'était élevé parmi les chasseurs, impuissants à venir en aide au Marseillais, car la troupe des buffles les séparait de lui et ils n'osaient tirer, de peur de le frapper de leurs balles.

Leur frayeur se changea en angoisse, quand ils virent le cheval emporté se diriger avec son cavalier vers le petit bois et s'y lancer à corps perdu. Derrière lui le troupeau tout entier disparut dans le taillis, brisant les branches et faisant craquer les arbres qui lui barraient le passage. On entendit quelque temps encore les bruits sinistres de cette trombe vivante à travers le bois, puis tout rentra dans le silence.

« Barbarous est perdu ! » s'écria Everest, qui poussa son cheval vers le petit bois et s'y engagea à son tour, suivi des sportsmen.

Malgré le sillon qu'avaient tracé les buffles au travers des broussailles, les arbres étaient tellement serrés et enchevêtrés, que les chasseurs furent obligés de mettre pied à terre et de laisser leurs montures à la garde d'un chikari.

Pour tous il était évident que le pauvre Marseillais avait dû être arraché de son cheval par quelque branche, et aussitôt foulé aux pieds par ses ennemis furieux. Dans quel état trouverait-on le cadavre du malheureux ? Sans doute un amas de chairs sanglantes, déchirées. Quel fut aussi

l'étonnement, on pourrait même dire la stupéfaction des chasseurs à la vue du spectacle qui s'offrit à leurs yeux !

La terrible vache gisait étendue au milieu du bois, et debout auprès d'elle se tenait Barbarous, paisiblement occupé à mesurer avec ses mains la longueur des cornes de l'animal.

Comme les chasseurs surpris approchaient, le Marseillais leur cria : « Pour une paire de cornes, voilà une paire de cornes ; je n'ai jamais rien vu de semblable. A elles deux elles ont plus de trois mètres d'envergure. Mon cher colonel, je les retiens et je crois que je les ai bien gagnées.

— Certes, cher monsieur, dit le brave colonel ; mais enfin expliquez-nous par quel miracle vous avez échappé à une mort qui nous paraissait inévitable. Nous nous attendions à vous trouver foulé, écrasé par les buffles.

— Oh, mon Dieu ! dit Barbarous avec une simplicité triomphante, ce que j'ai fait est bien simple. Je dois vous dire que j'ai servi pendant cinq ans dans la marine française, et que j'ai plus d'une fois durant ce temps cargué des voiles de perroquet par de forts grains. Cela vous expliquera d'abord pourquoi je ne suis pas meilleur cavalier, et puis le reste ensuite. Ainsi donc, lorsque j'ai vu ce diable de cheval qui s'emballait dans le bois, je me suis dit : Barbarous, ouvre l'œil, ou bien tu ne seras pas long à te casser la tête contre quelque arbre, si tu ne roules pas par terre, pour te faire larder par toutes ces grandes bêtes encornées qui te suivent. » Alors je me suis tenu prêt. A la première branche que je vois s'avancer devant moi comme pour me briser le crâne, je ne fais ni une ni deux, j'étends les bras, j'ouvre les jambes et je saute sur l'arbre, pendant que mon cheval file comme un fou, et que derrière lui la bande furieuse passe au-dessous de moi sans lever la tête.

— Bravo, monsieur Barbarous, de Marseille ! s'écrièrent tous les sportsmen en faisant retentir la forêt de leurs applaudissements.

— Quand ils ont tous été passés, reprit le Marseillais avec modestie, je suis descendu tranquillement et j'ai aperçu cette grosse bête, qui était venue mourir là de la balle que je lui ai tirée tout à l'heure. Quant à mon cheval, je le connais : il n'est pas assez sot pour se laisser rattraper par les buffles, et je suis sûr que nous le verrons tout à l'heure arriver au rendez-vous. »

Les chikaris qui avaient suivi les chasseurs s'occupaient à dépecer le buffle mort et à enlever le crâne avec son immense trophée.

« Je crois, messieurs, dit le colonel, que nous pouvons nous déclarer satisfaits de cette journée : onze buffles ont été tués dans la plaine, sans

compter la belle bête si dramatiquement abattue par noire ami et qui était probablement le chef, la reine du troupeau. M. Barbarous, de Marseille, restera donc à tous les points de vue le héros de cette mémorable battue. Maintenant regagnons la tente du Maharajah, où nous attend un confortable lunch. »

Ils sortaient du bois, quand Everest vit accourir le fidèle Latchmân.

« Le docteur est-il avec vous, monsieur ? demanda le domestique tout effaré.

— Non, répondit Everest, mais pourquoi cette question ?

— M. Holbeck, reprit Latchmân, était rentré avec moi dans ce bois, et aussitôt il se mit à cueillir des herbes et à ramasser des petites bêtes, qu'il mettait dans sa grande boîte verte comme il fait d'habitude. Cela ne m'amusait guère, je brûlais d'envie de voir la battue, car j'entendais les coups de fusil près d'ici. Le docteur s'aperçut de mon impatience et il me dit avec bonté : Va, mon ami, va, je n'ai plus besoin de toi. » Je sortis donc du bois et je m'installai tranquillement sur un tertre, d'où je pouvais suivre toute la chasse. De là je vis le retour des buffles, la fusillade, puis la bataille ; mais quelle fut ma terreur quand j'aperçus tout à coup M. Barbarous arriver de ce côté et, suivi du troupeau, entrer dans le bois, là précisément où j'avais laissé mon maître...

— Que dis-tu ? s'écria Everest. Le docteur était là ?

— Oui, monsieur, reprit le domestique, il s'est enfoncé dans la direction suivie par le troupeau. — Oh ! il faut que nous le retrouvions, dit le jeune lord. Je ne me consolerais jamais s'il lui était arrivé malheur. »

Il rentra précipitamment dans le bois, suivi de Barbarous, du colonel et de quelques-uns des chasseurs.

En vain ils parcoururent en tous sens le bois, qui n'avait qu'une médiocre étendue, ils n'y découvrirent aucune trace du bon docteur.

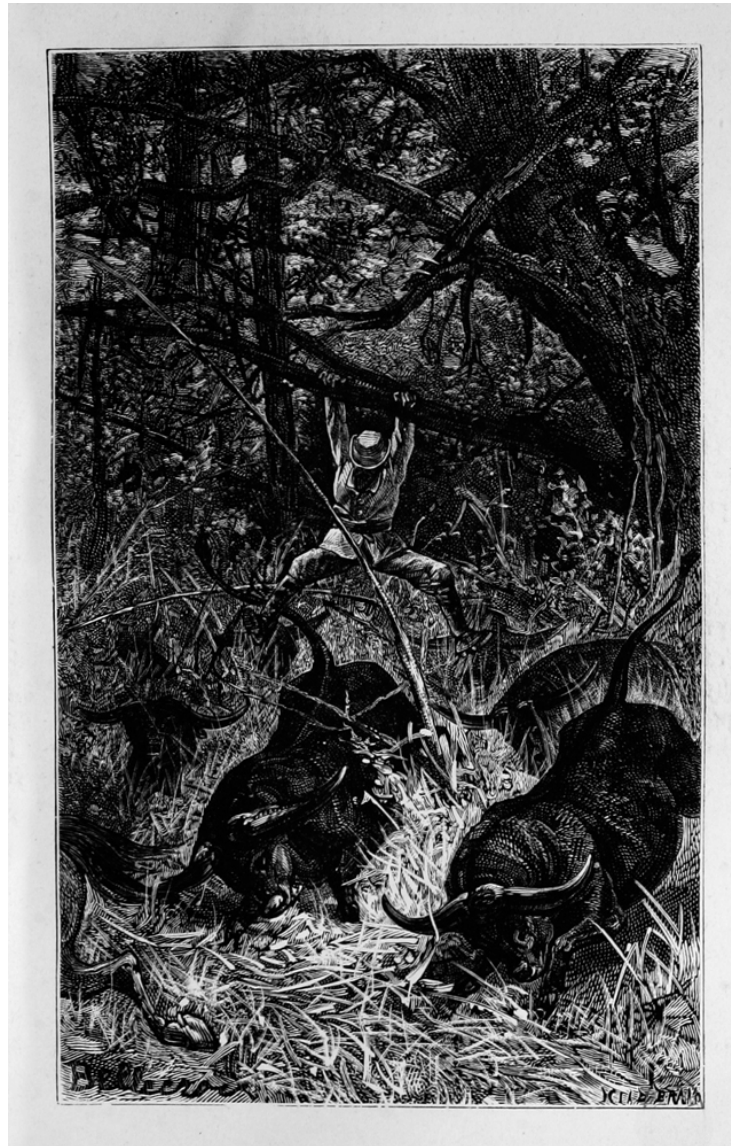
« Mon confrère est sans doute paisiblement rentré au camp à cette heure pendant que nous le cherchons ici, fit observer le major. Du reste, s'il s'était trouvé sur le chemin des buffles, ceux-ci ne l'auraient pas fait disparaître complètement ; nous aurions tout au moins retrouvé la fameuse boîte verte.

— Chut ! fit tout à coup Butnot, armant son fusil, j'ai vu remuer quelque chose là-bas, au pied de ce gros figuier. Je suis sûr que c'est un ours déterrante des fourmis. »

Et le petit homme épaulait et visait lentement une masse sombre, qui paraissait à peine au ras du sol, quand Barbarous releva son arme d'un geste

brusque en s'écriant :

La bande passa au-dessous de moi.



« Eh ! monsieur le général, faites attention, cet ours n'est autre que mon ami Holbeck. Il a suffi que vous parliez de fourmis pour que je le reconnaisse.

— Holbeck ! s'écrièrent les chasseurs. Que peut-il faire là ? »

Ils approchèrent avec précaution, sans bruit, et bientôt ils furent auprès du docteur, qui, à demi enfoui dans un trou dans lequel eût pu disparaître sa petite personne, semblait extrêmement affairé. Armé d'une loupe, il examinait avec une sorte d'extase des points minuscules, qu'il arrachait du trou. Tout à coup il leva la tête et aperçut le colonel.

« Ah ! cher ami, lui cria-t-il avec un visage rayonnant, c'est admirable ; je viens de faire une découverte qui sera le vrai couronnement de mon œuvre. Figurez-vous que là, dans cette fourmilière providentiellement déterrée par quelque gros animal, j'ai découvert une fourmi à aiguillon, à peu près semblable au *Cryptocérus atratus*, bien que sa piquûre ne soit pas venimeuse et ne produise qu'une légère cuisson. C'est admirable !

— Et les buffles ? demanda le colonel.

— Que voulez-vous dire ? interrogea Holbeck.

— Je veux parler du troupeau de buffles qui s'est rué comme une avalanche à travers ce bois et dont les traces creusent le sol tout autour de vous.

— Les buffles ? dit le docteur comme sortant d'un rêve ; je ne les ai pas vus. Ah ! cependant, attendez, vous avez raison : en effet j'ai entendu tout à l'heure un grand bruit autour de moi, mais j'étais occupé à compter les anneaux du corselet de mon *Cryptocerus*.

— Oh ! vraiment ? dit Butnot, stupéfait de tant de calme.

— Eh bien, voilà qui est admirable ! s'écria le colonel, plus admirable encore que tous les faits merveilleux de cette journée, et je propose que l'histoire que vous venez de nous raconter soit inscrite en lettres d'or dans les annales du club des Tueurs de tigres ; elles n'en renfermeront pas de plus surprenante. »

Le docteur fut tiré de son trou, et entraîné bien à regret loin de ses chers *Cryptocerus*, dont il avait du reste rempli la fameuse boîte verte.

Durant le lunch, qui fut fort gai, les exploits d'Holbeck et de Barbarous défrayèrent la conversation, et, comme on se levait de table, le petit général Butnot dit au colonel :

« J'ai souvent entendu vanter le calme imperturbable de notre sang britannique, mais que dira-t-on de celui de ces deux Français ? L'un saute comme un singe par-dessus la tête d'un troupeau de bêtes furieuses, et redoutables, et l'autre, compte les anneaux du corselet d'une fourmi, pendant qu'un danger terrible l'enveloppe de toute part. »



L'ours se redressa.



CHAPITRE XXIII — La réhabilitation du tigre.

Cette première journée de chasse avait réveillé l'ardeur des sportsmen. Le soir, à la table du club des Tueurs de tigres, la conversation ne roula durant le dîner que sur les diverses péripéties de la battue.

Holbeck et Barbarous étaient les héros incontestés de la journée ; mais, si personne ne cherchait à éclipser leur gloire, chacun n'en avait pas moins quelque aventure émouvante ou comique à narrer, car la mêlée avait été au dernier moment des plus ardentes.

C'est ainsi que le capitaine Beynon avait eu son cheval grièvement blessé : roulant à terre avec sa monture, il aurait été lui-même fort malmené par un buffle furieux, si celui-ci n'eût été foudroyé sur place par une balle explosible du pasteur Shortbody, qui, malgré son allure et sa profession pacifiques, était un des meilleurs tireurs de la troupe.

Le superbe *chief-district-magistrate* Peernose, ayant dans un mouvement trop brusque laissé échapper son indispensable pince-nez, avait pris un jeune veau orphelin pour un taureau redoutable, l'avait poursuivi avec ardeur et avait assassiné le pauvre animal d'un coup de fusil à bout portant, exploit indigne d'un sportsman sérieux et que pouvait seule excuser sa myopie avérée.

Bien plus lamentable encore était l'aventure de *l'assistant-deputy-commissionner* Whatafter. Tout comme Barbarous, il s'était vu entraîner par son cheval affolé loin du théâtre de l'action, mais, moins heureux que le Marseillais, il avait été désarçonné au passage d'une haie et était venu choir dans une mare boueuse, d'où on l'avait tiré dans un fort pitoyable état. Comme c'était un philosophe, il s'était rapidement consolé de sa mésaventure, mais il était à craindre que sa poétique épouse ne la lui pardonnât de longtemps.

En fin de compte, on n'avait eu à enregistrer aucun accident grave : les chevaux échappés étaient d'eux-mêmes revenus au camp ; tout le monde pouvait donc se livrer sans contrainte à la gaieté, elles joyeuses plaisanteries marchaient leur train.

« Messieurs, dit le pétulant Butnot à la fin du repas, je tiens à présenter publiquement mes excuses à notre savant ami, le docteur Holbeck, pour l'avoir ce matin pris pour un ours. Nous savons tous trop bien que, loin d'être un ours, notre excellent collègue est le plus aimable, le plus gai, le plus joyeux compagnon qu'il soit possible de rêver. »

Un long applaudissement accueillit cette déclaration.

« Maintenant que j'ai enlevé à mon appréciation tout son caractère personnel, reprit le général, je tiens à dire que tout autre sportsman aurait à ma place commis la même erreur. Quel est celui d'entre vous qui ignore que Master Bruin est un grand amateur de fourmis et que, pour se régaler à son aise de leurs larves, il creuse et déterre toutes les fourmilières qu'il rencontre sur sa route ? J'ai remarqué maintes fois ce fait dans les montagnes du Tchota Nagpour, où les ours sont très nombreux, et j'ai souvent surpris et tiré des animaux occupés à ce manège. Il m'est même, à ce propos, arrivé une petite aventure, que je vous raconterais si je ne craignais...

— Allez, général, nous écoutons ! crièrent tous les assistants.

— Or, l'année dernière, continua Butnot, ayant été inspecter la garnison de Palamaô, j'en profitais pour pousser une pointe dans les montagnes de Sirgoudja, où les paysans me signalaient un grand nombre d'ours. J'en abattis, en effet, huit dans les quatre premiers jours. J'avais avec moi deux chikaris de la tribu des Larkas, qui étaient bien les deux plus solides et les deux plus intrépides gaillards que j'aie jamais employés à la chasse. Quand ils découvraient un ours, ils n'hésitaient pas à provoquer l'animal et à l'obliger à les poursuivre, de façon à me permettre de le tirer plus aisément.

Avec cela, doués d'une vue et d'un flair qui leur faisaient découvrir une bête au milieu des broussailles les plus denses.

Un jour, je remontais, avec eux le cours d'une petite *nullah*, pleine de pierres et de buissons, quand l'un d'eux me toucha le coude et me murmura : « *Balou !* un ours ! » en me désignant un point de la ravine presque à mes pieds. Ce n'est qu'avec beaucoup d'attention que je finis par découvrir une masse noire à demi enfouie dans un trou assez profond. L'ours, repu de fourmis et de larves, dormait dans son garde-manger. Je levais mon fusil et j'allais tirer, quoique avec la répugnance qu'un chasseur éprouve à tuer son ennemi sans défense, quand l'un des Larkas me dit : " Arrête, Sahib, laisse-nous faire. »

En même temps je le vis tirer de son *dhouti* une lanière de cuir, à laquelle pendait une de ces longues cloches que les sauvages attachent au coup de leurs buffles, et qu'il portait enveloppée d'une guenille pour l'empêcher de tinter durant la marche. Ainsi armé, il dit quelques mots à voix basse à son compagnon, et, sautant dans la *nullah*, ils se dirigèrent tous deux vers l'ours endormi. Quelle nouvelle folie allaient-ils tenter ? A tout hasard, je me tins prêt.

Tout à coup je les vis bondir vers l'animal endormi et se précipiter sur lui en le maintenant de vive force dans son trou. L'entreprise n'était pas facile et de longs grognements témoignaient du mécontentement de l'ours si brusquement réveillé. Soudain mes deux Larkas s'écartèrent vivement et la bête se redressa.

Alors seulement je compris. Master Bruin portait, pendue au cou, la cloche que j'avais vue tout à l'heure entre les mains de l'un des hommes.

Vous dire la grimace de stupéfaction que fit l'ours, quand au premier mouvement il entendit la cloche résonner sur sa poitrine, vous dépeindre les sauts, les cabrioles de la pauvre bête affolée, puis enfin sa fuite, ses arrêts, ses départs, dépasse mon talent de narrateur. Quant à moi, je me tordais littéralement de rire et je n'eus ni l'idée ni la force de mettre fin à ce spectacle d'un haut comique en envoyant une balle à l'ours. L'ours exaspéré s'enfuit à travers bois et campagne, remplissant la solitude des tintements de sa cloche ; en deux jours il fit ainsi près de deux cents milles et revint mourir de frayeur et d'épuisement non loin du village où je campais. »

Ce récit fut salué par de longs bravos ; mais sur de semblables sujets chaque assistant avait quelque chose à dire ; aussi, à peine Butnot avait-il terminé que le président prit la parole.

« Messieurs, dit-il, je crois qu'on a rarement vu dans aucun pays une réunion de sportsmen qui puisse se comparer à celle que j'ai l'honneur de présider en ce moment. Je ne veux pas parler seulement de votre valeur comme chasseurs, mais encore de la grande diversité de contrées où chacun de vous a exécuté ses exploits : les uns viennent du Nord, d'autres du Sud ; le plus grand nombre a parcouru les immenses solitudes du Centre ; aussi je propose que nous tirions parti de notre réunion et que chacun de nous fasse ici le récit de quelqu'une de ses aventures de chasse. Si l'un de nos jeunes membres veut se charger ensuite de rédiger ces récits, ils constitueront un précieux souvenir des conférences du club des Tueurs de tigres¹¹.

— J'appuie de toutes mes forces la proposition de notre président, dit Holbeck. Ces questions m'intéressent vivement, d'autant que je les connais peu, et je ne trouverai nulle part meilleure occasion de m'instruire. Moi qui n'ai encore à mon actif qu'une modeste panthère, je serais heureux d'entendre mes collègues, les tueurs de tigres, nous narrer quelques-unes de leurs rencontres avec ces terribles félins. D'autre part, ces récits nous seraient à tous de quelque utilité, puisqu'ils permettraient à ceux qui comptent se mesurer avec le Roi des tigres de profiter de l'expérience commune.

— Messieurs, dit le président, pour mettre dès ce soir cette idée à exécution, je propose de donner la parole à notre honorable collègue Butnot, car, s'il ne nous a parlé tout à l'heure que de ses amis les ours, tout le monde sait dans l'Inde que le « galant » général est le doyen des tueurs de tigres.

— C'est cela, la parole à Butnot ! crièrent les convives.

— Gentlemen, dit le général en se levant, je cède à votre gracieuse invitation ; mais, si je ne me récusé pas comme chasseur, je dois exprimer toute mon hésitation comme orateur. A mon avis, il est plus facile de tuer un tigre que de raconter comment on a fait le coup. Aussi je propose, afin que mon récit vous paraisse moins ennuyeux, que le président veuille bien faire apporter quelques bouteilles de ce vieux porto que nous goûtâmes l'autre soir. Au lieu de bâiller, vous avalerez ce rubis liquide.

— Hourra pour Butnot ! s'écrièrent tous les jeunes gens et même les graves personnages, ravis de renouveler connaissance avec le célèbre *old port*.

— Avant d'aborder le terrain de mes aventures personnelles, reprit le général, je demande la permission de dire quelques mots en faveur de celui

que j'appellerai notre ami le tigre.

Oui, messieurs, je tiens à vous démontrer que, sauf de rares exceptions, le tigre est un animal utile, je dis plus, indispensable. En effet, quand je dis indispensable, je vous prie d'envisager ce que serait notre existence, à nous militaires ou fonctionnaires indo-britanniques, sans le tigre. Lui seul jette quelque distraction dans notre triste et routinière vie de garnison, et je le dis hautement, si le tigre n'existait pas, il faudrait l'inventer, sous peine de voir en quelques années tous les employés civils et militaires de la Couronne tomber dans un profond état d'abrutissement. »

Une longue salve d'applaudissements vint interrompre le général, qui continua sur le même ton d'humour.

« Cependant je vois les yeux de notre savant collègue qui se tournent vers moi avec un air de blâme. L'estimable docteur Holbeck, qui est un philanthrope, semble me dire que les services rendus aux fonctionnaires britanniques par les tigres ne sont que d'un ordre philosophique, partant discutable, tandis que les dommages infligés par ces mêmes tigres aux natifs de l'Inde sont, eux, d'un ordre matériel, parlant indiscutable. J'entends déjà mon honorable contradicteur me citer l'opinion du regretté Forsyth, et, s'appuyant sur l'ouvrage de cet éminent sportsman, me prouver que chaque tigre tue environ de cinquante à soixante-dix têtes de bétail par an : ce qui représente l'énorme valeur de 650 livres sterling¹², anéantie chaque année par un seul animal.

Eh bien, n'en déplaise à notre excellent ami, ces chiffres, que nous voyons pompeusement étalés dans tous les Livres Bleus et autres publications officielles ou parlementaires, ces chiffres sont le résultat d'une interprétation erronée ; je dirais même, si je ne craignais de dépasser la mesure, que ce calcul n'a été fait, dressé, présenté, que pour calomnier le tigre, un des animaux les plus utiles qui soient au monde. »

Pour le coup, Holbeck, qui jusqu'alors avait écouté en souriant l'argumentation du petit général, ouvrit de grands yeux et il ne put s'empêcher de murmurer :

« Comment va-t-il se tirer de là ? »

Mais déjà le général, redressant sa petite taille, reprenait :

« Il me suffira de quelques mots pour vous convaincre de l'exactitude d'une assertion qui paraît tout d'abord paradoxale. Vous savez tous que le bœuf représente la vraie, la seule richesse du paysan hindou : c'est lui qui laboure sa terre, qui traîne ses chars ; c'est sa femelle qui lui fournit le lait,

base essentielle, élément presque unique de son alimentation. Mais, d'autre part, la loi brahmanique interdit absolument à l'Hindou de consommer la chair du bœuf ; bien plus, l'immolation d'un de ces animaux est considérée comme une action plus abominable que le meurtre d'un homme. La conséquence de cette loi est que les troupeaux s'accroissent indéfiniment. Quand un paysan voit son bœuf impropre au service, sa vache épuisée et tarie, il leur rend la liberté, et ceux-ci vont, impotents et inutiles, errer derrière les animaux valides que le berger communal conduit au pâturage. C'est alors que le tigre vient remplir son rôle providentiel ; c'est lui qui abat, dévore et fait disparaître ces bêtes épuisées, malingres, que la maladie ronge et dont la présence est un embarras et un danger pour leurs congénères. Ne croyez pas, en effet, qu'un tigre s'attaque de gaieté de cœur à un bœuf vigoureux et valide, qui sait fort bien se défendre avec ses cornes ; non, tapi dans les broussailles, au bord du chemin, il laisse défiler le troupeau, que poussent et aiguillonnent les bergers, et, quand il se décide à bondir hors de sa cachette, c'est qu'il a choisi sa proie parmi les traîneurs que l'homme lui abandonne sans tourner la tête. Avais-je donc raison de dire que le tigre est un animal d'une utilité incontestable ?

— C'est évident, interrompt Holbeck, entrant dans son rôle de contradicteur ; cependant...

— Je vous entends, s'écria le bouillant Butnot, vous allez me dire : Le tigre malheureusement ne se renferme pas toujours dans son rôle providentiel ; non content de manger des vaches maigres, il dévore des êtres humains et jette l'effroi et la terreur parmi les populations paisibles. Je reconnais que le fait est vrai, qu'il est même très fréquent, et je ne puis le nier, puisque nous sommes réunis ici pour châtier un de ces criminels. Mais, je vous le demande, gentlemen, condamnerez-vous la race humaine parce qu'elle compte des assassins ? exterminerez-vous la race canine parce que le fidèle compagnon de l'homme devient, une fois saisi de la rage, cent fois plus redoutable que la plus terrible bête féroce ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, ne soyons pas plus durs pour la race féline. Le *maneater*, le tigre mangeur d'hommes, est une exception parmi ses congénères. Je puis affirmer qu'un honnête tigre se tient toujours aussi loin que possible de son ennemi naturel et que, lorsque, battu, traqué, blessé par lui, il se décide à le tuer, la plupart du temps il l'abandonne sans daigner le manger. Interrogez les pâtres, les bergers ; ils vous diront qu'aucun d'eux n'hésite à courir au

tigre qui vient attaquer son troupeau, et que leurs cris et leurs menaces suffisent à faire reculer le roi des jungles. »

Le brave général, à ce moment, étendit le bras et se versa une large rasade *d'old port*, qu'il absorba d'un trait.

Mais, dit-il après avoir ainsi renouvelé ses forces, revenons au mangeur d'hommes et nous verrons que jusqu'à un certain point celui-ci même peut être excusé. Qu'arrive-t-il, en effet ? Voilà un brave tigre qui pendant des années a débarrassé les villageois de leurs bêtes inutiles. Qu'a-t-il reçu en récompense de ses services ? Des injures et parfois quelques balles. Enfin l'âge arrive, le puissant animal se sent envahi par les rhumatismes, ses muscles s'ankylosent ; c'est avec peine maintenant qu'il abat un bœuf et le transporte à mâchoires tendues jusque dans sa salle à manger. Un moment vient où la vache maigre elle-même résiste. Le roi des jungles se voit mis à la diète forcée. Enfin il n'y tient plus, et, tout tremblant, il s'approche de l'homme redoutable pour lui demander quelque aumône. Alors quelle est sa surprise en voyant le superbe monarque de la création tomber sur le sol à son approche et tendre le cou sans même essayer un simulacre de lutte. Le tigre le croque, le trouve bon et se promet de recommencer ; mais, comme sa couardise persiste malgré ce succès inespéré, il n'ose encore s'attaquer qu'aux vieilles femmes, aux enfants ; enfin l'homme finit par fournir le souper de ses vieux jours. Le tigre ne devient donc criminel que par nécessité. C'est pourquoi je vous dis : frappons le meurtrier, faisons-lui une guerre acharnée, parce qu'il est l'ennemi de l'humanité, mais ne réclamons pas l'extermination de sa race. Puissions-nous, gentlemen, ne jamais voir le jour où le tigre, cet animal tant calomnié, aura disparu de la surface de l'Inde !

— Bravo ! hurra pour le général ! crièrent toutes les voix.

— Voilà ce que j'appellerai une complète réhabilitation du tigre, dit Holbeck ; on ferait avec cela un joli mémoire pour la Société protectrice des animaux.

— Il est bien entendu, n'est-ce pas, reprit le général, qu'il est loin de ma pensée de condamner la chasse au tigre, le plus noble des sports ? Mais je tenais à affirmer que notre adversaire mérite à la fois notre respect et notre estime. Et, puisque vous m'avez demandé le récit d'une de mes chasses, je choisirai celle dont le héros fut un de ces nobles animaux, qui mourut entouré des regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Il y a environ neuf ans de cela, je me trouvais de service dans le nord de la présidence de Madras, et j'étais venu m'établir près de Hebsour, où je débarrassai le pays d'une tigresse affamée de chair humaine, qui ravageait les villages environnants...

Après cet exploit, qui me mit en bonne réputation, j'entendis parler d'un tigre, auquel les paysans avaient donné le nom de Bahadour, le « seigneur », à cause de son immense taille, et de son allure imposante. Ce tigre était positivement le favori de tout le pays ; c'était l'animal le plus doux et le plus inoffensif que l'on eût vu ; jamais il n'aurait molesté le moindre petit vacher. Mais, en revanche, c'était un grand amateur de bœuf : il adorait le bifteck, le voulait de bonne qualité et à satiété. Sur ce point, impossible de le contrarier ; il connaissait les habitudes de chaque troupeau, attendait paisiblement leur rentrée au village vers le soir, choisissait une bête à son gré et l'emportait, sans se presser, dans la jungle, pour là dévorer à son aise. Même dans ses déprédations il usait de délicatesse et prélevait tour à tour son tribut sur les villages qui constituaient son royal domaine, avec une équité qui arrêta toute plainte. Une fois seulement il avait à mal un villageois, et cela bien malgré lui, car, se trouvant cerné par mégarde par une bande de bûcherons, il avait renversé l'homme en voulant sauter par-dessus sa tête pour fuir, et, si le malheureux était mort, ce n'était pas complètement la faute du tigre.

Les paysans avaient fini par considérer Bahadour comme une sorte de demi-dieu, et lui avaient même érigé une grossière effigie dans le temple du village. De plus, ils étaient persuadés qu'aucune balle humaine ne pourrait le frapper.

Cela excita mon amour-propre et je déclarai la guerre au superbe Bahadour.

Il me faudrait des heures pour décrire toutes mes tentatives infructueuses avant de triompher de ce diable de tigre. Tous les moyens que j'employais contre lui échouèrent misérablement. J'eus beau choisir les meilleurs rabatteurs, organiser des affûts, passer des nuits sur des arbres : tout fut inutile. Chaque fois, en rentrant à mon camp, je retrouvais les empreintes du subtil Bahadour couvrant le sol aux abords mêmes de ma tente. La brute me narguait. Je devins exaspéré.

Enfin, un jour, un épouvantable orage éclata dans la jungle ; les bœufs d'un troupeau, effrayés par la foudre, se dispersèrent ; s'égarèrent, et Bahadour en fit une immense hécatombe.

Bahadour se glissa dans l'eau.



Le lendemain, on vint m'avertir que mon tigre avait été vu, à peu de distance de là, endormi sur un monceau de bétail, qu'il avait accumulé en cet endroit. Aussitôt je réunis les rabatteurs, et, montant mon vieil éléphant de chasse ; je me dirigeai en toute hâte vers le point signalé.

Bientôt la battue commença. Les hommes avançaient doucement, sans crainte, battant les broussailles de leurs bâtons. Je me tenais au bord d'un ruisseau, qui formait une sorte de clairière en plein bois, quand je vis Bahadour se glissant dans l'eau pour passer de l'autre côté. Je fus surpris de le voir si près de moi, je l'irai trop vite et je le manquai.

A mon coup de fusil, l'animal avait pris le large et je crus que nous l'avions perdu. Mais bientôt, suivant sa trace, nous nous aperçûmes que son allure se ralentissait. Bahadour ne s'attendait pas sans doute à être si tôt dérangé ; il avait trop bien dîné la veille et les cent et quelques livres de bœuf qu'il avait absorbées le gênaient un peu pour la course.

Bientôt les rabatteurs me signalèrent l'endroit où ils l'avaient relancé, et, laissant aussitôt mon éléphant, que je fis éloigner, je grimpai sur un arbre qui me semblait devoir commander le passage. En effet, à peine y étais-je installé, que je vis arriver Bahadour. Il me parut d'une taille immense, car je n'avais pu encore le voir aussi aisément. La bonne chère l'avait rendu gras et lourd et, tout en galopant, il soufflait bruyamment. Cependant il ne paraissait pas inquiet et croyait nous avoir dépistés. L'idée ne lui vint pas de lever la tête et de regarder son ennemi, qui le tenait en joue et visait à son aise. Quand il fut presque sous moi, je lui envoyai mon coup de droite, dont la balle lui traversa le cou, tandis que, du gauche, je lui labourai les reins. Il poussa un terrible rugissement et roula sur lui-même, battant l'air de ses formidables griffes ; mais tout à coup il se releva et disparut prestement dans la jungle. Mes rabatteurs le suivaient sur les talons et deux fois il fit mine de les charger, mais il s'enfonça définitivement dans les broussailles, et, la nuit arrivant, je dus l'abandonner.

Le lendemain matin, je remontai sur mon éléphant et, conduit par les chikaris, je repris les traces du tigre. Il avait fait du chemin depuis la veille, et, après l'avoir longtemps cherché, nous l'aperçûmes enfin. Il était couché, exténué de fatigue, au milieu d'une petite clairière. En nous entendant approcher, il redressa la tête et nous regarda en poussant un long grondement ; mais il n'essaya pas de se redresser et je l'achevai avec une de mes grosses balles.

Ainsi finit ce fameux tigre. C'est avec pitié que je contemplai le cadavre de ce héros légendaire gisant à mes pieds. « Il ne nous avait cependant jamais fait de mal, » murmura un des Indiens près de moi. Et, en effet, Bahadour mourait comme il avait vécu ; même au milieu de ce long et ardent combat, il n'avait pas essayé de molester un seul de ses anciens amis. Dois-je l'avouer ? A ce moment j'aurais donné quelque chose pour lui rendre la vie, et il me semblait qu'en tuant le brave Bahadour j'avais tué le génie brutal, mais bienveillant, de la jungle sauvage. »



Les domestiques circulaient parmi les groupes.



CHAPITRE XXIV — La fin de la conférence.

Le récit du petit général fut encore salué par des bravos unanimes, et les convives, quittant bruyamment la table, passèrent dans *le coffee room* ou se répandirent sous les frais ombrages du jardin.

« Ce qui me paraît le plus extraordinaire dans tout cela, murmura Barbarous à Everest, c'est que pareils exploits aient été accomplis par ce microscopique petit homme, qui, malgré sa longue barbe et son allure belliqueuse, est doux comme un agneau. Ne croyez-vous pas que Butnot nous en conte un peu ? »

— Je crois que le récit du brave général n'est que la vérité pure, répondit Everest sérieusement. Les Anglais ont bien des défauts, mais il faut reconnaître qu'ils ont en haine le moindre travestissement de la vérité.

— Vous parlez pour votre maison, dit Barbarous en souriant doucement ; mais vous aurez beau dire, un chasseur, qu'il soit né sur les bords de la Tamise, de la Seine ou de la Garonne, brode toujours un peu, ou bien ce n'est pas un chasseur. »

Les domestiques circulaient parmi les groupes avec les plateaux chargés de tasses pleines d'un délicieux et aromatique moka, tandis que les petits *boys* présentaient aux clubmen les boîtes de havanes ou de manilles et les longues baguettes enflammées.

Bientôt la fumée des cigares s'éleva en longues spirales bleuâtres. Chacun s'allongea commodément sur un fauteuil ou un divan, et le cercle se trouva reformé. Mis en goût par le récit du général, on attendait de nouvelles aventures.

En effet, le vénérable pasteur Shortbody, ayant demandé la parole au président, commença ainsi :

« Messieurs, après l'humoristique plaidoyer de notre éminent collègue le général Butnot en faveur du tigre, j'éprouve quelque hésitation à prendre la parole. Comment oserai-je tenter d'attaquer un animal que notre ami vient de nous dépeindre sous de si séduisants aspects ? Et cependant je crois obéir à un impérieux devoir en déclarant qu'à mes yeux le tigre est un monstre lâche, cruel, odieux, que nous devons tous, et par tous les efforts possibles, lâcher d'extirper de ce magnifique sol de l'Inde.

Je n'examinerai pas quel sera le sort réservé aux malheureux fonctionnaires britanniques, le jour où ce résultat aura été obtenu, et je ne me demanderai pas si nos loisirs ne pourront à ce moment être consacrés plus utilement au relèvement moral des populations placées sous notre direction, car la question est malheureusement encore trop lointaine pour nécessiter la discussion. Mais ce que je tiens à nier, c'est l'utilité, quelque minime qu'on l'estime, d'un animal aussi néfaste que le tigre. Loin d'admettre sur ce point l'argumentation de mon cher ami Butnot, je dirai que l'on est en droit de nous reprocher, à nous autres Anglais, de ne pas avoir réussi, après un siècle de domination, à délivrer nos sujets indiens d'un semblable fléau ¹³.

C'est pourquoi, messieurs, j'ai tenu à faire partie de votre association, car j'estime que tout homme généreux, qui sent dans son cœur le courage nécessaire pour affronter le plus féroce des monstres, doit dans ce pays se ranger sous la noble et philanthropique bannière des tueurs de tigres.

— *Hear ! hear !* bravo ! crièrent tous les assistants, électrisés par la chaude parole du pasteur.

— Certes, gentlemen, reprit Shortbody, je suis de ceux qui croient qu'il n'y a aucune partie de l'admirable création qui puisse être considérée comme absolument dépourvue d'utilité. Le tigre a pu, comme les autres créatures, jouer un rôle important dans la loi de pondération de la vie animale sur la surface du globe ; mais au dix-neuvième siècle, en pleine ère de civilisation, ce rôle est terminé, et c'est à nous qu'il appartient de le faire cesser d'une façon définitive. Songez qu'il fut un temps, ainsi que le

prouvent les découvertes des géologues, où le tigre infestait le sol britannique ; devons-nous donc regretter que les efforts de nos ancêtres primitifs aient réussi à l'anéantir ? Avec sa prodigieuse force musculaire, le tigre reste un souvenir de la faune préhistorique ; il doit aller rejoindre tous les monstres fantastiques détruits autant par les forces humaines que par les révolutions naturelles.

Le tigre, gentlemen, est le plus lâche des animaux. Il ne s'attaque jamais qu'au faible et, quelle que soit sa férocité, il tremble toujours devant le regard ferme et droit de l'homme. Les terribles *maneaters* eux-mêmes ne choisissent pour proie que des femmes débiles et des indigènes affolés par la peur. On a vu vingt fois ces tigres redoutables lâcher leur victime et reculer devant un faible enfant, qui les attaquait un simple bâton à la main. D'instinct le mangeur d'hommes fuira toujours devant le chasseur européen qui l'abordera de front.

L'année dernière, me trouvant à Nassik, dans le Dekhan, on vint me prévenir qu'un *maneater* exerçait ses déprédations aux environs, et qu'il barrait si complètement la route de Paint, qu'aucun indigène n'osait s'y aventurer. Innombrables étaient ses victimes, et la terreur était grande. Aussi eus-je quelque peine à trouver des hommes pour me guider jusqu'au repaire du tigre, dont je m'étais promis de débarrasser le pays. Enfin deux chikaris, qui m'avaient souvent accompagné dans de semblables excursions, eurent confiance en moi et se décidèrent à me guider.

A quelques lieues de Nassik, à la montée des Ghâtes, la route de Paint traverse un petit bois assez touffu. C'était là que le *maneater* avait établi son repaire.

Comme nous entrions dans le bois, je fis placer mes deux chikaris devant moi, de façon à me dissimuler complètement. Nous avançâmes dans cet ordre avec précaution. Bien entendu, je tenais ma carabine double de calibre 8 prête à faire feu, dans le cas où la brute nous attaquerait par le flanc. Mais je savais que ce n'était point son habitude. Et en effet, à peine avions-nous parcouru deux cents mètres, que je vis ; vingt pas plus loin, le tigre sortir lentement du fourré et venir se placer sur la route. Il ne se pressait point. Sûr que sa proie ne pouvait lui échapper, il semblait choisir sa victime. Superbe dans sa brutale magnificence, il se tenait fièrement campé, fascinant de son regard mes deux chikaris.

A ce moment, ainsi qu'il était convenu entre nous, les deux hommes tremblants s'écartèrent et me laissèrent à découvert. La carabine à la cuisse,

prêt à tirer, je regardai fixement le monstre.

Je ne puis vous dépeindre l'effet véritablement magnétique que produisit sur lui ce regard. Une frayeur profonde, une sorte de stupéfaction se dessina sur sa face féroce, et, comme je faisais un pas vers lui en épaulant mon arme, il s'aplatit, s'écrasa sur le sol, et, tournant la tête, fit mine de fuir dans la jungle.

Ce mouvement le perdit : je visai le défaut de l'épaule, tirai, et là bête roula à terre ; mais d'un bond elle se releva et, cette fois, la fureur lui rendant le courage, elle me fit face de nouveau. Ma seconde balle fut impuissante à l'arrêter, et elle arrivait sur moi d'un pas rapide, quand, saisissant la carabine de réserve que tenait un de mes hommes, je l'étendis enfin morte d'une dernière balle. Ainsi, vous le voyez, ce monstre redoutable, qui avait fait en un an plus de cinquante victimes, fuyait honteusement au premier regard d'homme qui avait osé soutenir le cynique éclat de ses yeux. »

Une salve d'applaudissements accueillit le pasteur Shortbody lorsqu'il se rassit ; ayant terminé son discours.

« Messieurs, dit le timide Whatafter, se levant à son tour, je ne me permettrai pas d'apporter une opinion dans le débat que viennent d'ouvrir si brillamment nos deux collègues Butnot et Shortbody, également célèbres comme tueurs de tigres. A mon avis, la chasse aux tigres est le plus noble des sports et sans elle notre existence s'écoulerait bien monotone dans nos *outstations* : en cela je partage l'opinion de mon ami Butnot. Quant à la lâcheté du tigre, je l'ai maintes fois constatée, comme notre cher Shortbody, et c'est cette lâcheté même qui entoure de tant de périls notre mission philanthropique, car notre ennemi n'emploie pas seulement la férocité contre nous, il y joint la ruse et la haine, et déjoue notre courage en nous frappant à l'improviste.

Mais ce n'est pas seulement vis-à-vis de l'homme que le tigre laisse éclater la bassesse de son cœur ; un autre adversaire, bien modeste cependant, le fait trembler : je veux parler du chien sauvage, le *Cuon rutilans* des naturalistes. Cet animal, qui se rencontre particulièrement dans nos provinces centrales, est de la grosseur d'un chien ordinaire. Il vit en meutes de dix à douze bêtes, et chasse à courre, avec une habileté consommée, tous les hôtes des jungles, même le tigre. J'ai vu moi-même à plusieurs reprises, de semblables meutes poursuivant des tigres, qui fuyaient

honteusement devant elles, et je sais de source certaine que ces chasses se terminaient toujours par la mort de la bête poursuivie.

Fait bizarre, les chacals, malgré leur nombre qui les rend formidables, n'attaquent jamais le tigre, et semblent même vivre en assez bonne intelligence avec lui.

Chassant le tigre dans les environs de Dumoh, je m'étais perché une nuit sur un arbre, près de la carcasse d'un buffle, qui avait été traînée la veille en cet endroit par un de ces félins. Comme il faisait un beau clair de lune, je m'étais soigneusement caché dans le feuillage. Il y avait à peine une heure que je m'étais installé, quand je vis entrer deux chacals dans la clairière au milieu de laquelle gisait le buffle. Avec des précautions infinies, ils approchèrent de la carcasse, dansant tout autour de la façon la plus comique, puis s'éloignant brusquement comme pris de panique, pour revenir tout à coup. Enfin l'un d'eux se jeta sur le buffle et se mit à le déchirer à belles dents, tandis que l'autre se plaçait en sentinelle, le nez au vent, les oreilles dressées, sans se laisser tenter par le festin. Tout à coup la sentinelle fit un saut et hérissa ses poils de telle façon, que je crus que le tigre approchait. Mais un instant après je vis apparaître un troisième chacal, qui s'avavançait sournoisement et qui, faisant un long détour, s'attabla auprès de la carcasse malgré les grondements de la sentinelle.

Il y avait une demi-heure que les chacals se livraient à leur festin, quand soudain je les vis se dresser tout à coup, puis aller et venir rapidement d'une façon inquiète, en tenant toujours les yeux fixés sur un même point, en arrière de l'arbre où j'étais placé. Cette fois j'étais sûr qu'ils avaient aperçu le tigre ; mais, de crainte de faire du bruit, je n'osai me retourner et je restai quelque temps dans une attente vraiment palpitante. Soudain les chacals se mirent à miauler doucement, comme pour présenter leurs civilités ou leurs excuses au roi de la jungle, et battirent lentement en retraite, sans toutefois sortir de la clairière. Au même moment, j'entendis le pas lourd, étouffé du tigre, et je vis apparaître immédiatement sous moi sa large tête et ses épaules rayées. L'animal s'avavançait sans défiance, suivant du regard les grimaces des chacals. Arrivé près de la carcasse, il s'arrêta, me présentant le flanc, et je tirai aussitôt. Avec un sourd grondement et avant que je pusse redoubler, il sauta hors de la clairière et je l'entendis galoper un instant, puis rouler lourdement dans les broussailles. J'attendis quelque temps, puis je descendis de l'arbre et j'appelai les chikaris. Nous eûmes bientôt trouvé le

tigre raide mort. Grâce aux chacals qui m'avaient averti, j'avais pu le tuer d'une seule balle : ce qui me paraît un cas fort rare. »

Le récit de Whatafter fut l'objet de discrets murmures d'approbation et à peine était-il terminé, que le docteur Cunningham demanda la parole.

« Messieurs, dit-il, le président m'ayant averti que notre conférence tirait à sa fin, je serai bref. Je tiens seulement à constater que le cas que vient de nous citer notre honorable collègue Whatafter est en effet fort rare. Je connais peu de chasseurs qui puissent se vanter d'avoir roulé un tigre d'une seule balle. Pour ma part, je n'ai jamais eu ce bonheur. Je dirai même que, plus que tous les autres félins, le tigre a la vie extrêmement dure ; on peut même dire de lui le contraire de ce que le proverbe français raconte sur M. de la Palisse, c'est qu'un quart d'heure après sa mort il est encore en vie. En effet, on voit souvent le tigre accomplir pendant quelques instants des actes qui devraient être impossibles, puisque les organes qui les dirigent ont été abîmés, détruits, anéantis par un projectile. A l'appui de ce que j'avance, je puis vous faire le récit d'un dramatique et douloureux incident, dont j'ai été le spectateur impuissant.

Il y a de cela quelques années, j'étais en garnison à Nassirabad, dans le Rajpoutana, et je consacrais tous les loisirs que me laissaient mes malades à chasser dans les monts Aravalis, où pullule le gibier de toute espèce. J'avais pour compagnons habituels de mes excursions deux officiers de la garnison, le capitaine Burr, sportsman accompli, et l'enseigne Wilmot, jeune homme fort novice encore, mais plein d'excellentes dispositions.

Un jour, on me signala un très gros tigre qui ravageait le bétail du Thakour de Dabla. La montagne voisine de ce village étant dépourvue d'arbres, on ne pouvait songer à établir un affût ; il fallait donc chasser le tigre pendant le jour, avec des rabatteurs, et, comme les broussailles étaient épaisses et de mauvaises nature, la battue présentait un caractère fort dangereux. Ces diverses circonstances me firent refuser d'abord à Wilmot la permission de nous accompagner, mais je dus céder à ses instances ; nous partîmes donc tous les trois.

J'emmenais un certain nombre de chikaris, que j'avais dressés avec soin et dont j'étais sûr ; aussi tout se passa d'abord pour le mieux. Le tigre fut amené sous notre feu de la façon la plus favorable, et à peine en vue il recevait nos trois balles, qui le roulèrent convenablement. J'allais m'avancer pour lui donner le coup de grâce, quand la brute fit un suprême effort et disparut dans la broussaille, non sans avoir reçu une quatrième

balle, qui lui fracassa une patte de derrière. Il était évident que cette dernière blessure devait l'empêcher d'aller bien loin ; aussi je réunis les rabatteurs et nous nous mîmes à sa recherche.

Vous savez tous, messieurs, que ce dernier acte est le plus périlleux dans la chasse aux tigres, et qu'on ne saurait y apporter trop de prudence.

Nous avançons donc avec précaution, le fusil armé, sondant toutes les broussailles, quand je m'aperçus tout à coup que Wilmot était resté en arrière. Je frémis en constatant cette imprudence, mais il ne m'appartenait plus d'y porter remède. Au même moment, à vingt pas de nous, du milieu d'un inextricable fourré d'épines, j'entendis s'élever un cri déchirant, aussitôt suivi de plusieurs coups de feu. Je courus tout tremblant, et je frissonnai d'épouvante devant le spectacle qui frappa ma vue.

Le tigre avait saisi Wilmot au passage et avait enfoncé ses terribles crocs dans le côté droit de l'infortuné jeune homme. Celui-ci avait eu encore le courage et la force de prendre le revolver pendu à sa ceinture et d'en décharger les six coups à bout portant dans la tête du tigre. Et cependant le monstre, aveuglé par le sang, le crâne pulvérisé, en lambeaux, n'avait pas lâché sa proie et continuait de secouer la malheureuse victime comme un chat fait d'une souris.

Fous de douleur et de rage, nous déchargeâmes nos armes dans le corps du tigre, qui desserra enfin son horrible étreinte et laissa échapper le pauvre Wilmot.

Celui-ci, malgré son épouvantable blessure, s'était relevé et me dit avec un doux sourire : « C'est ma faute, mon pauvre Cunningham, » puis il retomba mort. Héroïque et infortuné enfant de vingt ans ! »

Le docteur se rassit au milieu des discrets murmures des assistants émus par ce dramatique récit.

« Messieurs, dit le président, honneur à ces héros qui donnent leur vie pour une cause dont nul ne peut contester le caractère hautement philanthropique. En attaquant les tigres, en poursuivant ces monstres dans leurs repaires, nous ne nous livrons pas à une vaine et futile distraction, nous ne rendons pas seulement service à des populations craintives, mais nous apprenons encore aux indigènes à respecter cette race européenne, qui vient leur apporter les bienfaits d'une civilisation paternelle. Avant de clore cette première conférence si riche en faits intéressants et de rejoindre les dames qui protestent contre notre abandon, il ne reste encore un mot à dire, qui vous intéressera tout spécialement.

Un fait bien connu de tous les chasseurs, c'est qu'un tigre puissant chasse tous ses rivaux de la contrée qu'il exploite. Ainsi dans ce pays de Mahavellipour, depuis l'arrivée du Roi des tigres, tous ses congénères semblent avoir disparu. En revanche, connue pour rendre justice à notre puissance supérieure, notre adversaire s'est lui-même éclipsé. D'après les dernières nouvelles, on ne sait ce qu'il est devenu, et les chikaris prétendent même qu'il a dû se sauver au delà de la Nerbada. Si le fait se confirme, nous serons obligés de déclarer le club des Tueurs de tigres en permanence, jusqu'à ce que le Bâgh Rajah ¹⁴ soit retrouvé et exécuté. Sur ce, messieurs, la séance est levée. »

Le colonel quitta sa place au milieu des hourras, et les sportsmen jeunes et vieux passèrent au salon, où les dames étaient réunies depuis quelques instants déjà.

Miss Shaughnessy accourut au-devant de son père et lui dit avec une grâce charmante :

« Monsieur le président, je viens vous présenter les doléances des demoiselles mes compagnes. On nous avait promis que l'on danserait un peu ce soir, à titre d'essai, avant le grand bal annoncé sur votre programme. Mais vous avez retenu nos danseurs à votre interminable conférence ; il est déjà dix heures ; et maintenant lady Peernose trouvé qu'il est trop tard ; de plus nous pensons que ces messieurs doivent être trop fatigués après cette dure journée de chasse.

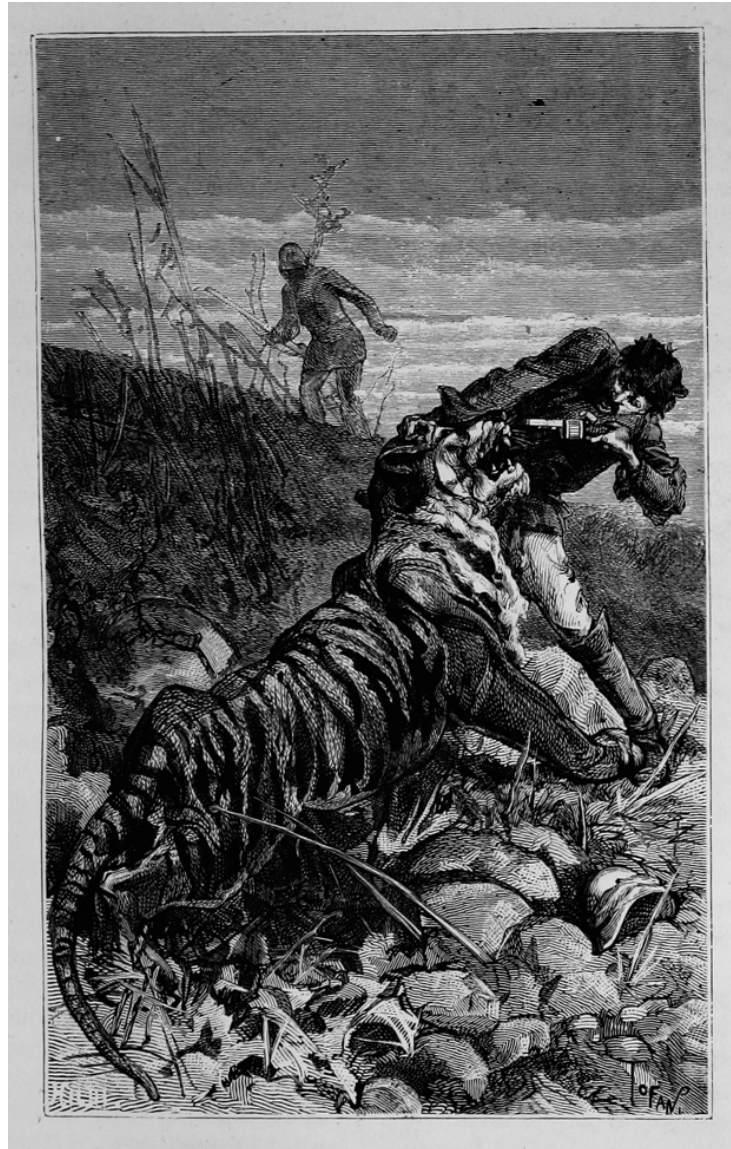
— Trop fatigués ! mademoiselle l'impertinente, répondit le colonel avec un air de fausse indignation, apprenez que les membres du club des Tueurs de tigres ne sont jamais fatigués.

— Surtout, dit galamment Holbeck, lorsqu'il s'agit de répondre aux désirs de leurs charmantes collègues.

— Eh bien, cher docteur, dit la jeune fille en s'emparant du bras du bon naturaliste, je vous prends au mot. Je tiens à ce que vous Ouvriez le bal avec moi.

— Avec vous ? s'écria Holbeck avec un effarement comique. Mais vous n'y pensez pas, ma chère enfant, je n'ai jamais dansé de ma vie, je ne sais pas danser.

Il en déchargea six coups à bout portant.



— Oh ! un quadrille, tout le monde sait danser un quadrille. Et puis vous ne pouvez vous refuser à donner le bon exemple. »

Déjà le colonel avait donné un ordre à l'excellent orchestre du palais, qui se tenait à la disposition du club, et les joyeux accords retentissaient sous la voûte de l'Armoudjân. En un clin d'œil tables et chaises étaient repoussées hors du centre du salon, les mamans se rangeaient en tapisserie, et les danseurs se pressaient pour inviter les jeunes misses.

Malgré ses supplications, le bon Holbeck se vit obligé d'affronter, pour la première fois de sa vie, les inextricables difficultés du quadrille, et nous devons dire tout de suite qu'il s'en tira avec autant d'habileté que s'il eût

été un vieux diplomate habitué à glisser sur les parquets cirés des cours royales.

Cependant il dut demander grâce pour le galop final, ses petites jambes se refusant à rivaliser avec la fougue de cette bouillante jeunesse. S'échappant de la mêlée, il courut se réfugier auprès de la bonne mistress Shortbody, dont il était tout particulièrement le favori.

« Comprenez-vous ça ? dit-il à l'aimable dame en se laissant tomber un peu essoufflé sur une chaise ; ce petit serpent de miss Mary obligeant un vieux bonhomme comme moi à faire des en-avant-deux et des chasses-croisés.

— Vous vous en êtes, du reste, très bien tiré, mon cher docteur, dit mistress Shortbody, et vous pouvez pardonner cette petite malice à la charmante miss Mary.

— Si je lui pardonne ? dit le docteur en envoyant d'un geste brusque ses lunettes d'or jusqu'au sommet de son crâne. Mais certainement que je lui pardonne, car, voyez-vous, chère dame, je tiens miss Mary pour la plus aimable, la plus sympathique enfant qu'il soit possible de voir.

— Vous avez raison, dit sérieusement mistress Shortbody ; j'ai bien étudié cette charmante jeune fille et chaque jour je découvre en elle de nouvelles qualités. »

Une fois lancé sur cette voie, le bon docteur ne pouvait rester court, car nous savons quelle vive admiration lui avait inspirée la fille de son nouvel ami Shaughnessy. Aussi passa-t-il une partie de la soirée auprès de mistress Shortbody, écoulant avec charme tout ce que lui racontait sur miss Mary la bonne dame, qui avait connu celle-ci dès sa plus tendre enfance, ayant été une amie de sa mère.

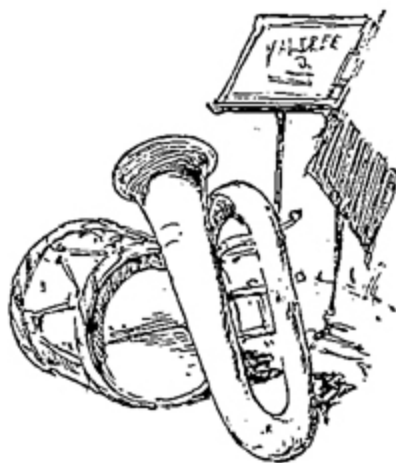
Pendant ce temps, la petite sauterie organisée par la fille du président se continuait avec une ardeur qui n'eût pas fait soupçonner que les danseurs avaient passé toute la journée à cheval.

Barbarous, rompu désormais à tous les raffinements du grand monde, se démenait avec autant d'aisance que si son habit eût été fait pour lui. C'est même ce bienheureux vêtement qui, arrêtant un peu sa fougue, valut ce soir-là au bouillant Marseillais de nombreux éloges pour la distinction de sa tenue et l'élégance de sa danse, quoique mistress Whatafter ait elle-même déclaré que sous cette élégance perçait cet élan aimable qu'on a appelé la *furia francese*, et qui a toujours caractérisé les représentants de la « grande nation ».

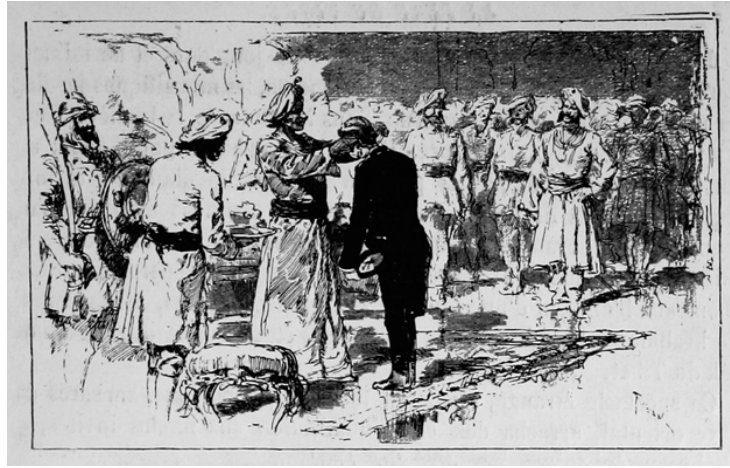
Quant à Everest, aux premiers accords de l'orchestre, il avait quitté précipitamment le salon et s'était réfugié dans le *coffee-room*. Le colonel, qui prenait à cœur son rôle de président et qui recrutait les danseurs, relança le jeune lord dans sa retraite, mais celui-ci prétextait, pour s'excuser, une violente et subite migraine.

Enfin, comme onze heures sonnaient, la fière lady Peernose se leva tout à coup et, se dirigeant vers l'orchestre, intima aux musiciens l'ordre de cesser leur musique. En vain les danseurs protestèrent. La superbe matrone déclara qu'une répétition d'une heure devait suffire pour se préparer au prochain bal.

Devant cette déclaration tout le monde s'inclina, et chacun regagna sa maison de toile.



Il le passa au cou du bon Holbeck.



CHAPITRE XXV — La partie de croquet.

Le programme de l'éminent président du club des Tueurs de tigres suivait son cours. Avec un art accompli l'habile organisateur avait su varier l'ordre et le genre des divertissements qu'il offrait à ses administrés, de telle façon que chacun pût y trouver la satisfaction de ses goûts, l'accomplissement de ses désirs. Chaque jour amenait une nouvelle fête, une nouvelle surprise.

Ce fut d'abord une gigantesque battue aux environs de Mahavellipour. Trois mille soldats de la garde du Maharajah cernèrent une montagne et, refoulant tout le gibier devant eux, le forcèrent à passer sous le feu des chasseurs, tandis que les dames, confortablement installées dans une élégante tribune, assistaient à ce spectacle émouvant, dont la conclusion fut une hécatombe de sangliers, de cerfs et de daims.

Puis vint un grand dîner de gala au palais royal, où Sa Hautesse Goulab Sing se plut à étaler devant ses nobles invités toutes les somptueuses magnificences de son trésor, en couvrant la table de vaisseaux, de surtouts d'or et d'argent incrustés de pierreries et représentant des sommes énormes. Le dîner terminé, les invités assistèrent à des danses de bayadères, à des tours de jongleurs et de mimes. Après le souper qui suivit ces divertissements, les magnifiques jardins du palais furent éclairés à giorno. Sous les flots de la lumière électrique, introduite pour la première fois à Mahavellipour, défila un cortège féerique d'éléphants parés d'aigrettes de

diamants et tout caparaçonnés de drap d'or, de cavaliers aux armures damasquinées montant des chevaux somptueusement harnachés, de palanquins, de litières portées par des esclaves noirs, d'arquebusiers perchés sur des chameaux blancs, et d'une foule de fakirs, de goussaïns, de derviches, de brahmanes brandissant des piques, des étendards et des queues de yâk du Tibet.

Ce spectacle étrange, résumant toutes les splendeurs barbares du luxe oriental, arracha des cris d'admiration aux nobles invités, et Barbarous lui-même, emporté par l'enthousiasme, s'écria que cela « enfonçait tout ce qu'il avait vu de semblable à la Porte-Saint-Martin ».

Le jour suivant, les sportsmen donnèrent sur le Green, magnifique pelouse qui s'étendait devant l'Armoudjân, un superbe match de cricket, le jeu national de la vieille Angleterre. Puis, après la lutte, vainqueurs et vaincus vinrent réparer leurs forces dans un lunch monstre, offert par le comité des dames sous la présidence de l'imposante générale Butnot.

Ainsi, pendant une semaine, se succédèrent chasses et fêtes, et il eût fallu que les ladies et les gentlemen du club des Tueurs de tigres eussent l'esprit bien mal fait pour ne pas se déclarer satisfaits de l'administration de l'honorable colonel Shaughnessy.

Et encore ce n'était pas tout : chaque soir, après les conférences cynégétiques qui se continuaient avec un succès soutenu, les jeunes gens organisaient une petite sauterie, prélude indispensable de ce fameux bal qui devait être l'évènement de la saison. Sur la prière des dames, la date de ce grand évènement avait été reculée, afin de laisser le temps aux *ayas* et aux couturières de mettre la dernière main aux toilettes qui se préparaient pour cette mémorable soirée.

Dans la journée, lorsque le temps n'était pas autrement occupé, surtout vers les heures plus fraîches qui précèdent le coucher du soleil, on installait sous les grands arbres du jardin quelques-uns de ces jeux charmants, croquet ou lawn-tennis, si aimés de la jeunesse anglaise et où misses et gentlemen rivalisent d'adresse et de franche gaieté.

Au milieu de tous ces plaisirs, nous sommes obligé d'avouer que le fameux Roi des tigres était bien oublié. Tous les rapports constataient qu'il s'était éloigné de Mahavellipour, et qu'il avait même probablement quitté le pays pour se réfugier dans les sombres profondeurs des forêts du Gondvana.

Tout bas, les dames, un peu inquiètes de voir leurs maris ou leurs fils affronter le redoutable monstre, lui souhaitaient un bon voyage sans idée de

retour.

Les sportsmen eux-mêmes ne montraient pas trop d'humeur de ce contretemps et se rattrapèrent en débarrassant le pays de tout ce qu'il comptait de léopards, panthères, guépards, lynx, hyènes, voire même de cerfs et autres fauves, dont les dépouilles et les trophées remplissaient déjà une des salles de l'Armoudjân.

Holbeck était tout consolé du départ du Roi des tigres, auquel, pour sa part, il n'avait jamais voulu aucun mal. Sans dédaigner les fêtes et les joyeuses réunions, où il tenait fort bien sa place, il abandonnait les chasseurs dans leurs excursions pour se plonger dans l'étude de ses chères fourmis.

Son fameux *Cryptocerus*, si heureusement découvert le jour de la chasse au buffle, le passionnait surtout. Il passait des heures dans les bois à étudier de près les mœurs de ce curieux hyménoptère, bouleversant les galeries, faisant main basse sur les divers membres de la tribu, guerriers, ouvriers, nourrices ; puis, chargé de son butin, il regagnait sa tente.

Là, armé de son microscope, il examinait, détaillait, analysait les organismes et consignait ses observations en un volumineux dossier. Au milieu de ses études, un point tracassait le brave savant : quel nom donnerait-il à cet insecte découvert par lui ? L'appellerait-il *Cryptocerus Holbeckii* ? C'était son droit, en somme ; nombre de savants ont ainsi illustré leur nom ; et qui connaîtrait le botaniste ; Dahl, s'il n'eût gratifié la solanée japonaise du nom de dahlia ? Cependant Holbeck avait des scrupules. Sa profonde modestie s'effarouchait de ce brevet d'immortalité qu'il allait se décerner à lui-même.

Après avoir longuement agité la question, il se décida à donner à sa fameuse fourmi le nom de *Cryptocerus Goulabsingi*, pour reconnaître d'une façon mémorable la gracieuse hospitalité du Maharajah.

Lorsque le bon docteur fit part de sa décision au roi, celui-ci fut d'abord quelque peu surpris, peut-être secrètement choqué de voir son nom glorieux et poétique, signifiant le « Lion des Roses », accolé à celui d'une humble fourmi. Mais il se dérida lorsqu'on lui eut expliqué que ce nom deviendrait par cela même connu du monde entier, et, passant de la surprise à la joie la plus vive, il se fit séance tenante apporter un grand cordon de l'ordre illustrissime de la Corne de Siva, et le passa prestement au cou du bon Holbeck, fort ébahi, à son tour, d'un pareil honneur.

Quant à Barbarous, il avait oublié oiseaux et plumes. On l'eût sans doute bien étonné en lui rappelant qu'il était l'humble employé de MM. Menneval frères, marchands de plumes et de parures pour dames, rue Saint-Denis, à Paris. Il semblait au brave Marseillais qu'il avait toujours vécu de cette existence de luxe et de bon ton. Les épaules serrées dans l'habit d'Everest, il glissait sur les parquets dessalons avec autant d'aisance que si, au lieu de grimper autrefois aux vergues d'un vaisseau de l'État, il se fût préparé à ces difficiles exercices dans les arcanes diplomatiques du quai d'Orsay.

Poussé par le démon de l'élégance, il eut un moment l'idée d'abattre la rutilante toison qui encadrait son rouge visage ; mais toucher à sa barbe historique lui parut un trop dur sacrifice, et il se contenta d'apporter dans sa chevelure une symétrie inaccoutumée et de la diviser par une raie médiane, encadrée de bandeaux ramenés sur le front.

Seul Everest ne réussissait pas, au milieu de cette joyeuse assemblée, à secouer complètement sa mélancolique misanthropie. Non qu'il ne s'appliquât soigneusement à n'en rien laisser paraître, car il ne manquait aucune réunion de chasse ou de fêtes, mais il se renfermait peut-être trop scrupuleusement dans le rôle effacé qu'il avait accepté de jouer.

La nature humaine offre un bizarre mélange de contradictions. On sait avec quel enthousiasme Everest avait accueilli l'idée de se dissimuler sous le personnage d'humble aide-naturaliste du docteur Holbeck ; or maintenant, en voyant si bien réussir son stratagème, le même Everest ressentait une pointe de dépit de ce que personne n'eût deviné en lui le jeune homme de grande et haute origine. Non qu'il se formalisât outre mesure de l'impertinence hautaine avec laquelle faîtière lady Peernose contemplait, en le scrutant à travers son lorgnon d'écaillé, ce « représentant des basses classes », ou qu'il se choquât du ton protecteur avec lequel M. *l'assistant-deputy-commissioner* Whatafter lui adressait la parole. Il avait bien vite reconnu dans ces fiers personnages de la bonne graine de « snobs », et il savait qu'il n'aurait qu'à faire étalage de son litre pour les voir changer leurs impertinences en obséquieuses prévenances. Mais enfin il lui semblait que la nature ne l'avait pas tellement dénué de mérites personnels, pour que quelqu'un ne dût parmi tout ce monde s'en apercevoir un peu.

Cependant il s'était presque lié d'amitié avec le brave et joyeux major Cunningham, et l'excellent président du club des Tueurs de tigres avait su par son affabilité gagner une part assez vive de sa sympathie. Mais il évitait de laisser paraître ses sentiments vis-à-vis du colonel, car ce dernier avait

toujours près de lui sa fille, miss Mary ; et, si Everest se voyait obligé de reconnaître avec Holbeck que cette dernière était gaie, charmante et aimable, il ne pouvait aussi s'empêcher de trouver que cette jeune personne se plaisait cruellement à tourmenter les jeunes gens timides et spleeniques en les forçant, bon gré mal gré, à sortir de leur coin et à se mettre en évidence : ce qui est le comble de l'horreur pour les jeunes gens timides et spleeniques.

En vérité, Everest allait plus loin : il détestait franchement, cordialement miss Shaughnessy depuis sa célèbre mésaventure au croquet.

Voici ce qui s'était passé, et cela pas plus tard que la veille.

Pour ne pas rester en arrière du cricket match qui avait eu tant de succès, les demoiselles avaient organisé une partie monstre de croquet. Naturellement les deux camps avaient choisi pour leur servir de partenaires les jeunes sportsmen les plus renommés pour leur habileté dans ce jeu élégant, et naturellement aussi Everest s'était adroitement dérobé à ce redoutable honneur.

Le jour venu, toute la colonie était réunie sur le Green de l'Armoudjân. Pendant que les jeunes gens disposaient, selon les règles, les buts et les arceaux et se répartissaient les maillets et les boules de couleurs variées, les membres du club, ladies et gentlemen, prenaient place sur des fauteuils placés sous les grands arbres qui entouraient la pelouse, pour de là contempler le tournoi.

Le timide et mélancolique Everest errait distraitement parmi la foule aristocratique et, ayant été autrefois un amateur passionné de croquet, il suivait avec intérêt les préparatifs de la lutte. Conduit par le hasard, il se trouva bientôt près du colonel Saughnessy.

A ce moment miss Mary arrivait en courant, la figure un peu bouleversée et, brandissant un maillet de chaque main, elle cria à son père :

« Papa, quel désappointement ! voici tout le match compromis. Le lieutenant Griffin, qui devait me soutenir, se fait excuser ; il a, paraît-il, une migraine atroce, comme si l'on pouvait avoir la migraine un jour de match ! En attendant, me voilà sans partenaire et mon camp est désorganisé.

— Mademoiselle, dit le général Butnot en se levant galamment de son fauteuil, combien je regrette que mes jambes, ou plutôt mon dos, ne me permettent pas de prendre la place de ce fâcheux lieutenant Griffin ; mais il faut se baisser, il faut même diantrement se baisser à ce maudit jeu, et mes rhumatismes m'interdisent semblable gymnastique. »

Miss Mary n'entendait pas raillerie en si grave circonstance, et elle eut un léger mouvement d'humeur ; mais tout à coup son charmant visage s'éclaira : elle venait d'apercevoir Everest, qui depuis une minute était sur des charbons ardents. Pressentant le danger qui le menaçait, le jeune lord manœuvrait adroitement pour se glisser derrière le colonel.

« Ah ! M. Strangeton ! s'écria miss Mary ; nous sommes sauvés ! » Et s'adressant au jeune homme : « Seriez-vous assez aimable, monsieur, pour prendre la place du : lieutenant Griffin ? Je suis sûr que le croquet n'a aucun mystère pour vous. »

D'un geste gracieux, elle lui tendait un de ses deux maillets.

« Certainement, mademoiselle... je suis très honoré... » balbutia Everest, qui eût voulu être à cent pieds sous terre, car il sentait tous les regards tournés vers lui ; avec un peu de gaucherie : il prit le maillet qui lui était présenté et suivit la jeune fille dans l'arène.

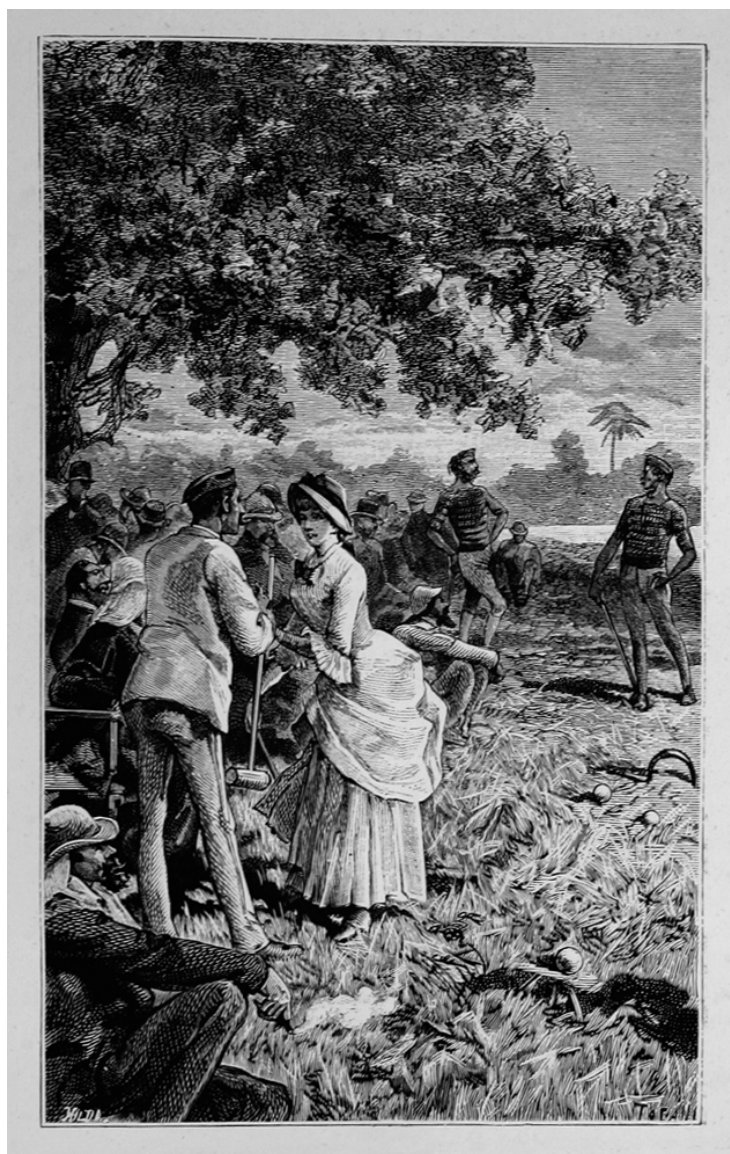
Qui le croirait cependant ? malgré un si piteux début, Everest, une fois sur le terrain, oublia bien vite son spleen et sa timidité et se laissa à tel point entraîner par le jeu, qu'il y révéla des qualités inattendues. Grâce à la justesse de son coup d'œil, à ses roquets habiles, à ses croquets impitoyables, les deux boules portant les couleurs de miss Mary arrivèrent les premières au dernier poteau, et la palme de la victoire échut au camp de la fille du colonel,

Il n'y eut qu'une voix pour déclarer que M. Strangeton était digne d'être le champion de la jeune Angleterre. Lady Peernose elle-même daigna s'écrier qu'elle n'aurait jamais cru qu'un homme n'appartenant pas à la *gentry*, c'est-à-dire un homme de rien ; pût jouer aussi élégamment au croquet.

Quant au vainqueur, la partie terminée, il avait brusquement jeté son main et, et, sans attendre l'appréciation des spectateurs, il s'était dérobé parmi les bosquets du jardin. Décidément il détestait cette petite sotte de miss Shaughnessy, qui obligeait un noble lord, timide et spleenique, à se donner en spectacle à quelques douzaines de ladies et de gentlemen.

Cependant miss Mary n'avait pas l'âme si noire que le croyait le misanthropique Everest. Elle pensait remplir son devoir en aidant son père à mener à bonne fin la tâche ardue qu'il avait entreprise de faire régner la gaieté et la concorde parmi des éléments si divers, réunis par le hasard, et, comme elle n'avait l'intention d'être désagréable à personne, elle regrettait d'avoir excité la mauvaise humeur du jeune aide-naturaliste.

Elle lui tendait un de ses deux maillets



Le match terminé, elle retournait au camp, au bras de son père, lorsqu'elle rencontra le docteur Holbeck, qui, son inséparable boîte de fer-blanc suspendue à l'épaule, revenait d'une de ses excursions entomologiques.

Docteur, lui dit-elle d'un ton de gracieux reproche, vous m'aviez bien promis d'assister à notre match de croquet.

— C'est vrai, chère demoiselle, répondit Holbeck : aussi vous dois-je toutes mes excuses ; mais Latchmân m'avait fait un rapport si alléchant ce matin sur une fourmilière qu'il avait découverte à deux petites lieues d'ici, que je n'ai pu résister. Oserai-je ajouter que je suis absolument ravi de mon

excursion ? Les fourmis que j'ai étudiées aujourd'hui surpassent peut-être en intérêt mes *Cryptocerus* eux-mêmes. J'ai pu constater que, à l'instar de leurs cousines les abeilles, ces industrieuses petites bêtes récoltent le suc des plantes et en fabriquent un miel aromatique. Bien certainement j'ai retrouvé là le *Myrmex cocystus mellifer*, signalé par Schweisshübel dans le Jardin des Dieux, au Colorado, et qu'aucun savant après lui n'avait pu encore étudier. Il y a là une grosse et grave question, qui, se joignant à ma découverte du *Cryptocerus*, ouvre des aperçus étonnants, inattendus, sur les relations de la faune entomologique de l'Amérique et de l'Asie.

— Tout cela est bien savant pour moi, cher docteur, dit miss Mary en souriant, et je n'en persiste pas moins à dire que vous avez manqué à tous vos devoirs en n'assistant pas à notre match de croquet. Vous auriez joui d'un spectacle tout aussi inattendu, celui de votre jeune ami, M. Strangeton, se révélant un joueur de croquet accompli.

— Strangeton, joueur de croquet ? s'écria Holbeck avec surprise.

— Cela vous étonne, reprit la jeune fille, et je vous promets que le pauvre garçon n'ambitionnait nullement un semblable triomphe. Quand je l'ai prié de prendre la place du lieutenant Griffin et que je lui ai tendu son maillet, il faisait une figure comme si je lui avais donné un coup de ce même maillet sur la tête.

— Je le connais, dit Holbeck ; votre invitation n'a pas dû, en effet, lui être très agréable.

— Vous devriez surveiller votre ami, dit le colonel ; il me paraît atteint de la triste maladie que nous appelons le « spleen », et il m'a tout l'air de filer un mauvais coton.

— Pourquoi se tient-il à l'écart de nos jeux et de nos réunions ? demanda miss Mary avec intérêt. A-t-il donc quelque grave sujet de tristesse ?

— Oui et non, répondit le docteur ; sa vie jusqu'ici n'a pas été heureuse, mais j'espère le voir bientôt sortir victorieusement de cette crise. Il ne m'appartient pas de vous conter cette histoire ; qu'il me suffise de vous dire que, laissé orphelin en bas âge, le pauvre garçon n'a jamais connu les douces joies de la famille. Par un fâcheux concours de circonstances il s'est trouvé seul dans la vie, sans amis autour de lui pour le soutenir et le consoler.

— Sans amis ? dit le colonel ; eh bien, et vous, docteur ? Vous semblez cependant bien aimer ce garçon.

— Certes, dit Holbeck ; mais mon amitié ne date que d'une époque trop récente pour avoir eu une grande influence sur lui.

— Cette existence de coureur des bois n'est pas faite non plus pour développer l'esprit de sociabilité chez un homme naturellement sauvage, observa le colonel.

— Détrompez-vous, dit Holbeck avec vivacité ; M. Strangeton n'avait aucune disposition naturelle pour cette vie solitaire : ce sont les circonstances qui l'y ont poussé. C'est un jeune homme rempli des meilleures qualités, d'un esprit fin et délicat, développé par l'excellente éducation qu'il a reçue au collège d'Eton ; c'est l'honneur et la droiture même, et l'excès de ses qualités est peut-être la première cause de sa prétendue misanthropie.

— Je le plains et je l'excuse, dit miss Mary ; il a dû bien souffrir de n'avoir jamais connu les douces tendresses d'une mère. »

Holbeck resta quelques instants à contempler le colonel, qui s'éloignait, tenant le bras de sa fille ; puis il hocha deux ou trois fois la tête, se mit à sourire et reprit le chemin de son campement en se frottant vigoureusement les mains : ce qui était chez lui un signe d'extrême satisfaction.

En entrant dans sa tente, il y trouva Everest, et au premier coup d'œil il s'aperçut que la mauvaise humeur du jeune homme ne s'était pas complètement dissipée. Il résolut de tirer aussitôt parti de cette circonstance, qui lui parut particulièrement favorable à ses mystérieuses machinations.

« Mon cher ami, lui dit-il brusquement, je crois que nous ferons bien de nous mettre en route le plus tôt possible. Mes études sont terminées, le Roi des tigres est en fuite, rien ne nous retient donc plus ici.

— Quel motif avez-vous donc pour hâter votre départ ? demanda vivement Everest. Hier encore je vous entendais dire au général Butnot que vous comptiez rester à Mahavellipour jusqu'au jour de la dissolution du club.

— C'est vrai, dit Holbeck ; mais en somme je ne restais ici que dans l'espoir de vous distraire. Cet espoir étant déçu, je vous avoue franchement que j'aime autant partir : les fourmis ne me manqueront pas autre part, et puis les affaires de la maison Menneval réclameront bientôt mes soins.

— Mais encore une fois, docteur, reprit Everest un peu embarrassé, où voyez-vous que je m'ennuie tant ? Je chasse tous les jours, je prends part à toutes les réunions, aujourd'hui même j'ai joué au croquet.

— Oui, vous promenez partout votre spleen ; mais j'ai de bons yeux, grâce à mes lunettes, et je vois que cela vous coûte d'agir et de vous conduire comme le premier venu. En ce moment même, tenez, vous êtes furieux que l'on vous ait obligé de révéler vos merveilleux talents de croqueteur devant le club de l'Armoudjân assemblé.

— C'est vrai, mon cher Holbeck ; mais vous savez que je suis malade depuis longtemps, et vous ne pouvez exiger que je me guérisse si complètement, qu'il ne reparaisse de temps à autre quelque crise. Je ne veux pas qu'à cause de moi vous quittiez une réunion où vous et Barbarous trouvez de nombreux sujets d'amusement. Ainsi, c'est entendu, nous restons et je vous promets de faire mon possible pour dépouiller ma peau d'ours.

— Envoyez-la rejoindre votre armure dorée, dit Holbeck en riant, et tout sera pour le mieux. Voyons, que diable ! vous ne trouverez sans doute jamais plus dans la vie semblable occasion d'étudier les hommes et les choses sans sentir le fardeau de votre rang et de votre fortune. Profitez-en et songez que le jour où l'on saura qui vous êtes vraiment, ce qui ne peut pas manquer d'arriver, votre timidité et votre réserve actuelle seront taxées de morgue. On dira que, même sous votre déguisement, vous avez craint de vous abaisser jusqu'à des gens qui vous étaient inférieurs par le rang et par la naissance.

— Vous croyez que l'on dirait cela ?

— J'en suis sûr. Ainsi n'avez-vous pas manqué à toutes les convenances en vous tenant à l'écart durant toutes nos soirées ? Avez-vous seulement une fois fait danser l'une des quatre filles de notre sympathique collègue Butnot, ou même miss Shaughnessy, la fille de notre président, si bon et si bienveillant ?

— C'est vrai, docteur, dit Everest, je fais mon *mea culpa* ; mais ne soyez pas trop dur pour moi. Je vous promets, puisque telle est votre ordonnance, de faire non seulement danser les filles du général et du colonel, mais encore les sept misses Shortbody, les trois misses Waytown et même, si vous l'exigez, de disputer à Barbarous le bras de la poétique mistress Whatafter.

— Je ne vous en demande pas tant, mon cher Everest, dit Holbeck en riant ; et, puisque je vous vois en si bonnes dispositions, je vous avouerai qu'il m'en coûtait un peu de quitter Mahavellipour ; car, ce matin même, j'ai fait une découverte inespérée. »

Et, remontant de nouveau sur son cher dada, il lui raconta en détail sa récente découverte du Myrmex à miel et s'étendit avec complaisance sur les immenses conséquences que cette découverte allait avoir pour l'entomologie comparée de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Barbarous survint sur ces entrefaites et interrompit la savante dissertation, qu'Everest écoutait avec la contrition attentive d'un coupable qui a beaucoup à se faire pardonner.

« Mes amis, s'écria le Marseillais, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Notre bal aura lieu demain soir. Vous savez que les dames du comité ont bien voulu me confier la flatteuse mission de veiller à tous les préparatifs de cette grande fête. Leur ayant annoncé tout à l'heure que tout était prêt, elles ont décidé qu'il serait cruel de prolonger l'impatience de nos jeunes misses. C'est donc pour demain. Mais maintenant que la décision est prise, je me sens devenir fou à l'idée que quelque chose pourrait encore manquer. Songez à l'énorme responsabilité qui pèse sur moi. »

D'une main fébrile il tira sa montre, y jeta un coup d'œil, et, la replaçant dans son gousset, il reprit :

« Il me reste encore une heure avant le dîner. Je cours avertir le chef de cuisine du mess et m'entendre avec le sommelier. Puis de là je passerai chez M. Becker, le brave musicien qui doit diriger mon orchestre ; je tiens à lui donner un dernier avis sur notre fameux cotillon, qui doit être la surprise de la soirée. C'est moi qui lui en ai donné l'idée. Nous l'appelons le *Roi des tigres*, mais c'est là un grand secret que je vous prie de me garder. Nous aurons pour les danseurs des accessoires cynégétiques variés. Enfin, à un moment donné, la grosse caisse imitera les grondements du tigre, puis on entendra dans la coulisse des coups de feu et des cris de victoire. Ce sera d'un effet saisissant et j'espère que les dames n'auront pas peur. Est-ce une trouvaille ? »

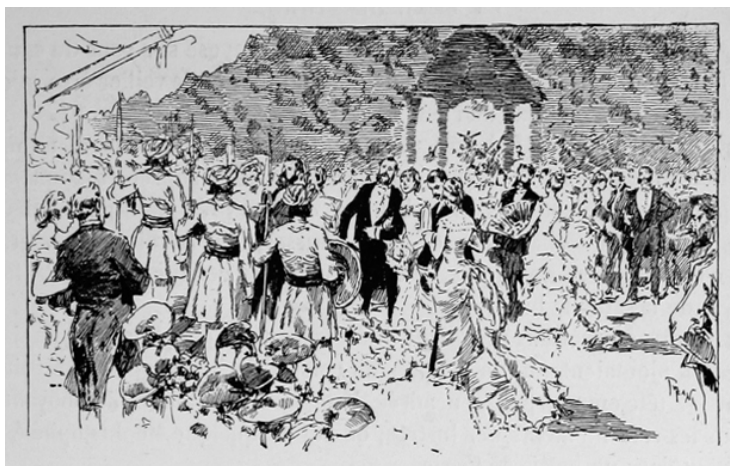
Prenant son chapeau, il sortit de la tente avec l'impétuosité d'une trombe.

Que dites-vous de cette nouvelle incarnation de notre ami ? dit Everest en riant. Barbarous transformé en conducteur de cotillon !

— Je dis, répondit Holbeck avec une pointe d'attendrissement dans la voix, que ce pauvre Barbarous peut être ridicule, mais que c'est un bon et brave cœur, toujours prêt à obliger ses semblables. »



Les salons se remplissaient



CHAPITRE XXVI — Le triomphe de Barbarous.

Dans le sombre cadre des bosquets de l'Armoudjân, le pavillon du club des Tueurs de tigres se détachait ce soir-là comme une masse de feu, tant on avait prodigué les lustres, les girandoles et les pyramides de lumière dans les galeries et sous les cloîtres aux arcades dentelées.

De magnifiques tapis de Perse et du Pendjab recouvraient le vaste perron, sur les marches duquel se tenaient, disposés en une double rangée, les hallebardiers royaux, vêtus de tuniques lamées d'argent et coiffés de turbans aux aigrettes scintillantes.

Les invités, après avoir gravi les marches du perron, étaient accueillis dans le péristyle par une nuée de chambellans et de serviteurs indiens, au milieu desquels allaient et venaient les jeunes sportsmen auxquels le président du club avait confié les hautes fonctions de commissaires du bal.

Parmi ces derniers, l'élégant Barbarous, coiffé à la russe, un gardénia à la boutonnière de son frac, se démenait avec une activité fébrile.

Le colonel Shaughnessy, pour flatter le brave garçon, lui avait dit avec bienveillance :

« Monsieur Barbarous, de Marseille, je me repose sur vous du soin de faire marcher tout ce monde de domestiques et de veiller à ce que les dames ne manquent de rien. »

Et Barbarous veillait à tout. Il se multipliait, courant des salons au buffet, du buffet à l'orchestre, donnant les ordres suprêmes avant la bataille, puis volant dans l'antichambre, où il se précipitait pour aider les ladies à se débarrasser de leur pelisses, leur offrait le bras et, avec une élégance accomplie, le dos arrondi, les conduisait jusqu'à la porte de la salle de bal.

Le brave Marseillais rayonnait littéralement. La joie, l'orgueil, l'animation ajoutaient un ton de plus au coloris de son visage, et, à voir ainsi sa tête empourprée, encadrée de sa toison rutilante, flamboyant sous les scintillements des lustres, on eût dit quelque Méphistophélès trônant dans un palais de féerie.

Pour Barbarous cette soirée était le plus beau « jour » de sa vie.

Les salons se remplissaient rapidement. Peu à peu les vastes divans disparaissaient sous les toilettes des ladies et des misses, ces fameuses toilettes, objet de tant de débats et de tant de veilles.

Dans les embrasures des portes s'entassait l'escadron des danseurs et des sportsmen, épaisse muraille d'uniformes chamarrés ou de corrects habits noirs, que les derniers arrivés ne perçaient qu'avec difficulté.

Mistress Butnot, qui appartenait à la noblesse, puisqu'elle était la propre sœur de sir Archibald Montrose, lieutenant-gouverneur du Rohilkand, mistress Butnot s'était fait un devoir d'arriver la dernière, et elle fut fort scandalisée d'avoir à jouer des coudes pour pénétrer dans la salle de bal.

A peine l'arrivée de la générale avait-elle été dûment constatée, que M. Becker, ex-maître de chapelle du roi de Bavière, leva son bâton de commandement et l'orchestre attaqua un brillant prélude. Aussitôt les habits noirs et les uniformes brodés firent irruption dans le salon et se précipitèrent vers les danseuses. Un instant après, vingt groupes tourbillonnaient sur le parquet ciré du grand hall.

Everest avait résisté à ce premier mouvement et il se tenait timidement dissimulé derrière une porte, lorsque Holbeck vint à passer près de lui. Levant sévèrement l'index de sa main droite à la hauteur de son nez pointu, le terrible docteur murmura à l'oreille du jeune homme :

« Vous savez, monsieur, ce que vous m'avez promis. Un gentilhomme n'a qu'une parole. »

Le jeune homme ne répondit pas. Il poussa un léger soupir et, entrant dans le salon, il essaya de le traverser sans se faire renverser par le flot des danseurs.

Du premier coup d'œil il avait aperçu, oubliée sur une chaise, miss Arabella, la plus sèche, la plus maigre et, disait-on, la plus aigre des ; quatre misses Butnot. Everest tenait à débiter par une action qui pût être portée à son crédit. Il fit une profonde révérence à miss Arabella et, un instant après, ils tourbillonnaient tous deux à leur tour au milieu de la foule.

Pour un jeune homme timide et spleenique, sauver ainsi de l'oubli la fille de la générale était une idée fort diplomatique. Mistress Butnot fut sensible à cette attention et elle jeta un regard bienveillant vers le jeune aide-naturaliste, lui pardonnant intérieurement la bassesse de son extraction. Qu'aurait-elle dit, si elle avait pu deviner que sous cet humble personnage se cachait un noble lord, un pair du royaume de Grande-Bretagne ?

On a dit souvent que les soldats les plus braves durant la bataille sont ceux dont le cœur battait le plus fort en marchant au feu, ou qui ont salué le plus bas le sifflement des premières balles. Il en fut de même d'Everest : une fois lancé, il ne s'arrêta plus. Au fond il adorait le bruit, le mouvement, la danse, et son spleen ne l'empêchait pas d'avoir vingt-quatre ans, âge heureux où le plaisir aimable conserve encore tout son empire.

Cependant, comme il voulait que son dévouement lui fût compté, il s'en tint scrupuleusement au programme diplomatique tracé par le docteur, et il eut soin d'inviter à tour de rôle les demoiselles de la colonie de l'Armoudjân en observant l'ordre hiérarchique. C'est ainsi qu'après les filles de la générale il passa au clan des Peernose, des Whatafter, des Beynon, et ainsi de suite jusqu'aux charmantes filles du pasteur Shortbody.

Il faut avouer pourtant qu'il avait commis un oubli, un seul, mais d'une gravité exceptionnelle. Le bal approchait de sa fin et il n'avait pas encore été présenter ses hommages à la fille du président du club des Tueurs de tigres. Sur ce point il avait manqué à sa promesse ; mais aussi ce docteur était vraiment insupportable de vouloir le contraindre à danser avec une jeune personne qui était son ennemie personnelle.

Enfin, pris de remords, après un long débat intérieur, il se décida à affronter la redoutable miss Mary et se dirigea vers elle d'un pas ferme.

« Mademoiselle, lui dit-il en exécutant une profonde salutation, je vous prierai de me faire l'honneur de m'accorder la prochaine valse. » La jeune fille répondit au salut par un geste gracieux et, jetant un coup d'œil sur son carnet de bal, elle dit fort aimablement :

« Je suis désolée, monsieur, mais je vois que je suis engagée pour les trois dernières valses inscrites au tableau de l'orchestre.

— En ce cas, mademoiselle, reprit Everest avec une insistance polie, pourriez-vous m'accorder l'honneur d'une contredanse ?

— Oh ! monsieur, vraiment je suis confuse, répondit miss Mary, mais je vois que mon carnet est complètement rempli.

— Je regrette infiniment, mademoiselle... dit Everest, qui fit une nouvelle révérence et se prépara à battre en retraite, fort satisfait de sa déconvenue.

— Mais au fait, monsieur Strangeton, s'écria la jeune fille en l'arrêtant, j'oubliais que le lieutenant Griffin m'avait engagée pour le cotillon, et qu'étant toujours retenu par ses douleurs névralgiques, il n'a pu venir au bal ce soir. Le cotillon vous irait-il ? Oui. En ce cas j'inscris votre nom sur mon carnet. »

Everest s'inclina profondément sans mot dire et il se retira, maudissant ce lieutenant Griffin et sa tête fêlée, qui semblaient devoir être la source de toutes ses mésaventures.

Le cotillon ! mais précisément il avait formé le projet de quitter le bal avant l'heure de cette danse épouvantable, et voilà que maintenant, par la faute de ce malencontreux personnage, il se trouvait non seulement condamné à rester, mais encore contraint de servir de partenaire pendant toute la fin de la soirée à son ennemie invétérée. Car, une fois pris au cotillon, plus de fuite possible ; il faut rester une heure, quelquefois plus, à la merci des jeunes misses impitoyables, qui profitent de l'occasion pour mettre sur la sellette les jeunes gens timides et spleeniques.

Puis soudain il se rappela ce que Barbarous lui avait révélé de ce fameux cotillon avec tableaux et pièces cynégétiques, et il frémit en pensant à l'invention féconde du joyeux Marseillais. Il ne manquait plus pour mettre le comble à sa confusion que miss Mary, usant malicieusement des règles du cotillon, l'affublât d'une tête de tigre en carton et le forçât ainsi à simuler les bonds de la bête fauve, pendant que l'artillerie jouerait son rôle dans l'orchestre de Meinherr Becker !

Au fait, ne pourrait-il, lui aussi, être pris subitement d'un accès de migraine, qui lui permettrait de se faire excuser auprès de miss Mary ?

Il n'aurait du reste pas besoin de chercher un prétexte : sa tête éclatait déjà à la seule pensée de voir lord Everest Strangeton de Grosmore Castle (Yorkshire) affublé d'une peau de tigre et dansant au milieu d'une ronde d'officiers subalternes narquois et de jeunes misses moqueuses. Non, cent fois non ! il fallait que son indulgent mentor l'aidât à sortir de ce mauvais pas ; il lui expliquerait sa situation, et le docteur aurait pitié de lui.

Précisément il aperçut Holbeck, qui, debout près du buffet, un verre de Champagne à la main, discutait gravement avec M. Peernose. Il se dirigea vivement vers lui, mais, comme il approchait, il entendit le *chief-district-magistrate*, qui disait d'une voix sentencieuse :

« Vous, cher monsieur Holbeck, qui appartenez à un pays où l'aristocratie a vu ses privilèges enlevés par une effrayante tempête révolutionnaire, vous ne pouvez vous faire une idée du rôle que joue la noblesse dans notre vieille Angleterre. Au sommet se tient la reine, qui est pour nous un être sacré, approchant de la divinité, et autour d'elle se presse la phalange des lords et des pairs, sortes de demi-dieux inviolables. Devant eux la foule s'incline bien bas. Tout leur est permis et les lois qui nous lient dans les relations sociales ne semblent point faites pour eux. Sous leur regard hautain nous autres gentlemen ne sommes qu'une vile multitude. Ainsi... »

Everest en avait assez entendu et il battit prudemment en retraite. Il lui semblait que les paroles du gentleman frondeur s'adressaient particulièrement à lui. En somme, quoique caché sous un rôle d'emprunt, il représentait dans cette assemblée l'aristocratie anglaise, qu'on venait de dénigrer si injustement. Eh bien, il montrerait que les lois des convenances existent aussi bien pour les lords que pour le commun des mortels. Il ne reculerait pas, et il danserait le cotillon de la première à la dernière figure, dût-il pour cela avoir à gambader affublé d'une peau de tigre.

Puis, piqué au vif, il rentra dans le salon et, voyant le cotillon affiché à l'orchestre, il se dirigea vers miss Mary et lui demanda de la façon la plus aimable si elle ne voulait pas accepter son bras pour aller se rafraîchir au buffet avant le commencement du cotillon.

Le buffet, organisé par le colonel aidé de Barbarous, offrait un coup d'œil splendide. C'était un magnifique entassement de fleurs et de fruits, tel que peuvent en offrir seulement ces contrées privilégiées. Mais, à côté de ces poétiques décorations, les choses sérieuses n'avaient été nullement oubliées ; des rangées de bouteilles multicolores, flanquant des pâtés, des rosbifs, des volailles, des pyramides de sandwiches, permettaient aux estomacs les plus difficiles de se réconforter pleinement.

Cependant l'accès de ces choses excellentes n'était pas sans offrir quelque difficulté, car, profitant d'un court entr'acte, la foule se pressait aux abords du buffet. Everest eût été fort embarrassé d'accéder au désir de miss Mary, qui demandait un sandwich et un verre de bordeaux, si Barbarous ne se fût trouvé là fort opportunément. En un clin d'œil le Marseillais saisit de

ses longs bras. les objets demandés et, les faisant passer par-dessus la tête de la foule, les remit à la fille du colonel. Celle-ci se réfugia dans un angle de la pièce pour absorber tranquillement sa petite collation et, comme Everest, peu bavard de sa nature, restait silencieux, elle lui dit :

« Vous avez, monsieur, dans le docteur Holbeck un ami bien dévoué.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit Everest avec feu, le docteur Holbeck est en effet pour moi un ami précieux. Aussi je lui rends bien son amitié ; je pourrais même dire que c'est le premier homme qui m'ait inspiré une aussi profonde affection.

— Ah ! je comprends, monsieur, reprit la jeune fille, car le docteur nous a, hier, conté votre histoire. »

Elle eût voulu pouvoir rattraper ces paroles imprudentes, car elle vit aussitôt le front du jeune homme se rembrunir, et c'est avec une certaine amertume qu'Everest répondit :

« Mon histoire ! c'est là, mademoiselle, un grand mot pour une bien petite chose. Ma vie, comme celle des peuples heureux, n'a pas d'histoire.

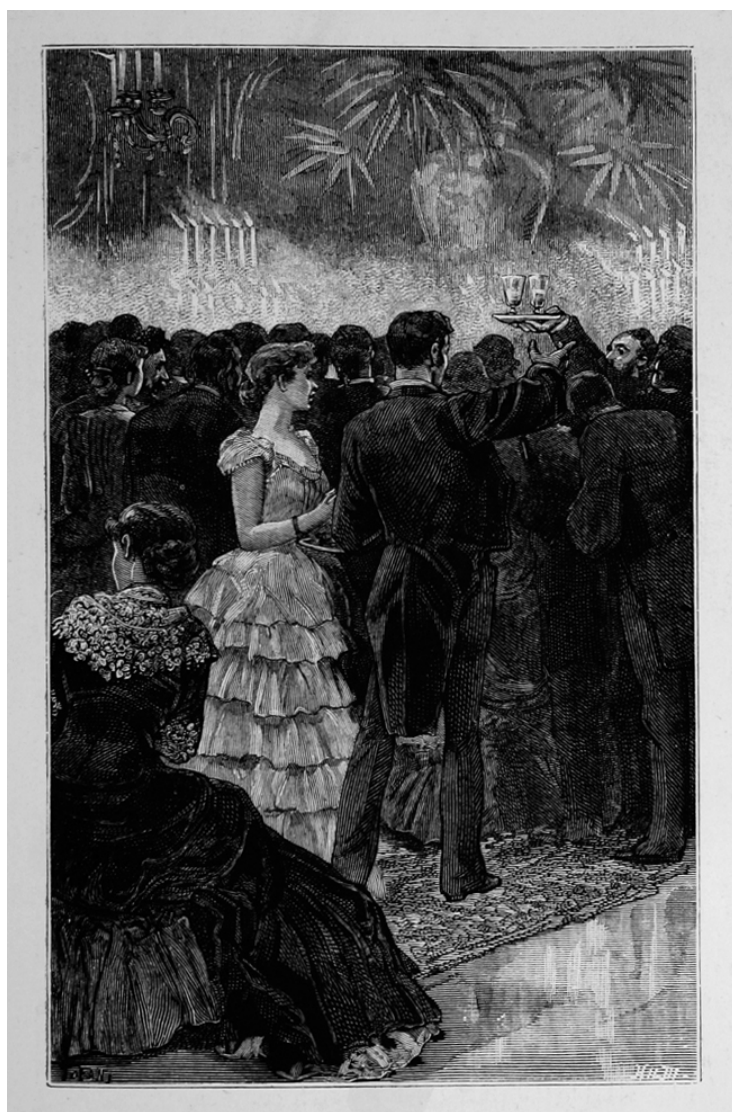
— Je voulais dire, reprit : doucement miss Mary, que M. Holbeck nous a raconté que vous n'aviez jamais connu votre père et votre mère, et nous vous avons plaint de toute notre âme.

— Vous êtes mille fois trop bonne, » dit Everest ému. Puis, dissimulant bien vite cette émotion ; il reprit : « Il me semble que j'entends l'orchestre attaquer les premières mesures du cotillon, nous allons être en retard. »

En effet, les danseurs se hâtaient de regagner le salon, au milieu duquel, par les soins de Barbarous, avait été disposé un vaste cercle de chaises. Bientôt tous ceux qui devaient prendre part au cotillon eurent occupé les sièges, tandis que les ladies et les sportsmen, jouant le rôle de spectateurs, se rangeaient autour du cercle, afin de ne rien perdre des péripéties de cet intéressant divertissement.

Barbarous se tenait au centre pour régler la disposition des figures. Il était assisté dans cette grave opération par l'enseigne Bluecoat, un des plus jeunes sportsmen du club, qui était chargé plus spécialement de la direction de la danse.

La foule se pressait aux abords du buffet.



Sur un signe du Marseillais, M. Becker leva sa baguette, et l'orchestre attaqua la grande valse du « Roi des Tigres ». Aussitôt les groupes de danseurs se mirent à voltiger dans l'arène.

La musique préluda par un motif léger, bientôt suivi d'une symphonie pastorale, qui fut le signal de la « ronde des bergers ». Barbarous distribua aux jeunes gens des houlettes dorées, et les misses reçurent des guirlandes de roses, dont les gracieux enlacements amenés par les mouvements des danseurs furent vivement applaudis des spectateurs.

Tout à coup la grosse caisse fit entendre un sourd roulement annonçant l'« approche du tigre », auquel succéda, selon les termes du livret, « une vive agitation dans le troupeau ». Les houlettes disparurent et de nouveaux

accessoires furent apportés, lesquels, consistant en têtes de buffles, de moutons, de bœufs et de chèvres, furent malicieusement distribués aux danseurs par les jeunes misses.

Sa Seigneurie lord Everest Strangeton reçut en partage une magnifique tête en carton aux cornes dorées : ce qui, ô surprise ! ne l'empêcha pas d'aller fort galamment offrir son bras à la plus jeune des misses Shortbody, avec laquelle il fit un tour de valse.

Nouveau signal de Barbarous : les têtes furent prestement enlevées ; à l'orchestre les cors d'harmonie et les trombones attaquaient une fanfare. Les « chasseurs », armés de fusils dorés, se précipitèrent au secours des bergères et, avant d'attaquer le monstre, exécutèrent un certain nombre de figures savantes sous la direction de l'intrépide enseigne Bluecoat.

Lord Everest Strangeton se vit tout à coup, sur l'ordre de ce jeune officier, obligé de monter sur un piédestal paré de fleurs et de cette position élevée, entouré par la ronde des danseurs, il personnifia sans trop de timidité le génie protecteur de la forêt.

Les divers actes du drame s'étaient déroulés jusqu'alors dans un ordre parfait et au milieu de l'approbation générale. Barbarous triomphait modestement ; cependant son cœur battait plus fort, maintenant que le moment de la grande scène à sensation approchait.

Enfin l'orchestre attaque le grand motif final, avec force trémolos et coups de cymbales. « Le tigre s'avance. » Les imprudents chasseurs et leurs compagnes continuent à valser sans paraître se soucier du danger. La poétique mistress Whatafter, qui raffole de danse, voltige en ce moment au bras d'Everest et profite de cette occasion pour manifester tout son enthousiasme pour le génie inventif de M. Barbarous, de Marseille.

« Il n'y a que des Français, dit-elle, pour avoir des idées aussi romanesques. Mettre de côté les ridicules et sottes figures du cotillon, avec leurs accessoires de papier découpé, et les remplacer par une action suivie se déroulant en scènes savantes, c'est là un véritable trait de génie.

— Mon ami Barbarous, répondit Everest, a en effet une imagination très vive.

— Dites, monsieur, que c'est un poète ! » s'écria mistress Whatafter.

Tout à coup les cors et les trombones, les cornets et les saxhorns se mettent à pousser d'épouvantables clameurs, pendant que la grosse caisse simule d'horribles hurlements. « Voilà le tigre ! » Presque aussitôt des coups de feu précipités retentissent au dehors.

La surprise est au comble dans la salle. Les danseuses se regardent épouvantées.

« Roum, roum ! » fait la grosse caisse. « Boum, boum ! » répondent les fusils.

On commence à comprendre. La danse reprend. Mais mistress Whatafter n'a pas compris, et, quittant le bras d'Everest, elle jette autour d'elle un regard de détresse, comme pour chercher le moyen d'échapper à d'aussi épouvantables dangers.

Barbarous s'élance pour rassurer la trop impressionnable épouse de l'*assistant-deputy-commissioner*, mais, dans son empressement, son pied glisse sur le parquet ciré et, pendant que les fusils recommencent leurs « boum, boum ! » l'infortuné Marseillais roule sur le sol, comme frappé d'une balle mystérieuse.

« Votre ami a sans doute voulu simuler la mort du tigre, dit le général Butnot à son voisin le docteur Holbeck. Avec quelle fougue il entre dans son rôle.

— Je ne crois pas que cette subite disparition fût inscrite sur le programme, répondit Holbeck un peu inquiet, j'espère que le brave garçon ne s'est fait aucun mal. »

Déjà dix bras se sont précipités vers Barbarous, et la rayonnante figure de « l'homme rouge » apparaît au-dessus des danseurs.

Des applaudissements unanimes accueillent sa réapparition et un cri général s'élève : « Hourra pour M. Barbarous, de Marseille ! »

Enfin le brave voyageur recueillait la juste récompense de ses peines et de ses efforts. Il restait le héros de cette mémorable soirée.

Avec un gracieux sourire Barbarous remercie la foule de ses applaudissements élogieux, et il lève vivement les bras en l'air pour ordonner à M. Becker d'attaquer la marche triomphale qui doit clore le cotillon.

Ce geste n'est pas achevé, qu'un affreux craquement retentit. Incapable de résister à tant de chocs, à tant d'émotions, le fameux habit noir, l'habit d'Everest, vient enfin de céder et, se partageant en deux parties égales, laisse au milieu du dos de l'élégant conducteur de cotillon une effrayante solution de continuité.

Au bruit du craquement, l'infortuné Marseillais a compris toute l'étendue de la catastrophe et il s'échappe plein de confusion de ces salons qui venaient de voir son triomphe.

« Pauvre Barbarous, dit Everest en rejoignant Holbeck, il a été frappé en pleine victoire.

— Que voulez-vous ? répondit philosophiquement le docteur. La roche Tarpéienne est bien près du Capitole ! »



Le Maharajah se précipita vers la voiture



CHAPITRE XXVII — Une entrevue royale.

Le malheur de Barbarous n'était pas irréparable. Il ne s'agissait, en somme, que d'une couture à refaire au fameux habit. Latchmân, comme tous les domestiques indiens, maniait fort habilement l'aiguille et se chargea de faire disparaître toute trace de la catastrophe ; bien plus, il s'engagea à empêcher toute possibilité de retour d'un semblable accident en consolidant la couture médiane au moyen d'une forte doublure.

Cependant le brave Marseillais ne pouvait arriver à se consoler complètement, quoique Holbeck s'employât depuis le matin à lui faire oublier sa déconvenue.

« Ton triomphe, ami Barbarous, a été complet, lui dit-il en se mettant à table pour le déjeuner, et personne ne peut te rendre responsable de la solidité des coutures de l'habit... d'Everest. Tout le monde, en quittant le bal, s'accordait pour faire l'éloge de ton fameux cotillon, et M. Titbit, qui est correspondant du *Mofussilite*, m'a promis d'en envoyer à son journal un compte rendu élogieux, en omettant, bien entendu, le fâcheux accident de la fin.

— Alors, dit Barbarous avec orgueil, tu crois que les journaux de Bombay vont parler de mon cotillon du « Roi des tigres » ?

— J'en suis certain, » répondit le docteur ; et pour mettre fin à ce sujet délicat, il dit à Everest :

« Quant à vous, mon cher ami, recevez mes plus vives félicitations pour votre brillante conduite. Je crois que vous êtes enfin entré dans la voie de la guérison ; un peu de persévérance et le but que j’entrevois sera atteint. Je dois même reconnaître que, pour un début, vous avez poussé votre courage jusqu’à l’héroïsme. Affronter le cotillon, c’est là une action d’éclat.

— Je n’ai aucun orgueil à tirer de cette action, dit Everest en souriant, car je n’ai cédé qu’à la force des circonstances, et j’ai fait tout ce que j’ai pu pour m’y soustraire.

— Peu m’importe ! reprit Holbeck. Le plus évident pour moi, c’est que vous y avez fort galamment joué votre rôle. A un moment, lorsque, debout au-dessus de la foule des danseurs, vous évoquiez de votre baguette dorée les génies de la forêt, je vous ai trouvé vraiment superbe.

— Vous êtes trop indulgent.

— Ne vous défendez pas, dit le docteur ; je vous ai vu rire bel et bien très franchement : ce qui, vous le reconnaîtrez vous-même, ne vous était pas arrivé de longtemps. Il est vrai que, si je ne craignais d’exciter la susceptibilité de notre ami, j’ajouterais que cet accès d’hilarité a coïncidé d’une façon étrange avec l’anéantissement de celui de vos habits qui décorait les épaules de Barbarous.

— Ah, le traître ! s’écria le Marseillais, il a ri de mon infortune !

— Croyez, mon cher ami... dit Everest, s’excusant.

— Pas d’excuse, reprit Barbarous ; je vous pardonne puisque vous avez ri et je ferai craquer autant de fois qu’il vous plaira le malencontreux vêtement si je dois obtenir le même résultat.

— Vous êtes les meilleurs hommes de la terre ! » s’écria Everest dans un élan subit ; et, se levant, il tendit avec effusion ses deux mains vers ses compagnons, qui les lui serrèrent chaleureusement.

« Laissez-moi, ajouta-t-il, vous exprimer toute ma reconnaissance des prévenances que vous me prodiguez. Au lieu de m’abandonner à ma misanthropie, vous supportez sans vous plaindre toutes mes mauvaises humeurs, et vraiment vous m’amenez à aimer les hommes puisque je vois qu’il peut y en avoir de si bons, de si généreux et de si désintéressés.

— Mon cher Everest, dit Holbeck visiblement ému, je ne mérite pas tant de compliments. Vous êtes malade, je suis médecin et je veux vous guérir, voilà tout. Je tiens à vous prouver que l’humanité n’est pas si mauvaise que vous le pensez, et que les qualités que vous vous plaisez à nous reconnaître y sont encore, Dieu merci, largement représentées.

— Je commence moi-même un peu à le croire, reprit Everest. Il est vrai que j'ai rencontré ici des gens vaniteux, prétentieux, qui, me croyant humble par le rang et la fortune, me traitent avec quelque dédain ; mais en revanche j'en ai trouvé d'autres que cette apparente humilité n'a pas empêchés de me témoigner une discrète sympathie, que tout me force à considérer comme désintéressée.

— Oui, dit Holbeck, cette colonie de l'Armoudjân est bien l'image de la société, et, malgré quelques ridicules — qui de nous n'en a pas ? — ceux qui la composent sont en majorité de braves gens.

— Mes amis, dit Barbarous, qui n'aimait pas beaucoup les longues dissertations, vous savez que nous avons rendez-vous à deux heures à la porte de l'Armoudjân pour nous rendre au Mouti Mahal.

— Rendez-vous ? Mouti Mahal ? Qu'est-ce que tout cela ? demanda Holbeck.

— As-tu oublié, répondit Barbarous, que Sa Hautesse inaugure aujourd'hui son palais d'été, et que les membres et ladies du club des Tueurs de tigres sont invités à cette occasion à un gigantesque picknick, qui doit avoir lieu dans les jardins du palais ?

— Je l'avais oublié, en effet, dit Holbeck ; franchement, depuis que nous sommes ici, les repas de gala se succèdent avec une telle régularité, qu'au fond je crois que l'histoire du Roi des tigres a été inventée dans le seul but de nous fournir l'occasion d'innombrables indigestions. On sort de déjeuner pour luncher, puis on picknique ; la soirée est consacrée au dîner et la nuit au souper. Je ne connais pas d'estomac qui tiendrait à deux mois de ce régime. »

Il arrivait ainsi fréquemment au brave naturaliste de protester contre cette vie de plaisirs et de fêtes que l'on menait à l'Armoudjân, mais ces protestations étaient de pure forme : au fond, Holbeck, condamné par les circonstances à passer sa vie dans les solitudes des pays sauvages, était un homme éminemment sociable, et son caractère fin et enjoué lui faisait trouver fort agréables ces quelques semaines passées en compagnie de gens aussi aimables que bien élevés. S'il ne se laissait pas, comme Barbarous, griser par les « splendeurs de l'aristocratie », il ne considérait pas moins comme une bonne fortune de se trouver mêlé à un monde dont son humble position l'avait jusqu'ici tenu éloigné.

Aussi, quelques instants après la conversation que nous venons de rapporter, Holbeck enfourchait sa paisible Blanchette et, escorté de ses deux

compagnons à cheval, se dirigeait vers la porte de l'Armoudjân.

Sous les grands arbres du rond-point se réunissaient déjà les cavaliers arrivés de toutes les parties du camp. Cette fois de nombreuses amazones grossissaient l'escadron des sportsmen, et, tandis que les jeunes filles avaient obtenu de leurs mères de faire la route à cheval, les ladies prenaient place dans les landaus que Sa Hautesse avait envoyés à leur intention.

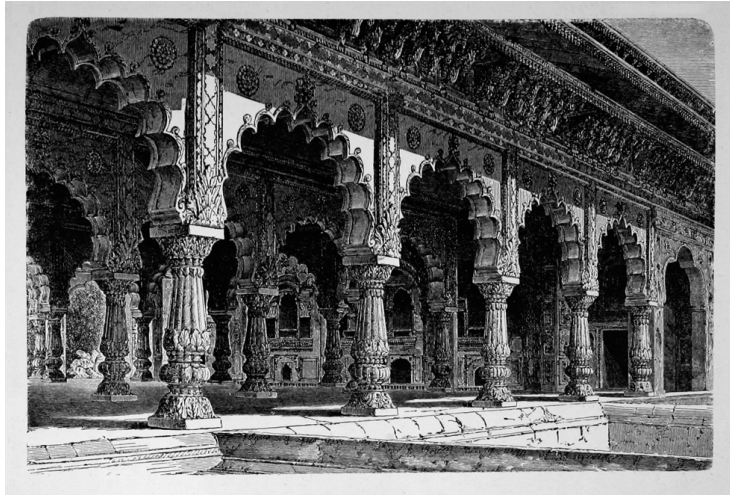
A deux heures précises, le colonel Shaughnessy donna le signal, et la troupe joyeuse se mit en mouvement, les cavaliers galopant et caracolant de chaque côté dès équipages.

La route, large et fort bien entretenue, se dirigeait droit au sud de la ville, remontant le fond d'une belle vallée boisée, que dominait la crête des monts Mahadeo.

Après une course de deux heures, durant laquelle cavaliers et postillons durent mettre plusieurs fois leurs chevaux au pas pour gravir quelques pentes assez raides, on atteignit la porte monumentale formant l'entrée du parc du Mouti Mahal. Presque aussitôt le palais d'été de Sa Hautesse apparut aux yeux charmés et surpris des picknickeurs, et sa vue fut saluée par un cri unanime d'admiration.

Au milieu d'un cirque verdoyant, encadré d'épaisses forêts, s'étalait un vaste ensemble de constructions, découpant sur le sombre manteau de verdure leurs innombrables clochetons, leurs terrasses, leurs tours, leurs minarets. Au centre de ce magnifique décor se dressait le palais des Perles ¹⁵ lui-même, une de ces luxueuses fantaisies architecturales comme les Indiens seuls ont su les réaliser, monument par la grandeur de ses proportions, bijou artistique par la délicatesse et la profusion de son ornementation. Sur trois côtés une vaste pelouse, unie comme un tapis de Smyrne, encadrait les longues façades polychromes percées de légères arcades dentelées, tandis qu'à l'autre face du rectangle une vaste pièce d'eau, où s'ébattaient des cygnes et cent oiseaux aux plumages éclatants, venait baigner la base même de l'édifice et reflétait ses balcons et ses moucharabis. Au delà de la pelouse, le parc, planté d'arbres gigantesques, s'étendait jusqu'au pied d'une crête de rochers nus, sauvages, au milieu desquels bondissait une cascade écumante, qui allait perdre ses eaux dans la nappe tranquille de l'étang.

Le palais des Perles.



Toute une armée de serviteurs, de pages, de soldats, remplissait les abords du palais, et, comme les ladies et gentlemen du camp de l'Armoudjân s'arrêtaient devant la façade principale, Sa Hautesse Goulab Sing apparut en personne pour accueillir ses hôtes.

Fort galamment et en homme rompu à toutes les règles de l'étiquette, le Maharajah se précipita vers la voiture qui portait la générale ainsi que lady Peernose, et il leur offrit le bras pour mettre pied à terre.

Puis il courut saluer les ladies et les misses et, ce devoir rempli, il se mit à distribuer force poignées de main « à l'anglaise » aux principaux membres du club, sans oublier, bien entendu, son favori Holbeck, le « savantissime docteur et grand-cordon de l'ordre royal de la Corne de Siva ».

En entrant dans la grande salle qui occupait tout le centre du rez-de-chaussée du palais, les hôtes du roi ne purent s'empêcher d'exprimer de nouveau leur admiration. Cette salle réalisait ces féeriques conceptions que nos décorateurs européens simulent à nos yeux éblouis par l'éclat de la rampe du théâtre, au moyen d'habiles effets de couleurs et de lumière. Mais ici les somptuosités n'avaient rien de trompeur. Des colonnes de marbre blanc, incrustées de mosaïques de pierres précieuses, supportaient une voûte d'or, d'argent et de lapis-lazuli, d'où pendaient, comme des bouquets de fleurs, des ornements en cristal de roche teints diversement et scintillant comme des bijoux. Entre les arcades entourant la salle étaient placées des idoles étranges, aux têtes multiples et grimaçantes, aux bras innombrables, toutes revêtues d'étoffes de brocart, de bijoux et de pierreries. Enfin, au

fond, se dressait un trône d'or massif, reposant sur un socle de lapis-lazuli du Badakchân.

Le colonel se fit l'interprète de la surprise des visiteurs devant un tel amoncellement de merveilles, en disant au roi :

Comment, Maharajah, nous avez-vous laissé ignorer jusqu'à ce jour ce palais que je n'hésite pas à appeler une des merveilles de l'Inde ? Je devine qu'il y a eu de votre part la crainte qu'un pareil spectacle pût nous rendre insensibles à toutes les belles choses que vous vouliez nous montrer auparavant.

— Vous vous trompez, monsieur le colonel, répondit Sa Hautesse. Si je ne vous ai pas plus tôt fait connaître ce palais, où mes ancêtres ont entassé toutes les richesses de leur trésor, c'est que j'en ai moi-même été tenu éloigné jusqu'à ce jour par un ennemi terrible. C'est à vous que je dois de pouvoir y rentrer aujourd'hui.

— Quel ennemi a donc pu obliger Votre Hautesse à abandonner un lieu aussi enchanteur ? demanda le colonel avec surprise.

— Vous allez l'apprendre, dit le roi. Depuis que j'ai succédé sur le trône à mon regretté et vénéré père, le Maharajah Rambhîr Sing, ce palais a toujours été ma résidence favorite. C'est ici que, me reposant des soucis du gouvernement, je venais, loin du bruit de la capitale, passer les plus heureux moments de ma vie, au milieu d'amis empressés et dévoués. C'est ici aussi que, selon l'usage établi par mes ancêtres, j'ai toujours tenu les grandes assemblées de mon règne et célébré dans cette salle sacrée les cérémonies du culte dont les divins Déotas m'ont fait le pontife.

Or, il y a environ un an de cela, je venais de sacrifier au temple voisin le taureau blanc que j'offre chaque année, à la veille du Dassara, à Siva, le tout-puissant souverain de Mérou.

Après le sacrifice accompli de ma main, j'étais venu prendre place sur ce trône, et, revêtu de ma triple couronne d'or et du manteau royal, je recevais les adorations des princes et des nobles qui venaient se prosterner devant moi. Les bayadères, servantes de Siva, dansaient en rond au milieu de la salle aux accords des violes et des flûtes, et les brahmanes psalmodiaient les slokas des hymnes sacrés.

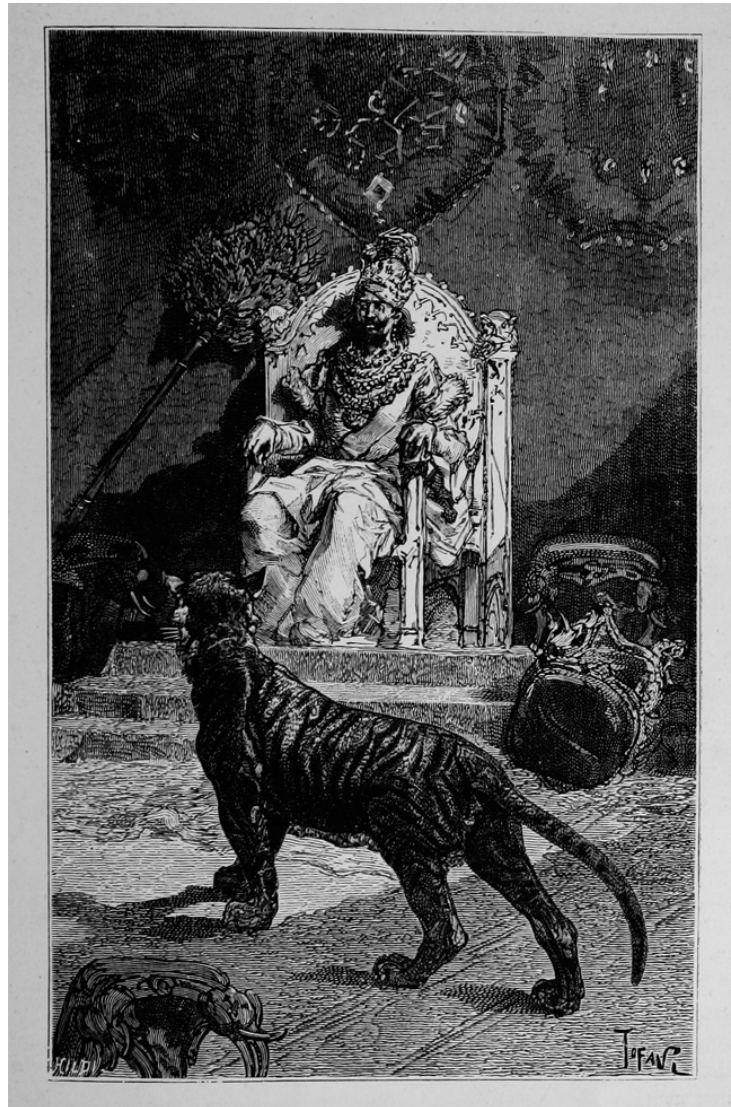
Tout à coup des clameurs épouvantables s'élevèrent au dehors de la salle. Les chants se turent, les bayadères interrompirent leurs pas mystiques, et moi, rempli de courroux par cette interruption insolite, je donnai l'ordre de

châtier séance tenante l'auteur de ce désordre sacrilège. Mais je parlais encore, qu'un rugissement terrible retentit à mes oreilles.

En un instant, nobles et guerriers, prêtres et danseuses, saisis d'un indescriptible effroi, se pressent, se renversent et se précipitent hors de la salle. Moi-même, gagné par l'épouvante générale, j'essayai de quitter mon trône, de fuir ; mais les lourds ornements d'or, les bijoux, les chaînes de pierreries qui ornaient mes épaules me clouaient à ma place. Je n'essayai pas du reste de me dépouiller de ces ornements, emblèmes de mon pouvoir sacré. Je rougis d'imiter la lâcheté de mes serviteurs et, si je devais périr, au moins voulus-je mourir comme un roi. Je restai donc sur mon trône, attendant le messager du dieu irrité.

Alors soudain, dans la salle déserte, je vis entrer d'un pas lent et majestueux un tigre énorme, gigantesque, tel, que moi, qui en avais tué cinquante dans ma vie, je n'en avais jamais vu de pareil. Je reconnus aussitôt le monstre insaisissable qui désolait mon royaume depuis un an.

Le Roi des tigres s'arrêta.



— Le Roi des tigres ! s'écrièrent les sportsmen, intéressés par ce récit.

— Le Roi des tigres lui-même, reprit Goulab Sing. Parvenu au milieu de la salle, il s'arrêta et je sentis ses yeux de feu qui se reposaient sur moi. Il s'accroupit et poussa un formidable rugissement cent fois répété par les voûtes. Je crus qu'il allait bondir sur moi et je sentis le sang se glacer dans mes veines ; mais je restai immobile, impassible en apparence.

Alors le monstre, tournant la tête, aperçut les idoles des Déotas rangées autour de la salle, et, pensant sans doute que je n'étais, comme elles, qu'un bloc de métal et de pierreries, il poussa un sourd grognement, se releva et gagna le dehors du même pas lent et majestueux.

Peut-être se serait-il ainsi éloigné sans faire de mal à personne, si une pauvre bayadère affolée ne se fût avisée de traverser la cour à ce moment. Le tigre bondit sur elle et emporta dans la forêt la malheureuse femme, dont les cris déchirants retentirent longtemps à mes oreilles.

Mes gens prétendirent depuis que la bête féroce avait trouvé la victime qu'elle cherchait, car il est bien avéré que le Bâgh Rajah, comme tous les *maneaters*, choisit ses victimes de préférence dans le beau sexe.

— Quelle horreur ! s'écrièrent les ladies et les misses d'une voix unanime, et plus d'une parmi elles jeta un regard d'effroi sur la verte pelouse que l'on apercevait à travers les arcades et où s'était passé le drame sanglant.

— Mesdames, observa le général Butnot, vous ne pouvez reprocher au Roi des tigres ce que je considère de sa part comme une preuve de bon goût. »

L'aimable facétie du galant général ne parut pas calmer les appréhensions.

« A partir de ce jour, reprit le Maharajah, le tigre revint fréquemment dans ce palais ; quelques courageux chikaris, qui essayèrent de lui en disputer l'entrée, furent tués les uns après les autres. M'avouant vaincu, je dus abandonner ces lieux enchanteurs, qui devinrent la retraite favorite du monstre redoutable.

— Mais, en ce cas, c'est affreux de nous avoir amenés ici ! s'écria mistress Whatafter. Si le tigre allait reparaître !

— Rassurez-vous, madame, dit Goulab Sing. Le Roi des tigres a quitté ces lieux depuis plusieurs jours et mes chikaris font bonne garde. Il a fui précipitamment en apprenant que les nobles sportsmen d'Europe accouraient à mon aide. Je crains bien même, s'il doit jamais revenir dans ces parages, que ce ne soit seulement après leur départ. »



Le jeune homme brandit le maillet.



CHAPITRE XXVIII — Le picknick.

Malgré la conclusion rassurante, le récit du Maharajah avait jeté le trouble parmi les personnes timorées de l'assistance, et tous les fronts s'étaient quelque peu assombris. Les sportsmen eux-mêmes, quelque désir qu'ils eussent de se trouver face à face avec le terrible Roi des tigres, ne se souciaient guère d'exposer à semblable rencontre leurs femmes et leurs filles.

Fort heureusement de joyeuses fanfares retentirent tout à coup et vinrent changer le cours des idées. C'était l'orchestre de M. Becker qui conviait les membres de la colonie de l'Armoudjân à se rendre au picknick.

A l'ombre épaisse des grands arbres du parc, des tables somptueusement dressées attendaient les convives. Bientôt, chacun ayant pris place au festin, les bouchons de Champagne sautèrent bruyamment et le malencontreux Roi des titres fut oublié.

Sa Hautesse avait daigné prendre part au picknick, qu'il présida assisté de Madame la générale et de lady Peernose, tandis que le colonel, flanqué de Butnot et d'Holbeck, lui faisait vis-à-vis.

Semblable occasion ne pouvait être perdue. Aussi, dès que les mets eurent été dépêchés, les toasts commencèrent. Goulab Sing but à la reine Victoria ; le colonel répondit en portant la santé de Sa Hautesse, « l'éminent et hospitalier souverain du Mahavellipour » ; puis Butnot porta un toast aux

dames, qui sont « l'ornement des cours et la joie des foyers » ; Holbeck but à l'armée et au *civil service*.

A ce compte, le picknick menaçait de se prolonger jusqu'au moment de rentrer à l'Armoudjân, et cela ne faisait pas l'affaire des jeunes misses. Aussi, ayant obtenu l'assentiment maternel, elles quittèrent la table, entraînant avec elles les jeunes gens et laissant leurs parents continuer les dissertations et dégustations politico-scientifiques.

La bande joyeuse s'enfonça sous les épais ombrages dû parc ; elle se dirigea vers la cascade, que l'on disait fort belle et dans un site très pittoresque. Mais, quand on fut arrivé là, il se trouva que sur les bords mêmes du ruisseau entraînant les eaux de la chute s'étalait une pelouse si verte, si unie, qu'il n'y eut qu'un cri unanime d'admiration à cette vue.

« Quelle belle partie de croquet on ferait là-dessus ! s'écrièrent toutes les jeunes misses.

— Oui, il serait difficile de trouver un *ground* plus parfait, dit d'un air de profond connaisseur le lieutenant Griffin en promenant sa main sur l'herbe fine. Par malheur, je doute que Sa Hautesse ait en réserve un jeu de croquet à nous offrir.

— Mais, si je ne me trompe, s'écria la charmante miss Mary, il doit y avoir un jeu dans le caisson de la voilure qui a amené mistress Butnot et ma tante. Papa avait eu soin d'en faire emporter un dans le cas où nous trouverions un terrain favorable.

— Quel bonheur ! » s'écrièrent toutes les jeunes filles.

Le lieutenant Griffin et l'enseigne Bluecoat partirent en courant, et revinrent bientôt, portant le jeu si désiré.

En un clin d'œil les boîtes furent vidées sur la pelouse, elles messieurs, s'armant de maillets, se mirent à planter les arceaux et les buts.

« Si vous le voulez bien, dit l'aînée des misses Butnot, nous allons prendre notre revanche du dernier match. Miss Shaughnessy formera son camp comme l'autre jour, et moi je garderai avec moi mes anciens partenaires.

— C'est cela ! s'écrièrent les jeunes filles. La revanche du match ! Messieurs, reprenez les couleurs que vous aviez l'autre jour.

— Mais, fit observer timidement le lieutenant Griffin, dans quel camp vais-je me mettre ? Vous savez bien que ma maudite migraine m'a empêché de prendre part au dernier match.

— Vous nous regarderez jouer, dit malicieusement miss Mary, et vous serez l'arbitre des coups douteux. A moins toutefois que M. Strangeton, qui avait pris votre place l'autre jour, ne veuille vous céder la sienne aujourd'hui.

— Si vous me le permettez, mademoiselle, dit Everest, j'ai déjà mon maillet, je le garderai.

— Certainement, dit miss Butnot intervenant. M. Strangeton a été le vainqueur du match, il ne peut pas se retirer aujourd'hui sans nous exposer, si nous l'emportons, à perdre les fruits de notre victoire. »

Le pauvre lieutenant Griffin se vit donc refuser les honneurs du combat, et dut se résigner à tenir le carnet sur lequel seraient pointés les coups faits par les joueurs des deux camps.

De son côté, Everest fut tout heureux de pouvoir tirer cette innocente vengeance du malencontreux auteur de ses ennuis passés. Mais ces ennuis semblaient, en tout cas, bien oubliés, ou bien le jeune lord tenait à suivre scrupuleusement l'ordonnance du docteur Holbeck, car il se lança avec une ardeur toute juvénile dans les excitantes péripéties du jeu.

Cette fois les adversaires de miss Mary s'appliquaient à faire tourner la victoire de leur côté, et la bataille fut longue et chaudement disputée.

Miss Butnot avait très habilement disposé ses forces, et, tandis qu'avec ses compagnons elle tâchait de forcer les arceaux et d'atteindre le poteau, elle avait recommandé à ses partenaires de s'acharner sur Everest et de le harceler sans trêve ni merci. Mais le jeune lord était vraiment un joueur hors ligne, car malgré l'obstination de ses adversaires il finit par envoyer leurs boules rouler aux quatre coins de l'horizon, et, débarrassé de tout obstacle, il put voler au secours de ses associés fléchissants et les entraîner sur le chemin de la victoire.

Miss Butnot voyait avec dépit le nombre des *rovers* augmenter dans le camp ennemi. La défaite, écrasante, humiliante, semblait de nouveau inévitable.

Tout à coup on entendit dans la direction de la montagne une rumeur confuse, qui semblait s'approcher rapidement du lieu où se trouvaient les joueurs. Ceux-ci, tout à leur partie, n'y prêtèrent d'abord qu'une attention distraite, mais ils furent étonnés de voir bientôt déboucher une troupe d'Indiens, qui se sauvaient en poussant des cris.

« Que peuvent avoir ces gens ? » demanda miss Butnot. déjà un peu alarmée. Elle achevait à peine, que parmi les cris elle put distinguer ces

mots terribles : « Bâgh Rajah ! le Roi des tigres ! » En même temps, du milieu des rochers entourant la cascade, s'élevait un rugissement effrayant, cent fois répété par l'écho.

Les joueurs, sportsmen et misses, s'étaient arrêtés, un instant indécis ; mais, en entendant ce rugissement, une panique folle s'empara d'eux et ils se sauvèrent vers le palais dans un désordre affreux.

Parmi ceux qui fuyaient ainsi, sans même penser à protéger la retraite des pauvres jeunes filles affolées, pas un n'eût hésité à attendre, un fusil à la main, le tigre de pied ferme ; mais l'impuissance paralyse les plus courageux et l'affolement est la plus contagieuse des maladies. Everest lui-même, le cœur téméraire, l'homme avide de la mort, fuyait, entraîné par l'irrésistible instinct de la conservation.

Tout entier à son jeu, il avait quitté le *ground* un des derniers et il voyait déjà les fuyards à une assez grande distance devant lui. Peu lui importait du reste ; il savait qu'en quelques enjambées il les aurait rejoints, car jamais personne n'avait pu lutter à la course avec lui.

Soudain il entendit derrière lui un cri déchirant, qui lui glaça le cœur et arrêta brusquement son élan. Se retournant, il aperçut miss Mary étendue sur le sol, au milieu même du *ground*. La malheureuse enfant, en fuyant, s'était embarrassé les pieds dans le double arceau qui forme le centre du jeu de croquet, et, perdant l'équilibre, elle avait été projetée violemment en avant.

Everest courait vers elle pour l'aider à se relever, quand il aperçut, débouchant lentement du milieu des rochers, un tigre énorme, sans doute le Roi des tigres lui-même. Les yeux fixés sur la jeune fille, le monstre s'avancait, rasant le sol comme le chat prêt à bondir sur sa victime.

A cette vue un éclair passa devant les yeux du jeune homme, et il sentit son cœur battre à se rompre dans sa poitrine. Enfin il se trouvait devant cette mort si désirée, si attendue, et, plus heureux qu'il ne l'eût jamais rêvé, il allait par cette mort sauver la pauvre enfant étendue là par terre. Oui, il voulait mourir et il donnait gaiement celle vie sans valeur pour conserver au brave colonel Shaughnessy tout ce qui lui restait de bonheur ici-bas.

Machinalement il ramassa un des maillets de bois blanc qui gisaient sur le sol, et, armé de ce frêle jouet, il courut au-devant du tigre.

Le monstre s'arrêta en apercevant le jeune homme qui venait à sa rencontre. Il ouvrit sa gueule énorme et poussa un sourd grognement. Sans doute il lui semblait étrange que quelqu'un osât lui disputer sa proie toute

préparée. Aussi, fier, menaçant, il se préparait à punir l'imprudent de sa témérité. Déjà Everest était devant lui. Dans un mouvement d'inconsciente bravade, le jeune homme brandit un instant le maillet et il en assena de toute sa force un coup entre les deux yeux du tigre. Le frêle instrument se fendit en cent éclats sur le front de marbre de la bête. A cette attaque inattendue le Roi des tigres avait reculé ; Everest s'attendait à le voir bondir sur lui et instinctivement, pris d'un frisson, il ferma les yeux. Quelle fut sa surprise, sa stupéfaction lorsque, en les rouvrant une seconde après, il aperçut le monstre redoutable qui se sauvait piteusement, l'échiné basse, comme un chien qui vient d'être châtié.

« Allons, pensa le jeune lord, il est écrit que la mort ne veut pas de moi. »

Tout rêveur, il restait là, oubliant tout ce qui avait précédé et amené cette rencontre. Mais cette rêverie ne dura qu'une minute ; bientôt il se souvint que la pauvre fille était encore là à terre, peut-être blessée, tout au moins évanouie. Il se retourna. Miss Mary était déjà debout, et, comme il s'approchait pour la rassurer ou l'interroger, elle lui lendit la main avec une grâce charmante en lui disant :

« Merci, monsieur, doublement merci pour mon père et pour moi. »

Le jeune homme s'inclina et serra respectueusement la main de la courageuse jeune fille. Les sportsmen accouraient en nombre. Cette fois ils avaient des fusils ; mais le Roi des tigres avait disparu parmi les impénétrables fourrés de la jungle.



Les dames avaient été ramenées au camp.



CHAPITRE XXIX — Le champion des Tueurs de tigres.

La brusque apparition du Roi des tigres, que l'on croyait bien loin de Mahavellipour, avait produit sur les membres de la colonie de l'Armoudjân un effet que le docteur Holbeck comparait, non sans quelque malice, à celui suscité par un homme marchant au beau milieu d'une fourmilière.

Au premier moment la panique avait été à son comble. Les dames, à demi mortes de frayeur, avaient été placées dans les voitures et ramenées au camp sous l'escorte des sportsmen armés jusqu'aux dents et soutenus par une partie des troupes du Maharajah.

Une fois à l'Armoudjân, l'émoi s'était un peu calmé ; mais, pour rassurer les dames, il avait fallu étaler un luxe prodigieux de précautions, telles que triple cordon de sentinelles, feux allumés en permanence à toutes les issues du jardin, veilleurs spéciaux à la porte de chaque tente.

Ce n'est que lorsque le calme se fut un peu rétabli que l'on put reconstituer la marche de ces dramatiques événements.

Les porteurs de toasts étaient encore à table, lorsque les cris des fuyards et les rugissements du tigre avaient retenti ; la panique et la bousculade qui s'ensuivit avaient été plus terribles là encore que parmi les joueurs de croquet. Nombre de dames s'étaient évanouies, entre autres mistress Whatafter et la superbe générale, et elles eussent été abandonnées sur le terrain sans le dévouement de Barbarous, du colonel et de quelques officiers, qui les avaient transportées au palais.

Quant au récit que fit miss Shaughnessy de la conduite d'Everest, il faut reconnaître qu'il parut tellement invraisemblable, que nombre de personnes se refusèrent à y donner crédit. Un tigre furieux arrêté d'un coup de maillet à croquet, cela dépassait les bornes de la vraisemblance et cette invention ne pouvait être attribuée qu'au mirage d'un cerveau surexcité par la terreur.

Cependant le colonel ne doutait pas de la véracité et du sang-froid de sa fille. Aussi remercia-t-il chaleureusement le jeune homme, qui assura n'avoir fait que strictement son devoir. Quant à Holbeck et à Barbarous, est-il nécessaire de dire qu'à leurs yeux Everest était un héros incomparable ?

La conférence du soir au club fut on ne peut plus tumultueuse. Comme bien l'on pense, il ne fut question que du Roi des tigres, de son inqualifiable intrusion en plein picknick et des voies et moyens pour le châtier de son impertinence, qui fort heureusement n'avait eu aucune suite fâcheuse.

Sur le chapitre du châtiment à infliger au monstre, il n'y avait qu'une voix unanime : c'était la mort sans phrase et sans délai. Quant au moyen de mettre ce châtiment à exécution, chacun émettait une opinion différente, chacun avait son plan, qui lui semblait préférable à tout autre.

Holbeck proposa d'empoisonner la bête féroce avec de la strychnine, et Barbarous s'engagea à la capturer dans un piège qu'il avait vu employer au Sénégal pour prendre les lions vivants. Ces deux propositions furent rejetées avec indignation, comme ne pouvant même être discutées par les membres du cercle des Tueurs de tigres.

Le colonel Shaughnessy préconisait de nouveau une action combinée de tous les sportsmen, appuyés par plusieurs milliers de batteurs.

Butnot, au contraire, soutenait qu'il fallait laisser chacun agir sous sa propre initiative, et, afin de ne pas se nuire mutuellement, chaque sportsman aurait à tenter l'aventure à son tour. Les candidats s'inscriraient et une décision du club, prise au scrutin, déciderait de l'ordre dans lequel ils pourraient agir.

La proposition du général, mise aux voix, fut votée à la presque unanimité.

Le président, après avoir enregistré le vote, annonça qu'il ferait procéder le lendemain à l'élection des candidats.

Avant de lever la séance, il rappela les paroles qu'il avait prononcées, trois semaines auparavant, à l'inauguration du club. Il dit que les jeunes sportsmen, qui seraient évidemment les premiers candidats, devraient se rappeler que la prudence est la sœur du vrai courage, et que, quoi qu'on en dise, tuer un tigre n'était pas une petite affaire. Il avertit ses collègues que désormais ils seraient tenus continuellement au courant des moindres mouvements du Roi des tigres, surveillé dès à présent par de nombreux chikaris, et que Sa Hautesse faisait former un épais cordon de troupes autour de la contrée pour empêcher toute tentative de fuite du terrible monstre.

Pendant cette longue et tumultueuse conférence il sembla à Holbeck qu'Everest était plus soucieux et plus préoccupé que de coutume ; aussi,

comme ils sortaient du club, il prit affectueusement le bras du jeune homme et lui dit :

« Qu'avez-vous donc, cher ami, à être ainsi triste, ce soir ? Ne devez-vous pas au contraire être satisfait de la belle action que le hasard vous a permis de faire ? Sans vous, peut-être notre excellent ami Shaughnessy serait en ce moment plongé dans une inconsolable douleur.

— Ne parlons pas de cela, dit Everest. Vous vous méprenez, mon cher Holbeck, sur ce que j'éprouve. Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous exposer les sentiments qui agitent mon cœur depuis déjà bien des jours. A qui ferai-je des confidences sinon à vous, mon vrai ami, mon seul conseiller ?

— Eh bien, parlez, mon cher enfant, dit le docteur. La nuit est fraîche et délicieuse, et, pendant que Barbarous se couche, nous pouvons faire un petit tour en causant. Je ne pense pas que le Roi des tigres vienne nous poursuivre jusque dans ce jardin, que gardent deux cents cipayes. »

Laissant Barbarous rentrer seul au logis, les deux hommes s'enfoncèrent dans les sombres bosquets de l'Armoudjân.

Quel fut le sujet de leur entretien ? Nous l'ignorons, mais en tous cas la confession d'Everest fut longue, car il s'était écoulé plus d'une heure quand ils regagnèrent leur tente.

Comme ils allaient y entrer, Holbeck arrêta encore le jeune homme et lui dit :

« Croyez-moi, mon cher Everest, dans la vie le mieux est toujours de mettre à exécution une résolution quand elle est fermement arrêtée. Autorisez-moi donc à agir sans retard. Qui sait ce qui peut arriver ? Notre colonie, pour une raison ou pour une autre, peut subitement se débander ; nos amis se disperseront et alors...

— Je me remets complètement entre vos mains, répondit le jeune homme. Agissez selon votre sagesse. L'avenir de toute ma vie n'est-il pas en jeu ?

— Soit, reprit Holbeck ; eh bien, dès demain matin. J'aurai cependant encore quelque chose à vous demander. Laissez-moi dire la vérité tout entière...

— Autant que vous, cher docteur, dit Everest vivement, je répugne au mensonge. Mais notre supercherie est bien innocente et certainement excusable puisqu'elle doit assurer mon bonheur et me guérir à tout jamais de ma vilaine maladie. Songez que je suis à peine convalescent et que l'on

peut me pardonner cette bizarrerie. Je vous le répète, je ne veux rien devoir à mon titre ou à ma fortune, et, si j'estime trop les personnes dont nous parlons pour croire qu'elles pourraient être sensibles à de semblables influences, je ne veux pas que le monde lui-même puisse leur prêter des sentiments aussi bas.

— Eh bien, en ce cas, dit le docteur, à demain matin. »

Ils se séparèrent et chacun regagna sa chambre.

Quand Holbeck fut seul, il retira machinalement ses lunettes d'or, resta quelque temps avec le seul secours de ses yeux à scruter les dessins ornant les parois de toile de sa chambre, puis enfin, satisfait de son examen, il se frotta vigoureusement les mains en murmurant :

« Allons, cela marche, et mieux encore que je ne l'espérais. »

Un instant après, il était dans son lit et s'endormait du sommeil que procure une conscience satisfaite.

Le lendemain matin, comme dix heures sonnaient à l'horloge de l'Armoudjân, Holbeck sortit de sa tente. Rasé de frais, plus cravaté de blanc que jamais, il avait malgré l'heure matinale revêtu sa redingote noire de cérémonie.

D'un pas ferme, le bon docteur se dirigea vers le campement du colonel Shaughnessy. Un domestique l'introduisit dans le salon où l'éminent président du club des Tueurs de tigres, assis devant une table, s'occupait à classer les rapports adressés par les chikaris chargés de surveiller l'ennemi.

En voyant entrer Holbeck, le colonel se leva et vint à lui les deux mains ouvertes en lui disant :

« Quel bon vent vous amène à cette heure, cher docteur ? J'espère que vous venez me demander à déjeuner ? Mary va être désolée d'avoir manqué votre visite.. Elle a dû aller ce matin soigner sa tante lady Peernose, à laquelle les émotions d'hier ont donné une série d'attaques de nerfs, dont la pauvre femme a de la peine à se remettre.

— Je regrette d'apprendre que lady Peernose n'est pas encore remise du terrible choc qu'a dû lui produire la scène du Mouti Mahal, répondit Holbeck, et je vous remercie de votre hospitalité, mais le motif qui m'amène à cette heure est des plus graves et pour moi des plus importants.

— Asseyez-vous donc, cher monsieur, dit le colonel en avançant un siège ; je vous écoute. Laissez-moi toutefois vous dire à l'avance que, si je puis vous servir, je suis tout à votre disposition. »

Le docteur s'assit et, après avoir remonté légèrement ses lunettes, qui avaient glissé jusque sur le bout de son nez, il dit d'une voix un peu émue :

« Monsieur le colonel Shaughnessy, je viens au nom de mon élève et ami, M. Everest Strangeton, vous prier de lui faire l'honneur de lui accorder la main de votre fille, miss Mary. »

Holbeck avait débité cette phrase avec rapidité, comme s'il eût eu hâte d'arriver au bout, et cela fait, il darda, à travers ses lunettes, ses petits yeux perçants sur le brave colonel.

Celui-ci avait fait un bond sur sa chaise en entendant la fin de la fameuse phrase et, se levant, il s'écria :

« La main de ma fille ! Mais vous n'y pensez pas ?

— C'est ce qui vous trompe, cher monsieur, nous y pensons très sérieusement, » répliqua Holbeck, qui reprenait de l'assurance devant le trouble du vieil officier.

Le colonel se rassit.

« Excusez, dit-il, ma brusque réponse. La surprise... Cette demande est si inattendue... Je suis très flatté, très honoré, mais... »

Décidément le brave président se sentait sur un terrain dangereux ; il balbutiait, cherchant de bonnes raisons pour défendre ce bien si cher à son cœur que le docteur venait lui disputer, et craignant d'autre part d'offenser, de froisser tout au moins, un homme qui lui inspirait une profonde estime.

Holbeck vint à son secours en reprenant la parole.

« Je comprends parfaitement toutes les raisons que vous me donnez, dit-il, mais vous savez quelle vive affection m'a inspirée votre charmante fille. Vous pouvez donc penser que, si je me suis fait l'interprète d'une demande qui intéresse son avenir tout entier, c'est que je considère M. Strangeton. comme l'homme le plus droit, le plus loyal, le mieux doué de toutes les qualités qu'un père peut exiger de son gendre. »

Après ce beau discours le bon docteur fut persuadé qu'il avait convaincu son adversaire. Mais il s'aperçut bien vite qu'il se trompait. Le colonel avait enfin trouvé un terrain de défense plus solide.

« Avant de consulter ma fille en si grave matière, répondit-il, vous me permettrez de vous parler en toute franchise. J'estime M. Everest Strangeton d'une façon toute particulière ; je l'ai étudié avec intérêt depuis que j'ai l'honneur de le connaître et je le considère comme un parfait gentleman. Vous savez ce que comporte chez nous autres Anglais une telle qualification. Enfin aux sentiments de sympathie que m'a inspirés M.

Strangeton se joint depuis hier une vive reconnaissance pour son beau dévouement en exposant sa vie pour sauver celle de ma fille. Tout cela devrait, n'est-ce pas ? me suffire pour donner avec joie le nom de fils à un jeune homme aussi estimable. Mais... »

Ici le front du vieil officier se rembrunit. Il hésita et enfin, reprit avec un embarras visible :

« Je suis pauvre, monsieur Holbeck, et, si je ne recherche pas la fortune pour ma fille, pas plus qu'elle-même né l'ambitionne, au moins mon devoir exige que je lui procure un établissement conforme à mon nom. Or M. Strangeton est sans fortune. Sa position est précaire... »

Holbeck fut sur le point de s'écrier :

« Bien au contraire : ce jeune homme que vous estimez, auquel vous reconnaissez toutes les qualités, a de plus l'énorme avantage d'être un des plus riches et des plus puissants noblemen du Royaume-Uni. »

Mais il se rappela la promesse faite à Everest et il se contenta de dire :

« Je le reconnais, la position actuelle de mon jeune ami n'a rien de brillant. Cependant elle peut, elle doit s'améliorer et peut-être un jour dépassera-t-elle les rêves les plus ambitieux. — Je n'en doute pas, répondit le colonel avec bienveillance, et je comprends que vous ayez foi dans l'avenir de votre élève. Encore une fois pourtant, cet avenir est problématique, et je ne puis... »

Le colonel ne termina pas sa phrase. La tristesse qui se peignait sur les traits du bon Holbeck fit une vive impression sur lui ; aussi avec une brusquerie toute militaire il se leva tout à coup et, serrant la main du docteur, il s'écria :



« Ah ! monsieur, que ne suis-je plus riche ! Par malheur, je n'ai que ma solde, absolument que ma solde, et c'est bien peu pour faire vivre trois personnes. Et cependant je l'aime, ce brave garçon, plus que je n'en ai l'air certainement. »

Holbeck s'était levé à son tour et attendait anxieux, car le vieil officier semblait réfléchir.

« Votre ami est Anglais, n'est-ce pas ? dit enfin le colonel.

— Oui, il est né dans le Yorkshire, je crois.

— Ah ! serait-il parent de lord Strangeton ?

— Il appartient à la même famille, répondit Holbeck, qui ne put s'empêcher de sourire.

— Vraiment, reprit le colonel, qui semblait suivre le cours d'une idée secrète. Savez-vous s'il répugnerait à embrasser l'état militaire ?

— Je l'ignore, dit le docteur, mais je ne lui ai jamais entendu manifester de répugnance à cet égard.

— Eh bien, en ce cas, continua M. Shaughnessy, il nous serait facile, avec le concours de lord Strangeton son parent, d'obtenir pour lui une commission dans l'armée de l'Inde. Le diable, c'est qu'une commission coûte cher et sans doute le lord ne voudrait pas la payer.

— Je ne pense pas, dit Holbeck, qui ne comprenait plus ce dont il s'agissait.

— Il ne reste qu'un moyen, c'est qu'Everest tue le Roi des tigres.

— Que voulez-vous dire ? demanda le docteur interloqué.

— M. Strangeton est un sportsman accompli, continua le colonel. Il tuera le Roi des tigres, en apportera la peau au Maharajah, touchera la prime d'un lakh de roupies, achètera une commission dans l'armée indienne, et...

— Et ? demanda Holbeck, voyant le colonel s'arrêter.

— Et..., et après nous verrons, dit enfin le colonel.

— Je vais transmettre vos conditions à mon jeune ami, dit Holbeck, et je souhaite de tout cœur qu'il puisse les remplir.

— Moi aussi, monsieur, » dit le colonel, qui lendit la main au docteur. Celui-ci salua et se relira.

Une fois hors de la tente, Holbeck ne put s'empêcher de murmurer :

« La peste soit de toutes les inventions de ce maudit garçon. Il eût été si simple de dire : Nous sommes lord Everest Strangeton, de Grosmore Castle (Yorkshire), pair du Royaume-Uni, riche à ne savoir que faire de nos millions, et en nous donnant votre fille, non seulement vous faites votre bonheur et le nôtre, mais encore vous ferez crever de jalousie tous les Peernose, Whatafter, Beynon et autres individus qui tiennent leur nez au-dessus de l'horizontale. Shaughnessy est un brave homme, sans ambition, ni prétention. Tout se fût arrangé à l'instant. J'aurais été trouver miss Mary, et je lui aurais dit : Ce lord que je vous amène est le meilleur cœur que je connaisse, malgré son titre et ses millions... » Tandis qu'à présent, avec nos mensonges, nous voilà empêtrés dans un joli gâchis. Il faut que nous courions après un monstre insaisissable, que nous le tuions, le dépouillions de sa peau comme un lapin, et que, revêtus de sa dépouille, nous venions

jouer les Hercule devant le lorgnon de lady Peernose et les papillotes de la générale. Puis, après cela, il nous faudra endosser la jaquette rouge et faire l'exercice jusqu'à ce que le colonel soit content de nous. Ah mais ! le patriarche Laban était indulgent auprès de ce féroce président des Tueurs de tigres ! »

Tout en pérorant ainsi, Holbeck était arrivé devant la tente.

Everest l'attendait à la porte et lui demanda avec anxiété :

« Eh bien ? »

— Mon ami, dit le docteur, par votre faute nous voilà placés dans l'alternative de vaincre ou de mourir.

— Que voulez-vous dire ?

— Avant de lui demander à devenir son gendre, le farouche colonel exige que vous déposiez à ses pieds la peau du tigre.

— La peau du Roi des tigres ?

— Du Roi des tigres en personne.

— En ce cas je suis sauvé, s'écria Everest en sautant au cou du docteur. Dans huit jours au plus tard la peau du tigre sera sous les pieds du colonel Shaughnessy, » et il ajouta, mais si bas qu'Holbeck ne l'entendit point : « ou alors j'aurai cessé de vivre. »

Le docteur ne partageait pas l'enthousiasme du jeune homme. L'entreprise lui paraissait périlleuse et il se reprochait d'avoir poussé Everest dans la voie où il se trouvait engagé. Aussi, en lui faisant part de l'entretien avec le colonel, s'appliqua-t-il à faire ressortir tous les obstacles qui s'opposaient à leurs projets. Mais la détermination d'Everest était prise ; aucune difficulté ne pouvait l'en détourner.

Le soir, après le dîner du club, tous les sportsmen se réunirent dans le *smoking room* pour procéder à l'élection des candidats qui demandaient à se mesurer avec le Roi des tigres. Douze jeunes gens, parmi lesquels Everest et Barbarous, s'étaient fait inscrire sur la liste.

Au moment où l'on allait procéder au vote pour désigner l'heureux sportsman à qui appartiendrait le droit de faire la première tentative, le président prit la parole.

« Messieurs, dit-il, je viens vous demander, pour un de nos jeunes collègues, une faveur qu'il a, je crois, bien méritée par sa noble conduite dans une circonstance récente. Alors qu'en proie à une terreur d'autant plus justifiable que nous étions désarmés, nous fuyions l'autre jour sous les ombrages du Mouti Mahal, un seul d'entre nous a osé faire face au terrible

monstre et l'affronter avec un frêle jouet à la main. Eh bien, il me semble en toute justice que c'est à celui-là qu'il appartient de se mesurer le premier, cette fois à armes égales, avec le Roi des tigres. »

Des applaudissements unanimes accueillirent cette déclaration du président, tandis que Barbarous, prenant Everest par les épaules, lui faisait traverser les rangs des sportsmen derrière lesquels il se dissimulait modestement.

« Je propose, gentlemen, dit le général Butnot, que nous volions par acclamation pour le courageux candidat que mon ami Shaughnessy vient de nous recommander avec tant de justice. Que notre collègue Strangeton soit le champion des Tueurs de tigres. »

Toutes les mains se levèrent et un seul cri sortit, unanime, de toutes les bouches :

« Hourra pour Strangeton ! »

Everest était maintenant au milieu du cercle ; il salua avec modestie et dit :

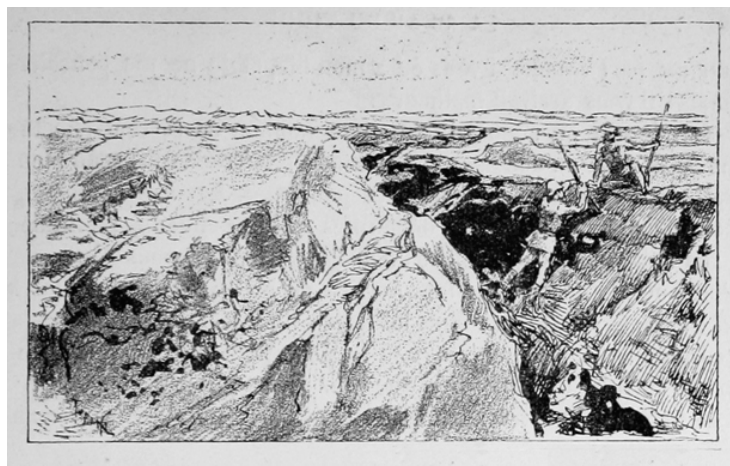
« Mes chers collègues, je vous remercie de la faveur imméritée que vous me faites. Je tâcherai de soutenir vaillamment l'honneur du club des Tueurs de tigres. Si je succombe dans cette lutte glorieuse, je sais qu'il ne manquera pas parmi vous de bras pour me venger. »

Le colonel s'était avancé et tendait la main à Everest, qui la serra respectueusement en murmurant :

« Merci, monsieur, comptez que je ferai mon devoir. »



I se laissa glisser.



CHAPITRE XXX — La Vallée de la Mort.

Maintenant que le vote solennel des tueurs de tigres avait rendu irrévocable la décision d'Everest, le bon Holbeck se sentait torturé par de vives inquiétudes. N'avait-il pas été aveugle en poussant le jeune lord dans une voie qui devait, il est vrai, le conduire au bonheur et à la guérison, mais qui pouvait tout aussi bien amener un lugubre et fatal dénouement ? Et cependant il sentait fort bien qu'il était impossible de reculer ; aussi n'essaya-t-il pas de détourner le jeune homme de son entreprise. Il se contenta de l'exhorter à la prudence.

« Mon cher Holbeck, lui répondit Everest, soyez sûr que, dans la partie décisive que je vais jouer, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour m'assurer la victoire. De toute façon la partie est belle et je ne risque rien. Ou bien je trouverai là une mort glorieuse, telle que je l'ai longtemps rêvée, ou au contraire mon triomphe assurera le bonheur de toute ma vie. Quoi qu'il arrive, je sortirai vainqueur de la lutte que j'ai entreprise contre moi-même.

— Tâchez qu'elle se termine par la joie et le bonheur pour vous et pour tous ceux qui vous aiment, dit Holbeck ému. Je vous aime, pour ma part comme si vous étiez mon fils, et je ne me consolerais jamais s'il vous arrivait malheur.

— Je le sais, cher ami, dit le jeune homme en serrant affectueusement la main du docteur, et croyez que mon cœur vous rend bien en affection tout ce que vous éprouvez pour moi. Aussi je compte bien vous voir revenir chargé des dépouilles de mon ennemi. Bien mieux, je vous avouerai que j'ai formé un projet qui causera peut-être quelque dépit à notre ami Goulab Sing. Au lieu de lui livrer la peau du Roi des tigres, je compte en faire fabriquer un tapis, que je placerai aux pieds de ma fiancée, si Dieu et miss Mary permettent que je puisse donner ce titre à la jeune fille que vous savez.

— Eh bien, et votre commission dans l'armée indienne ? demanda Holbeck.

— C'est lord Strangeton qui la payera, répondit Everest en riant. Une peut moins faire pour un jeune parent pauvre. »

Ces dispositions rassurèrent le docteur et ce fut avec plus de calme qu'il assista aux préparatifs que le jeune homme faisait en vue de son expédition.

Barbarous, qui ignorait les entretiens secrets de ses deux compagnons, rayonnait de joie. Il trouvait tout naturel que les sportsmen eussent choisi pour leur champion son jeune ami, qu'il considérait comme un modèle d'héroïsme.

Avec le zèle qu'il déployait en toute circonstance, il s'était chargé de tout préparer pour l'expédition : c'est lui qui allait au rapport chez le colonel, qui interrogeait les chikari, qui faisait nettoyer et apprêter les armes.

Grâce à ses soins, dès le lendemain de la réunion du club, en se mettant à table pour déjeuner, il put annoncer à Everest que toutes les dispositions étaient prises.

Enfin ! s'écria-t-il, nous le tenons. Ce fameux Roi des tigres va donc trouver à qui parler. Le Maharajah. n'a qu'à préparer son lakh de roupies, la peau est prête.

— Pas encore, dit Everest en souriant.

— C'est tout comme, reprit le bouillant Marseillais ; d'après ce que je viens d'apprendre, je vous dis que le tigre est à nous. Du reste, vous le savez, j'ai une revanche à prendre depuis le jour où vous m'avez tué une de ces brutes sur le dos, et je vous avertis que, si du premier coup vous ne jetez pas par terre ce tigre phénoménal, j'en fais mon affaire. Pau ! et c'est moi qui ramasse la peau.

— Mon cher Barbarous. dit le jeune homme, je suis désolé d'avoir à contrarier vos plans, mais je suis décidé à tenter seul l'aventure.

— Ce n'est pas possible ! s'écria Barbarous. Et puis est-ce que je compte, moi ?

— Encore une fois je regrette d'avoir à vous opposer un refus, répondit Everest d'une voix ferme, mais je n'emmènerai avec moi que Latchmân, qui s'est proposé pour porter mon fusil. Le club m'a confié la mission d'attaquer seul, et le premier, notre ennemi commun ; je ne puis partager cet honneur avec personne.

— Excusez-moi d'avoir insisté, » dit Barbarous, dont la bonne figure prit une expression de tristesse qui n'échappa pas au jeune homme.

Aussi celui-ci se hâta-t-il d'ajouter :

« Vous savez, Barbarous, que je vous aime trop pour vouloir vous faire la moindre peine. Mais vraiment je sens que j'ai besoin d'avoir en pareille circonstance toute la liberté de mes mouvements. Hier encore le général Butnot me disait : Croyez-en mon expérience. Partez seul. Quand on a affaire à un ennemi aussi redoutable, il ne faut pas avoir à penser à autre chose qu'à lui.

— Si Butnot vous a dit cela, répliqua Barbarous d'un ton de regret, je m'incline devant sa haute expérience. Je ne voudrais pas être la cause d'un échec ou, pis encore, d'un malheur. »

Cependant, à la suite de cette conversation, Barbarous prit Holbeck à part et ils eurent ensemble un long et mystérieux entretien.

Depuis le jour où le Roi des tigres avait si inopinément fait irruption au milieu des joyeux picknikeurs du palais des Perles, les chikaris royaux n'avaient pas un seul instant perdu sa piste. On savait de façon certaine que le monstre s'était retiré dans une gorge presque inaccessible, située dans le voisinage immédiat du palais d'été du Maharajah. Tapi parmi les rochers durant la chaleur du jour, il ne quittait sa retraite que le soir, pour aller enlever quelque bœuf ou quelque buffle dans la plaine voisine.

En vain les chikaris avaient placé à sa portée des victimes destinées à l'attirer, le rusé animal s'était bien gardé d'y toucher, et changeait chaque nuit le but de ses incursions.

Latchmân, qui était en somme un chikari fort expérimenté, se chargea d'aller lui-même reconnaître le terrain. A son retour il déclara à Everest qu'il lui semblait impossible d'établir un affût. D'autre part, la terreur inspirée aux indigènes par le Roi des tigres était telle, que même les plus braves se refusaient à servir de rabatteurs. Il ne restait donc qu'un seul moyen, fort périlleux il est vrai : c'était d'entrer en plein jour dans la

retraite du tigre et de tâcher de découvrir le monstre, sûrement bien caché parmi les rochers.

« Cela me suffit, répondit Everest au brave khansamah ; je partirai demain avec toi et je compte bien que tu me mettras en face du tigre.

— Je ferai pour le mieux, répondit Latchmân, mais je ne puis vous garantir de ne pas avoir peur en voyant le tigre nous apparaître tout à coup. Ne me ferez-vous pas de reproche alors si mon cœur ne réussit pas à soutenir mon courage ?

— Quand tu m’auras remis le fusil que tu auras avec toi, je te permets de fuir aussi vite que tes jambes pourront te porter, » répondit Everest en souriant.

Ce soir-là le jeune homme refusa d’accompagner ses compagnons au club de l’Armoudjân. Une fois seul, il se recueillit pendant quelques instants ; puis, ayant appelé le fidèle John, il lui donna de minutieuses instructions sur ce qu’il y aurait à faire dans le cas où il succomberait dans cette expédition. Il écrivit rapidement ses dernières volontés sur un papier qu’il remit au dévoué serviteur, et, comme celui-ci laissait échapper quelques larmes à la vue de ces lugubres préparatifs, le jeune lord lui dit en riant :

« Ne pleure pas, John, j’espère qu’au lieu de gants noirs et de crêpes tu auras plutôt à orner la boutonnière de la rosette de faveurs blanches ¹⁶.

— Que Dieu vous entende, monseigneur ! » dit le valet.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l’aube, Latchmân vint réveiller Everest, qui dormait profondément.

Le jeune homme sauta hors de son lit, revêtit son vêtement de chasse, puis se mit à préparer ses armes. Il les passa soigneusement en revue, vérifia les cartouches et les mit en place.

Il emportait avec lui son excellente carabine à deux canons de calibre 12, qui devait lui servir pour l’attaque, et un lourd rifle de 8, arme de défense suprême que Latchmân lui passerait au dernier moment.

Tous ces préparatifs avaient eu lieu dans le plus profond silence. Latchmân attendait à la porte de la tente avec les deux chevaux qui devaient les emmener, et déjà le jeune homme se préparait à sortir, quand Holbeck et Barbarous se montrèrent tout à coup.

« Eh quoi ! dit le docteur d’un ton de reproche, vous alliez ainsi partir sans nous dire adieu ?

— Je craignais de vous réveiller inutilement de si grand matin, » répondit le jeune homme, un peu embarrassé.

En réalité il avait voulu couper court aux émotions du départ.

« Superstition de chasseur, dit Barbarous ; vous avez craint d'avoir à écouter nos recommandations et nos souhaits. Pour ma part, j'ai remarqué que, chaque fois que l'on me souhaitait une bonne chasse, je revenais invariablement bredouille.

— Je ne suis pas superstitieux, répondit Everest en riant ; je compte bien rentrer ce soir avec le carnier garni. »

Ayant serré chaleureusement la main à ses deux amis, il sauta en selle et, suivi de Latchmân, il disparut bientôt parmi les arbres de l'avenue.

« Laissons-le prendre un peu d'avance, » dit Holbeck à Barbarous et ils rentrèrent dans la tente. Mais, une heure après, le docteur enfourchait à son tour la paisible Blanchette et partait au petit trot en compagnie du Marseillais.

Comme ils atteignaient la sortie du parc de l'Armoudjân, ils rencontrèrent le colonel, qui faisait sa promenade matinale.

« Si tôt en route ! cria-t-il au docteur.

— On m'a signalé une superbe fourmilière à quelques lieues d'ici, répondit Holbeck, et je tiens à l'explorer aujourd'hui même, tandis que Barbarous abattra quelques oiseaux.

— Et votre ami, M. Strangeton ? reprit le colonel.

— Il est parti il y a une heure.

— Ah !... » dit simplement l'officier ; et il salua les deux cavaliers. Mais, tout en les regardant s'éloigner, il murmura :

« Pourquoi donc le Marseillais emporte-t-il sa gigantesque carabine, plus appropriée à la chasse de l'éléphant qu'à celle des oiseaux au brillant plumage ? »

Après deux heures de galop, Everest et Latchmân rencontrèrent les chikaris qui les attendaient à l'entrée de la forêt. Ils mirent pied à terre, et, laissant leurs chevaux à la garde d'un des hommes, ils suivirent leurs guides à travers la jungle.

Pendant plus d'une lieue, ils cheminèrent au milieu des rochers et des broussailles, n'avançant qu'avec peine. Enfin ils se trouvèrent sur le bord d'une sorte de cirque, vaste fissure creusée dans le flanc de la montagne par quelque commotion volcanique, et dont les bords escarpés se dressaient nus et inaccessibles. L'arène elle-même, qui s'étalait à leurs pieds, était

encombrée de gigantesques blocs de rochers entremêlés de quelques maigres buissons.

« C'est là qu'est le Roi des tigres, dit un des chikaris en étendant la main vers le fond de cette affreuse solitude. Je l'ai vu moi-même, ce matin encore, se glisser le long de ce sentier.

— La gorge est étroite, mais elle semble s'étendre fort loin, dit Everest au chikari ; peux-tu me dire où je puis espérer trouver le tigre ?

— Ce lieu affreux, asile des monstres et des démons, répondit l'Indien, n'a jamais été foulé par le pied de l'homme. Nous l'appelons la *vallée de la Mort*. Regarde, seigneur, les oiseaux eux-mêmes semblent éviter de passer au-dessus du gouffre. Ma barbe est blanche et, depuis que les premières dents sont venues garnir ma mâchoire, j'erre dans ces jungles, mais je n'ai jamais approché qu'en tremblant de cet enfer. Va, écoute-moi, ne sois pas téméraire, ne brave pas la colère du divin Siva en poursuivant son fils jusque dans ce lieu sacré. Attends que le tigre s'aventure de nouveau hors de cet asile, et alors lu le tueras sans peine. »

En écoutant ces paroles, Latchmân ne put réprimer un frisson.

« Si tu as peur, lui dit Everest, il est encore temps de me laisser. Quant à moi, je suis décidé à descendre dans le ravin. » Et s'adressant au chikari : « Ce ne sont pas des conseils que je te demande, lui dit-il rudement ; montre-moi, comme tu dois le faire, le chemin qui conduit à l'antre du tigre.

— J'obéis, répondit le sauvage. Le chemin est devant toi : c'est cette étroite fissure que les eaux de la pluie ont creusée dans les flancs du rocher ; cela te conduira jusqu'au fond et tu n'auras qu'à suivre la coulée parmi ces rochers ; quand tu seras à l'autre bout, un chemin plus large et plus commode te permettra de sortir, si toutefois les Déotas te laissent la vie jusque-là. »

Sans relever encore une fois les sombres pronostics du vieux coureur des bois, Everest prit son fusil de la main gauche et, se cramponnant au rocher avec la droite, il se laissa glisser doucement dans la fente du rocher.

Quand il fut arrivé sain et sauf en bas, Latchmân opéra sa descente à son tour. Il y mit sans doute moins de précaution du moins d'adresse, car il était encore à trois mètres du fond quand, lâchant prise, il vint tomber aux pieds d'Everest ; sans se faire aucun mal il se releva aussitôt, mais la carabine qu'il portait rebondit bruyamment sur les rochers. Le jeune lord s'empressa de ramasser l'arme et de vérifier la portée de cet accident, mais il constata avec plaisir que le canon avait résisté à ce formidable choc.

Les deux hommes se remirent en marche, s'avancant avec prudence parmi les énormes blocs qui partageaient le fond de la gorge en étroits couloirs. Le soleil dardait ses rayons implacables sur ces masses noirâtres, qui, n'étant jamais rafraîchies par la brise nocturne, présentaient une température tellement élevée, que la main ne pouvait se poser sur leurs surfaces brûlantes. Une vapeur bleuâtre, miroitante, planait au-dessus du gouffre et la terrible malaria empestait l'air de ses âcres senteurs. Comme l'avait dit l'Indien, aucun être vivant ne se montrait dans cette affreuse solitude, sur laquelle régnait un silence de mort. Cependant de temps à autre quelque gros scarabée livide ouvrait ses élytres métalliques et s'envolait lourdement, rompant le silence de son vol sinistre.

Everest se sentait oppressé. Sa respiration devenait lente, haletante. Un moment il crut qu'il allait défaillir et il dut se hisser sur un des rochers pour échapper quelques instants à l'influence délétère de la malaria.

« Le vieux sauvage avait raison, murmura-t-il, ce lieu est maudit. C'est bien là l'enfer. »

Mais il surmonta bien vite cette défaillance et, se glissant en bas du roc, il rejoignit Latchmân, qui, plus aguerri, semblait à peine souffrir de cet empoisonnement de l'atmosphère.

Avançant avec précaution, ils recommencèrent à fouiller les cavités des rochers, les broussailles, tout ce qui pouvait servir de refuge à leur ennemi.

Il y avait plus d'une heure qu'ils se livraient à cette pénible quête ; déjà ils apercevaient devant eux la pente qui terminait la gorge.

« Le Roi des tigres n'est pas là, dit Latchmân, car il ne nous aurait pas laissés passer près de lui, à cette heure de la journée, sans nous attaquer. Le *maneater* qui repose n'aime pas à être dérangé. »

Everest ne répondit rien. Il éprouvait un profond dépit de voir que, une fois de plus, le terrible et rusé félin déjouait toute poursuite.

A ce moment une ombre courut au fond du ravin et le jeune lord, levant la tête, crut apercevoir une forme humaine qui se glissait parmi les arbres surplombant la crête du précipice.

« C'est sans doute un des chikaris qui nous surveille, dit Latchmân, auquel cet incident n'avait pas échappé. Peut-être pourrions-nous lui crier de nous donner un avis.

— Non, répondit Everest, garde-toi d'appeler. Le bruit pourrait donner l'éveil au tigre et, quoi que tu en dises, le faire fuir. »

Ils étaient arrivés à l'extrémité du gouffre opposée à ; celle par laquelle ils étaient descendus. Là la paroi verticale s'était éboulée, formant un talus assez doux, sur lequel, parmi d'énormes blocs de pierre, avaient poussé quelques grands arbres.

« Si le tigre n'est pas caché ici, dit Latchmân en montrant ce chaos de rochers, et de verdure, nous devons désespérer de le rencontrer. »

Le khahsamah achevait à peine, lorsque Everest, qui marchait en avant, laissa échapper un cri de surprise. A trente pas devant lui, un tigre colossal était accroupi entre deux roches.

C'était bien le Roi des tigres tant cherché.

Le monstre semblait attendre ses ennemis. Couché en travers de l'étroit sentier qui conduisait hors de la gorge, il barrait aux chasseurs toute possibilité de fuite.

La surprise d'Everest n'avait duré qu'une seconde. De nouveau maître de lui, il se raffermir sur ses pieds et serra son arme d'une main ferme. Mais la position dans laquelle se trouvait le tigre empêchait d'apercevoir le point vulnérable, le défaut de l'épaule.

Grondant sourdement comme un chat irrité, le monstre ne bougeait pas. Il était du reste vraiment admirable à voir ainsi dans sa pose à la fois pleine de nonchalance et de superbe, confiance dans sa force. Sa longue queue annelée de noir et d'or battait en cadence, lentement, paisiblement, ses flancs zébrés, comme s'il eût dédaigné l'approche de ces, hommes assez téméraires pour s'aventurer dans, cette vallée de la Mort, son domaine.

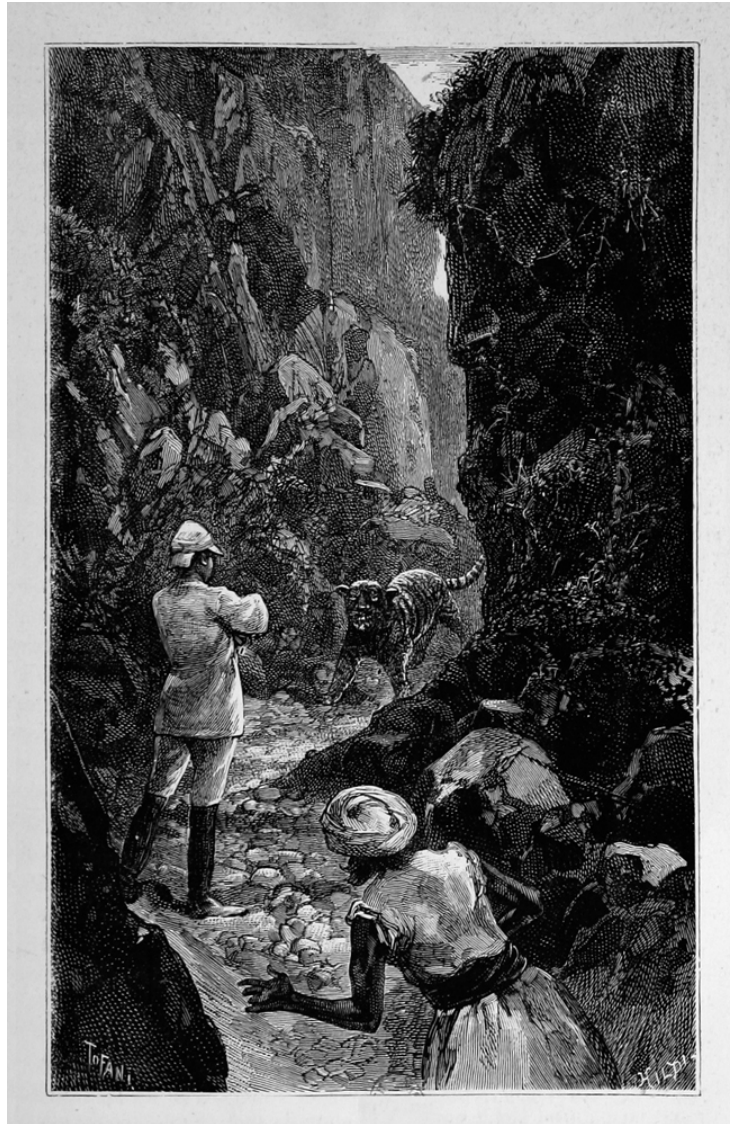
Il fallait en finir. D'un mouvement rapide Everest épaula sa carabine : le tigre, provoqué, se dressa brusquement et le coup partit.

Avec un rugissement épouvantable qui fit résonner les échos de la forêt, le monstre, frappé en pleine poitrine, roula sur le sol. Un instant ses griffes battirent l'air, et sa gueule béante partit déchirer un ennemi, invisible.

« Ouah ! ouah ! s'écria Latchmân, le Bagh Rajah est mort ! »

Everest, excité par ces cris et aussi par la vue de son ennemi se débattant, à ce qu'il crut, dans les dernières convulsions de la mort, fit un pas en avant et lâcha son second coup de fusil ; mais l'excitation du triomphe avait sans doute fait trembler sa main, car la balle, dépassant le but, alla s'aplatir contre un rocher, dont elle fit sauter en l'air de nombreux éclats.

Everest se retourna.



Cette nouvelle attaque parut rappeler le tigre à la vie. Surmontant la douleur que lui causait sa blessure, il se dressa subitement sur ses pattes et fit face à ses ennemis. Rien plus, changeant de tactique, il poussa un nouveau rugissement et, la gueule ouverte, il marcha droit sur Everest.

Le jeune lord jeta sa carabine et arracha son lourd rifle des mains du khansamah. Celui-ci, une fois déchargé de son fardeau, s'enfuit à toutes jambes, éperdu de terreur.

Quand Everest se retourna, le tigre n'était plus qu'à vingt pas de lui et continuait à avancer.

Le jeune homme épaula rapidement son arme et, sans précipitation, avec un sang-froid admirable, il visa la poitrine du tigre. Enfin le bout de son

canon rencontra la tache sanglante faite sur le poitrail du félin par la première balle.

Cette fois il fallait vaincre ou mourir.

Everest pressa la détente. Avec un bruit sec le chien s'abaissa, mais aucune détonation ne retentit.

Fébrilement cette fois le jeune homme releva le chien. Un rapide coup d'œil lui fit voir que l'aiguille du percuteur de la cartouche avait été tordue, probablement lorsque Latchmân avait laissé échapper l'arme de ses mains.

Everest était désarmé ; le rifle n'était plus qu'un fardeau inutile. Oubliant, dans son désespoir, que quelques jours avant il avait fait reculer ce même adversaire avec un frêle maillet de bois blanc, il lança avec colère l'arme traîtresse parmi les rochers. Puis, croisant les bras, il attendit la mort.

Le tigre avançait toujours à pas mesurés, prudent, comme redoutant quelque surprise. Ses yeux flamboyants fixaient ceux du jeune homme, et il sembla à celui-ci que le monstre le reconnaissait et ricanait de joie.

Alors, fasciné par cet épouvantable regard, Everest crut voir se dresser devant ses yeux la Mort elle-même. Ce n'était plus un tigre qui s'avancait vers lui, mais un de ces êtres infernaux, fantastiques, tels que le crayon des Holbein ou des Callot les a enfantés. Le monstre se dressait et sa gueule hideuse, vomissant des flammes, lui criait :

Salut, noble et puissant lord Strangeton, je t'ai longtemps fait attendre, mais enfin je réponds à tes appels désespérés. Me voilà prêt à déchirer ton corps et à débarrasser ton âme de cette prison que tu trouvais si cruelle. Sois heureux enfin, puisque la mort seule te peut satisfaire. Ton ingratitude doit être assouvie. Dieu t'avait donné la jeunesse, la santé, la force ; il t'avait fait noble, il t'avait comblé de tous les dons que les hommes envient, fortune, honneurs, titres. Tout cela n'était pas assez encore pour ton orgueilleuse seigneurie. »

En proie à cette affreuse hallucination, il sembla au jeune homme qu'une forme blanche et juvénile s'était dressée à côté du monstre et que, tendant ses bras, elle l'implorait, criant d'une voix suppliante :

« Grâce pour lui, grâce pour son ingratitude, pour son aveuglement, car il a été seul parmi les hommes et son cœur n'a jamais connu les douces joies de la famille et de l'amitié. »

Mais le monstre insatiable répondait :

« Non, pas de pitié pour lui, car l'amitié n'a pas réussi à éclairer son cœur. Qu'il meure ! »

Soudain Everest vit flamboyer sous ses yeux le regard infernal de la brute. Il poussa un cri long, déchirant, cri suprême de désespoir, et, la poitrine déchirée par les puissantes griffes du Roi des tigres, il roula inanimé parmi les rochers de la vallée de la Mort.



Quatre chikaris portaient la civière.



CHAPITRE XXXI — La peau du tigre.

Grande fut la consternation à l'Armoudjân, lorsque le corps sanglant de l'infortuné Everest y arriva, porté sur une civière par quatre chikaris. Ses deux fidèles amis, Holbeck et Barbarous, l'accompagnaient.

Le colonel Shaughnessy, averti du fatal évènement par un messenger, était accouru au-devant du lugubre cortège.

Eh bien ? cria-t-il au docteur d'une voix tremblante, dès qu'il l'aperçut.

— Il n'est pas mort, répondit Holbeck tristement, mais il n'en vaut guère mieux. »

Les sportsmen accourus se découvraient avec respect devant la civière. On avait installé en toute hâte une chambre dans un des pavillons du palais, et c'est là que le malheureux jeune homme fut porté.

Une fois Everest placé sur le lit improvisé, Holbeck procéda à l'examen et au pansement des blessures. Quand il eut arraché les lambeaux de vêtements trempés de sang qui couvraient la poitrine, les assistants poussèrent un cri d'horreur ; les griffes du monstre avaient tracé un double et affreux sillon sur le corps du jeune lord.

Sans se troubler, le docteur examinait les plaies avec soin une à une. Il les lava minutieusement au moyen d'une éponge, qu'il plongeait de temps à autre dans un bassin d'eau phéniquée que lui présentait Barbarous. Puis il procéda à un rapide pansement avec des linges imbibés d'une faible

solution de perchlorure de fer, afin d'arrêter l'épanchement du sang. Cela fait, il passa à l'examen des autres parties du corps. Sauf quelques contusions sans gravité et de légères ecchymoses dues à la violence de la chute sur les rochers, celles-ci ne présentaient aucune trace de blessure. Enfin il écouta attentivement les battements du cœur, ausculta la poitrine et consulta le pouls.

Alors seulement il laissa échapper un long soupir de soulagement, et, d'une voix presque joyeuse, il dit aux sportsmen qui attendaient anxieux :

« Par un concours de circonstances véritablement merveilleux notre jeune ami n'a reçu aucune blessure qui puisse mettre sa vie en danger. Les griffes du tigre ont labouré les chairs de la poitrine sans atteindre aucun organe essentiel. Je crois pouvoir assurer que M. Strangeton en sera quitte pour quelques glorieuses cicatrices, et que dans une semaine au plus il sera sur pied.

— Dieu soit loué ! » s'écria le colonel. Et dans un élan de joie qui ne fut compris que du docteur, il se précipita sur la main d'Holbeck et la serra à la rompre.

Quant à Barbarous, qui avait jusqu'alors gardé une impassibilité stoïque, en entendant les paroles pleines d'espérance du docteur, il posa précipitamment le bassin qu'il tenait à main, et, se sauvant dans un angle de la pièce, il se mit à pleurer comme un enfant, le visage contre la muraille.

« Cependant, ajouta Holbeck, le pauvre garçon a reçu un choc dont il ne se remettra que doucement. En ce moment la fièvre le dévore, et son pouls, quoique bien affaibli, marque cependant plus de cent quarante pulsations. C'est assez vous dire qu'il a besoin de repos et de silence. »

Les sportsmen s'empressèrent de quitter la pièce. En se retirant, le colonel donna les ordres les plus sévères pour interdire toute cause de bruit dans le voisinage.

Ce soir-là, au club des Tueurs de tigres, il ne fut question que d'Everest et de son courage héroïque. D'une voix unanime les chasseurs les plus intrépides déclarèrent qu'ils n'auraient jamais, osé poursuivre le terrible *maneater* jusque dans cette gorge empestée par la malaria.

« C'est une folie héroïque, s'écria Butnot, et, si Strangeton en réchappe, je veux que, malgré son insuccès apparent, nous lui votions des félicitations et que son nom soit inscrit en lettres d'or sur la face du palais de l'Armoudjân, à côté de celui de son courageux compagnon, notre ami Barbarous, de Marseille.

— Je refuse, messieurs, dit le Marseillais, l'honneur que le général Butnot me décerne. Le seul, le véritable héros de cette lutte est M. Strangeton. »

Pendant ce temps Holbeck, assis auprès d'Everest, essayait de calmer le délire qui venait de s'emparer du pauvre blessé. Celui-ci, dans ses divagations, voyait toujours se dresser les épouvantables hallucinations qui avaient marqué la fin du drame où il avait succombé. Fiancé à la mort, il rêvait qu'il célébrait ses funèbres épousailles au milieu de monstres hideux, innombrables, qui le déchiraient de leurs griffes, le foulaient aux pieds et lui infligeaient mille raffinements de tortures. C'est avec peine que le docteur, aidé de John et de Latchmân, réussissait à retenir dans son lit le malheureux jeune homme.

Barbarous, revenant du club, où il avait été obligé de se rendre, arriva fort à point à leur aide, et parvint à maîtriser le malade, qui, fatigué de sa longue lutte, finit par s'endormir.

Le khansamah, très éprouvé lui-même par ces péripéties, dut se retirer, et les deux naturalistes, aidés du fidèle John, restèrent pour veiller leur jeune ami.

La nuit se passa ainsi, coupée par de terribles accès de délire, auxquels succédaient des périodes de calme.

Aux premières lueurs du jour, le colonel entra dans la chambre. L'excellent homme avait de son côté passé une nuit fort agitée, et il profilait d'un prétexte, celui d'apporter la charpie et les bandelettes préparées par les dames, pour forcer la consigne et pénétrer auprès du malade.

« Les accès de fièvre sont toujours d'une intensité telle, dit le docteur, que je ne les ai peut-être jamais vus se développer avec tant de violence chez un blessé. Évidemment nous avons affaire là à un mal dont la cause doit être plutôt recherchée dans l'intoxication malarienne que dans les blessures elles-mêmes. Dans de pareilles circonstances, cette complication crée un danger plus grand que celui que j'appréhendais. En fait, mon seul espoir repose maintenant dans la vigoureuse constitution du blessé.

— Vous m'effrayez, docteur, dit le colonel inquiet.

— Ce n'est pas mon intention, répondit Holbeck, mais je suis surpris, un peu dérouté, je vous l'avoue.

— Sa Hautesse, en faisant prendre hier soir des nouvelles de M. Strangeton, reprit le colonel, m'a adressé quelques informations qui peuvent vous être utiles. Il paraîtrait que le gouffre dans lequel notre jeune ami a osé

aller chercher le Roi des tigres est un lieu pestilentiel, où jamais un homme ne s'est aventuré impunément. Enfermé de tous côtés par de hautes murailles de rochers, au milieu de forêts épaisses, cette énorme fissure est remplie en partie durant l'hivernage par les eaux de la pluie, mais celles-ci s'évaporent avec une rapidité prodigieuse dès que les chaleurs reviennent ; alors leurs vapeurs chargées de miasmes toxiques restent flottantes dans cette chaudière surchauffée où ne pénètre jamais le vent. Vous savez sans doute combien nous autres Européens nous sommes sensibles aux influences de la malaria, puisqu'il suffit souvent, pour en ressentir longtemps les effets, que nous nous y soyons exposés quelques instants. Aussi est-ce un véritable miracle que M. Strangeton soit sorti vivant du gouffre ; une heure de plus, et le Roi des tigres n'aurait trouvé à déchirer qu'un corps inanimé. Les indigènes eux-mêmes n'échappent pas complètement au terrible mal, et la preuve en est que votre domestique Latchmân a été lui-même pris à son tour par la fièvre, il y a quelques heures.

— Je vois maintenant clairement quel est le mal que je dois combattre, dit Holbeck, et, comme un homme informé en vaut deux, je vais l'attaquer avec une vigueur redoublée. Fort heureusement j'ai une belle provision de sulfate de quinine et je compte en user largement. Avec de bons soins, nous tirerons Everest des griffes de ce monstre qu'on appelle la fièvre indienne, plus terrible que le Roi des tigres lui-même.

— Encore une fois que Dieu vous entende ! dit le vieil officier. Quand je pense que je suis la cause première de ce malheur. Ah ! voyez-vous, je ne me consolerais jamais si la mort enlevait ce brave garçon, si plein de cœur et de nobles sentiments. Et je puis vous avouer que je ne suis pas le seul, sous mon toit, qui fasse des vœux pour son rétablissement.

— Eh bien, s'il en est ainsi, repartit Holbeck avec feu, je vous promets de le sauver, pour son bonheur, le vôtre et aussi... le mien.

— J'ai écrit cette nuit à mon ami le général Osborne, reprit le colonel. Je le prie de m'accorder son appui pour obtenir à notre jeune protégé une commission dans l'armée indienne. La protection de lord Strangeton, que vous êtes sûr d'obtenir pour son parent, simplifiera tout. Pour le reste, nous arrangerons cela ensemble.

— Ah ! s'écria Holbeck, que voilà de bonnes nouvelles qu'il me tarde de pouvoir communiquer à ce cher Everest.

— Attendez son rétablissement, dit le colonel, et peut-être trouverons-nous pour lui en faire part un messenger qui sera encore mieux agréé que vous.

— Je vous comprends, » répondit Holbeck. Et il serra avec émotion la main du digne président.

Quand celui-ci eut quitté la chambre, le docteur, pris d'un accès de joie inexplicable, se mit à exécuter quelques silencieux entrechats ; puis, marchant vers le lit du malade, il contempla le jeune homme affectueusement en murmurant :

« A nous deux, maintenant. »

La lutte fut longue, acharnée. Pendant, six jours la fièvre continua à résister aux doses de quinine les plus élevées et aux soins les plus constants. Mais enfin la victoire resta à Holbeck, qui, aidé de Barbarous, s'était tenu sur la brèche, sans trêve ni merci, s'accordant à peine quelques instants de repos.

Le septième jour se passa sans aucun accès, et Everest parut renaître à la vie. Mais son esprit ne pouvait se remettre aussi subitement d'un si rude choc. S'il reconnut ses deux fidèles amis, du moins ne parut-il avoir aucun souvenir des événements terribles qui l'avaient couché sur ce lit de douleur.

Holbeck évitait du reste avec soin tout ce qui pouvait produire un nouvel ébranlement sur ce cerveau endolori. Pour cela il avait interdit sévèrement toute visite de membres de la colonie, et le pauvre colonel se vit lui-même consigné à la porte.

Passant à un autre traitement, le docteur s'occupa de rendre d'abord au convalescent la possession de ses forces. Puis peu à peu il essaya de lui faire renouer la chaîne, un moment interrompue, de ses idées.

Quinze jours s'étaient écoulés ; Everest, appuyé sur le bras de Barbarous, gagna la large véranda entourant le palais, puis là il s'étendit dans un fauteuil à large dossier recourbé.

Le soleil descendant derrière les monts Mahadeo empourprait de ses flèches de feu la cime des grands arbres du palais de l'Armoudjân.

Des nuées de perruches rieuses s'enlevaient en tourbillons pour venir s'abattre parmi les branches, d'où elles repartaient capricieusement, remplissant l'air de leurs cris et de leurs scintillements.

Everest suivait curieusement les ébats de ces gracieux oiseaux.

« Barbarous, dit-il tout à coup, je crains bien que MM. Menneval ne soient pas contents de nos services. Il me semble qu'il y a bien longtemps

que nous n'avons chassé ces beaux oiseaux qu'ils aiment tant.

— Comment ! répliqua le Marseillais, mais, bien au contraire, j'en ai fait durant votre maladie une énorme provision.

— Ah ! reprit Everest, j'ai donc été longtemps malade ?

— Mais non, cher ami, se hâta de dire Holbeck. Un léger accès de fièvre, sans importance. »

Le jeune homme réfléchissait. Il cherchait la clef de ce mystère et se sentait sur la voie.

Le docteur inquiet suivait attentivement les progrès de ce réveil, dont il prévoyait l'approche depuis le matin. Il avait même à ce sujet combiné un plan sur lequel reposaient toutes ses espérances, mais il ne voyait pas sans appréhension arriver le moment de le mettre à exécution.

Tout à coup des pas retentirent sur les dalles de marbre de la véranda.

Le docteur s'empressa d'aller au-devant des visiteurs pour les accueillir, et il revint bien vite dire au jeune homme :

« Ce sont des amis qui viennent vous serrer la main. — Des amis ? répondit lentement Everest ; en dehors de vous et de Barbarous je n'en ai jamais eu au monde. »

Mais déjà le colonel était devant lui et, lui tendant la main, lui disait :

« Et moi ? monsieur Strangeton. Vous m'aviez fait espérer que je pourrais me ranger parmi ceux qui vous aiment. »

Everest regarda un instant le colonel, puis il poussa un cri, comme si le voile qui obscurcissait ses yeux se fût subitement déchiré.

« Ah ! je me souviens maintenant, » murmura-t-il. Puis, cachant sa figure dans ses mains comme s'il eût voulu se replonger dans l'oubli du passé, il ajouta :

« C'est cruel à vous, monsieur, de réveiller ma douleur. J'ai été présomptueux et Dieu m'a puni de mon orgueil. Que puis-je vous dire que vous ne sachiez mieux que moi ? De cette partie dont l'enjeu était le bonheur de toute ma vie, je sors humilié, vaincu, désespéré.

— Comment, vaincu ? s'écria le colonel, affectant la surprise.

— Eh ! oui, monsieur, reprit le jeune homme avec amertume ; j'ai fait comme les fous et les présomptueux que raille la fable : j'ai vendu la peau du tigre avant de... »

Mais il ne put achever sa phrase. A ce moment, semblable à une apparition céleste, miss Mary se montra tout à coup à ses yeux ; soulevant

avec peine, de ses mains délicates, une immense fourrure zébrée de noir et d'or, la charmante jeune fille lui dit :

« Vous vous calomniez, monsieur : voici la peau de ce fameux Roi des tigres tué par vous. Le docteur Holbeck me l'a présentée de votre part et je l'ai acceptée avec l'assentiment de mon père. »

Puis, laissant retomber la dépouille du monstre, elle fit un pas vers le jeune homme, qui s'était levé, et, lui tendant la main avec une grâce charmante, elle ajouta :

« C'était une folie, monsieur, mais je vous pardonne de tout mon cœur. »

Everest ne pouvait croire à son bonheur, tant il était subit, inattendu. Il serra respectueusement la main de la jeune fille, et, terrassé par l'émotion, il se laissa retomber dans son fauteuil, sans pouvoir murmurer autre chose que ces seuls mots :

« Merci, mademoiselle. »

Le docteur intervint à ce moment.

« Maintenant, mes amis, dit-il au colonel et à sa fille, que vous avez montré à mon malade la peau de son tigre, je vais vous prier de vous retirer, car il m'appartient encore. Les longues visites lui sont interdites. »

« Holbeck, dit le jeune homme lorsque les trois amis se trouvèrent de nouveau seuls, il me semble que tout ce qui vient de se passer devant moi n'est qu'un rêve. Dites-moi que je suis bien vivant, en possession de ma raison, et que j'ai bien compris les paroles que m'a adressées miss Shaughnessy. — Oui, mon cher enfant, répondit Holbeck, vous êtes bien vivant et en voie de complète guérison. Mais non, je me trompe : Everest que nous avons connu autrefois, le jeune homme spleenique et misanthrope, doutant de lui et des autres, celui-là est mort et bien mort ; il est resté, j'espère, à jamais étendu sous les griffes du Roi des tigres, à l'entrée de la vallée de la Mort. A sa place j'ai devant moi un nouvel Everest, redevenu en possession de lui-même, prêt à accepter le bonheur qu'un sort généreux lui a octroyé, un homme qui sait que ses amis l'aiment pour lui-même, pour ses généreuses qualités et non pour son titre ou sa fortune, et qui aura bientôt pour le soutenir dans le rude combat de la vie un père bon et brave, une épouse charmante et dévouée.

— Qui, dit Everest d'une voix émue, vous avez raison. Je sens que je n'ai été jusqu'ici, qu'un égoïste indigne de tout bonheur, Mes yeux se sont enfin ouverts à la vérité quand je me suis trouvé devant cette mort que j'appelais si follement. J'ai compris alors mon aveuglement et mon ingratitude envers

celui qui m'a comblé de tous ses dons. Je ne méritais après cela, ni tant d'indulgence, ni tant de bonheur.

— Le repentir sincère efface les fautes passées, reprit Holbeck. Soyez heureux, puisque maintenant vous êtes digne de l'être. »

Everest fit alors à ses amis le récit de ses dernières impressions, lorsqu'il s'était trouvé désarmé en face du Roi des tigres.

« Mais, dit-il en terminant, expliquez-moi donc comment, il se fait que je me retrouve ici vivant, entre vous, alors, que je me suis senti terrasser par le tigre furieux. Le féroce Roi des tigres m'a-t-il donc épargné, ou bien avais-je sur moi quelque talisman semblable au cuissot d'antilope qui sauva notre ami. Barbarous en pareille circonstance ? Enfin comment la peau du tigre se trouvait-elle tout à l'heure dans les mains de miss Mary ?

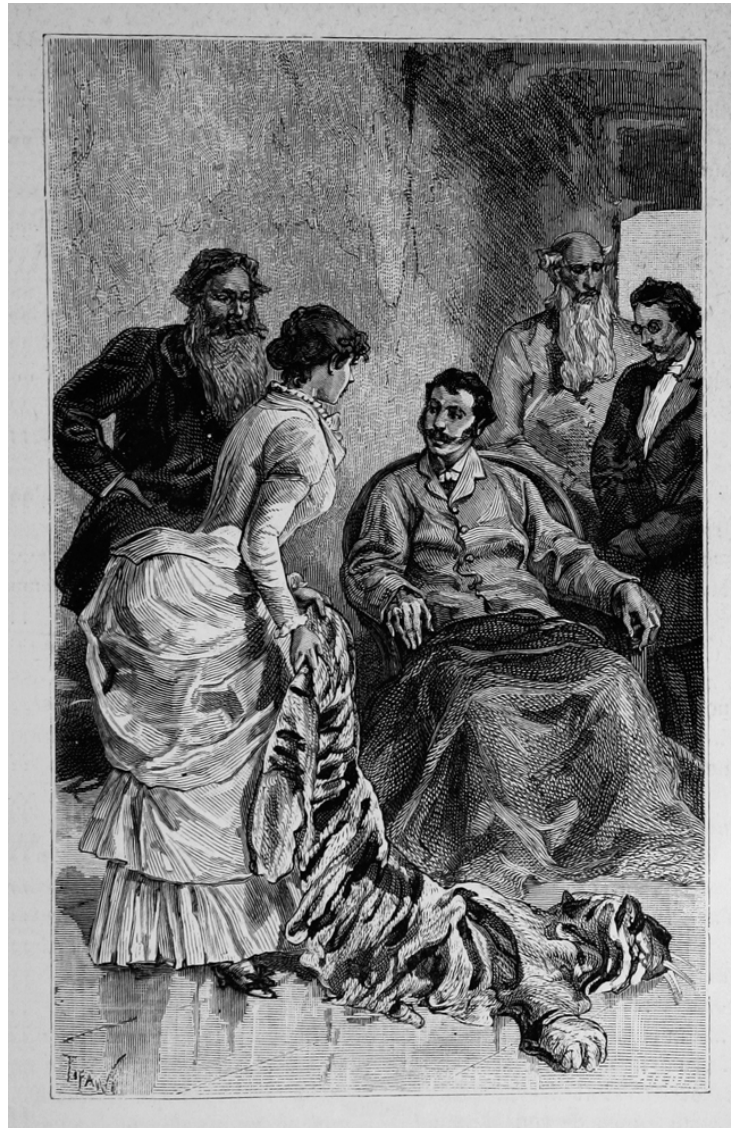
— Doucement, répondit Holbeck, chaque chose aura son tour. D'abord, votre farouche ennemi vous eût déchiré à belles dents si...Mais je ne veux pas priver Barbarous du plaisir de vous faire avec sa verve habituelle le récit de ce tragique évènement, dans lequel il a joué le rôle principal.

— Le rôle principal ! s'écria Barbarous ; en bien, et toi ? Mais laissons cela ; voici comment les choses se sont passées :

Vous vous rappelez, mon cher Everest, que malgré mes prières vous aviez décidé que vous partiriez seul à la recherche du Roi des tigres. Cela ne faisait pas notre affaire, ni à Holbeck, ni à moi. Nous, arrangeâmes donc que nous vous laisserions partir et que nous vous, suivrions à distance, prêts à nous porter à votre secours si vous vous trouviez en danger.

Je m'étais entendu avec un des chikaris, et, guidés par cet homme, nous arrivions à l'entrée de la vallée de la Mort, au moment où vous veniez de vous laisser glisser dans le gouffre, Vous suivre jusque-là eût été risquer de vous déranger, où tout au moins de vous causer quelque ennui ; aussi, tandis que vous battiez le fond de la gorge, nous longions la crête du précipice au-dessus de vous. De là aucun de vos mouvements ne pouvait nous échapper, tandis que les buissons et les arbres nous dérobaient à vos regards. Un moment cependant, comme Holbeck traversait un endroit découvert, son ombre fut projetée jusqu'à vos pieds. Je vous vis lever la tête ; mais fort heureusement le docteur était déjà si bien caché, qu'il échappa à vos recherches.

« Voici la peau de ce fameux Roi des tigres. »



Du poste élevé que nous occupions, nous avons découvert le tigre bien avant que vous pussiez l'apercevoir. La brute vous avait entendu et épiait votre approche ; évidemment, loin de fuir, elle se préparait au combat.

Je me hâtai donc de me diriger de ce côté, mais les rochers m'obligeaient à faire un assez grand détour, et nous n'avions guère franchi plus de la moitié de l'espace, lorsque j'entendis votre premier coup de fusil, bientôt suivi d'un second.

Cette fois, au risque de nous laisser voir, nous courions aussi vite que nous le permettaient les broussailles et les pierres roulantes. Grâce âmes longues jambes, j'avais quelque avance sur Holbeck. J'arrivai donc le

premier au bas de la pente. A ce moment vous épauliez, vous préparant à envoyer votre dernière balle au tigre qui marchait sur vous. J'entendis le bruit sec du chien retombant sur le canon sans faire partir la capsule, et, à mon indicible épouvante, presque aussitôt je vous vis jeter loin de vous votre arme inutile et, les bras croisés, attendre votre ennemi.

J'étais encore trop loin pour me servir de ma carabine. Holbeck et moi, fous de douleur, nous nous mîmes à crier, à vous appeler, tout en continuant à avancer. Vous ne nous entendiez pas. Le terrible poison de la vallée de la Mort avait déjà produit son effet sur vous.

En quelques instants le Roi des tigres fut devant vous ; il poussa un rugissement et, vous saisissant dans ses effroyables griffes, il roula avec vous sur le sol.

Ce fut pour moi un moment d'angoisse épouvantable. Je tenais le monstre à bonne portée, au bout de mon canon ; mais je n'osais tirer, tant vos deux corps étaient étroitement liés ensemble.

Holbeck, lui, n'eut pas d'hésitation. Brandissant son ombrelle, il se lança vers le tigre. En vain je lui criai de s'arrêter. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il voulait mourir avec vous.

— Brave ami, dit Everest en serrant la main du docteur.

— Le Roi des tigres, entendant nos cris et voyant avancer Holbeck, s'était levé menaçant. La gueule ouverte, il fit deux pas en avant. Je n'attendais que cela. Je visai, et pan ! la brute tomba, le nez contre terre, en poussant un sourd grognement.

Sans s'occuper du tigre, Holbeck était déjà près de vous. Quant à moi, je m'approchai doucement du monstre étendu, et, lui glissant le bout de ma carabine dans l'oreille, je lui fis sauter le crâne de mon second coup. Cela a peut-être un peu endommagé la peau ; mais miss Mary m'a assuré qu'elle aimait mieux que la chose se fût passée ainsi. Enfin le Roi des tigres était bien mort !

Quant à vous, Holbeck avait reconnu que vous respiriez encore.

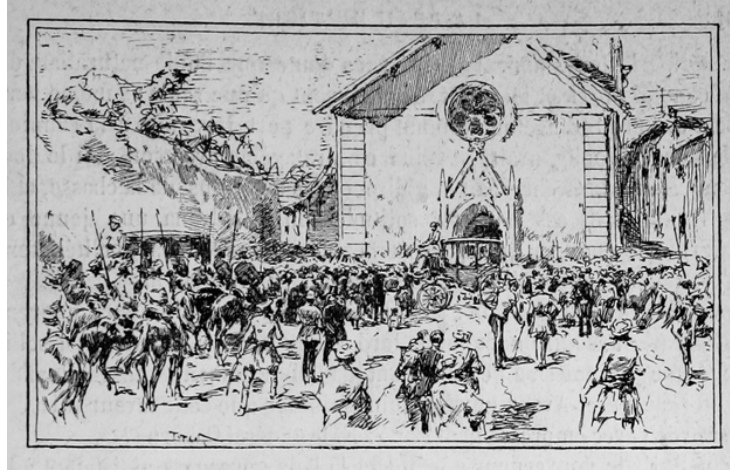
Vous devinez le reste. Les chikaris accoururent, attirés par les détonations de nos armes. Nous construisîmes deux civières. On vous plaça sur la première, tandis que le cadavre de votre ennemi occupait la seconde. Avant de partir, on chercha Latchmân, et on finit par découvrir le pauvre diable évanoui au milieu des rochers du ravin.

— Mais alors, s'écria Everest, c'est vous, mon cher Barbarous, qui avez tué le Roi des tigres ?

— Pas du tout, répondit le Marseillais. Vous vous rappelez ce que Cunningham nous a conté un soir, que les tigres, au contraire de M... de la Palisse, étaient quelquefois encore en vie un quart d'heure après leur mort. Eh bien, c'est là le cas de votre tigre. Quand nous l'avons dépouillé et examiné, nous avons constaté que votre première balle lui avait perforé le cœur. Il paraît que tout ce qu'il a fait après cela n'était plus de la vie, mais simplement une série d'actions réflexes. Mais tout cela est trop savant pour que j'en comprenne un mot.

— Et je n'ai pas besoin d'autre explication, répondit Everest ; à vous deux, vous m'avez sauvé la vie, non pas seulement en m'arrachant des griffes du Roi des tigres, mais en me tirant de l'étreinte cruelle du mal qui me rongeait. »





CHAPITRE XXXII — Une dépêche de Calcutta.

Deux mois plus tard, on lisait dans le *Times of India* :

« Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute les dramatiques incidents qui ont marqué la réunion des sportsmen convoqués à Machavelli par S. H. Goulab Sing. On se rappelle que le tigre énorme qui ravageait le Gondvana, et auquel les indigènes avaient donné le surnom de Roi de tigres, fut tué par un des plus jeunes membres du club de Mahavellipour, M. Strangeton, aide-naturaliste attaché à la mission du célèbre docteur Holbeck. Le brave chasseur faillit payer cette victoire de sa vie, et son corps inanimé, couvert de blessures, fut retrouvé à côté du cadavre du monstre.

Or une dépêche de Calcutta nous apporte une nouvelle surprenante, qui termine fort galamment cette dramatique aventure.

Hier a été célébré, à l'église de Sérampour, faubourg de la capitale, le mariage du très noble lord Everest Strangeton, de Grosmore Castle (Yorkshire), pair du Royaume-Uni, conseiller privé héréditaire de Sa Majesté, avec miss Mary Shaughnessy, fille du « gallant » colonel du 4^o régiment de cipayes.

Nos lecteurs auront deviné sans doute que l'aide-naturaliste, du docteur Holbeck et le noble lord ne sont qu'une seule et même personne. Lord Strangeton, voulant prendre part incognito à la réunion de Mahavellipour, avait imaginé ce stratagème avec son ami le docteur Holbeck. Il cherchait la

gloire et les émotions de la chasse, et il a trouvé dans ces sauvages solitudes du Gondvana une jeune et charmante épouse, qui par sa beauté et ses hautes qualités sera l'orgueil de cette vieille et noble famille des Strangeton.

Mais ce n'est pas tout : les officiers de l'armée indienne apprendront avec orgueil que le jeune lord a tenu à être des leurs, et a sollicité une commission de lieutenant dans le régiment que commande son beau-père. Avons-nous besoin d'ajouter que cette faveur lui a été accordée avec empressement par S. E. le général Osborne ?

S. E. le gouverneur général et la lady governess assistaient à la bénédiction des époux avec toute leur cour. Parmi les personnages de distinction qui honoraient cette touchante cérémonie de leur présence, nous citerons : M. le docteur Holbeck, qui tenait la place du père du jeune lord ; M. Barbarous, de Marseille, le célèbre tueur de lions ; M. le général et mistress Butnot ; M. et lady Peernose ; M. et mistress Whatafter ; M. et mistress Beynon ; M. et mistress Shortbody ; M. Cunningham, etc. Pour compléter notre liste ; il faudrait ajouter à ces noms tout ce que Calcutta compte de personnages appartenant à l'armée, à la magistrature et au service civil.

Nos félicitations aux jeûnes et nobles époux. » Nous n'ajouterons nous-même que quelques mots à cet article du *Times of India*.

Everest, fidèle à sa promesse, a tenu, comme on l'a déjà vu, à entrer dans le régiment de son beau-père. « Quels que soient son rang et sa fortune, disait-il en annonçant sa détermination à sa fiancée, un homme désœuvré est un homme inutile, et son désœuvrement est un danger aussi grand pour lui que pour la société. Je le sais plus que tout autre. »

Le brave colonel a été plus heureux de cette décision que d'apprendre le titre et la haute position de son gendre. Sa fille reste près de lui, et il a deux enfants au lieu d'un.

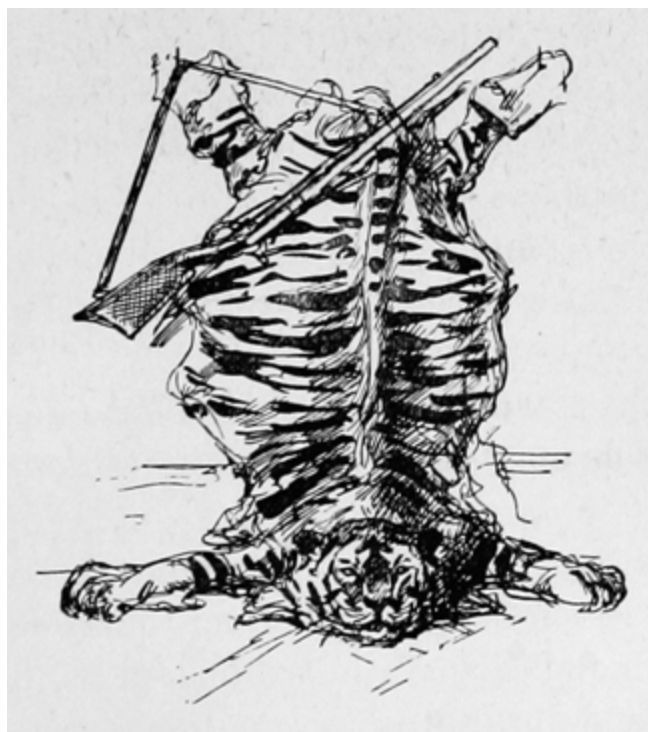
Holbeck et Barbarous ont dû se décider à quitter la maison Menneval.

Le Marseillais n'a pu se refuser à accepter le lakh de roupies, prix de la peau du tigre, que le Maharajah a voulu lui payer, quoique la dépouille du monstre soit restée la propriété de lady Strangeton. Avec cette petite fortune, Barbarous a acheté des terres sur le territoire français de Chandernagor, et il promet de devenir un des plus actifs planteurs du pays.

Quant à Holbeck, il est resté près de celui qu'il considère comme son fils adoptif. Il continue ses études sur les *Cryptocerus* et les *Myrmex mellifer*, et

prépare un volumineux mémoire, qu'il compte présenter à l'Académie des sciences, lorsque « ses enfants » l'emmèneront en « congé » en Europe.

Lady Peernose et la générale Butnot ne peuvent se consoler de ne pas avoir reconnu du premier coup d'œil le noble lord caché sous la « peau du tigre ».



1 . Ces sortes d'immenses éventails, qui garnissent toutes les habitations de l'Inde, sont appelés *panka*. Mis en mouvement par des hommes, ils renouvellent constamment l'air dans les pièces habitées, et atténuent ainsi l'effet funeste de cette atmosphère embrasée.

2 . On sait qu'il y a une trentaine d'années la secte des Thugs jeta la terreur dans l'Inde ; ces misérables fanatiques s'introduisaient dans les demeures durant la nuit, et étranglaient leurs victimes pour se rendre favorable la sanglante déesse Kali. Traqués, poursuivis par les Anglais, ils ont, de nos jours, été remplacés par les Dacoïts, bandits non moins redoutables qui n'ont que le vol et le pillage pour but.

3 . *Sahib*, seigneur, est le titre par lequel les indigènes désignent les Européens de haute classe.

4 . La *côss*, mesure de distance indienne, équivaut à 2 ou 3 kilomètres.

5 . Littéralement « quatre pieds ».

6 . Enclos dans lesquels sont enfermés les éléphants sauvages destinés au dressage.

7 « Le dîner des très nobles dames est servi. »

8 . « Le jour paraît. »

9 . « Très bien. »

10 . *Mahadeo*, Dieu grand, Dieu du ciel.

11 . L'auteur profite de cette occasion pour garantir à ses lecteurs l'authenticité absolue des récits d'aventures de chasse qui vont suivre, et dont il a été l'auditeur et même parfois l'acteur.

12 . Environ 6 500 francs.

13 . Le gouvernement anglais fait de louables efforts cependant pour combattre ce fléau : c'est ainsi qu'en 877 il a été payé 95 000 francs de primes, représentant la destruction de 579 tigres (ce chiffre ne comprend pas les tigres tués pas les chasseurs européens) ; la même année, les tigres avaient tué dans l'Inde 89 personnes et détruit 6 37 têtes de bétail. En 88 il a été tué 557 tigres et 3897 panthères.

14 . Forme indienne des mots « Roi des tigres » .

15 . Mouti Mahal en hindi signifie palais des Perles.

16 . Les domestiques anglais mettent des rosettes de salin blanc pour assister au mariage de leur maître.

NOUVELLE COLLECTION

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Format in-8 à 5 francs le volume broché

CARTONNÉ EN PERCALINE A BISEAUX, TRANCHES DOREES, 8 FRANCS

ASSOLLANT (ALFRED) *Montluc le Rouge*. 1^{re} partie. 1 vol. ill. de 63 gravures dessinées sur bois par SAHIB.
— *Montluc le Rouge*. 2^e partie. 1 vol. illustré de 44 gravures dessinées sur bois par SAHIB.
— *Pendragon*. 1 vol. illustré de 42 gr. par C. GILBERT.

AUERBACH. *La fille aux pieds nus*. 1 vol. imité de l'allemand par J. GOURDAULT et illustré de 72 gravures dessinées sur bois par VAUTIER

BAKER (SIR SAMUEL WHITE). *L'enfant du naufrage*. 1 vol. traduit de l'anglais par M^{me} FERNAND et illustré de 10 gravures sur bois

CAHUN (L) *Les pilotes d'Ango*. 1 vol. illustré de 45 gravures dessinées sur bois par SAHIB

COLOMB (M^{me}). *Le violoneux de la Sapinière*. 1 vol. illustré de 85 gravures dessinées sur bois par A. MARIE
— *La fille de Carilès*. 1 vol. illustré de 96 gravures sur bois dessinées par A. MARIE

— *Deux mères*. 1 vol. illustré de 133 gr. par A. MARIE
— *Le bonheur de Françoise*. 1 vol. illustré de 112 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

— *Chloris et Jeanneton*. 1 vol. illustré de 105 gr. par SAHIB
— *L'héritière de Vauclam*. 1 vol. illustré de 104 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

— *Franchise*. 1 vol. illustré de 113 gr. par C. DELORT
— *Feu de paille*. 1 vol. illustré de 98 gr. par TOFANI
— *Les étapes de Madeleine*. 1 vol. illustré de 105 gravures dessinées sur bois par TOFANI

— *Dents le Tyran*. 1 vol. illustré de 112 gr. par TOFANI
— *Pour la Muse*. 1 vol. illustré de 105 grav. par TOFANI

CORTAMBERT (E) *Voyage pittoresque à travers le monde*. 1 vol. illustré de 81 gravures sur bois
— *Mœurs et caractères des peuples*. (Europe, Afrique) 1 vol. ill. de 60 gravures dessinées sur bois

— *Mœurs et caractères des peuples* (Asie, Amérique, Océanie) 1 vol. illustré de 60 gravures dessinées sur bois

CORTAMBERT (R) et CH. DESLYS *Le pays du soleil*. 1 vol. illustré de 35 gravures dessinées sur bois

DAUDET (ERNEST). *Robert Darnetal*. 1 vol. illustré de 81 gravures dessinées sur bois par SAHIB

DEMOULIN (M^{me} GUSTAVE) *Les animaux étranges*. 1 vol. illustré de 172 gravures dessinées sur bois
— *Les gens de bien*. 1 vol. ill. de 32 gr. par C. GILBERT

DESLYS (CH) *Courage et dévouement*. 1 vol. illustré de 31 gr. par LIX et GILBERT

— *L'ami François* — *Les Noménod* — *La petite reine*. 1 vol. illustré de 35 gravures dessinées sur bois

— *Nos Alpes* — *Le muet de Brides* — *Légendes d'Evian* — *La dent du chat* — *Drumette*. 1 vol. illustré de 35 gr. dess. sur bois par J. DAVID et TAILLOR

ÉNAULT (LOUIS) *Le chien du capitaine* — *Trop curieux* — *Les roses du docteur* — *Le mont Saint-Michel*. 1 vol. ill. de 43 gr. par E. RIOU et P. KAUFFMANN

ERWIN (M^{me} EMMA D') *Heur et malheur*. 1 vol. illustré de 50 gravures dessinées sur bois par H. CASTELLI

FATH (G) *Le Paris des enfants*. 1 vol. illustré de 60 gravures dessinées par l'auteur.

FLEURIOT (M^{me} ZÉNAÏDE) *M. Nostradamus*. 1 vol. illustré de 36 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

— *La petite duchesse*. 1 vol. ill. de 73 gr. par A. MARIE
— *Grand cœur*. 1 vol. illustré de 45 gr. par C. DELORT

— *Raoul Daubry, chef de famille*. 1 vol. illustré de 32 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

— *Mandarine*. 1 vol. illustré de 96 gr. par C. DELORT
— *Cadok*. 1 vol. illustré de 24 gr. par C. GILBERT
— *Caline*. 1 vol. illustré de 102 grav. par G. FRAIPONT

GIRARDIN (J) *La toute-petite*. 1 vol. illustré de 128 gravures dessinées sur bois par E. BAYARD

— *L'oncle Placide*. 1 vol. illustré de 139 gr. par A. MARIE

— *Le neveu de l'oncle Placide*. 1^{re} partie. A la recherche de l'héritier. 1 vol. illustré de 122 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

— *Le neveu de l'oncle Placide*. 2^e partie. A la recherche de l'héritier. 1 vol. illustré de 98 grav. par A. MARIE

— *Le neveu de l'oncle Placide*. 3^e et dernière partie. L'héritier du vieux Cob. 1 vol. illustré de 147 gravures dessinées par A. MARIE

— *Grand-père*. 1 vol. illustré de 91 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

— *Maman*. 1 vol. illustré de 112 grav. par TOFANI

— *Le roman d'un cancre*. 1 vol. illustré de 121 gravures dessinées sur bois par TOFANI

— *Les millions de la tante Zézé*. 1 vol. illustré de 112 grav. par TOFANI

GOURAUD (M^{me} J) *Cousine Marie*. 1 volume illustré de 36 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

GUMPERT (M^{me} DE) *Le monde des enfants*, contes moraux, traduits de l'allemand, par M. MALAURE. 1 vol. illustré de 125 gravures par JUNDT

HAYES (le Dr I-J) *Perdus dans les glaces*. 1 vol. traduit de l'anglais par L. RENARD, et illustré de 58 gravures sur bois par CREPON, etc

HENTY (C-A). *Les jeunes francs-tireurs*. 1 vol. traduit de l'anglais par M^{me} L. ROUSSEAU, et illustré de 20 gravures par JANET-LANGE

KINGSTON (W. H.). *Une croisière autour du monde*. Ouvrage imité de l'anglais par J. BELIN DELAUNAY. 1 volume illustré de 44 gravures sur bois

ROUSSELET (L) *Le charmeur de serpents*. 1 vol. illustré de 68 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

— *Les deux mousses*. 1 vol. illustré de 90 gr. par SAHIB

— *Le fils du comte*. 1 vol. illustré de 115 gravures dessinées sur bois par Y. PRANISHNIKOFF

— *Le tambour du Royal-Auvergne*. 1 vol. illustré de 114 gravures dessinées sur bois par POIRSON

— *La peau du tigre*. 1 vol. illustré de 100 grav. par TOFANI et BILLEGROIX

SAINTINE (A B) *La nature et ses trois règnes*, causeries et contes d'un bon papa sur l'histoire naturelle. 1 vol. illustré de 171 gr. par FOULQUIER et FAGUET

— *La mythologie du Rhin et les contes de ma Mère-Grand*. 1 vol. illustré de 160 grav. par GUSTAVE DORÉ

STANLEY (H) *La terre de servitude*. 1 vol. traduit de l'anglais par LLAVOISIN et illustré de 21 gravures par P. PHILIPPEAU

TISSOT (VICTOR) et AMÉRO (C) *Aventures de trois fugitifs en Sibirie*. 1 vol. illustré de 95 gravures dessinées sur bois par Y. PRANISHNIKOFF

TOM BROWN, scènes de la vie de collège en Angleterre. Ouvrage imité de l'anglais par J. GIRARDIN. 1 volume illustré de 69 gravures dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

WITT, née GUIZOT (M^{me} de) *Une sœur*. 1 vol. ill. de 65 gravures sur bois par E. BAYARD

— *Scènes historiques*, 1^{re} série. 1 vol. illustré de 18 gravures sur bois par E. BAYARD

— *Scènes historiques*, 2^e série. 1 vol. illustré de 28 gravures sur bois par A. MARIE et SAHIB

— *Lutin et démon* — *A la rescousse* — *De glaçons en glaçons*. Scènes historiques, 3^e série. 1 vol. illustré de 11 grav. sur bois par Y. PRANISHNIKOFF et E. ZIER

— *Normands et Normandes*. Scènes historiques, 4^e série



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La peau du tigre / Louis Rousselet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58593323>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr